



1907



BIBLIOTECA DELLA R. CASA  
IN NAPOLI

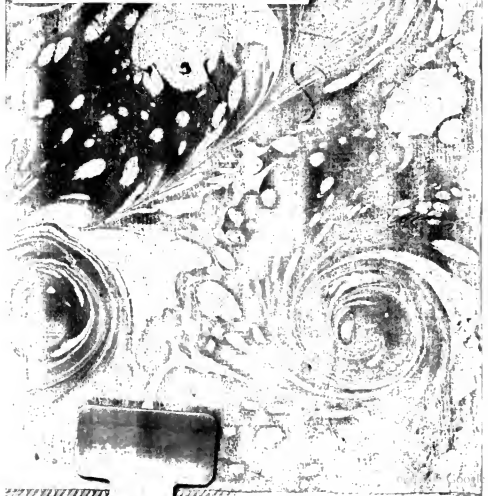
N.º d'inventaria

Sala Grande

Scansia 10 Polchetto 2

N.º d'ord. 16

857









Planet 1.4.4. 83

1771

ŒUVRES

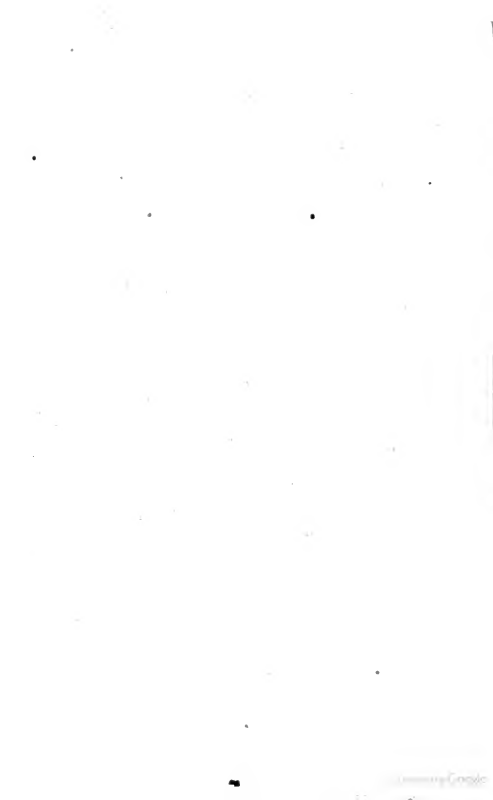
D U

PHILOSOPHE

D E

*SANS-SOUCI.*

TOME PREMIER.



585186  
SBN

MÉMOIRES  
POUR SERVIR  
A L'HISTOIRE  
DE LA MAISON  
D E  
BRANDEBOURG.



AU DONJON DU CHATEAU.

---

M. DCC. L.

*Avec Privilège d'Apollon.*





A U P R I N C E .  
D E  
P R U S S E .

MON CHER FRERE,

J'AI employé depuis quelque tems les momens de mon loisir à faire l'abrégé de l'histoire de la maison de Brandebourg. A qui pouvois-je mieux adresser cet ouvrage, qu'à celui même qui fera un jour l'ornement de cette histoire ? à celui que la naissance appelle au trône & auquel j'ai consacré tous les travaux de ma vie ? Vous étiez instruit des actions de vos ancêtres avant que je prisse la plume pour les écrire. Les soins que je me suis donnés en faisant cet abrégé ne pourront servir qu'à vous en rappeler la mémoire. Je n'ai rien déguisé ; je n'ai rien tû, j'ai représenté les princes de votre maison tels qu'ils ont été. Le même pinceau qui a peint les vertus civiles & militaires du GRAND ELECTEUR, a touché les défauts

v E P I T R E

du premier roi de Prusse, & ces passions qui par les desseins cachés de la Providence ont servi dans la suite des temps à porter cette maison au point de la gloire où elle est parvenue. Je me suis élevé au-dessus de tout préjugé. J'ai regardé des princes, des rois, des parens, comme des hommes ordinaires : loin d'être séduit par la domination, loin d'idolâtrer mes ancêtres, j'ai blâmé le vice en eux-mêmes avec hardiesse, parce qu'il ne doit pas trouver d'azile sur le trône. J'ai loué la vertu par-tout où je l'ai trouvée, en me défendant même contre l'enthousiasme qu'elle inspire, afin que la vérité simple & pure regnât seule dans cette histoire. S'il est permis aux hommes de pénétrer dans les tems qui doivent s'écouler après eux ; si l'on peut en approfondissant les principes deviner leurs conséquences : je présage, par la connoissance que j'ai de votre caractère, la prospérité durable de cet empire. Ce n'est point l'effet d'une amitié aveugle qui me séduit en votre faveur ; ce n'est point le langage d'une basse flatterie, que nous détestons tous deux également ; c'est la vérité qui m'oblige de dire avec une satisfaction intérieure, que vous vous êtes déjà rendu digne du rang où la naissance vous appelle. Vous avez mérité le titre de DEFENSEUR DE LA PATRIE en exposant généreusement vos jours pour son salut. Si



## AU PRINCE DE PRUSSE. v

vous ne dédaignâtes point de passer par les grades subordonnés du militaire , c'est que vous pensiez que pour bien commander il falloit auparavant sçavoir obéir , & que votre modération vous défendoit de vous parler de la gloire que le vulgaire des princes est avide d'usurper sur l'expérience des anciens capitaines. Uniquement attaché au bien de l'état, vous avez fait taire toute passion & tout intérêt particulier , lorsqu'il étoit question de son service. C'étoit par un même principe que Boufflers s'offrit au roi de France, la campagne de 1709, & qu'il servit sous Villars quoiqu'il fût l'ancien de ce maréchal. Souffrez que je vous applique ce mot de Villars, lorsqu'il vit arriver son doyen à l'armée, & qu'il sçut qu'il venoit pour servir sous ses ordres, il lui dit : DES COMPAGNONS PAREILS VALENT TOUJOURS DES MAÎTRES. Ce n'est pas seulement sur ce sang froid inaltérable dans les plus grands périls , sur cette résolution toujours pleine de prudence dans des momens décisifs, qui vous ont fait connoître des troupes comme un des instrumens principaux de leur victoire , que je fonde mes espérances & celles du public : les rois les plus valeureux ont souvent fait les malheurs des Etats, témoin l'ardeur guerrière de François I, de Charles XII & de tant d'autres princes qui ont pensé se perdre, ou qui ont ruiné leurs affaires par un débordement d'am-

vj EPITRE AU PRINCE DE PRUSSE.

bition : permettez moi de vous le dire , c'est la douceur , & l'humanité de votre caractère ; ce sont ces larmes sincères & vraies que vous avez versées , lorsqu'un accident subit pensa terminer mes jours , que je regarde comme des gages assurés de vos vertus , du bonheur de ceux dont le ciel vous confiera le gouvernement. Un cœur ouvert à l'amitié est au-dessus d'une ambition basse : vous ne connoissez d'autres règles de votre conduite que la justice , & vous n'avez d'autre volonté que celle de conserver l'estime des sages. C'étoit ainsi que pensoient les Antonins , les Tites , les Trajans , & les meilleurs princes, qu'on a nommés avec raison LES DELICES DU GENRE HUMAIN. Que je suis heureux , mon cher frere , de connoître tant de vertus dans le plus proche & le plus cher de mes parens ! Le ciel m'a donné une ame sensible au mérite , & un cœur capable de reconnoissance : ces liens joints à ceux de la nature , m'attacheront à vous à jamais. Ce sont des sentimens qui vous sont connus depuis long-tems ; mais que je suis bien - aise de vous réitérer à la tête de cet ouvrage , & pour ainsi dire à la face de l'univers. Je suis avec autant d'amitié que d'estime ,

MON CHER FRERE

*Votre fidèle Frere & Serviteur*

F E D E R I C,  
DIS-



## DISCOURS PRELIMINAIRE.

L'HISTOIRE est regardée comme l'école des princes : elle peint à leur mémoire les regnes des souverains qui ont été les peres de la patrie , & des tyrans qui l'ont désolée : elle leur marque les causes de l'agrandissement des Empires , & celles de leur décadence : elle déploie une si grande multitude de caractères , qu'il s'en trouve nécessairement de ressemblans à ceux des souverains de nos jours ; & prononçant sur la réputation des morts , elle juge tacitement les vivants : le blâme , dont elle couvre les hommes vicieux qui ne sont plus , est une leçon de vertu qu'elle fait à la génération présente ; l'histoire paroît lui révéler quels seront sur elle les arrêts de la postérité.

QUOIQUE l'étude de l'histoire soit proprement celle des princes , elle n'est pas moins utile aux particuliers : c'est la chaîne des événemens de tous les siècles jusqu'à nos jours : l'homme de loi , le politique , le guerrier , en y ayant recours , apprennent la connexion que les choses présentes ont avec les choses passées : ils trouvent dans l'histoire l'éloge de ceux qui ont bien servi leur patrie , & combien sont en abomination les noms de ceux qui ont abusé de la confiance de leurs citoyens : ils acquierent une expérience prématurée. Rétrécir & borner la sphere de ses idées au lieu qu'on habite ; restreindre ses con-

naissances à ses devoirs privés : c'est s'abrutir dans l'ignorance la plus grossière. Pénétrer dans les tems qui nous ont précédés ; embrasser le monde entier, avec toute l'étendue de son esprit : c'est faire réellement des conquêtes sur l'ignorance & sur l'erreur ; c'est avoir vécu dans tous les siècles , & devenir en effet citoyen de tout les lieux & de tous les pays

COMME les histoires universelles servent à nous orienter dans cette multitude de faits qui sont arrivés dans tous les pays ; que , de l'antiquité la plus reculée , elles nous conduisent avec ordre par la succession des tems , en marquant de certaines époques principales qui servent de points d'appui à la mémoire : de même les histoires particulières ont leur utilité , en ce qu'elles détaillent les suites des événemens qui se sont passés dans un Empire , en se bornant à cet objet unique. Les histoires universelles nous présentent un grand tableau , rempli d'un nombre prodigieux de figures , dont de fortes ombres en couvrent quelques-unes , trop peu distinctes pour qu'on les remarque. Les histoires particulières tirent une figure de ce tableau ; elles la peignent en grand ; elles l'avantagent des effets de lumières & des clairs-obscurs qui la font valoir ; & mettent le public en état de la considérer avec l'attention qu'elle mérite.

UN homme qui ne se croit pas tombé du ciel , qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance ; doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les tems & dans tous les pays. Si son indifférence ne prend aucune part aux destinées de tant de grandes Nations , qui ont été les jolietés de la fortune ; du moins s'intéressera-t-il à l'histoire du pays qu'il habite , & verra-t-il avec plaisir les événemens auxquels ses ancêtres ont participé. Qu'un Anglois ignore la vie des rois qui ont occupé le trône de Perse , qu'il confonde ce nombre infini de

papes qui ont gouverné l'église ; on se lui pardonnera : mais on n'aura pas la même indulgence pour lui, s'il n'est point instruit de l'origine de son parlement, des coutumes de son île, & des différentes races de rois qui ont régné en Angleterre. On a écrit l'histoire de tout les pays policés de l'Europe : il n'y avoit que les Prussiens qui n'eussent point la leur. Je ne compte point au nombre des historiens, un Hartknoc, un Pufendorff, auteurs laborieux à la vérité, qui ont compilé des faits, & dont les ouvrages sont plutôt des dictionnaires historiques, que des histoires mêmes. Je ne compte point Lockelius, qui n'a fait qu'une chronique diffuse, où l'on achette un événement intéressant par cent pages d'ennui. Ces sortes d'auteurs ne sont que des manœuvres, qui amassent scrupuleusement & sans choix, quantité de matériaux qui restent inutiles, jusqu'à ce qu'un architecte leur ait donné la forme qu'ils devoient avoir. Il est aussi peu possible que ces compilations fassent une histoire, qu'il est impossible que des caractères d'imprimerie fassent un livre, à moins d'être arrangés dans l'ordre qui leur fait composer des mots, des phrases, & des périodes.

LA jeunesse impatiente & les gens de goût avares de leurs momens, ne se prêtent que difficilement à la lecture de ces volumes immenses : des lecteurs, qui s'humanisent avec une brochure, s'épouvantent d'un INFOLIO ; & par ces raisons les auteurs que je viens de nommer, étoient peu lus, & l'histoire de Brandebourg & de Prusse peu connue.

Dès le règne de Frédéric I, on sentit le besoin qu'on avoit d'un auteur qui rédigeât dans une forme convenable cette histoire. Tessier fut appelé de Hollande, pour se charger de cet ouvrage : mais Tessier fit un panégyrique au lieu d'une histoire ; & il paroît qu'il a ignoré que la vérité est aussi essentielle à l'histoire, que l'ame l'est au corps humain.

J'AI trouvé devant moi cette carrière vuide, & j'ai essayé de la remplir, tant pour faire un ouvrage utile, que pour donner au public une histoire qui lui manquoit.

J'AI puisé les faits dans les meilleures sources que j'ai trouvées : dans les tems reculés j'ai eue recours à César & à Tacite : dans les tems postérieurs, j'ai consulté la chronique de Lockelius, Pufendorff & Hartknoc, & sur-tout j'ai dressé mes mémoires sur les faïtes & les documens autentiques qui se trouvent dans les archives royales. J'ai rapporté les faits incertains, comme incertains ; & les lacunes, je les ai laissées comme je les ai trouvées : je me suis fait une loi d'être impartial, & d'envisager tous les événemens d'un coup d'œil philosophique ; persuadé que d'être vrai, c'est le premier devoir d'un historien.

Si quelques personnes délicates se trouvent offensées de ce que je n'ai pas fait mention de leurs ancêtres d'une maniere avantageuse, je n'ai qu'un mot à leur répondre : c'est que je n'ai pas prétendu faire un éloge, mais une histoire ; qu'on peut estimer leur mérite personnel, & blâmer les fautes qu'ont fait leurs peres : choses très-compatibles. Il n'est d'ailleurs que trop vrai, qu'un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais ; & qu'on doit moins respecter les hommes qui périssent, que la vérité qui ne meurt jamais.

PEUT-ETRE y aura-t-il des personnes qui trouveront cet abrégé trop court ; & j'ai à leur dire que je n'ai point eu intention de faire un ouvrage long & diffus. Qu'un professeur curieux de minuties, me sache mauvais gré de n'avoir pas rapporté de quelle étoffe étoit l'habit d'Albert surnommé l'Achille, ou quelle coupe avoit le rabat de Jean de Cicéron : Qu'un pédant de Ratisbonne me trouve très-blâmable de ce que je n'ai pas copié dans mon ouvrage, des procès, des négociations, des con-

## P R É L I M I N A I R E. xj

tracts, ou des traités de paix, qu'on trouve ailleurs dans de gros livres ; j'avertis tous ces gens-là que ce n'est pas pour eux que j'écris : je n'ai pas le loisir de composer un INFOLIO ; à peine puis-je suffire à un abrégé historique : & je suis d'ailleurs fermement de l'opinion, qu'une chose ne mérite d'être écrite, qu'autant qu'elle mérite d'être retenue.

C'EST par cette raison que j'ai parcouru rapidement l'obscurité des origines, & l'administration peu intéressante des premiers princes. Il en est des histoires comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. L'histoire de la maison de Brandebourg n'intéresse que depuis Jean Sigismond, par l'acquisition que ce prince fit de la Prusse, autant que par la succession de Cleves, qui lui revenoit de droit en vertu d'un mariage qu'il avoit contracté : c'est depuis cette époque, que la matière devenant plus abondante, elle m'a donné le moyen de m'étendre à proportion.

LA guerre de trente ans est bien autrement intéressante que les démêlés de Frédéric I avec les Nurenbergeois, ou que les Carroufels d'Albert l'Achille. Cette guerre, qui a laissé des traces profondes dans tous les États, est un de ces grands événemens, qu'aucun Allemand ni qu'aucun Prussien ne doit ignorer. On y voit d'un côté l'ambition de la maison d'Autriche, armée pour établir son despotisme dans l'Empire, & d'un autre la générosité des princes d'Allemagne, qui combattoient pour leur liberté, la religion servant de prétexte aux deux partis. On voit la politique de deux grands rois s'intéresser au sort de l'Allemagne, & réduire la maison d'Autriche au point de consentir par la paix de Westphalie, au rétablissement de cette balance qui maintient l'équilibre entre l'ambition des empereurs & la liberté du collège électoral. Des événemens de cette importance, qui influent jusqu'en nos jours dans les

## xij DISCOURS PRÉLIMINAIRE

plus grandes affaires , demandoient d'être plus détaillées : aussi leur ai-je donné l'étendue que comportoit la nature de cet ouvrage.

J'AI revu, corrigé & augmenté cette édition , autant que d'autres occupations plus graves ont pu me le permettre : la première édition ne s'étant faite que sur une copie peu correcte , j'ai tâché de rendre celle-ci plus exacte , tant en considération de la matière , qu'en considération du public , que tout homme qui écrit , doit respecter.

IL vient de paroître un abrégé chronologique de l'histoire de France , qu'on peut regarder comme un élixir des faits les plus remarquables de cette histoire : le judicieux auteur de cet ouvrage a eu l'art de donner des graces à la chronologie même : savoir ce que ce livre contient , c'est posséder parfaitement l'histoire de France. Je ne me flatte point d'avoir mis les mêmes agrémens dans cet essai ; mais je croirai mes peines récompensées , si cet ouvrage peut devenir utile à notre jeunesse , & ménager du tems aux lecteurs qui n'en ont point à perdre.

QUOIQUE j'aye prévu les difficultés qu'il y a pour un Allemand d'écrire dans une langue étrangère , je me suis pourtant déterminé en faveur du François , à cause que c'est la langue la plus polie & la plus répandue en Europe , & qu'elle paroît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. Après tout , il n'est pas plus étrange qu'un Allemand écrive de nos jours en François , qu'il l'étoit du tems de Cicéron , qu'un Romain écrivit en grec. Je n'en dirai pas davantage sur mon livre , ou il arriveroit que la préface deviendrait plus longue que l'Ouvrage même : c'est aux Lecteurs à juger si j'ai rempli la tâche que je me suis proposée , ou si j'ai perdu mes peines & mon tems.





# T A B L E.

De ce qui est renfermé dans ce  
Volume.

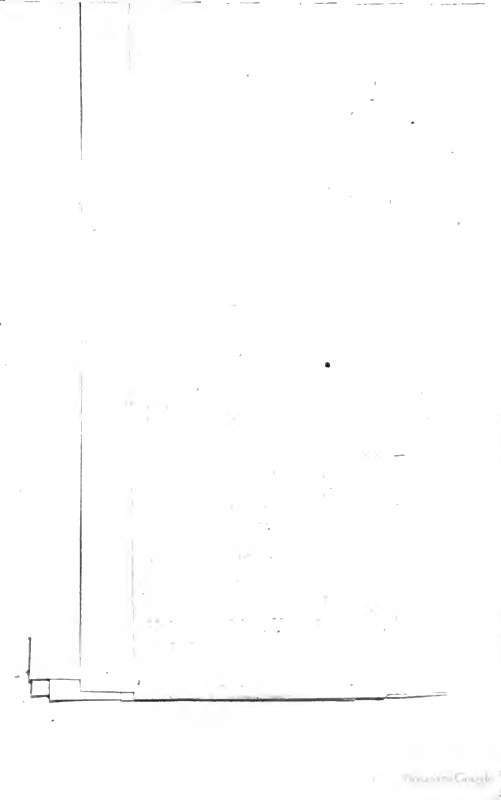
<b>F</b> R E D E R I C I	page 8
Frédéric II, surnommé Dent-de-fer.	9
Albert, surnommé l'Achille,	11
Jean le Ciceron,	16
Joachim I, surnommé Nestor,	17
Joachim II,	17
Jean - George,	24
Joachim - Frédéric,	25
Jean - Sigismond,	26
George - Guillaume,	34
Frédéric - Guillaume, le grand électeur,	64
Frédéric, premier roi de Prusse,	134
* Frédéric - Guillaume, second roi de Prusse,	315
De la Superstition,	178
Des Mœurs, des Coutumes, &c.	202

\* Le Règne de Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, doit être à la suite de Frédéric I. à la p. 178.

<i>Du gouvernement ancien &amp; moderne du Brandebourg.</i>	248
<i>Du militaire, depuis son institution jusqu'à la fin du regne de Frédéric-Guillaume II,</i>	251
<i>Dissertation sur les raisons d'établir ou d'abroger les Loix.</i>	279
<i>Pièces Académiques.</i>	394

Fin de la Table.

MEMOIRES



# OURG.

Les Anciens Marck-graves de Brandebourg  
en Franconie & les Ducs de Prusse,  
des de l'Electeur ALBERT L'ACHILLE.

grave d'Anspach & Hé-  
rismond, son Frere, né

Sigismond, Marck-grave de Bareyth, ou Culmbach,  
né en 1468. † en 1495. sans postérité.

Erge le Pieux, Marck-grave d'Anspach & Duc  
de Jagerndorff, né en 1484. † en 1543.

Albert, premier Duc de Prusse,  
né en 1490. † en 1568.



# MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE LA MAISON

DE

## BRANDEBOURG.



A MAISON de Brandebourg, ou plutôt celle de Hohenzollern, est si ancienne, que son origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité. On pourroit rapporter des fables ou des conjectures sur son extraction ; mais les fables ne doivent pas être présentées au public judicieux & éclairé de ce siècle. Peu importe que des généalogistes fassent descendre cette Maison, des Colonnes : & que, par une bévue grossière, ils confondent le sceptre qui est dans les armoiries de Brandebourg, avec la colonne que cette

Maison Italienne porte dans son écuillon : peu importe enfin que l'on fasse descendre les comtes de Hohenzollern, de Witikind, des Guelfes, ou de quelque autre tige : les hommes, ce me semble, sont tous d'une race également ancienne. Après tout, les recherches d'un généalogiste, ou l'occupation des savans qui travaillent sur l'étymologie des mots, sont des objets si minces, que par cela même ils ne sont pas dignes d'occuper des têtes pensantes : il faut des faits remarquables, & des choses capables d'arrêter l'attention des personnes raisonnables.

Nous ne nous amuserons donc point à nous alambiquer l'esprit sur ces recherches aussi frivoles que peu intéressantes.

TASSILON est le premier comte de Hohenzollern connu dans l'histoire : il vécut à peu près l'année 800. Ses descendans ont été Danco, Rodolphe I, Othon, Wolfgang, Frédéric I, Frédéric II, Frédéric III, Burchard, Frédéric IV, Rodolphe II, dont les vies obscures ne sont pas connues. Conrad, qui vivoit vers l'année 1200, est le premier burgrave de Nurenberg dont l'histoire fasse mention. Ses successeurs furent Frédéric I, en 1216, Conrad II, en 1260, Frédéric II, en 1270. On trouve que Frédéric III, hérita de son beau-frere le duc de Méran, les seigneuries de Bareyth & de Cadelsbourg. Jean I, lui succéda en 1298, & à celui-ci Frédéric IV, en 1332.

CE burgrave rendit des services importans aux

empereurs Albert, Henry VII, & Louis de Baviere, dans la guerre qu'ils firent à Frédéric d'Autriche. Le burgrave le battit, le fit prisonnier, & le livra à l'Empereur, qui par reconnoissance lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits sur les Autrichiens. Frédéric IV les relâcha, à condition qu'ils lui prêteroiert hommage de leurs terres; & c'est l'origine des vassaux que les markgraves de Franco-nie ont encore en Autriche.

LES successeurs de Frédéric IV, furent Conrad IV, en 1334, Jean II, en 1357, Aibert VI, dit le Beau, en 1361, & le neveu d'Albert, Frédéric V, que l'empereur Charles IV, déclara prince de l'Empire en 1363, à la diete de Nurenberg, qu'il nomma même son lieutenant.

FREDERIC V partagea en 1402, les terres de son burgraviat entre ses deux fils, Jean III, & Frédéric VI; mais Jean III, étant mort sans enfans, toute la succession paternelle échut à Frédéric VI.

CE prince entra en 1408 avec ses troupes sur le territoire de la ville de Rotweil, qui étoit mise au ban de l'Empire, & rasa plusieurs châteaux. En 1412 il prit possession du gouvernement de la Marche, que l'empereur Sigismond lui avoit donné.

LES derniers électeurs de Brandebourg n'ayant pas résidé dans la Marche, la noblesse s'en prévalut: elle étoit indépendante, mutine & séditieuse: le nouveau gouverneur se ligua avec les ducs de Po-

#### 4 MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

méranie, & livra une sanglante bataille à ces rebelles auprès de Zossen : il fut pleinement victorieux, & rasa quelques-uns des forts qui leur servoient de retraite ; mais il ne put entièrement domter la famille de Quitzow, qu'après lui avoir enlevé vingt-quatre châteaux en état de défense.

Nous voici parvenus à la belle époque de la maison de Hohenzollern ; mais, comme la voilà transplantée dans un nouveau pays, il est bon de donner une idée de l'origine & du gouvernement du Brandebourg.

LES pays qui composoient alors l'électorat de Brandebourg, étoient la vieille Marche, la moyenne, la nouvelle, la Marche Uckeraine, & le Prég-nitz : mais la nouvelle Marche étoit engagée à l'ordre Teutonique ; & l'Uckeraine usurpée par les ducs de Poméranie. Le mot de MARCKGRAVIAT signifie originairement GOUVERNEMENT DE FRONTIÈRE.

LES Romains établirent les premiers des gouverneurs dans les pays qu'ils avoient conquis en Allemagne. On remarque cependant qu'ils n'ont jamais passé l'Elbe. Il semble que le caractère farouche & belliqueux de ces peuples, selon Tacite, les garantit constamment contre les entreprises des Romains. Les Sueves, les plus anciens habitans de la Marche, en furent chassés par les Vandales, les Hénètes, les Saxons & les Francs ; & Charlemagne eut bien de la peine à les subjuguier en 780. Ce ne fut que l'an



927, que l'Empereur Henry l'Oiseleur établit des marckgraves dans ces pays, pour contenir ces peuples enclins à la révolte, aussi-bien que leurs voisins, dont la valeur errante s'exerçoit par des incursions & des ravages. Sigefroy, beau-frère de l'empereur Henry l'Oiseleur, fut, selon Enzelt, le premier marckgrave de Brandebourg en 927. Ce fut sous son administration que les évêchés de Brandebourg & de Havelberg furent établis par l'empereur Othon I; ce ne fut que vingt-huit ans après, qu'il fonda celui de Magdebourg.

ON compte neuf races différentes de marckgraves de Brandebourg, depuis Sigefroy jusqu'à nos jours; savoir, celle des Saxons, de Walbeck, de Stade, de Pløetzk, d'Anhalt, de Baviere, de Luxembourg, de Misnie, & enfin celle de Hohenzollern, qui subsiste actuellement.

SOUS le gouvernement des Saxons, un roi Vandale, nommé Mistevoius, ravagea totalement les Marches, & en chassa les gouverneurs. L'empereur Henry II reconquit ce pays de nouveau: les barbares furent battus, & Mistevoius y périt avec 6000 des siens. Les marckgraves, pour être rétablis, n'en posséderent pas plus tranquillement le Brandebourg: ils eurent des guerres à soutenir contre les Vandales & d'autres peuples barbares; & tantôt battus, tantôt battans, leur puissance ne s'affermir que sous Albert l'Ours, le premier de la race Anhaltine, qui étoit la cinquième de celles des marckgraves. Les empereurs

Conrad III, & Frédéric Barberouffe l'éleverent, le premier au marchgraviat, & le second à la dignité électoral environ l'an 1100. Primisslas, prince des Vandales, qui n'avoit point d'enfans, prit tant d'amitié pour Albert l'Ours, qu'il lui légua par son testament en 1144, la moyenne Marche. Cet électeur possédoit alors la vieille & la moyenne Marche, la Haute - Saxe, le pays d'Anhalt, & une partie de la Lusace. Il y a un vuide dans les archives, & dans l'histoire une obscurité impénétrable sur les princes de la race Anhaltine. On sait que cette ligne s'éteignit en 1332, par la mort de Woldemar II. L'empereur Louis de Baviere, qui régnoit alors, regardant la Marche comme un fief dévolu à l'Empire, le donna à son fils Louis, qui fut le premier de la sixième race. Cet électeur eut trois guerres à soutenir; l'une, avec les ducs de Poméranie, qui envahissoient la Marche Uckeraine; l'autre, avec les Polonois, qui ravageoient le comté de Sterberg; & la troisième, contre un imposteur, qui prenant le nom d'un Woldemar, frere du dernier électeur de la maison Anhaltine, se fit un parti, s'empara de quelques villes, mais fut enfin défait, Ce faux Woldemar étoit le fils d'un meunier de Bëlitz.

LOUIS le Romain (\*) succéda à son frere, & comme il mourut de même sans enfans, son troisième

(\*) Ce surnom lui fut donné parce qu'il étoit né à Rome.

frere Othon lui succéda. Ce prince étoit si pusillanime, qu'après la mort de son frere, il vendit en 1373 l'électorat, pour deux cens mille florins d'or, à l'empereur Charles IV, de la maison de Luxembourg, qui ne lui paya pas même cette somme modique. Charles IV. donna la Marche à son fils Wenceslas, qui voulut l'incorporer à la Bohême, dont il étoit roi.

APRÈS la mort de Wenceslas, Sigismond, de la même maison, reçut l'électorat. La nouvelle Marche, que l'ordre Teutonique avoit conquise sur l'électeur Jean, & qu'Othon le Long avoit rachetée, fut de nouveau aliénée à cet ordre. Sigismond ayant besoin d'argent, vendit cette province aux chevaliers en 1402. Joffe succéda à Sigismond : on prétend qu'il empoisonna son frere Procope. Comme Joffe aspirait à l'empire, il vendit l'électorat pour quatre cens mille florins à Guillaume duc de Misnie. Ce duc ne posséda l'électorat que pendant une année, après laquelle l'empereur Sigismond le racheta.

CETTE coutume singulière de vendre & d'acheter les Etats, qui étoit si fort à la mode dans ce siècle là, prouve bien certainement la barbarie de ces tems, & le misérable état dans lequel étoient ces provinces, que l'on vendoit à si vil prix. L'empereur, qui ne pouvoit pas vaquer lui-même à l'administration de l'électorat, y établit un gouverneur :

son choix tomba sur Frédéric VI, du nom, burgrave de Nurenberg, frere de Jean III, de la maison de Hohenzollern : & c'est l'histoire de ce prince que nous allons écrire,

---

## F R E D E R I C I.

C E fut l'année 1415, que l'empereur conféra la dignité électoral & la charge d'archichambellan du S. Empire Romain, à Frédéric VI de Hohenzollern, burgrave de Nurenberg, & qu'il lui fit la donation en propre du pays de Brandebourg. Ce prince, que nous appellerons désormais Frédéric I, en reçut l'investiture des mains de son bienfaiteur, à la diète de Constance, l'an 1417. Il jouissoit alors de la vieille & de la moyenne Marche. Les ducs de Poméranie avoient usurpé la Marche Uckeraine : l'électeur leur fit la guerre, les battit à Angermund, & réunit à la Marche une province qui y étoit incorporée d'un tems immémorial.

LA nouvelle Marche étoit encore engagée à l'ordre Teutonique, comme on l'a dit plus haut : mais l'électeur, qui étendoit les vûes de son agrandissement, s'empara de la Saxe, dont l'électorat étoit vacant par la mort du dernier électeur de la Branche Anhaltine. L'empereur qui n'approuva pas cette acquisition, en donna l'investiture au duc de Misnie;

& Frédéric I se défit volontairement de sa conquête.

L'ELECTEUR fit le partage de ses états par son testament. Son fils aîné, surnommé l'Alchymiste; fut privé de ses droits par son pere, qui le laissa avec le Voigtland & son creuset. Son second fils Frédéric eut l'électorat. Albert, surnommé l'Achille, eut les duchés de Franconie; & Frédéric, surnommé le Gros, eut la vieille Marche: mais la mort de Frédéric le Gros réunit cette province à l'électorat de Brandebourg. Cette équité naturelle, qui veut qu'un pere fasse un partage égal entre ses enfans, étoit encore suivie dans ces tems reculés. On s'aperçut dans la suite, que ce qui faisoit la fortune des cadets; devenoit le principe de la décadence des maisons. Nous verrons cependant dans cette histoire, encore quelques exemples de partages semblables. Frédéric I mourut en 1440,

---

## F R E D E R I C   I I ,

SURNOMMÉ DENT DE FER.

**F**RÉDERIC II fut surnommé DENT DE FER; à cause de sa force. On auroit dû l'appeller LE MARGANIME, à cause qu'il refusa la couronne de Bohême, que le pape lui offrit, pour en dépouiller George Podiebrad; & la couronne de Pologne;

qu'il déclara ne vouloir accepter qu'au refus de Casimir frere du dernier roi Ladislas. La grandeur d'ame de cet Electeur lui attira la confiance des peuples ; & les états de la basse-Lusace se donnerent à lui par inclination. La Lusace étoit un fief de la Bohême. George Podiébrard qui en étoit roi , ne voulut point que cette province passât sous la domination de Frédéric II : il porta la guerre en Lusace & dans la Marche. Ces deux princes firent un traité à Guben en 1462 ; par lequel Cotbus , Peitz , Sommerfeld , Bobersberg , Storkaw & Bessékaw , furent cédés en propriété à l'électeur , par la Couronne de Bohême. L'électeur qui ne vouloit point faire des acquisitions injustes , savoit faire valoir ses droits lorsqu'ils étoient légitimes : il racheta (\*) la nouvelle Marche de l'ordre Teutonique , auquel j'ai déjà dit qu'elle avoit été engagée. En 1464 Othon III, dernier duc de Stettin , vint à mourir , & l'électeur entra en guerre avec le duc de Wolgast. En voici la raison : Louis de Baviere électeur de Brandebourg , avoit fait un traité en 1338 avec les ducs de Poméranie , qui portoit que si leur ligne venoit à s'éteindre , la Poméranie retomberoit en électorat. Ce traité avoit été confirmé par l'empereur. Ce différend se termina par un accord en 1464 , suivant lequel le duc de Wolgast resta à la vérité en possession du duché de Stettin ; mais il devint feudataire de l'électeur , & la Po-

(\*) En 1445 , pour 100000 florins d'or.

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 11

méranie lui prêta hommage éventuel. Frédéric II réunit en 1469, comme un fief vacant, le comté de Wernigerode à la Marche, & prit les titres de duc de Poméranie, de Mecklenbourg, de Vandalie, de Schwérin & de Rostock, sur lesquels il avoit droit de réversion.

Le même esprit de désintéressement, qui lui avoit fait refuser deux couronnes, lui fit abdiquer l'électorat l'an 1469, en faveur de son frere Albert, surnommé l'Achille; car il n'avoit point d'enfans. Ce prince, qui avoit professé le désintéressement & la modération pendant toute sa vie, ne s'écartant point de ces principes, ne se réserva qu'une modique pension de 6000 florins, avec laquelle il vécut en philosophe jusqu'à l'année 1471, qu'il mourut accablé d'infirmités.

---

A L B E R T,

SURNOMMÉ L'ACHILLE.

**A**LBERT fut surnommé ACHILLE & ULISSE; à cause de sa prudence & de sa valeur : il avoit 57 ans lorsque son frere lui céda la régence. Il avoit fait ses plus belles actions lorsqu'il n'étoit que burggrave de Nurenberg. Comme marckgrave de Bareyth & d'Anspach, il fit la guerre à Louis le Barbu, duc de Baviere, & le fit même prisonnier. Il gagna huit

batailles contre les Nurenbergeois , qui s'étoient révoltés & lui disputoient les droits du burggraviat. Il enleva un étendart à un guidon de cette ville au péril de sa vie , combattant seul contre seize hommes , jusqu'à ce que le secours des siens lui arrivât. Il s'empara de la ville de Greiffenberg , comme Alexandre de la capitale des Oxidraques , sautant lui seul du haut des murailles dans la ville , où il combattit jusqu'à ce que ses troupes ayant forcé les portes , vinssent le secourir. Albert gouvernoit presque tout l'empire , par la confiance que l'empereur Frédéric III lui témoignoit. Il conduisit les armées impériales contre Louis le Riche , duc de Bavière , & contre Charles le Hardi , duc de Bourgogne , qui avoit mis le siège devant (\*) Nuis ; & Albert disposa ce prince à la paix. Ce fut cette négociation qui lui acquit le surnom d'Ulysse ; & il mérita toujours celui d'Achille , soit à la tête des troupes dans les combats , soit dans ces jeux , images de la guerre , qui étoient si fort à la mode dans ce tems-là. Il gagna le prix dans dix-sept tournois , & ne fut jamais défarçonné.

L'USAGE de ces combats semble être originai-  
rement François. Peut-être que les Maures , qui inondèrent l'Espagne , l'établirent dans ce pays avec leur galanterie romanesque. On trouve dans l'histoire de France , qu'un certain Godefroy de Preuilly ; qui vivoit l'an 1060 , étoit le rénovateur de ces

(\*) La Ville de Nuis est dans l'électorat de Cologne ;



tournois. Cependant Charles le Chauve, qui vivoit l'an 844, en avoit déjà tenu à Strasbourg, lorsque son frere Louis d'Allemagne l'y vint voir. Cette mode passa en Angleterre dès l'an 1114, & Richard, roi de la Grande-Bretagne, l'établit dans son royaume l'an 1194. Jean Cantacuzene dit qu'au mariage d'Anne de Savoye avec Andronic Paléologue, empereur Grec, ces combats, dont l'usage étoit venu des Gaules, se célébrerent en 1226. Il y périssoit souvent du monde lorsqu'ils étoient poussés à outrance. On lit dans Henri Cnigston, qu'il se fit un tournoi à Châlons en 1274, au sujet d'une entrevue entre la cour du roi d'Angleterre Edouard, & celle du duc de Bourgogne, où beaucoup de chevaliers Bourguignons & Anglois demeurèrent sur la place. Les tournois passerent en Allemagne dès l'an 1136. Les chevaliers s'envoyoient des lettres de défi d'un bout de l'Europe à l'autre; & il n'étoit permis qu'à ceux qui étoient armés chevaliers de faire de ces défis. Leurs lettres portoient à-peu-près, qu'un tel Prince s'ennuyant dans une lâche oisiveté, désiroit le combat, pour donner de l'exercice à sa valeur, & pour signaler son adresse. Elles marquoient le tems, le nombre des chevaliers, l'espèce d'armes, & le lieu où le tournoi devoit se tenir; & enjoignoient aux chevaliers vaincus de donner aux chevaliers vainqueurs un brassélet d'or, & un brassélet d'argent à leurs écuyers. Les papes s'éleverent contre ces dangereux divertissemens. Innocent II en

1140, & depuis, Eugene III au concile de Latran en 1143, fulminerent des anathêmes, & prononcèrent l'excommunication contre ceux qui assisteroient à ces combats. Mais malgré la soumission qu'on avoit alors pour les papes, ils ne purent rien contre ce fatal usage, auquel une fausse gloire & une fausse galanterie donnoient cours, & que la grossièreté des mœurs faisoit servir de spectacle, d'amusement & d'occupations, proportionnés à la barbarie des siècles qui le virent naître. Car depuis ces excommunications, l'histoire fait mention du tournoi de Charles VI roi de France, qui se tint à Cambrai en 1385, de celui de François I, qui se tint entre Ardres & Guines en 1520, & de celui de Paris en 1559, où Henri II reçut une blessure à l'œil, par un éclat de la lance du comte de Montgomeri, dont ce roi mourut onze jours après.

On voit par là, que c'étoit alors un grand mérite à Albert l'Achille, d'avoir remporté le prix dans dix-sept tournois; & qu'on faisoit dans ces siècles grossiers, le même cas de l'adresse du corps, qu'on en faisoit du tems d'Homere. Notre siècle plus éclairé accorde plutôt qu'aux vertus guerrieres, son estime aux talens de l'esprit, & à ces vertus qui élevant l'homme presque au-dessus de sa condition, lui font fouler ses passions sous les pieds, & le rendent bien-faisant, généreux, & secourable.

ALBERT l'Achille réunit donc ses possessions de Franconie à l'électorat, par l'abdication de son frere

en 1470. Après avoir pris la régence, il fit un traité de confraternité l'an 1473, avec les maisons de Saxe & de Hesse, qui régloit entre eux la succession de leurs états, en cas qu'une de leurs lignes vînt à s'éteindre. La même année il ordonna de sa propre succession entre ses fils : l'Electorat tomba en partage à Jean, dit le Ciceron ; le second de ses fils eut Bareyth, & le cadet, Anspach. Albert abdiqua enfin l'electorat en 1476 en faveur de Jean Ciceron. Sa fille Barbe, qui épousa Henri duc de Glogaw & de Crossen, fit passer ce dernier duché à la maison de Brandebourg. Son contrat de mariage portoit qu'au cas que le duc Henri vînt à mourir sans enfans, l'electeur seroit en droit de lever annuellement 50000 ducats sur le duché de Crossen. Le cas vint à écheoir : Jean Ciceron se mit en possession de la ville de Crossen, & maintint cette acquisition. Le troisieme fils d'Albert Achille, Frédéric le vieux, marckgrave d'Anspach, fut le grand-pere de ce George Frédéric qui reçut le duché de Jagerndorff du roi de Boheme. Il n'est pas inutile de rapporter à cette occasion, que ce duc George d'Anspach & de Jagerndorff, fit un contrat avec les ducs d'Oppelen & de Ratibor, par lequel les survivans hériteroient de ceux qui mourroient sans enfans. Ces deux ducs ne laisserent point de lignée, & George recueillit la succession de ces ~~duchés~~ duchés. Depuis, Ferdinand frere de Charles V, & héritier du royaume de Bohême, dépouilla le marckgrave George, d'Oppelen & de Ratibor, & lui promit pour dédom-

agement une somme de 130000 florins, qui ne fut jamais payée.

---

## J E A N

### L E C I C E R O N .

**O**N lui donna le surnom de CICERON, à cause de son éloquence naturelle. Il réconcilia trois rois, qui se disputoient la Silésie; sçavoir, Ladislas de Bohême, Casimir de Pologne, & Matthias de Hongrie. Jean Ciceron & l'électeur de Saxe entrèrent en Silésie à la tête de 6000 chevaux, & se déclarèrent ennemis de celui des rois qui refuseroit de prêter l'oreille aux paroles de paix qu'ils leur portoient. Son éloquence, à ce que disent les annales, moyenna l'accord de ces princes, par lequel la Silésie & la Lusace furent partagées entre les rois de Bohême & de Hongrie. Je voudrois que l'on eût rapporté d'autres exemples de l'éloquence de ce Prince; car, dans celui-ci, les 6000 chevaux paroissent le plus fort argument. Un prince, qui peut décider les querelles par la force des armes, est toujours un grand dialecticien : c'est un Hercule, qui persuade à coups de massue.

J E A N Ciceron eut une guerre à soutenir contre le duc de Sagan, qui formoit des prétentions sur le duché de Crossen : l'électeur le battit près de cette ville, & le fit même prisonnier. On peut juger des mœurs

## DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 17.

mœurs de ce tems, par Jean duc de Sagan, qui eut la cruauté de laisser mourir de faim un frere avec lequel il s'étoit brouillé. Jean Ciceron mourut l'an 1499. Il laissa deux fils : l'aîné nommé JOACHIM lui succéda à l'électorat ; & le second nommé Albert, devint électeur de Mayence & archevêque de Magdebourg.

---

### J O A C H I M I,

#### SURNOMMÉ NESTOR :

**I**L reçut le surnom de NESTOR, comme Louis XIII celui de JUSTE ; c'est-à-dire, sans que l'on en pénétre la raison. Joachim n'avoit que seize ans lorsqu'il devint électeur. Le comté de Ruppin étant devenu vacant par la mort de Wichmann comte de Lindaw, l'électeur réunit ce fief à la Marche. Il mourut en 1532 laissant deux fils, savoir, JOACHIM qui lui succéda, & le marckgrave Jean, auquel il légua la nouvelle-Marche, Crossen, Sternberg & Storkaw.

---

### J O A C H I M II.

**I**L paroît qu'on revint, du tems de JOACHIM II ; de l'abus de donner des surnoms aux princes. Celui de son pere avoit si mal réussi, qu'il étoit deve-

nu plutôt un sobriquet qu'une illustration. La flatterie des courtisans, qui avoit épuisé les comparaisons de l'antiquité, se retourna sans-doute d'un autre côté; & il faut croire que l'amour-propre des princes n'y perdit rien.

JOACHIM II hérita l'électorat de son pere, comme nous venons de le dire. Il embrassa la doctrine de Luther en 1539. On ne sçait pas les circonstances qui donnerent lieu à ce changement: ce qu'il y a de certain, c'est que ses courtisans & l'évêque de Brandebourg suivirent son exemple.

UNE nouvelle religion, qui paroît tout à coup dans le monde, qui divise l'Europe, change l'ordre des possessions, & donne lieu à de nouvelles combinaisons politiques, mérite que nous donnions quelque attention à ses progrès; & sur-tout que nous examinions par quelle vertu elle produisoit les conversions soudaines des plus grands états.

DÈS l'année 1400, Jean Hus commença à prêcher sa nouvelle doctrine en Bohême: c'étoient proprement les sentimens des Vaudois & de Wiclef, auxquels il adhéroit. Hus fut brûlé au concile de Constance. (\*) Son prétendu martyre augmenta le zèle de ses disciples. Les Bohémiens, qui étoient trop grossiers pour entrer dans les disputes sophistiques des théologiens, n'embrassèrent cette nouvelle secte, que par un esprit d'indépendance & de mutinerie, qui est assez le caractère de cette nation. Ces

(\*) L'an 1415, sous le pape Jean XXIII.

nouveaux convertis secouèrent le joug du pape ; & se servirent des libertés de leurs consciences , pour couvrir le crime de leur révolte. Tant qu'un certain Ziska fut leur chef , ce parti fut redoutable. Ziska remporta quelques victoires sur les troupes de Wenceslas & d'Ottocare , rois de Bohême ; mais , après sa mort , les Hussites furent en partie chassés de ce royaume ; & l'on ne voit point que la doctrine de Jean Hus se soit étendue hors de la Bohême.

L'IGNORANCE étoit parvenue à son comble dans les XIV & XV siècles. Les ecclésiastiques n'étoient pas même assez instruits pour être pédans. Le relâchement dans les mœurs & la vie licencieuse des moines faisoient que l'Europe ne pouffoit qu'un cri , pour demander la réforme de tant d'abus. Les papes abusoient même de leur pouvoir à un point qui n'étoit plus tolérable. Léon X. faisoit dans la chrétienté un négoce d'indulgences , pour amasser les sommes dont il avoit besoin pour bâtir la basilique de Saint Pierre à Rome. On prétend que ce pape fit présent à sa sœur Cibo , du produit que rapporteroient celles que l'on vendroit en Saxe. Ce revenu casuel fut affermé : ces étranges fermiers voulant s'enrichir , choisirent des moines & des quêteurs propres à ramasser les plus grandes sommes ; & les commis de ces indulgences en dissipèrent une partie par des défordres scandaleux. Un inquisiteur nommé Tetzcl , & des Dominicains , furent ceux , qui s'acquittant si mal de cette commission , donnèrent lieu à la réforme.

Le vicaire-général des Augustins, nommé Staupitz ; dont l'ordre avoit été en possession de ce négoce , ordonna à un de ses moines, nommé Luther, de prêcher contre les indulgences. Dès l'an 1516, Luther avoit déjà combattu les scholastiques : il s'éleva alors avec plus de force contre ces abus ; il avança d'autres propositions douteuses ; puis il les soutint , en les munissant de nouvelles preuves. Il fut enfin excommunié du pape en 1520. Il avoit goûté le plaisir de dire ses sentimens sans contrainte : il s'y livra depuis sans bornes. Il renonça au froc, & épousa Catherine de Bore en 1525 ; encourageant par son exemple les prêtres & les moines à rentrer dans les droits de la nature & de la raison. S'il rendit des citoyens à la patrie, il lui rendit aussi son patrimoine, en mettant dans son parti beaucoup de princes, pour qui la dépouille des biens ecclésiastiques étoit une douce amorce. L'électeur de Saxe fut le premier qui embrassa la nouvelle secte. Le Palatinat, la Hesse, le pays d'Hanovre, le Brandebourg, la Suabe, une partie de l'Autriche, de la Bohême, de la Hongrie, toute la Silésie, & le Nord, reçurent cette nouvelle Religion. Les dogmes en sont si connus, que je me crois dispensé de les rapporter.

Peu de tems après, Calvin parut en France en 1533. Un Allemand nommé Woldemar, qui étoit Luthérien, avoit inspiré ses sentimens à Calvin, avec lequel il fit connoissance à Bourges. Malgré la protection que Marguerite de Navarre accordoit à ce



nouveau dogme , Calvin fut obligé de quitter la France à différentes reprises. Poitiers fut l'endroit où il fit plus de profélites. Ce convertisseur , qui croyoit connoître le génie de sa nation , s'imagina qu'elle seroit plutôt persuadée par des chansons que par des argumens ; & il composa , dit-on , un Vaudeville , dont le refrain étoit : O MOINES ! O MOINES ! IL FAUT VOUS MARIER (\*) : ce qui eut un succès étonnant. Calvin se retira à Bâle , où il fit imprimer ses institutions. Il convertit ensuite la duchesse de Ferrare , fille de Louis XII. En 1536 , il acheva de ranger la Ville de Genève à ses sentimens ; & il y fit bruler Michel Servet , qui étoit son ennemi : de persécuté il devint persécuteur. La Religion Réformée , tantôt persécutée , tantôt tolérée en France , servit souvent de prétexte à des guerres sanglantes , qui pensèrent plus d'une fois bouleverser ce Royaume.

HENRI VIII , roi d'Angleterre , auquel le pape Léon X avoit donné le titre de *Défenseur de la Foi* , parce qu'il avoit écrit contre Luther , Henry VIII devenu amoureux d'Anne de Boulen , & ne pouvant persuader le Pape de rompre son mariage avec Catherine d'Arragon , s'en sépara de sa propre autorité. Clément VII , qui succéda à Léon X , l'excommunia imprudemment : & dès l'année 1533 , il secoua le joug du pape : il se fit pape à Londres ,

(\*) Voyez le Dictionnaire de Morery , Art. CALVIN.

& fraya lui-même le chemin à la nouvelle religion qui s'établit après lui en Angleterre.

Si donc on veut réduire les causes des progrès de la réforme, à des principes simples, on verra, qu'en Allemagne ce fut l'ouvrage de l'intérêt ; en Angleterre, celui de l'amour ; & en France, celui de la nouveauté, ou peut-être d'une chanson. Il ne faut pas croire que Jean Hus, Luther & Calvin, fussent des génies supérieurs. Il en est des chefs de sectes, comme des ambassadeurs : souvent les esprits médiocres y réussissent le mieux, pourvu que les conditions qu'ils offrent, soient avantageuses. Les siècles de l'ignorance étoient le règne des fanatiques & des réformateurs. Il semble que l'esprit humain se soit enfin rassasié de disputes & de controverses. On laisse argumenter les théologiens & les métaphysiciens, sur les bancs de l'Ecole ; & depuis que dans les Pays Protestans les ecclésiastiques n'ont plus rien à perdre, les chefs des nouvelles sectes n'ont plus rien à gagner.

L'ELECTEUR Joachim II, acquit par la communion sous les deux espèces, les évêchés de Brandebourg, de Havelberg, & de Lébus, qu'il incorpora à la Marche.

IL n'entra point dans l'union que les princes Protestans firent à Smalcade en 1535 ; & il maintint la tranquillité dans l'électorat, tandis que la guerre désoleoit la Saxe & les pais voisins. La guerre de religion commença en 1546, & finit par la paix de Passaw & d'Augsbourg.

LE'EMPEREUR Charles-Quint s'étoit mis à la tête des catholiques. L'illustre & malheureux Jean Frédéric électeur de Saxe, & Philippe le Magnanime landgrave de Hesse, étoient les chefs des Protestans. L'empereur battit les protestans en Saxe, auprès de Muhlberg. Lui & le cardinal Granvelle se servirent d'un stratagème indigne, pour tromper le landgrave de Hesse. Charles-Quint se crut autorisé par la phrase équivoque d'un sauf-conduit, à mettre le landgrave dans la prison où il passa une grande partie de sa vie. L'électeur Joachim, qui avoit été le garant de ce sauf-conduit, fut outré de ce manque de foi : il tira son épée dans sa colere contre le (\*) duc d'Albe, mais on les sépara. Jean Frédéric de Saxe fut déposé : l'empereur donna cet électorat au prince Maurice, qui étoit de la ligne Albertine. Cependant Joachim ne se conforma point à l'INTERIM que l'empereur avoit fait publier.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg furent chargés par l'Empereur de mettre le siège devant Magdebourg : cette ville se rendit, après s'être défendue quatorze mois : la capitulation étoit conçue avec tant de douceur, que l'empereur eut peine à la confirmer. L'archevêque de Magdebourg étant décédé, les chanoines élurent à sa place Frédéric évêque de Havelberg, second fils de l'électeur Joachim ; & après la mort de celui-là, l'électeur eut assez de crédit, pour y faire succéder le troisième de

(\*) Ambassadeur de l'empereur à Berlin.

ses fils nommé Sigismond, qui étoit Protestant. Ce fut cet électeur qui fit bâtir la forteresse de Spandaw en 1555. L'ingénieur qui la construisit s'appelloit Giroméla : il falloit bien que l'on fût extrêmement privé de toutes sortes d'arts dans ces tems, pour avoir recours aux étrangers dans les moindres choses. Mais comment pouvoit-on défendre des places, si on ne savoit pas les fortifier ? Le marckgrave Jean, frere de l'électeur, fit en même tems travailler aux ouvrages de Custrin. C'étoit peut-être une mode alors de fortifier les places : l'empereur Charles-Quint en donna l'exemple à Gand, à Anvers & à Milan. Si l'on avoit eu une idée distincte de l'usage que l'on en peut faire, on auroit eu des ingénieurs.

JOACHIM II obtint en 1569 de son beau-frere Sigismond Auguste roi de Pologne, le droit de succéder à Albert Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers ; & il s'engagea de secourir la Pologne d'un certain nombre de troupes, toutes les fois qu'elle seroit attaquée. Le regne de ce Prince fut doux & paisible. On l'accusa de pousser la libéralité au point d'être prodigue. Il mourut en 1571.

---

## J E A N   G E O R G E .

J E A N George hérita par cette mort l'électorat de son pere Joachim II, & la nouvelle-Marche de son onclele marckgrave Jean. Son gouvernement fut pa-

cifique , & ne tient ici que par le fil de l'histoire chronologique. Il est à remarquer qu'une de ses femmes fut une princesse de Lignitz , nommée SOPHIE. La branche des marckgraves de Bareyth & d'Anspach vint à s'éteindre : il partagea cette succession entre ses deux fils cadets : Christian , l'aîné des deux , devint l'auteur de la nouvelle tige de Bareyth ; & Ernest , de celle d'Anspach. L'électeur mourut l'an 1598.

---

## JOACHIM FREDERIC.

**J**OACHIM Frédéric avoit cinquante-deux ans ; lorsqu'il parvint à la régence. Pendant la vie de son pere , il jouissoit des évêchés de Magdebourg , de Havelberg & de Lébus. Lorsqu'il succéda à Jean George , il se démit de l'archevêché de Magdebourg en faveur d'un de ses fils nommé Christian Guillaume. Il administra la Prusse pendant la démenche du duc Albert Frédéric. Il recueillit la succession du duché de Jagerndorff , qu'il céda à un de ses fils nommé Jean George , pour le dédommager de l'évêché de Strasbourg , auquel il avoit été obligé de renoncer. Dans ces tems-là les successions se réunissoient souvent , & se divisoient de même : la mauvaise politique de ces princes rendoit le travail que la fortune faisoit pour l'agrandissement de leur maison , ingrat & inutile.

JOACHIM Frédéric fut le premier prince qui établit un conseil d'Etat. Il reste à juger quelle devoit avoir été l'administration du gouvernement, la justice, & la conduite des finances, dans ce pays grossier & sauvage, où il n'y avoit pas même des personnes préposées pour vaquer à ces emplois.

L'ELECTEUR s'aperçut sans doute de la nécessité qu'il y avoit de pourvoir à l'éducation de la jeunesse : car ce fut à cette intention qu'il fonda le college de Joachimsthal. Cent-vingt personnes y sont élevées ; nourries & instruites, selon l'institution, dans les Belles-Lettres. Le grand électeur transféra depuis ce college à Berlin. La pauvreté du pays & le peu d'espèces qui rouloient, donnerent lieu aux loix somptuaires que l'électeur fit publier. Il mourut l'année 1608, âgé de soixante-trois ans.

## JEAN SIGISMOND.

JEAN Sigismond avoit épousé à Königsberg l'an 1594, Anne fille unique d'Albert duc de Prusse, héritière de ce duché & de la succession de Cleves. Cette succession étoit composée des pays de Juliers, Berg, Cleves, la Marck, Ravensberg & Ravenstein. Le morceau étoit trop tentant, pour ne pas exciter l'avidité de tous ceux qui avoient espérance d'y participer.

AVANT que de parler des droits des électeurs de

Brandebourg & des ducs de Neubourg, il est bon d'expliquer les prétentions de la Saxe, pour ne point embrouiller les matieres.

L'EMPEREUR Maximilien avoit donné l'expectative de cette succession aux princes des deux lignes de Saxe, à favoir, l'Ernestine & l'Albertine, au défaut de tous les héritiers mâles & femelles des ducs de Cleves. Car les patentes que le duc de Juliers, George Guillaume, obtint de l'Empereur, font foi que ce fief tomboit en quenouille. Jean Frédéric, dernier électeur de Saxe de la maison Ernestine, épousa SIBYLLE, fille de Jean III, duc de Juliers.

LE duc Guillaume de Cleves, fils de Jean de Juliers, épousa la fille de Ferdinand, nièce de l'empereur Charles-Quint. Ce mariage, joint au mécontentement que l'empereur avoit de ce que Frédéric de Saxe étoit un des membres de l'union de Smalcade, le porterent à confirmer au duc Jean Guillaume, le droit qu'il avoit de disposer de la succession en faveur de ses filles au défaut d'héritiers mâles. Le fils de ce duc, nommé comme lui Jean Guillaume, mourut sans enfans en 1609. Ainsi cette succession retomba à ses sœurs.

L'AÎNÉE, nommée MARIE-ELEONORE, avoit épousé le duc de Prusse Albert Frédéric.

LA seconde, ANNE, étoit mariée au prince Palatin de Neubourg.

LA troisième, MAGDELEINE, étoit femme du comte Palatin de Deux Ponts.

LA quatrième, SIBYLLE, étoit mariée à un prince d'Autriche comte de Burgaw.

CES quatre princesses & leurs enfans prétendirent à cette succession.

LA maison de Saxe ajoutoit au droit de réversion, le mariage de l'électeur Frédéric avec la princesse SIBYLLE, tante du défunt.

MARIE Eléonore, femme d'Albert de Prusse ; fondeoit ses droits sur son contrat de mariage en 1572, qui portoit en termes exprès, que si son frere venoit à mourir sans enfans, elle & sa postérité hériteroient des six duchés, en vertu des pactes fondamentaux des années 1418 & 1496, par lesquels les filles aînées ont le droit de succéder. Le duc de Prusse s'engagea à payer deux cens mille florins d'or aux sœurs de sa femme, pour les satisfaire par cette somme sur toutes leurs prétentions. Si Marie Eléonore eût été en vie au décès de son frere, il est fort probable qu'il n'y auroit point eu de démêlé ; mais, étant morte, sa fille Anne, femme de l'électeur Jean Sigismond, rentroit dans les droits de sa mere. Cette succession devoit donc tomber sur son chef, puisqu'elle représentoit Marie Eléonore ; & c'étoit le point de la contestation.

LES prétentions d'Anne duchesse de Neubourg se fondeient sur ce que sa sœur Marie Eléonore étant morte, elle rentroit dans ses droits, & devenoit par conséquent l'aînée de ses autres sœurs, étant plus proche parente qu'Anne de Brandebourg, qui étoit



nièce du défunt. Il n'y avoit que les pactes de famille & le contrat de mariage de Marie Eléonore , de contraires à ces raisons.

LES deux sœurs cadettes du duc Jean Guillaume, ne demandoient pas la succession entière ; elles ne propofoient que le démembrement.

CE qui rendoit nul de toute nullité le droit de ces trois sœurs cadettes, c'est qu'elles avoient passé dans leur contrat de mariage , une renonciation à tous leurs droits, tant qu'il y auroit des enfans de leur aînée.

L'ELECTEUR Jean Sigismond & le duc Wolfgang Guillaume de Neubourg convinrent de se mettre en possession de la succession litigieuse , en se réservant cependant leurs droits respectifs. L'empereur Rodolphe , qui vouloit s'emparer de cet héritage sous prétexte de le mettre en séquestre , facilita cet accord. L'archiduc Léopold se mit effectivement en devoir de s'en emparer ; mais les princes protestans s'y opposerent , & formerent cette célèbre alliance qu'on nomma l'UNION , & dans laquelle Jean Sigismond entra des premiers. Pour contrebalancer l'Union , les princes catholiques firent un traité semblable à Wurtzbourg , qu'on nomma la LIGUE. L'électeur étoit favorisé des Hollandois , qui craignoient le séquestre impérial ; & le duc de Neubourg , par Henri IV roi de France : mais lorsque ce prince se préparoit à le secourir , il fut assassiné par Ravallac (\*).

(\*) Voyez les Mémoires de Sully.

L'ELECTEUR avoit tenté un accommodement avec le duc de Neubourg ; mais dans une entrevûe qu'ils eurent , dans la chaleur de la dispute Jean Sigismond donna un soufflet à ce prince : ce qui brouilla les choses de nouveau. On peut juger par ce trait singulier , de la politesse & des mœurs de ce tems. En 1611 on tenta un autre accommodement à Jüterbock avec l'électeur de Saxe , au sujet de la même succession , sans que les princes s'y trouvassent ; car les entrevûes étoient devenues dangereuses : mais le duc de Neubourg protesta contre ce traité , & il ne fut jamais mis en exécution.

Le duc Albert de Prusse , époux de Marie Eléonore & beau-pere de Jean Sigismond , avoit eu le malheur de tomber en démence. Joachim Frédéric avoit administré la Prusse depuis qu'il se trouvoit dans cette triste situation ; & Jean Sigismond se chargea ensuite du même soin. Il reçut de Sigismond III, roi de Pologne , l'investiture de la Prusse , pour lui & ses descendans : c'étoit la troisième investiture qui avoit été donnée à la maison électoriale.

COMME la Prusse fut réunie à la maison de Brandebourg par Jean Sigismond , il n'est pas hors de propos de donner en peu de mots une idée de ce que ce païs étoit originairement , de son gouvernement , & comment il passa au duc Albert , beau-pere de l'électeur.

LE nom de BORUSSIA dont on a fait Prusse , signifie Bo , auprès , RUSSIA , de la riviere de Russe :

la Russie est une branche du Niémen , qu'on nomme à présent la Mémel. La Prusse fut habitée originai-  
 rement par des Bohémiens, des Sarmates, des Russes  
 & des Venedes. Ces peuples étoient plongés dans l'i-  
 dolatrie la plus grossière : ils adoroient les dieux des  
 forêts, des lacs, des rivières, & même des serpens &  
 des élans. Leur dévotion rustique & sauvage ne con-  
 noissoit pas la somptuosité des temples. Leurs prin-  
 cipales idoles, POTRIMPOS, PERCUNOS, & PICOL-  
 LOS, avoient leur culte établi sous des chênes, où  
 elles étoient placées à Romowa & à Heiligenbeil.  
 Les Prussiens sacrifioient à leurs faux dieux jusqu'à  
 leurs ennemis prisonniers. Saint Adelbert fut le pre-  
 mier qui prêcha le christianisme à ces peuples vers  
 l'an 1000, & il reçut la couronne du martyre. Selon  
 Crispus, trois rois de Pologne, nommés tous trois  
 Boleflas, firent la guerre aux Prussiens, pour les  
 convertir ; mais ces peuples, devenus aguerris, ra-  
 vagerent la Mazovie & la Cujavie. Conrad, duc  
 de Cujavie, appella à son secours les chevaliers  
 Teutons de l'Allemagne. Hermann de Saltza en étoit  
 alors le grand-maître. En 1239 il entra en Prusse ;  
 & il établit, à l'aide des chevaliers Livoniens,  
 (qui étoient une espèce de Templiers) les quatre  
 évêchés de CULM, POMESAN, ERMELAND, &  
 SAHMELAND. La guerre que l'ordre fit aux Prussiens  
 dura cinquante-trois ans. Les chevaliers soutinrent  
 ensuite des guerres, tantôt contre la Pologne, &  
 tantôt contre les ducs de Poméranie, qui étoient ja-

loux de leur établissement. Dès-lors les familles des chevaliers commencent à s'établir en Prusse ; & c'est d'eux , en grande partie , que descend la Noblesse qui l'illustre aujourd'hui.

Sous le grand-maître Conrad d'Erlichausen en 1450 , les villes de Dantzick , Thorn & Elbing , lui déclarèrent qu'étant lassés de lui obéir , elles s'étoient données à Casimir , fils de Jagellon roi de Pologne. La guerre , que les chevaliers & les Polonois se firent pour la Prusse , dura treize ans. Les Polonois victorieux donnerent la loi : la Prusse citérieure de la Vistule fut annexée à ce royaume , & s'appella Prusse royale : l'ordre garda la Prusse ultérieure , mais il fut obligé d'en prêter hommage aux vainqueurs.

En 1510 Albert de Brandebourg fut élu grand-maître par l'ordre : c'étoit l'arrière-petit-fils d'Albert l'Achille , comme on l'a dit plus haut. Le nouveau grand-maître , pour venger l'honneur de l'ordre , entreprit une nouvelle guerre contre les Polonois , qui finit très-heureusement pour lui , puisqu'il fut créé duc de Prusse par Sigismond I , roi de Pologne , qui rendit cette dignité héréditaire pour ce prince & ses descendants. Albert ne s'engagea qu'à prêter l'hommage accoutumé à la Pologne.

Le duc Albert , maître de la Prusse ultérieure , quitta alors l'habit , la croix & les armés de l'ordre Teutonique. Les chevaliers se conduisirent comme font les plus foibles ; ils se contenterent de protester  
contre

contre ce qu'ils ne pouvoient pas empêcher. Le nouveau duc eut une guerre à soutenir en 1563 contre Eric duc de Brunswick & commandeur de Mémel. Eric entra en Prusse, à la tête de douze mille hommes; mais Albert l'arrêta aux bords de la Vistule. Comme il ne s'y passa rien de remarquable, & que les deux bords de la riviere étoient couverts de soldats qui cueilloient des noix, on appella cette expédition, la GUERRE DES NOIX. Albert se fit protestant en 1519, & la Prusse imita son exemple. Son fils Frédéric Albert lui succéda en 1568. Il reçut l'investiture du roi Sigismond Auguste, à laquelle eut part l'envoyé de l'électeur Joachim II. C'est cet Albert Frédéric qui épousa Marie Eléonore fille de Jean Guillaume, & sœur du dernier duc de Cleves. Jean Sigismond fut le gendre & le tuteur de ce duc de Prusse. La mort de son beau-pere le fit entrer entièrement dans la possession de ce duché l'an 1618. Jean Sigismond s'étoit fait Réformé dès l'an 1614; pour complaire aux peuples du pays de Cleves, qui devoient devenir ses sujets. L'empereur Rodolphe II mourut pendant la régence de l'électeur. Le college électoral élut, en sa place Mathias frere du défunt. L'électeur sentant les approches de l'âge, & se voyant accablé d'infirmités, remit la régence à son fils GEORGE GUILLAUME, & mourut peu de tems après.

## GEORGE GUILLAUME.

**G**EORGE GUILLAUME parvint à l'élection de l'an 1619. Sa régence fut la plus malheureuse de toutes celles des princes de sa maison. Ses états furent défolés pendant le cours de la guerre de trente ans, dont les traces funestes furent si profondes, qu'on en voit encore des marques au tems que j'écris cette histoire. Tous les fléaux de l'univers fondirent à la fois sur ce malheureux électeur. Il voyoit à sa tête un prince incapable de gouverner, qui avoit choisi pour son ministre un traître (\*) à sa patrie. Une guerre, ou plutôt un bouleversement général survint en même tems. Il fut inondé par des armées amies & ennemies, également pillardes & barbares, qui se heurtant comme des vagues agitées par une tempête, tantôt le couvroient de leur nombre, & tantôt se retiroient après l'avoir ruiné; & enfin, pour mettre le comble à la désolation, ce qui échapa de ses habitans au fer du soldat, périt par des maladies malignes & contagieuses.

LA même fatalité qui persécuta cet électeur, parut s'acharner sur tous ses parens. George Guillaume avoit épousé la fille de Frédéric IV, électeur Palatin. Il étoit, par conséquent, beau-frere

(\*) Le comte de Schwartzenberg, stadthouder de la Marche.

du malheureux Frédéric V, élu & couronné roi de Bohême, battu au Weisenberg, dépouillé du palatinat, & mis au ban de l'empire par l'empereur Ferdinand II. Le duc de Jagerndorff, oncle de George Guillaume fut dépossédé de son pays, parce que ce prince avoit embrassé le parti de Frédéric V, & l'empereur donna ses biens confisqués à la maison de Lichtenstein, qui en est actuellement en possession. L'électeur protesta en vain contre cette violence. Enfin, son second oncle, l'administrateur de Magdebourg, fut déposé & mis au ban de l'empire, pour être entré dans la ligue de Lauenbourg; & pour s'être allié avec le roi de Dannemarck. L'empereur victorieux de ses ennemis, étoit presque despotique dans l'Empire.

LA guerre de trente ans avoit commencé dès l'an 1618, à l'occasion de la révolte des Bohémiens, qui élurent pour leur roi Frédéric V. électeur Palatin : mais comme nous nous bornons aux événemens qui regardent directement l'histoire de la maison de Brandebourg, nous ne ferons mention de cette guerre, qu'autant qu'elle aura de rapport avec cette histoire.

LA trêve que les Hollandois & les Espagnols avoient conclue en 1609, pour douze ans, étoit prête d'expirer; & les duchés de la succession de Clèves, où ces deux nations avoient des troupes; devinrent le théâtre de la guerre. Les Espagnols forcèrent la garnison de Juliers, que les Hollandois

tenoient pour l'électeur : Clèves & Lipstadt se rendirent à Spinola. Les Hollandois chassèrent cependant en 1629, les Espagnols, du pays de Clèves ; & reprirent quelques villes pour l'électeur. George Guillaume & le duc de Neubourg disposèrent les Espagnols en 1630, à évacuer une partie de ces provinces : les Hollandois mirent garnison dans les places de l'électeur, & les Espagnols dans celles du duc : mais cet arrangement ne fut pas de durée.

EN 1635, la guerre recommença dans ces provinces avec plus de violence qu'auparavant ; & pendant toute la régence de l'électeur, les provinces de cette succession furent en proie aux Espagnols & aux Hollandois, qui s'emparoiént des postes, surprenoiént des villes, gagnoient des avantages les uns sur les autres, les reperdoient de même, & où cependant il ne se passa rien de considérable. Les exactions des officiers & le brigandage des soldats, faisoient dans ce tems-là la partie principale de l'art militaire.

QUOIQUE l'empereur affectât une souveraineté indépendante, les princes de l'empire ne laissoient pas que d'opposer à son despotisme une fermeté qui l'arrêtoit quelquefois : ces princes formoient des ligues, qui donnoient souvent l'alarme à Vienne.

LES électeurs de Brandebourg & de Saxe intercédèrent auprès de l'empereur pour leur collègue l'électeur Palatin, mis au ban de l'empire ; & ils refusèrent de reconnoître l'électeur Maximilien



duc de Baviere , que Ferdinand II; avoit élevé à cette dignité , au préjudice de la maison Palatine & contre les loix de l'Empire. Selon la Bulle d'Or , un empereur n'est point en droit de mettre au ban de l'Empire , ni de dégrader un électeur , sans le consentement unanime de toute la diète assemblée en corps. Ces intercessions ne produisirent aucun effet ; & l'empereur , qui n'étoit occupé que de sa vengeance personnelle , se trouvant en force , ne fit aucun cas des libertés du corps Germanique , ni des loix de l'équité.

Dès ce tems , l'électeur & son conseil prévirent les approches de la guerre , & la nécessité qui les y entraîneroit , par la complication d'événemens qui la rendoient presqu'inévitable. D'un côté , des droits à soutenir sur la succession de Clèves : de l'autre , la guerre de trente ans ; & de plus , les dissensions que la religion avoit fait naître , & qui occasionnoient des cabales & des ligue puissantes ; des guerres déjà allumées , & d'autres prêtes à embraser son état , avertissoient George Guillaume de se préparer à les soutenir , lorsqu'il ne pourroit plus l'éviter. Son premier ministre , le comte de Schwartzenberg , proposa par différentes reprises , de lever un corps de vingt mille hommes , qu'il vouloit faire passer au service de l'empereur : mais on prit de si mauvaises mesures , & l'on fit des arrangemens si ridicules , qu'on assembla à peine six mille hommes.

LES progrès de la Réforme , qui divisoit l'Allema-

gne en deux puissans partis, acheminèrent insensiblement les choses à une guerre ouverte.

LES protestans intéressés à soutenir l'exercice libre de leur religion, & à retenir les biens des ecclésiastiques qu'ils avoient confisqués, firent une confédération à Lavenbourg. Christian IV, roi de Dannemarck, & les ducs de Lunebourg, de Holstein, de Mecklenbourg, & l'administrateur de Magdebourg oncle de l'électeur, y entrèrent. L'empereur en prit ombrage; & jugeant au-dessous de lui d'employer les voies de la négociation & de la douceur pour ramener les esprits à un accommodement, il envoya  
1625. Tilli à la tête de douze mille hommes, dans le cercle de la basse-Saxe. Tilli se présenta devant Halle; & quoique la ville se fût rendue sans résistance, il la livra au pillage. Wallenstein s'approcha dans le même tems des évêchés d'Halberstadt & de Magdebourg, avec douze mille Autrichiens. Les états de la basse-Saxe, étonnés de ces hostilités, demandèrent à l'empereur de s'accommoder: mais ces propositions n'empêchèrent point Tilli ni Wallenstein d'envahir les pays d'Halberstadt & de Magdebourg. Christian Guillaume administrateur de Magdebourg fut déposé (\*); & contre l'attente de la cour impériale, le chapitre donna sa nomination à un fils cadet de l'électeur de Saxe, nommé Auguste.

L'ADMINISTRATEUR déposé joignit ses troupes

(\*) L'empereur avoit dessein de donner ce bénéfice à son fils.

à celles que le roi de Danemarck avoit fait entrer en basse-Saxe, pour soutenir la considération de Lauenbourg. Christian Guillaume & le comte de Mansfeld qui commandoit cette armée, attaquèrent Wallenstein au pont de Dessau, & furent battus: ils se sauvèrent après leur défaite dans la Marche de Brandebourg qu'ils pillèrent. Un autre corps, que le roi de Danemarck avoit en basse-Saxe du côté de l'Huter, fut battu en même-tems que Tilli. Le voisinage & les victoires des impériaux obligèrent George Guillaume, de se soumettre enfin aux volontés de l'empereur, & de reconnoître la nouvelle dignité de Maximilien de Baviere.

LE roi de Danemarck, qui se releva de ses défaites, reparut l'année suivante avec deux armées, dont il commandoit l'une, & l'administrateur l'autre: mais découragé par les mauvais succès qu'il avoit eus, il n'osa pas se présenter devant Tilli, qui occupoit Brandebourg, Rathenau, Havelberg, & Perleberg. 1626.

MANSFELD, qui rassembla de même les débris de son armée, entra dans les Marches, malgré la volonté de l'électeur. Les impériaux détachèrent contre lui sept mille hommes, auxquels l'électeur en joignit huit cens sous les ordres du colonel Kracht: ce corps passa la Warthe, & dissipa les troupes fugitives de Mansfeld. Par ces foibles secours que l'électeur donna alors, il paroît clairement qu'il n'avoit que peu de troupes sur pied.

Les imperiaux profitèrent de leurs avantages, & ils mirent garnison dans toute la Poméranie : & comme il y avoit quelque apparence que le roi de Suède, à l'exemple de celui de Dannemarck, embrasseroit le parti des princes protestans d'Allemagne, que les catholiques alloient opprimer, l'empereur se servit de ce prétexte pour paroître le défenseur de l'empire, lors même que son intention secrète étoit de disposer selon sa volonté de ce duché, dont la succession retomboit à l'électeur, après la mort du duc Bogislas qui n'avoit point de lignée. Stralsund résista aux impériaux ; Wallenstein y mit le siège, & le leva après y avoir perdu douze mille hommes : ce nombre me paroît exagéré de beaucoup, vû la foiblesse des corps dont se on servoit alors ; & il est appariant que les chroniqueurs de ces tems y ont ajouté quelque chose, par amour du merveilleux. La ville de Stralsund, qui s'étoit maintenue par son courage se méfiant de ses forces, conclut une alliance avec le roi de Suède Gustave Adolphe, & reçut une garnison Suédoise de neuf mille hommes.

1617. L'EMPEREUR cependant, enflé des succès que ses généraux avoient eus en Allemagne, & croyant l'occasion favorable pour abaisser les princes protestans & la nouvelle religion, publia son fameux édit de restitution. Cette ordonnance enjoignoit aux princes protestans, de rendre à l'église les biens dont la réforme les avoit mis en possession depuis

la transaction de Passaw (\*). Tous y auroient fait des pertes considérables ; la maison de Brandebourg se seroit vûe dépouillée des évêchés de Brandebourg, de Havelberg, & de Lébus. Ce fut le signal qui arma de nouveau les Protestans contre les Catholiques.

LES projets ambitieux de Ferdinand II. ne se bornoient pas à rabaisser les princes de l'empire : il avoit toujours des vûes sur l'archevêché de Magdebourg : cependant Wallenstein, qui assiégeoit depuis plus de sept mois cette capitale, fut obligé d'en lever le siège honteusement.

LES troubles d'Allemagne ne doivent pas nous empêcher de considérer pour un moment ceux qui s'élevèrent en Pologne.

SIGISMOND, roi de Pologne, forma des prétentions sur le royaume de Suède, que Gustave Adolphe gouvernoit alors. Le roi de Suède plus actif, plus grand homme que son adversaire, le prévint : & pendant que Sigismond se préparoit à lui faire la guerre, Gustave Adolphe passa en Prusse (\*\*), prit le fort de Pilow, & fit de grands progrès tant en Livonie que dans la Prusse Polonoise, & signa à Dantzic une trêve de six ans avec les Polonois, dans laquelle l'électeur fut compris, & qu'on prolongea jusqu'à vingt-six ans. Il fut question dans ce traité, de Geor-

(\*) En 1552. Il y étoit stipulé que touchant les affaires de Religion on demeureroit tranquille ; & que personne ne seroit inquiété, jusqu'à ce que la diète de l'Empire en eût décidé.

(\*\*) En 1625.

ge-Guillaume en qualité de feudataire de la Pologne : l'année 1626, il avoit pris en personne à Varsovie l'investiture de la Prusse.

LE roi de Suède avoit dessein d'entrer en Allemagne, afin de profiter des divisions qui la déchiroient, & des troubles qui augmentoient encore par l'édit de restitution que l'empereur avoit fait publier. Gustave, selon l'usage des rois, fit paroître un manifeste, dans lequel il détaillait les griefs qu'il avoit contre l'empereur. Ses sujets de plainte consistoient en ce que l'empereur avoit assisté le roi de Pologne (\*) d'un puissant secours ; qu'il avoit déposé son allié, le duc de Mecklenbourg ; & qu'il avoit usé de violence envers la ville de Stralsund, avec laquelle Gustave étoit en alliance. L'empereur auroit pu répondre qu'étant en alliance avec le roi de Pologne, il avoit été obligé de le secourir en vertu de ses engagements ; que le duc de Mecklenbourg n'auroit point été déposé, s'il ne s'étoit pas joint à la ligue de Lauenbourg ; & qu'enfin il n'étoit point permis à une ville Anseatique comme Stralsund, de faire d'autres traités avec les rois & princes étrangers, que relativement à leur commerce.

A bien considérer les raisons de Gustave, elles ne valoient pas mieux que celles que Charles II d'Angleterre employa pour chercher querelle aux Hollandois : les voici en peu de mots. Le roi se plaignoit que les sieurs de Wit avoient dans leur maison un

(\*) Dix mille hommes.

tableau (\*) scandaleux. Faut-il que des sujets aussi frivoles arment des nations les unes contre les autres? causent la ruine des plus florissantes provinces? & que l'espèce humaine répande son sang & prodigue sa vie pour contenter l'ambition & le caprice d'un seul homme?

PENDANT que les Suédois faisoient des préparatifs pour venir fondre sur l'Allemagne, Wallenstein qui s'étoit établi dans l'électorat de Brandebourg, en tiroit des sommes exorbitantes. Il étoit bien singulier que les impériaux traitassent avec cette dureté excessive, un pays ami, dont le prince n'avoit donné aucun sujet de plainte à l'empereur. La situation déplorable dans laquelle se trouvoit George Guillaume, paroît rendue avec bien de la vérité, dans une réponse qu'il fit à Ferdinand II, sur ce qu'il l'avoit invité de se rendre à la diète de Ratisbone. Il y dit :  
 » L'épuisement de la Marche me met hors d'état de  
 » fournir à mes dépenses ordinaires, & à plus forte  
 » raison à celle d'un pareil voyage,

LES Auteurs rapportent que les régimens de Pappenheim & de Saint Julien, qui avoient leurs quartiers dans la moyenne Marche, en tirèrent trois cens mille écus en seize mois. Le marc d'argent étoit alors à neuf écus : il est à présent à douze. Moyennant quoi cette somme feroit quatre cens mille

(\*) Ce tableau représentoit une bataille navale que Jean de Witt, général - amiral . voit gagnée sur les Anglois.

écus de notre monnoie. Ces auteurs assurent de même, que Wallenstein tira de l'électorat la somme de vingt millions de florins, qu'on peut évaluer à dix-sept millions, 777 mille, 777 écus; ce qui est assurément exagéré de plus de la moitié. Les écrivains de ces tems ne se piquoient point d'exactitude : ils ramassoient des bruits populaires, qu'ils rendoient comme des vérités : ils ne faisoient pas réflexion, que des personnes ruinées trouvent une espèce de consolation à amplifier leurs malheurs & à grossir leurs pertes.

LES orages qui avoient grondé depuis quelques années autour de l'électorat, se réunirent enfin, & vinrent de tous côtés fondre sur lui. Gustave Adolphe entra en Allemagne : il fit une descente dans l'isle de Rugen, dont il délogea les imperiaux, à l'aide de sa garnison de Stralsund. A l'approche des Suédois, l'empereur signifia aux électeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'ils préparassent des vivres & des munitions pour ses troupes; les assurant qu'en faveur de ce service, il modifieroit à leur égard son édit de restitution.

PENDANT que la diète de Ratisbonne déplorait en beaux discours les malheurs de l'Allemagne, & qu'elle délibéroit sur les moyens de la délivrer de tant de maux, & surtout de l'invasion du roi de Suède, Gustave Adolphe, qui ne perdoit pas son tems en paroles inutiles, s'empara de toute la Pomé-



ranie. Il mit garnison à Stettin, & chassa de ce duché Torquato Conti, qui commandoit les impériaux. Ce général, chassé de la Poméranie par les Suédois, se retira par la nouvelle Marche, & s'établit avec ses troupes auprès de Francfort sur l'Oder.

GUSTAVE Adolphe, maître de la Poméranie, fit un traité avec le duc Bogislas, dans lequel il fut stipulé, que si quelqu'un venoit à disputer la succession de la Poméranie à l'électeur de Brandebourg après la mort du duc, ou que la Suède ne fût pas entièrement indemnisée des frais de la guerre, cette province resteroit en séquestre entre les mains de Gustave Adolphe.

LES protestans, encouragés par l'approche du roi 1631 de Suède, tinrent une assemblée à Leipzig, où ils délibérèrent sur leurs intérêts.

LA ville de Magdebourg s'étoit déjà alliée avec lui, & avoit accordé à ce prince le passage sur son pont de l'Elbe : en conséquence de cette alliance, elle chassa les impériaux du plat pays ; mais Tilly revint à la tête de son armée, & mit devant cette ville ce blocus si fameux dans l'histoire.

LES électeurs de Brandebourg & de Saxe, désapprouvant la conduite des Magdebourgeois, résolurent de se tenir constamment attachés à l'empereur, & d'assembler leur arrière-ban pour s'opposer aux Suédois.

A l'approche de Gustave Adolphe, l'électeur fit élever à la hâte quelques ouvrages de terre devant

les portes de Berlin ; il fit planter quelques canons sur les remparts : manquant de troupes , & n'ayant pas eu le tems de rassembler l'arrière-ban , il obligea les bourgeois à monter la garde , & à veiller à la sûreté de la ville.

CEPENDANT Gustave Adolphe traversoit la Marche , & couroit au secours du duc de Mecklenbourg : ce roi , aussi politique que brave , fit observer à ses troupes une discipline exacte : il avoit dessein d'engager tous les protestans dans ses intérêts , publiant partout qu'il n'étoit venu en Allemagne , que dans l'intention de délivrer les princes du joug que l'empereur leur imposoit , & sur-tout pour défendre la liberté de la religion. La France & la Suède avoient le même intérêt de s'opposer au despotisme de la maison d'Autriche : elles s'allièrent bientôt : & leur traité , entamé longtems auparavant , fut conclu à Berwald.

LES impériaux dont les forces étoient divisées , songerent à se joindre pour tenir tête aux Suédois. Tilli laissa quelques troupes qui continuerent à bloquer Magdebourg , & marcha avec le gros de ses forces à Francfort sur l'Oder , où il se joignit avec Torquato Conti : il traversa ensuite l'électorat pour attaquer les Suédois , qui faisoient des progrès dans le Mecklenbourg. Mais la fortune de Gustave Adolphe avoit un ascendant marqué sur celle du général impérial : le roi de Suede quitta le Mecklenbourg ; il passa l'Oder à Schwedt , il prit Landsberg en pas-

fant, & mit le siège devant Francfort, que sept mille Impériaux défendoient : il prit la ville, & une nombreuse artillerie qui y étoit gardée : il s'empara encore de Croffen ; & puis il tourna brusquement vers Berlin, pour secourir Magdebourg que Tilli étoit revenu assiéger en personne.

LORSQUE Gustave Adolphe arriva à Cöpenick, il demanda à l'électeur qu'il lui remît les forteresses de Spandaw & de Custrin, sous prétexte d'assurer sa retraite, mais véritablement dans l'intention d'engager malgré lui George Guillaume dans ses intérêts. L'électeur, étonné de cette proposition singulière, ne put se résoudre à rien : les ministres proposèrent une entrevue entre ces deux princes. George Guillaume alla au-devant du roi, à un quart de mille de Berlin : l'entrevue se fit dans un petit bois : l'électeur y trouva le roi, escorté de mille fantassins & de quatre canons : Gustave Adolphe réitéra les propositions qu'il avoit déjà faites à George Guillaume : l'électeur, jetté dans le plus cruel embarras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses ministres : le monarque Suédois s'entretint en attendant avec les princesses & les dames de la cour. Les ministres de George Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenoient toujours à ce refrain : QUE FAIRE ? ILS ONT DES CANONS. Après avoir long-tems délibéré & rien conclu, on pria le roi de Suède de se rendre à Berlin : Gustave Adolphe entra dans cette capitale avec

toute son escorte : deux cens Suédois monterent la garde au château de Berlin ; le reste des troupes fut logé chez les bourgeois. Le lendemain toute l'armée Suédoise campa aux portes de la ville ; & l'électeur qui n'étoit plus le maître chez lui , consentit à tout ce que vouloit le roi de Suède. Les troupes Suédoises , qui occuperent les forteresses de Cultrin & de Spandaw , prêtèrent serment à l'électeur ; & le roi lui promit de lui remettre ces places , dès que le besoin qu'il en avoit seroit passé. Gustave Adolphe s'avança au-delà de Potsdam ; & les Impériaux , qui tenoient Brandebourg & Rathenau , se replierent à son approche sur l'armée qui faisoit le siège de Magdebourg. L'électeur de Saxe refusa aux Suédois le passage sur le pont de l'Elbe à Wittemberg : ce qui empêcha Gustave de secourir la ville de Magdebourg , comme il en avoit l'intention.

CETTE malheureuse ville , que Wallenstein ni Tilli n'avoient pu prendre par la force , succomba à la fin à la ruse. Les Impériaux avoient entamé une négociation avec les Magdebourgeois , par l'entremise des villes anféatiques : ils affectoient , pendant ces pourparlers , de ne point tirer sur la place : les Magdebourgeois , crédules & négligens à la fois , s'endormirent dans cette sécurité apparente : les bourgeois qui avoient fait de nuit la garde sur le rempart , se retiroient vers le matin en grande partie dans leurs maisons : Pappenheim , qui dirigeoit le siège , & qui étoit avancé avec ses attaques jusqu'à la  
contrescarpe

contrescarpe du fossé , s'en aperçut & en profita : il fit ses dispositions ; & un matin que peu de monde étoit sur le rempart , il donna quatre assauts à la fois , & se rendit maître des remparts sans grande résistance : en même tems les Croates qui cotoyoient l'Elbe dont le lit étoit bas alors , le longèrent sans trop s'éloigner des bords , & prirent les ouvrages à revers : & Tilli , maître des canons du rempart , les fit diriger de façon qu'ils enfiloiént les rues ; & le nombre des Impériaux , qui augmentoit à tout moment , rendit enfin inutiles tous les efforts que les habitans auroient pû faire. Cette ville , une des plus anciennes & des plus florissantes de l'Allemagne , fut prise ainsi lorsqu'elle s'y attendoit le moins , & fut barbarement livrée trois jours de suite au pillage.

TOUT ce que peut inventer la licence effrénée du soldat , lorsque rien n'arrête sa fureur ; tout ce que la cruauté la plus féroce inspire aux hommes lorsqu'une rage aveugle s'empare de leurs sens , fut commis alors par les Impériaux dans cette ville désolée : les soldats attroupés , les armes à la main , coupoient par les rues , & massacroient indifféremment les vieillards , les femmes & les enfans , ceux qui se défendoient , & ceux qui ne leur faisoient point de résistance : les maisons étoient pillées & saccagées ; les rues inondées de sang , & couvertes de morts : on ne voyoit que des cadavres encore palpitans , entassés ou étendus tout nuds : les cris lugubres de ceux qu'on égorgeoit , & les cris furieux de leurs assassins , se

méloient dans les airs & inspiroient de l'horreur. Cette cruelle boucherie fit périr le plus grand nombre des citoyens : il ne s'en sauva que quatorze cens ; qui s'étant enfermés dans le dôme, obtinrent leur grace de Tilli. Aux massacres succéderent les embrasemens : les flammes s'éleverent de tous les côtés ; & dans peu d'heures les maisons des particuliers & les édifices publics ne formèrent qu'un même monceau de cendres : à peine sauva-t-on cent quarante maisons de cet incendie général. Douze cens filles se noyèrent , dit-on , pour conserver leur virginité ; mais ce sont de ces contes fabuleux , qui auroient plutôt réussi du tems d'Hérodote que du nôtre.

TOUTE l'Allemagne , amis & ennemis , plaignit le sort de cette ville , & déplora la fin funeste de ses habitans : la cruauté des Impériaux fut d'autant plus en horreur , que l'histoire ne présente que peu d'exemples d'une aussi grande inhumanité.

APRÈS la perte de Magdebourg , Gustave Adolphe vint camper auprès de Berlin pour la seconde fois : il étoit outré de n'avoir pû sauver cette ville alliée , & il en rejettoit la faute sur les électeurs de Brandebourg & de Saxe. George Guillaume députa l'électrice & toutes les princesses de sa cour , au camp du roi de Suède pour l'appaiser : il s'y rendit enfin lui-même , & il accorda au roi tout ce qu'il voulut lui demander. Lorsque l'électeur s'en retourna à Berlin , l'armée Suédoise le salua d'une triple décharge de canons : comme ces pièces étoient chargées à balles &

braquées vers la ville, il y eut beaucoup de maisons & de toits que les boulets endomagerent : les habitans trouverent cette civilité un peu gothique & hérule. Le lendemain, l'armée Suédoise passa la Sprée & défila par la ville.

L'ELECTEUR excusa sa conduite auprès de Ferdinand II, en lui représentant qu'il n'avoit pas été en état de résister à la violence d'un prince puissant, qui lui avoit prescrit des loix à main armée : l'empereur répondit sèchement, que les Suédois ne ménageroient pas plus les Marches, que n'avoient fait les Impériaux.

L'ELECTEUR de Saxe, qui voyoit prospérer les armes des Suédois, se rangea du côté de la fortune, & donna l'exemple à tous les princes protestans. Les Suédois rendirent à l'électeur Spandaw & Custrin : ils inonderent ensuite la basse Saxe, entrèrent dans la vieille Marche, & prirent le camp de Werben ; poste d'une assiette admirable, & situé au confluent de la Havel dans l'Elbe. Tilli, craignant pour Pappenheim qui avoit été obligé de s'enfermer dans Magdebourg, quitta la Thuringe & vint à son secours : il s'avança vers le camp du roi de Suède : le génie heureux de ce prince, qui facilitoit toutes ses entreprises, lui fit naître le dessein de surprendre l'avant-garde de Tilli, composée de trois régimens que ce général avoit trop avanturés ; il exécuta ce projet lui-même, tailla ce corps en pieces : après quoi, il retourna dans son camp. Tilli, qui vouloit laver cet affront, mar-

cha droit aux Suédois ; mais l'assiette du camp étoit si forte , & les dispositions du roi si bonnes , qu'il n'osa pas en courir le hazard : il manqua de vivres , & se trouvant obligé de se retirer , il tourna du côté de Halle , dans l'intention de forcer Leipzig , & de contraindre l'électeur de Saxe à quitter le parti des Suédois. Gustave Adolphe , pénétrant son dessein , quitte son camp de Werben , passe l'Elbe à Wittenberg , se joint aux Saxons à Duben , & fond sur les Impériaux qu'il défait totalement. Parmi la nombreuse artillerie que le roi prit aux Impériaux dans cette bataille de Leipzig , on remarqua beaucoup de pièces aux armes de Brandebourg , de Saxe & de Lunebourg , que les Impériaux s'étoient appropriées. Tilli , après avoir laissé six mille des siens sur la place , s'enfuit en Thuringe , où il rassembla les débris de sa défaite.

Nous ne suivrons point les Suédois dans le cours de leurs triomphes : il suffit de savoir , que Gustave Adolphe devint l'arbitre de l'Allemagne , & qu'il pénétra jusqu'au Danube ; tandis que Banier , à la tête d'un autre corps Suédois , chassa les Impériaux des évêchés de Magdebourg & d'Halberstadt ; & qu'il établit dans ces pays une régence au nom de son maître. Il ne resta aux Impériaux que la ville de Magdebourg , où ils avoient une forte garnison.

1632. PENDANT que l'Allemagne étoit ravagée & pillée , Sigismond roi de Pologne mourut , & Uladislas fut élu à sa place.



LES Suédois , qui ne s'endormoient pas sur leurs lauriers , mirent le siege devant Magdebourg ; & Pappenheim accourut du duché de Brunswig où il étoit , pour la secourir : Banier leva le siège à son approche. En même tems le duc de Lunebourg , qui étoit allié des Suédois , vint joindre Banier avec une belle armée. Pappenheim , se trouvant trop foible pour résister à tant de forces , évacua la ville de Magdebourg , & se retira dans les cercles de Westphalie & de Franconie , où la guerre le suivit. Les Suédois entrèrent à Magdebourg , & ils encouragerent le peu qui restoit de ses anciens habitans , à relever les murs de leur patrie.

L'EMPEREUR , que l'infortune de ses armes rendoit plus doux , se servit d'un langage plus insinuant , afin de détacher les électeurs de Saxe & de Brandebourg du parti des Suédois : mais ceux-ci avoient de fortes raisons pour en user autrement. L'électeur de Saxe se flattoit qu'à la faveur de la supériorité qu'avoient les Suédois , il pourroit jouer un grand rôle dans l'Empire ; & l'électeur de Brandebourg , craignant également les Impériaux & les Suédois , ne sachant à quoi se déterminer , crut prendre un parti avantageux à ses états , en s'attachant à la fortune de Gustave Adolphe , qui paroissoit alors si bien affermie : il envoya même quelques foibles secours aux Saxons , qui poursuivoient en Silésie un corps d'Impériaux , commandé par Balthasar de Maradas.

L'EMPEREUR , irrité du refus de ces princes , &  
D iij

encore plus de l'irruption qu'ils faisoient en Silésie; voulut en marquer son ressentiment; il envoya Wallenstein à la tête d'une forte armée, pour s'emparer de ces deux électorats. Pappenheim quitta la Westphalie, & se joignit à Wallenstein. Comme le roi de Suede se trouvoit alors en Baviere, ces deux généraux profiterent de son éloignement; ils entrèrent en Saxe, & prirent Leipzig, Naumbourg, Mersebourg, Halle & Gibichenstein.

LE roi de Suede apprend cette nouvelle, & accourt au secours de la basse Saxe: il arrive, il gagne la fameuse bataille de Lutzen, & perd la vie en combattant. Les Suédois vainqueurs crurent être battus; n'ayant plus leur héros à leur tête; & les Impériaux, quoique défaits, se croyoient victorieux, n'ayant plus Gustave Adolphe à combattre.

AINSI finit ce roi, qui avoit fait trembler l'empereur; qui avoit rétabli la liberté des princes d'Allemagne; & auquel on ne peut reprocher que le défaut de trop d'ambition, qui est malheureusement celui de la plupart des grands hommes. Après sa mort les Suédois chasserent les Impériaux de la basse Saxe; & toutes les villes dont Wallenstein s'étoit emparé, furent reprises par l'électeur de Saxe. Oxenstiern prit la direction des affaires des Suédois en Allemagne; & il conclut au nom de la Suede une alliance à Heilbrun avec les cercles de Franconie, de Suabe, du haut & du bas Rhin.

QUOIQUE l'électeur ne fût pas de l'alliance de

Heilbrun, il envoya de nouveau quelques secours à Arnim, qui commandoit les troupes Saxonnnes en Silésie : toutes celles de l'électeur ne consistoient qu'en trois mille cavaliers, & en cinq mille fantassins. Lorsqu'il apprit que Wallenstein & Galas rentroient en Silésie, il convoqua l'arrière-ban, ou plutôt il fit un armement général de tous ses sujets : mais comme il manquoit de fonds pour les entretenir, il ne rassembla jamais de forces assez nombreuses pour s'opposer à la violence de ses ennemis.

WALLENSTEIN s'avança en Silésie avec une armée de quarante-cinq mille hommes; il amusa Arnim par des propositions d'accommodement; il lui donna des jalousies sur la Saxe : mais tournant brusquement vers Steinau, il y défit huit cens Suédois, s'empara de Francfort, & envoya des partis qui désolèrent la Poméranie & la Marche électorale. Il somma Berlin de lui porter ses clefs; mais il apprit d'un côté que Bernhard de Weimar avoit repris Ratisbonne; & de l'autre, que neuf mille Saxons & Brandebourgeois s'avançoient vers lui : & sans s'opiniâtrer dans ses projets, il se retira en Silésie, laissant une forte garnison à Francfort & dans quelques autres Villes. Arnim & Banier couvrirent Berlin avec leur armée : l'électeur, assisté des troupes Suédoises, se trouva à la tête d'une armée de vingt mille hommes, dont à peine la sixième partie lui appartenoit : on a conservé le nom des Régimens Brandebourgeois qui étoient de cette armée; à savoir, Borgsdorff, Wolkman;

François Lawenbourg , & Erentreich-Borgsdorff. Avec ces troupes, il se présenta devant Francfort ; & mille Autrichiens en sortirent par capitulation : la garnison Impériale de Crossen en sortit le bâton blanc à la main.

PENDANT que Banier dirigeoit les opérations militaires de la Suede , Oxenstiern devenoit l'ame des négociations. Ce chancelier ayant trouvé avantageuse l'alliance qu'il avoit faite à Heilbrun avec les cercles de l'Empire, en proposa une pareille aux cercles de la haute & basse Saxe : elle se conclut effectivement à Halberstadt ; & les électeurs de Saxe & de Brandebourg en devinrent les membres principaux. Ce ministre voyant les armées de Suede par-tout triomphantes , & les princes de l'Empire alliés ou dépendans de la Suede , crut sa puissance si bien établie que rien ne pourroit désormais lui résister : dans cette persuasion, il leva le masque dans l'assemblée qui se tint à Francfort sur le Mein ; & il proposa , que pour dédommager la Suede des dépenses qu'elle avoit faites en faveur des princes protestans, l'Empire lui cédât la Poméranie après la mort de son dernier duc.

CETTE proposition (soit dit en passant) étoit le vrai commentaire du manifeste que Gustave Adolphe avoit publié lorsqu'il entra en Allemagne. L'électeur de Brandebourg se trouva extrêmement blessé de cette proposition d'Oxenstiern , qui tendoit à le frustrer de ses droits sur la Poméranie : & l'électeur

de Saxe, qui s'étoit flatté de gouverner l'Allemagne, étoit dans une jalousie extrême du pouvoir de ce chancelier, & de la fierté qu'affectoient les Suédois. Le malheur voulut que dans ces circonstances l'archiduc Ferdinand & le cardinal infant remportassent à Nordlingue une victoire complete sur les Suédois : ce qui acheva d'ébranler des alliés, qui avoient d'ailleurs, comme nous l'avons dit, de véritables sujets de mécontentement.

\* L'EMPEREUR, attentif à diviser l'Allemagne ligüée contre lui, profita avec habileté des dispositions pacifiques de ces deux électeurs ; & il fit avec eux sa paix à Prague : les conditions de ce traité, signé le 20 de mars 1635, furent, que le second fils de l'é- 1635.  
lecteur de Saxe resteroit administrateur de Magdebourg ; & que les quatre (\*) bailliages démembrés de cet archevêché demeureroient en toute propriété à la Saxe : l'empereur promit à l'électeur de Brandebourg de maintenir ses droits sur la Poméranie, & de ne plus revendiquer les biens de l'Eglise, qu'il possédoit : il confirma de plus les pactes de confraternité entre les maisons de Brandebourg, de Saxe, & de Hesse.

APRÈS cette paix, les troupes Impériales & Saxones nétoyerent les évêchés de Magdebourg & de Halberstadt des Suédois qui les infestoient : la ville de Magdebourg tint seule pour les Suédois : la Poméranie, le Mecklenbourg & la vieille Marche se ressen-

(\*) Querfurt, Jüterbock, Bock, & Damme.

tirent de nouveau des troubles de la guerre : les Impériaux & les Saxons occupoient tous les bords de l'Elbe & de la Havel ; mais cela n'empêchoit pas les Suédois de faire des courses bien avant dans le pays , & de pousser même leurs partis jusqu'à Oranienbourg.

\* **BANIER**, pour éloigner la guerre de la Poméranie qu'il vouloit conserver à la couronne de Suede , assembla son armée à Rathenau , & marcha par Wittenberg à Halle , espérant encore de délivrer la garnison Suédoise de Magdebourg , que les Impériaux tenoient extrêmement pressée. L'électeur de Saxe accourut en Misnie , où il se joignit à un corps d'Impériaux que Morosini commandoit. La guerre s'arrêta longtems aux bords de la Sale : les Saxons contraignirent cependant Banier à se retirer , & les Impériaux prirent Magdebourg : Banier passa par le pays de Lunebourg , & revint dans la Marche : Wrangel le joignit avec un renfort de huit mille hommes : ils surprirent & forcerent Brandebourg & Rathenau , où il y avoit garnison Impériale. Ainsi ce malheureux électorat devenoit la proie du premier occupant : ceux qui prenoient le nom d'amis , de même que ceux qui se disoient ennemis déclarés , en tiroient des contributions exorbitantes , pilloient , saccageoient , dévastoient le pays , & y faisoient les maîtres pendant qu'ils y étoient : toutes les villes situées le long de la Havel furent , en moins de six semaines , deux fois pillées par les Suédois , & une fois par les

Impériaux : cette désolation étoit universelle : le pays n'étoit pas ruiné , mais il étoit abymé totalement.

LA fatalité de ces tems fit que la fortune ne se déclara jamais entièrement pour un parti ; & que semblant vouloir perpétuer la guerre , elle relevoit inopinément ceux qu'elle avoit abattus , & rabaissoit ensuite ceux qu'elle avoit relevés.

LA maniere dont on faisoit la guerre alors , étoit différente de celle dont on la fait à présent : les princes ne faisoient que rarement de grands efforts pour lever des troupes ; ils entretenoient en tems de guerre une , ou , selon leur puissance , plusieurs armées : le nombre de chacune ne passoit pas d'ordinaire vingt-quatre mille hommes : ces troupes vivoient du pays où elles étoient employées : elles cantonnoient ordinairement , & ne campoient que lorsqu'elles vouloient donner bataille , ce qui leur rendoit les subsistances faciles. Lorsque l'empereur ou le roi de Suede vouloient exécuter quelque grand projet , ils joignoient deux armées ; au moyen desquelles ils gagnaient la supériorité. Les généraux dont les corps étoient les plus foibles , ayant comparé les forces des ennemis avec les leurs , se retiroient sans combattre ; & comme ils vivoient également partout à discrétion , il leur étoit indifférent d'abandonner un pays , parce qu'ils en trouvoient toujours un autre à piller. Cette méthode prolongeoit la guerre , ne decidoit de rien , consommoit plus de monde par sa durée que celles d'à-présent ; & la rapine & le brigandage des troupes

dévalloient totalement les provinces qui servoient de théâtre de guerre aux armées.

1636. BANIER remporte une victoire à Wittstock sur les Impériaux & les Saxons. Les Suédois reprennent tout d'un coup la supériorité : les troupes battues & fugitives ne s'arrêtent qu'à Leipzig : les Suédois inondent la Marche de nouveau : Wrangel entre à Berlin , & y met cinq compagnies en garnison : après quoi il redemande à l'électeur ses forteresses. George Guillaume , qui s'étoit retiré à Peitz , lui répondit qu'il s'abandonnoit à la discrétion des Suédois ; mais que les Impériaux étoient maîtres de ses places , & qu'il n'en pouvoit pas disposer. Wrangel prit ses quartiers , & hiverna dans la nouvelle Marche.

1637. DANS ce tems mourut Ferdinand II , ce fier oppresseur de l'Allemagne : son fils Ferdinand III , qu'il avoit fait élire roi des Romains , lui succéda , comme si ce trône avoit été héréditaire. Bogisslas , dont la famille avoit possédé le duché de Poméranie pendant 700 ans , mourut de même pendant ces troubles , & avec lui s'éteignit toute sa maison. Les armées Suédoises , maîtresses de la Poméranie & des états du Brandebourg même , empêcherent l'électeur de faire valoir ses droits sur ce duché : il se contenta d'envoyer un trompette aux états de la Poméranie , pour leur ordonner de traiter les Suédois comme des ennemis : cette ambassade singulière n'eut aucun effet : sans doute que l'électeur se servit d'un trompette , à cause qu'il crut qu'il passeroit plus facilement qu'un



DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 61  
homme de condition, à travers des troupes Suédoises :

CEPENDANT les Impériaux , sous les ordres de Hatzfeld & Morosini , chassèrent Banier de la Saxe ; le poussèrent au-delà de Schwedt , & reprirent Landsberg. Klitzing , à la tête des Saxons , nétoya en même tems la Marche & les bords de la Havel , & délivra ce pays des Suédois. La guerre, qui voyageoit d'une province à l'autre, se transporta de nouveau en Poméranie , où les Impériaux furent joints par trois mille Hongrois. La Poméranie eut le sort des Marches : exposée aux mêmes brigandages , elle fut prise ; reprise , brûlée & ruinée.

ALORS la fatalité voulut que les Suédois reçurent 1638 : de puissans secours ; ce qui leur donna le moyen de contraindre les Impériaux à fuir devant eux jusqu'en Bohême : mais quelques revers qu'éprouvassent les troupes Autrichiennes , rien ne fut capable de détacher les électeurs de Brandebourg & de Saxe de l'alliance qu'ils avoient faite avec l'empereur.

LES Suédois parurent pour la quatrième fois de- 1639 : vant les portes de Berlin , & quatre cens Brandebourgeois évacuèrent la ville à leur approche.

L'ELECTEUR pour se venger des maux que les Suédois faisoient souffrir à l'électorat , projetta une diversion : quatre mille Prussiens entrèrent en Livonie , & y firent quelques ravages ; mais négligeant de s'emparer des villes pour y assurer leur établissement , ils abandonnerent promptement leurs conquêtes , & leur expédition devint inutile. Les Suédois

furent ressentir à la Marche les pertes qu'ils avoient faites en Livonie ; ils surprirent à Bernau quinze cens Brandebourgeois , que Borgsdorff commandoit. Devitz prit la route de la Silésie , & Banier sacca-gea la Saxe & le pays de Halberstadt.

1640. AXELILLE , qui commandoit à Berlin , ferra Spandaw de près , & bloqua légèrement Custrin , où l'électeur s'étoit retiré avec sa cour fugitive. Dans ces tems les états de Poméranie se tinrent , & l'électeur y envoya des députés : les états ne favorisèrent point les Suédois ; & les envoyés de l'électeur à la diète de Ratisbonne y tinrent les places des ducs de Wolgast & de Stettin.

COMME les états de la Prusse devoient se tenir cette année à Konisberg , George Guillaume s'y rendit , pour y solliciter le payement de quelques subsides arriérés : mais il mourut à Konisberg le 3 de décembre , laissant à son fils FREDERIC GUILLAUME un pays désolé dont ses ennemis étoient en possession , peu de troupes , des alliés dont l'affection étoit équivoque , & presque aucune ressource.

ON ne sçauroit , sans blesser les loix de l'équité , charger George Guillaume de tous les malheurs qui arriverent pendant sa régence : s'il fit des fautes capitales , elles consistèrent , en ce qu'il plaça sa confiance dans le comte de Schwartzenberg , qui le trahit , & qui , selon quelques historiens , avoit formé le projet de se faire lui-même électeur de Brandebourg : il étoit catholique ; il avoit toujours tenu

le parti de l'empereur ; & il se flattoit d'autant plus de sa protection , que les forteresses de l'électorat avoient été livrées à l'empereur , auquel les commandans avoient prêté serment. On doit sur-tout reprocher à ce prince , de n'avoir pas levé , avant que la guerre vînt ravager ses états , un corps de vingt mille hommes , qu'il étoit en état d'entretenir : ces troupes auroient servi à soutenir ses droits sur la succession de Cleves , & plus utilement encore à défendre ses provinces : si l'électeur avoit été armé de la sorte , Mansfeld & l'administrateur de Magdebourg n'auroient pas entrepris , comme ils le firent , de traverser l'électorat ; l'empereur Ferdinand II se seroit empressé de lui témoigner des égards ; & il n'auroit dépendu que de lui de devenir ou l'allié ou l'ennemi des Suédois , au lieu d'être l'esclave du premier venu , comme il le fut.

Dès lors que George Guillaume ne prit pas ces mesures , la complication bizarre des conjonctures ne lui laissa plus que le choix des fautes : il fut obligé d'obter entre les Imperiaux & les Suédois ; & comme il étoit foible , ses alliés furent toujours ses maîtres.

Le zèle avec lequel l'empereur persécutoit les protestans , le fameux édit de restitution , les vûes que ce prince avoit sur l'archevêché de Magdebourg , & sur-tout la maniere despotique dont il vouloit gouverner l'Allemagne , ne pouvoit inspirer à l'électeur que de l'éloignement pour ce prince. D'un autre

côté , les dangers qu'il y avoit à s'allier avec une puissance étrangère , les pillages inouis que les Suédois exerçoient dans les pays de Brandebourg , la fierté d'Oxenstiern , & le dessein que cette couronne avoit formé d'acquérir la Poméranie , empêchoient George Guillaume d'entrer dans l'alliance des Suédois : il appréhendoit de plus , qu'ils ne se servissent de lui , comme d'un instrument principal , pour lui arracher la succession de la Poméranie. En certains tems révolté contre la dureté de Ferdinand II , il se jettoit , comme par désespoir , dans les bras de Gustave Adolphe ; & dans d'autres , poussé à bout par les projets d'Oxenstiern , il recherchoit l'appui de la cour de Vienne. Dans une incertitude continuelle , sans force & sans puissance , il tournoit de gré ou de force du côté du plus fort ; & la fortune , qui passoit tous les jours des armées Impériales aux Suédoises , & des Suédoises aux Impériales , se plut à rendre ce prince la victime de sa légereté : de sorte que ses alliés n'eurent jamais des avantages assez suivis pour les protéger , comme ils l'auroient dû , contre les entreprises de leurs ennemis communs.

---

## FREDERIC GUILLAUME,

### LE GRAND ELECTEUR.

**F**REDERIC GUILLAUME naquit à Berlin le 6 février 1620. Il étoit digne du nom de GRAND , que ses peuples & ses voisins lui ont donné d'une commune

commune voix. Le ciel l'avoit formé exprès pour rétablir par son activité l'ordre dans un pays où la mauvaise administration de la régence précédente avoit mis une confusion totale, afin d'être le défenseur & le restaurateur de sa patrie, l'honneur & la gloire de sa maison. Le mérite d'un grand roi étoit uni en lui à la fortune médiocre d'un électeur : au-dessus du rang qu'il occupoit, il déploya dans sa régence les vertus d'une ame forte & d'un génie supérieur; tantôt tempérant son héroïsme par sa prudence, & tantôt s'abandonnant à ce bel enthousiasme qui enlève notre admiration. Il rétablit ses anciens états par sa sagesse, & en acquit de nouveaux par sa politique. Il forma ses projets, & lui-même les mit en exécution. Les effets de sa bonne-foi, furent, qu'il assista ses alliés; & les effets de sa valeur, qu'il défendit ses peuples. Dans les dangers imprévus il trouvoit des ressources inopinées; & dans les petites choses, comme dans les affaires importantes, il parut toujours également grand.

L'ÉDUCATION de ce prince avoit été celle d'un héros : il apprit à vaincre dans un âge où le commun des hommes apprend à bégayer ses pensées. Le camp de Frédéric Henry d'Orange fut son école militaire : il assista aux sièges du fort de Schenk & de Breda.

SCHWARTZENBERG, ministre de George Guillaume, connoissant l'esprit transcendant du jeune prince, l'éloigna de la cour de son pere, & le tint

en Hollande autant qu'il le put , ne sentant pas ses vertus assez pures pour qu'elles soutinssent l'examen d'un surveillant aussi éclairé. Le jeune prince vint cependant trouver son pere malgré le ministre ; & il fit avec l'électeur le voyage de Prusse , où la mort de George Guillaume le mit en possession de ses états.

FREDERIC Guillaume avoit vingt ans lorsqu'il parvint à la régence : mais ses provinces étoient en partie entre les mains des Suédois , qui avoient fait de l'électorat un désert affreux , où l'on ne reconnoissoit les villages , que par des monceaux de cendres qui empêchoient l'herbe d'y croître ; & les villes , que par des décombres & des ruines.

LES duchés de la succession de Cleves étoient en proie aux Espagnols & aux Hollandois , qui en tiroient des contributions exorbitantes , & qui les pilloient sous prétexte de les défendre.

LA Prusse , que Gustave Adolphe avoit envahie peu de tems auparavant , faignoit encore des plaies qu'elle avoit reçues durant cette guerre.

DANS des conjonctures aussi désespérées , où son héritage étoit envahi par tant de souverains ; prince sans être en possession de ses provinces , électeur sans en avoir le pouvoir , allié sans avoir d'amis , Frédéric Guillaume commença sa régence ; & dans cette première jeunesse , qui étant l'âge des égaremens , rend à peine les hommes capables d'obéissance , il donna des marques d'une sagesse consommée , & de toutes ces vertus qui le rendoient digne de commander aux hommes.

IL commença par établir de l'ordre dans ses finances : il proportionna sa dépense à sa recette, & se défit des ministres dont la mauvaise administration avoit le plus contribué aux malheurs de ses peuples. Le comte de Schwartzenberg, qui voyoit son autorité limitée, se démit de lui-même de ses emplois : il étoit gouverneur de la Marche, président du conseil, grand-chambellan, & grand-commandeur de Malte ; il avoit réuni sur lui toutes les charges importantes, il étoit plus souverain que son maître & comme il avoit été une créature de la maison d'Autriche, il se réfugia à Vienne où il mourut la même année. Son fils, qu'il avoit fait élire coadjuteur de l'ordre & de la commanderie de Malte, ne fut point reconnu par l'électeur : ce prince lui fit de plus restituer tous les bailliages appartenans à l'état, que le comte son pere s'étoit appropriés.

APRÈS la mort de ce comte l'électeur envoya le baron de Borgsdorff à Spandaw & à Custrin, pour apposer son scellé sur les effets du défunt : les commandans de ses forteresses refuserent de lui obéir, sous prétexte qu'ils ne dépendoient que de l'empereur, auquel ils avoient prêté serment. Borgsdorff dissimula ; & sans relever par d'inutiles paroles l'insolence de ce refus, il fit observer Rochau, commandant de Spandaw, qu'il faisoit un jour que par imprudence il étoit sorti de sa forteresse : l'électeur fit trancher la tête à ce sujet rebelle, comme il le méritoit ; & les commandans de ses autres places,

intimidés par cet exemple , se rangerent incontinent à l'obéissance.

LADISLAS, roi de Pologne, donna l'investiture de la Prusse à Frédéric Guillaume, qui la reçut en personne, & s'engagea de lui payer un tribut annuel de cent vingt mille florins, & de ne faire ni trêve ni paix avec les ennemis de cette couronne : le baron de Leben reçut celle de l'électorat , de l'empereur Ferdinand III ; mais il n'obtint point celle des duchés de la succession de Cleves, parce que les différends pour cette succession n'étoient pas décidés entre les prétendans.

1643.

APRÈS avoir satisfait à ces formalités, l'électeur ne pensa qu'aux moyens de retirer ses provinces d'entre les mains de ceux qui les avoient usurpées : il négocia, & sa politique le fit rentrer dans la possession de ses biens : il conclut une trêve (\*) pour vingt ans avec les Suédois, qui évacuèrent la plus grande partie de ses états : il paya cent quarante mille (\*\*) écus aux garnisons Suédoises qui tenoient encore quelques villes, & leur fit livrer mille boisseaux de bled par an : il fit de même un traité avec les Hessois, qui lui remirent une partie du pays de Cleves dont ils s'étoient emparés ; & il obtint des Hollandois l'évacuation de quelques autres villes.

LES puissances de l'Europe, enfin lassées d'une guerre dont le poids s'appesantissoit & qui de jour

(\*) A Stockholm : Gotze & Leuchtmar furent ses envoyés.

(\*\*) Qui font près de 100 mille écus de notre monnoye.



en jour devenoit plus ruineuse, sentirent toutes un même désir de rétablir la paix entre elles. Les villes d'Osnabruck & de Munster furent choisies comme les lieux les plus propres pour ouvrir les conférences; & Frédéric Guillaume y envoya ses ministres.

LA multitude des matieres, la complication des causes, tant d'ambitieux à contenter; la religion, les prééminences, le compromis de l'autorité impériale & des libertés du corps Germanique; tout ce cahos énorme à débrouiller occupa les plénipotentiaires jusqu'à l'année 1647, qu'ils convinrent entre eux des articles principaux de la paix.

NOUS ne rapporterons point le traité de Westphalie dans toute son étendue, & nous nous contenterons de rendre compte des articles de ce traité qui sont relatifs à cette histoire.

LA France, qui avoit épousé les intérêts de la Suède, demandoit que ce royaume conservât la Poméranie, en dédomagement des frais que la guerre avoit coûtés à Gustave Adolphe & à ses successeurs: & quoique l'Empire & l'électeur refusassent de se défaire de la Poméranie, on convint enfin que Frédéric Guillaume céderoit aux Suédois la Poméranie citérieure, les îles de Rugen & de Wollin, les villes de Stettin, de Gartz, de Golnau & les trois embouchures de l'Oder: ajoutant que, si les descendans mâles de la ligne électorale venoient à manquer, la Poméranie & la nouvelle Marche retomberoient à la Suède; & qu'en attendant il seroit permis aux

deux maisons de porter les armes de ces provinces, En équivalant de cette cession, on sécularisa en faveur de l'électeur les évêchés de Halberstadt, de Minden & de Camin, dont on le mit en possession, de même que du comté de Hohenstein & de Reichenstein ; & il reçut l'expectative sur l'archevêché de Magdebourg, dont Auguste de Saxe étoit alors administrateur. Quand à la religion on convint que la Luthérienne & la Calviniste seroient désormais autorisées dans le saint empire Romain.

CETTE paix, qui sert de base à toutes les possessions & à tous les droits des princes d'Allemagne, dont Louis XIV devint le garant, fut publiée l'année 1648.

1648.

L'ELECTEUR, dont on avoit ainsi fixé les intérêts, conclut l'année suivante un nouveau traité avec les Suédois pour le réglemeut des limites, & pour l'acquit de quelques dettes dont la Suède ne voulut payer que le quart : ce ne fut que l'année 1650 que l'électorat, la Poméranie, & les duchés de Cleves, furent entièrement évacués par les Suédois & par les Hollandois.

1649.

1650.

LE duc de Neubourg pensa jeter alors les affaires dans la même confusion dont on venoit de les tirer avec tant de peine : il s'avisa de persécuter avec rigueur les Protestans du duché de Juliers & de Berg : sur quoi Frédéric Guillaume se déclara leur protecteur, & envoya son général Spar avec quelques troupes sur le territoire du duc, lui faisant en même

tems proposer un accommodement par la médiation des Hollandois.

CHARLES IV, duc de Lorraine, prince errant & vagabond, chassé de ses Etats par la France, & qui avec un petit corps de troupes menoit plutôt la vie d'un Tartare que d'un souverain, vint dans ces entre-faites au secours du duc de Neubourg : son arrivée pensa faire évanouir les dispositions pacifiques des deux partis : on s'accorda cependant : quant à l'ordre des possessions, on s'en tint au traité de Westphalie (\*); & quant à la liberté de conscience, à ceux qu'on avoit faits depuis l'année 1612, jusqu'à l'année 1647.

DANS ces tems il arriva en Suède un événement; dont la singularité attira les yeux de toute l'Europe : 1654. la reine Christine abdiqua la couronne de Suède en faveur de son cousin Charles Gustave prince de Deux-Ponts. Les politiques, qui n'ont l'esprit rempli que d'intérêt & d'ambition, condamnerent beaucoup cette reine : les courtisans, qui cherchent des finesses partout, débitoient que l'aversion qu'elle avoit pour Charles Gustave qu'on lui vouloit faire épouser, avoit poussé cette princesse à quitter la souveraineté : les savans la louerent trop de ce qu'elle avoit renoncé aux grandeurs par amour de la philosophie : si elle avoit été véritablement philosophe, elle ne se seroit point souillée du meurtre de Monaldeschi, ni elle n'auroit regretté, comme elle le fit à Rome, les

(\*) Les duchés de Cleves, de la Marck & de Ravensberg churent à l'électeur; Juliers, Berg & Ravenstein, au duc.

grandeurs qu'elle avoit quittées. Aux yeux des sages la conduite de cette reine ne parut que bizarre : elle ne méritoit ni louange ni blâme d'avoir quitté le trône : une action pareille n'acquiert de grandeur , que par l'importance des motifs qui la fait résoudre , par les circonstances qui l'accompagnent , & par la magnanimité dont elle est soutenue.

A peine Charles Gustave fut-il monté sur le trône ; qu'il s'occupa des moyens de se signaler par les armes : il s'en falloit de six ans que la trêve que Gustave Adolphe avoit faite avec la Pologne , ne fût expirée : son dessein étoit de porter Jean Casimir ( qui depuis l'an 1648 avoit été élu roi à la place de Ladislas ) à renoncer aux prétentions que la couronne de Pologne formoit sur celle de Suède , & à lui céder la Livonie.

FREDERIC Guillaume , qui se désoit de Charles Gustave , pénétra dès-lors quels étoient ses desseins : mais pour flater ce prince , il termina par sa médiation les démêlés que la régence Suédoise de Stade avoit avec la ville de Brême , relatifs aux libertés de cette ville anscatique.

LES Suédois , qui publioient que leurs armemens ne regardoient que la Russie , demanderent à l'électeur ses ports de Pillaw & de Memel ; de même que Gustave Adolphe avoit demandé à George Guillaume ses forteresses de Cultrin & de Spandaw. Les conjonctures avoient bien changé depuis ces tems-là ; & le prince , auquel les Suédois s'adrescoient , étoit

bien un autre homme que George Guillaume. L'électeur rejeta avec hauteur les demandes qu'on lui avoit faites avec indiscretion ; ajoutant que , si l'intention du roi de Suède étoit positivement d'attaquer la Russie , il s'engageoit de fournir un corps de huit mille hommes pour cette guerre ; d'autant plus que les progrès des Moscovites en Pologne lui faisoient appréhender qu'ils ne s'approchassent de ses frontières. Cette défaite artificieuse fit connoître aux Suédois , que l'électeur n'étoit ni timide ni dupe.

L'aveu avertit cependant la république de Pologne du danger qui la menaçoit ; & celle-là le pria de l'assister de son artillerie , de ses troupes & de ses bons conseils : cette prière fut suivie d'une ambassade , qui demanda sa médiation afin de hâter son accommodement avec la Suède ; & celle-ci , par un autre qui le pressa de fournir des subsides pour subvenir aux frais de la guerre.

L'ÉLECTEUR ; qui connoissoit les délibérations tumultueuses de cette République , incertaine dans ses résolutions , légère dans ses engagements , prête à faire la guerre sans en avoir préparé les moyens , épuisée par la rapine des grands , & mal obéie par ses troupes , répondit qu'il ne pouvoit pas se charger des malheurs qu'il appréhendoit , ni sacrifier le bien de ses provinces pour sauver cette république , qui payeroit ses services d'ingratitude

AFIN d'assurer la tranquillité de ses états à la veille d'une guerre prête à s'allumer , il fit avec

les Hollandois une alliance défensive qui devoit durer huit ans : il rechercha l'amitié de Cromwel , cet usurpateur heureux qui sous le titre de protecteur de sa patrie , y exerçoit un despotisme absolu : il essaya de se lier avec Louis XIV , qui depuis la paix de Westphalie étoit devenu l'arbitre de l'Europe : il flatta de même la hauteur de Ferdinand III , afin de l'engager dans ses intérêts ; mais il ne reçut en réponse que de ces vaines paroles dont la politesse des ministres assaisonne l'âpreté des refus : Ferdinand III augmenta ses troupes , & l'électeur suivit son exemple.

1655.

LES soupçons que l'électeur avoit eus des desseins des Suédois , ne tarderent pas à se confirmer : un corps de Suédois , commandé par le général de Vittenberg , traversa la nouvelle Marche sans en avoir fait la réquisition , & marcha vers les frontieres de la Pologne : à peine Steinbock attaqua-t-il ce royaume , que deux palatinats de la haute Pologne se rendirent à lui.

COMME tout l'effort de la guerre se portoit du côté des frontieres de la Prusse , l'électeur y marcha à la tête de ses troupes , afin d'être plus à portée de prendre des mesures , & de les exécuter avec promptitude : il conclut à Marienbourg une alliance défensive avec les états de la Prusse Polonoise , qui roula sur un secours mutuel de quatre mille hommes que se promettoient les parties confédérées , & sur l'entretien des garnisons Brandebourgeoises dans Ma-

rienbourg , Graudentz & quelques autres villes.

LES Suédois n'étoient pas alors les seuls ennemis de la Pologne : le Czar avoit pénétré jusqu'en Lithuanie dès l'année précédente : cette irruption avoit pour prétexte l'omission frivole de quelques titres , que la chancellerie Polonoise avoit oublié de donner au Czar : & il étoit bien étrange qu'une nation qui ne savoit peut-être pas lire, fît la guerre à ses voisins pour la vetille grammaticale d'une adresse de Lettre.

CEPENDANT les Suédois , profitant de l'embaras de leurs ennemis , faisoient des progrès considérables : maîtres de la Prusse , ils y prirent des quartiers en s'approchant de Königsberg : ces entreprises rendoient la situation de l'électeur plus dure de jour en jour : il touchoit au moment qu'il ne pouvoit plus conserver sa neutralité , sans exposer la Prusse à une ruine inévitable. Comme les Suédois lui avoient fait par plusieurs reprises des propositions 1656. avantageuses , il s'attacha à leur fortune , & conclut à Königsberg son traité avec cette Couronne , par lequel il se reconnoissoit vassal de la Suède , & lui promettoit hommage de la Prusse ducal , à condition qu'on séculariseroit l'évêché de Warmie en sa faveur. Pour fortifier son parti , Frédéric Guillaume entra en alliance avec Louis XIV , qui lui garantit ses provinces situées le long du Rhin & du Weser. Il changea depuis , à Marienbourg , son traité avec les Suédois , en alliance offensive : le roi & l'électeur

eurent ensuite une entrevue en Pologne, où ils convinrent des projets de leur campagne, & sur-tout des moyens de reprendre Warsovie des mains des Polonois, qui venoient d'en déloger les troupes Suédoises.

L'ÉLECTEUR marcha ensuite par la Mazovie, & joignit l'armée Suédoise au confluent du Bog & de la Vistule : les alliés passèrent le Bog en même-tems que l'armée Polonoise passa la Vistule à Warsovie ; de sorte qu'il n'y avoit plus d'obstacle qui les séparât.

LES ministres de France, d'Avignon, & de Londres se flattoient de concilier les esprits par le moyen de leurs négociations : ils passèrent pour cet effet souvent d'un camp à l'autre ; mais les Polonois, fiers de leur nombre (\*), méprisant les alliés dont les forces ne montoient qu'à seize mille hommes, rejetterent avec insolence toutes les propositions que leur firent ces médiateurs.

L'ARMÉE Polonoise étoit dans un camp retranché : sa droite s'étendoit vers un marais ; & la Vistule, qui couloit en ligne transversale de leur dos vers leur gauche, couvroit en même tems cette aîle : Charles Gustave & Frédéric Guillaume marcherent à eux le 28 de juillet de grand matin.

Le roi, qui menoit la première colonne, passa un petit bois, & appuya sa droite à la Vistule ; mais le terrain étoit si étranglé, qu'en se déployant il ne pouvoit présenter à l'ennemi qu'un front de dou-

(\*) Ils avoient 40000 combattans.



ze escadrons & de trois bataillons : le camp des Polonois étoit fort de ce côté-là ; & difficile à attaquer ; ce qui obligea le roi de rester en colonne , & la journée se passa en escarmouches & en canonnades. L'électeur , qui commandoit la gauche , laissa le bois que le roi avoit passé , sur sa droite ; & comme la nuit survint , l'armée demeura dans cette position , sans repaître & sans quitter les armes , jusqu'au retour de l'aurore.

Le lendemain 29 , l'électeur s'empara d'une colline qui étoit vers sa gauche , d'où il découvrit au-delà de ce petit bois une plaine propre à étendre ses troupes : il fit défiler sa colonne par sa gauche , en la déployant dans la plaine , & assurant son flanc par six escadrons qui le couvroient : les Tartares aperçurent ce mouvement , & attaquèrent l'électeur de tous côtés ; mais ils furent repoussés , & son aîle se forma entièrement dans la plaine : sur quoi les Tartares firent une nouvelle tentative , qui leur réussit aussi mal que la première ; & ils se retirèrent en confusion vers leur camp.

Le roi voyant qu'il étoit impossible d'attaquer le retranchement des ennemis du côté de la Vistule , se prépara à changer sa disposition : l'infanterie Polonoise , qui faisoit mine de sortir de son retranchement , le contint pendant un tems : mais quelques canons , qu'il mit en batterie vis-à-vis des ouvertures de ce retranchement , firent un si grand effet que toutes les fois que les troupes Polonoises

essayèrent de déboucher, elles furent mises en confusion & contraintes d'abandonner leur entreprise : pendant ce tems Charles Gustave, changeant son ordre de bataille, retira ses troupes par le bois qu'il avoit passé la veille, & vint se former sur la plaine à la gauche des troupes que l'électeur avoit déjà déployées.

L'ARMÉE Polonoise sortit alors de son retranchement par sa droite, & forma un front supérieur à celui des alliés : elle avoit disposé toute sa cavalerie sur sa droite, que couvroit un village garni d'infanterie, qui étoit flanqué & défendu par une batterie placée sur une éminence : le roi de Suède se porta avec sa gauche sur leur flanc droit : aussitôt les Polonois mirent le feu au village, l'abandonnerent, & se rallierent derrière un village plus en arrière, qu'un marais couvroit : le roi les poursuivit, & leur gagna le flanc pour la seconde fois ; ce qui produisit de la part des Polonois un nouvel incendie de village, & une nouvelle retraite : dans ce danger la cavalerie Polonoise fit un effort général ; elle attaqua les alliés en flanc, en dos & de front tout à la fois : comme toutes les troupes étoient disposées pour les bien recevoir, la réserve repoussa ceux qui venoient par derrière ; les troupes qui étoient dans les flancs, ceux qui vinrent de ce côté-là ; & le corps de bataille les mit en désordre après quelque décharges, de sorte qu'ils s'uyoient de tous les côtés : la nuit déroba pour cette fois une victoire complète

aux Suédois : ils attendirent , sur le champ de bataille les armes à la main , que le jour vînt achever leur triomphe.

Le lendemain de bonne heure , le roi de Suède jugea à propos de changer son ordre de bataille : il forma ses deux premières lignes d'infanterie , & mit sa cavalerie sur la troisième , à l'exception des cuirassiers & des dragons Brandebourgeois , que l'électeur mit à la droite de ses troupes , trouvant l'occasion convenable de s'en servir.

L'ENNEMI étoit demeuré en possession d'un bois situé vis-à-vis de la gauche : on y détacha une brigade d'artillerie soutenue de cinq cens chevaux : après quelques décharges de canons , la cavalerie chassa l'ennemi du bois , & les alliés le firent occuper par deux cens fantassins : cette opération étoit d'autant plus nécessaire , que tant que les ennemis restoiént maîtres de ce bois , ils protégeoient leur cavalerie , de manière qu'on auroit pû difficilement l'entamer : l'électeur attaqua alors la cavalerie Polonoise qui étoit en bataille sur une hauteur , la culbuta dans un marais qu'elle avoit à dos , & la dissipa entièrement : l'infanterie ennemie , abandonnée de ses gens de cheval , ayant perdu ses canons dès la veille , sans attendre les Suédois & les Brandebourgeois , s'enfuit dans une confusion totale : elle passa en hâte la Vistule dans un si grand désordre , que beaucoup de monde se noya ; & ne se croyant pas même en sûreté derrière cette rivière , elle aban-

donna Warfovie , qui se rendit dès le lendemain aux vainqueurs.

L'ARMÉE Polonoise perdit six mille hommes dans ces combats différens ; & les alliés , fatigués de tant de travaux & exténués de n'avoir point pris de nourriture depuis trois jours , se trouverent hors d'état de poursuivre les vaincus.

JEAN Casimir avoit assisté en personne à la défaite de ses troupes : la reine son épouse & quelques-unes des premières sénatrices de ce royaume en avoient été les spectatrices du pont de la Vistule ; mais elles ne servirent qu'à multiplier les embarras , la confusion & la honte d'une déroute totale.

APRÈS que l'armée victorieuse eut pris quelque repos , elle fit une marche de six milles d'Allemagne à la poursuite des Polonois ; mais l'électeur laissa quelques troupes aux ordres du roi de Suède , & retourna en Prusse avec le gros de son armée , pour en chasser des Tartares qui y faisoient des incursions. Comme il remarquoit le besoin extrême que Charles Gustave avoit de son assistance , il se servit de cette conjoncture avec tant d'habileté , qu'il obtint l'entière souveraineté de la Prusse par le traité de Libau : la Suède ne se réserva que la succession éventuelle de ce duché. L'électeur notifia à l'empereur le gain de la bataille de Warfovie : mais Ferdinand III , qui appréhendoit encore les Suédois , qui voyoit à contre-cœur la bonne intelligence qui regnoit entre eux & les Brandebourgeois , & qui de  
plus

plus envioit les succès brillans de ces deux héros , se contenta de lui répondre : » Qu'il plaignoit les » Polonois d'avoir affaire à deux aussi braves prin- » ces. »

L'EMPEREUR , qui étoit alors en paix avec tous ses voisins , crut qu'il étoit de sa dignité de se mêler des troubles de la Pologne , soit pour défendre ce royaume , soit pour abaisser le roi de Suède , soit pour en profiter lui-même : il envoya Hatzfeld à la tête de seize mille hommes au secours de cette république. Le Dannemarck épousa également les intérêts de la Pologne en haine de la Suède. Cette ligue puissante devenoit pour Gustave un présage certain de l'inconstance de la fortune. Ferdinand III , non content d'assister les Polonois de ses troupes , voulut les délivrer d'un ennemi redoutable ; & il sollicita Frédéric Guillaume dans les termes les plus pressans de se détacher des Suédois. 1657.

L'ÉLECTEUR , pressé de tous les côtés , se résolut de prévenir les loix de la nécessité : il se prêta de bonne grace à ce qu'il n'étoit pas en état de refuser : & prévoyant que l'empereur & le roi de Dannemarck pouvoient le contraindre de quitter le parti des Suédois , en faisant une irruption dans ses états d'Allemagne , il signa à Vélau sa paix avec les Polonois. Cette couronne reconnut la souveraineté de la Prusse ; elle lui céda les bailliages de Lauenbourg & de Butau , en dédommagement de l'évêché de Warmie. La ville d'Elbing lui fut engagée moyen-

nant une somme d'argent ; & la succession de Prusse fut étendue sur ses cousins les Marckgraves de la Franconie. La Pologne & le Brandebourg se promirent un secours réciproque de deux mille hommes : l'électeur évacua toutes les villes dépendantes de cette république où il avoit garnison ; & ce traité important fut confirmé à Braunsberg.

COMME les anciennes liaisons que l'électeur avoit eues avec la Suède & avec la France , étoient rompues par la paix qu'il venoit de faire avec les Polonois , il trouva à propos d'y suppléer par des liaisons nouvelles , & il fit une alliance avec l'empereur & le roi de Dannemarck. Par ce traité Ferdinand III s'engageoit de fournir six mille hommes , & Frédéric Guillaume un contingent de trois mille cinq cens hommes à celles des parties contractantes qui pourroient en avoir besoin. L'archiduc Léopold , que dès l'année 1653 , son pere avoit fait élire roi des Romains malgré la bulle d'or & contre l'intention de la plupart des princes de l'Empire , remplit alors le trône impérial devenu vacant par la mort de l'empereur Ferdinand III.

CEPENDANT le roi de Suède , irrité de ce que l'empereur & le roi de Dannemarck faisoient avorter dès leur naissance les projets qu'il avoit sur la Pologne , s'en vengea sur le Seeland où il fit une irruption , & força le roi de Dannemarck à signer sa paix à Rotschild. A peine cette paix fut-elle couclue , que le roi de Dannemarck la rompit , & le retour

de la liberté détruisit l'ouvrage de la contrainte. Frédéric III de Dannemarck, quoiqu'agresseur, sollicita les secours de l'empereur & de l'électeur contre la Suède, & les obtint.

FREDERIC Guillaume, prêt à secourir le roi de Dannemarck, établit le prince d'Anhalt gouverneur de ses états pendant son absence : il partit de Berlin à la tête de sa cavalerie & de trois mille cuirassiers impériaux : il força les Suédois qui étoient dans le Holstein, à se retirer au-delà de l'Eider, & mit garnison Brandebourgeoise & Impériale à Gortorp : après avoir chassé les Suédois de l'île d'Åland, il mit ses troupes en quartier d'hiver en Jutland.

L'ANNÉE d'après, il ouvrit la campagne par la prise de Fridérichsode & de l'île de Fionie. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'île de Fynen lui manqua, à cause que huit vaisseaux de guerre Suédois dissipèrent les barques chargées de ses troupes de débarquement. 1658.

POUR diviser davantage les forces des Suédois, de Souches entra avec les Impériaux & deux mille Brandebourgeois (\*) dans la Poméranie citérieure : lui & Starenberg s'emparèrent de quelques petites villes de l'île de Wollin, & mirent le siège devant Stettin. Vürtz, qui en étoit commandant, fit une belle défense : la renommée annonça cette

(\*) Le comte de Dhona y commandoit les troupes de l'électeur.

expédition en Dannemarck , où Wrangel commandoit les Suédois ; il vola au secours de la Poméranie , débarqua à Stralsund , surprit deux cens Brandebourgeois dans l'île d'Usedom , & jeta seize cens hommes de secours dans Stettin.

WÜRTZ ne laissa pas languir ce secours dans l'oisiveté : il fit une furieuse sortie , chassa les Impériaux de leurs approches , encloua leur canon , porta la terreur dans leur camp , & les contraignit de lever le siège qui avoit déjà duré 46 jours.

LA guerre se rapprochoit des pays de Brandebourg , depuis que Wrangel avoit marché en Poméranie ; ce qui porta l'électeur à quitter le Jutland : il suivit Wrangel ; il prit Warnemund & Tripsée , battit en personne un détachement de trois cens chevaux auprès de Stralsund , & finit sa campagne par la prise de Demmin.

TANDIS que la guerre se faisoit vivement dans le Holstein & en Poméranie , les Suédois avoient délogé les Polonois du grand & du petit Werder & de la ville de Marienbourg dans la Prusse royale : ils en furent chassés l'année d'après par les Impériaux & les Polonois : & Polentz général de l'électeur fit une irruption en Courlande , où il leur prit quelques villes.

IL est nécessaire d'ajouter pour le plus grand éclaircissement de ces faits militaires , que la plupart des villes qui soutenoient des sièges alors , ne résisteroient pas vingt - quatre heures à la manière dont on les attaque à présent , à moins qu'elles ne



fussent soutenues par une armée entière.

CHARLES Gustave mourut à la fleur de son âge , parmi le trouble & les agitations où il avoit plongé le Nord : la minorité de son fils Charles XI , qui avoit cinq ans , modéra l'instinct belliqueux des Suédois , accoutumés à être animés par l'exemple de leurs maîtres. Jean Casimir roi de Pologne avoit abdiqué presque en même tems la Couronne , & les Polonois avoient élu à sa place Michel Coribut. Après la mort du roi de Suède & l'abdication du Polonois , les animosités cessèrent de part & d'autre.

LES parties belligérantes , qui soupiroient après la paix , ne demandoient que leur sûreté ; & comme elles se trouvoient toutes dans les mêmes dispositions , elles convinrent d'ouvrir les conférences dans l'abbaye d'Oliva proche de Dantzig. Comme l'ambition n'eut aucune part à ces négociations , elles parvinrent bientôt à une fin heureuse : on garantit à l'électeur le traité de Braunsberg , & l'on reconnut sa souveraineté de la Prusse. Les autres puissances convinrent entre elles de rétablir l'ordre des possessions , sur le pied qu'elles avoient été avant le commencement de cette guerre.

LES états de la Prusse se soumirent avec peine au traité de Braunsberg : ils prétendoient que la Pologne n'avoit aucun droit de disposer de leur liberté : un gentilhomme nommé Rode , plus séditieux que les autres , fut arrêté ; & après que les premiers mouvemens de cette révolte se furent apaisés , l'élec-

teur reçut en personne l'hommage des Prussiens à Königsberg.

1661. LA tranquillité , qui regnoit dans toute l'Europe , permit à l'électeur de tourner toute son attention au bien de ses peuples : s'il devenoit le défenseur de ses états en tems de guerre, il n'en avoit pas moins la noble ambition de leur servir de pere en tems de paix : il soulageoit les familles ruinées par les ennemis ; il relevoit les murailles détruites des villes ; les déserts devenoient des champs cultivés ; les forêts se changeoient en villages ; & des colonies de laboureurs nourrissoient leurs troupeaux dans des endroits , que les ravages de la guerre avoient rendus l'asile des bêtes sauvages : l'œconomie rurale , cette industrie si méprisée & si utile , étoit encouragée par ses soins : on voyoit journellement quelques nouvelles créations ; & l'on parvint à former le cours d'une rivière artificielle , qui joignant la Sprée à l'Oder , facilitoit le commerce de ses provinces , & abrégéoit le transport des marchandises tant pour la Baltique que pour l'Océan. Frédéric Guillaume étoit plus grand encore par la bonté de son caractère & par son application au bien public , que par ses vertus militaires & sa politique mesurée , qui lui faisoient faire toutes choses de la façon dont il le falloit pour réussir , & dans le tems où elles devoient être faites. La valeur fait les grands héros : l'humanité fait les bons princes.

1665. DURANT cette paix l'électeur reçut l'hommage

éventuel de l'archevêche de Magdebourg, & mit garnison dans cette capitale : il réunit de même à ses domaines la seigneurie de Régenstein qui étoit un fief de la principauté de Halberstadt, & maintint ses droits contre les prétentions des ducs de Brunswick.

APRÈS avoir rapporté les soins que l'électeur prit pour l'intérieur du gouvernement, il sera nécessaire de marquer en peu de mots la part qu'il eut aux affaires générales de l'Europe : il envoya à l'empereur, que les Turcs attaquoient en Hongrie, un secours de deux mille hommes sous le commandement du duc de Holstein : il assista de même Michel Coribut roi de Pologne dans la guerre qu'il avoit à soutenir contre les infidèles : ce fut aussi par son entremise 1666. que les fils du duc de Lunebourg s'accorderent touchant l'héritage paternel, & il ajusta avec le duc de Neubourg tous les différends qui restoient à accommoder touchant la succession de Cleves : les Suédois firent avec lui une alliance défensive, & il conclut à la Haye une quadruple alliance avec le roi de Dannemarck, la république de Hollande & le duc de Brunswick, à laquelle l'empereur accéda.

Ces alliances, dont l'objet étoit d'assurer la tranquillité de l'Allemagne, perdoient de leur force par leur nombre ; elles dénotoient trop la supériorité de la France & la foiblesse de l'Empire, dont tant d'états réunis pouvoient à peine s'opposer à la puissance d'un seul monarque.

ON vit bientôt combien ces précautions des prin-

ces de l'Empire étoient vaines. Louis XIV, qui commençoit à regner par lui-même, brûloit d'impatience de signaler son regne par quelque action digne d'attacher sur lui les regards de l'Europe : il marcha à la tête de son armée pour attaquer la Flandre Espagnole : une dot, qui n'avoit point été payée à Marie Thérèse, fournit à la France le sujet d'un manifeste : quoique les raisons ne parussent pas aussi valables à Madrid qu'à Paris, Louis XIV crut procéder selon les regles, en envahissant les Pays-Bas Espagnols alors défendus par peu de troupes.

La France, attentive à prévenir les ligues qui se formoient pour le soutien de l'Espagne, crut qu'il lui convenoit de ménager l'amitié de l'électeur ; & ce prince promit de ne point se mêler d'une guerre qui en effet lui étoit étrangere.

LOUIS XIV s'empara d'une partie de la Flandre Espagnole presque sans résistance : l'hiver d'après il prit la Franche-comté par les soins du prince de Condé, qui envieux de la belle campagne que Turenne avoit faite en Flandre, voulut le surpasser par celle qu'il fit alors. Les Espagnols dans ce pressant besoin eurent recours aux Hollandois, qu'ils avoient autrefois opprimés & méprisés ; & cette république les protégea dans cette occasion contre les entreprises du roi de France. De Witt pensionnaire de Hollande, le chevalier Temple ministre d'Angleterre, & Dhona ambassadeur de Suède, résolurent d'arrêter les progrès de Louis XIV. Bientôt après la Suède,

la Hollande & d'Angleterre conclurent une alliance à la Haye : Louis XIV dissipa cet orage , en proposant lui-même la paix aux Espagnols , elle se conclut effectivement à Aix la chapelle. Les conditions en furent , que le roi garderoit les places de la Flandre qu'il avoit conquises , & qu'il rendroit la Franche-comté aux Espagnols. Les Hollandois auroient bien voulu qu'il eût rendu la Flandre ; mais quelques soins qu'ils prissent pour y porter ce prince , ce fut d'autant plus inutilement qu'il étoit irrité des procédés des Hollandois , & que méditant de s'en venger , la Flandre lui devenoit d'autant plus nécessaire. Les desseins , que Louis XIV formoit sur les Provinces-Unies , n'étoient pas si cachés qu'il n'en transpirât quelque chose : ceux qui sont les moins intéressés dans les affaires , y sont souvent les plus clairvoyans. Frédéric Guillaume prévint que la paix que la France venoit de faire avec l'Espagne , pourroit devenir funeste aux Hollandois : il essaya de détourner l'orage qui menaçoit cette république : Louis XIV , bien loin d'adopter des sentimens aussi pacifiques , tâcha d'entraîner l'électeur lui-même dans la guerre qu'il vouloit faire aux Hollandois : il chargea de cette commission le prince de Furstenberg , qui se rendit à Berlin ; & ce prince vit avec étonnement un souverain , qui préféroit les sentimens de l'amitié & de la reconnaissance aux amorces de l'intérêt & aux appas de l'ambition.

IL se forma bientôt une Ligue pour le soutien 1671.

des Provinces-Unies : l'électeur de Brandebourg & celui de Cologne, l'évêque de Munster & le duc de Neubourg, signèrent ce traité à Bielefeldt : mais à peine cet engagement fut-il pris, que l'électeur de Cologne & le duc de Neubourg passèrent dans le parti contraire.

LA Hollande, attaquée par la France en 1672, harcelée en même tems par l'électeur de Cologne & l'évêque de Munster, étoit dans une situation à n'oser attendre des secours de la générosité de ses alliés. Les malheureux font une expérience certaine du cœur humain ; le déclin de leur fortune est comme un thermomètre, qui indique en même tems le refroidissement de leurs amis. Leurs provinces étoient conquises par Louis XIV ; leurs troupes, intimidées & fugitives ; & la ville d'Amsterdam sur le point d'être prise : dans cet état comment osoient-elles espérer qu'un prince eût l'ame assez magnanime pour affronter les hasards que cette république avoit à craindre pour elle & pour ses défenseurs, en s'opposant au monarque le plus puissant & le plus heureux de l'Europe, dans le cours triomphant de ses prospérités ? Cependant ce défenseur se trouva ; & Frédéric Guillaume eut l'ame assez grande pour conclure une alliance avec cette république, lorsque toute l'Europe comptoit la voir submergée par les flots, sur lesquels elle avoit regné avec un empire si absolu.

IL s'engagea de fournir un corps de vingt mille

hommes , dont la moitié devoit être à la paye de la république : l'électeur & la Hollande se promirent de plus de ne point faire de paix séparée avec leurs ennemis : peu de tems après l'empereur Léopold accéda à cette alliance.

CEPENDANT les succès rapides de Louis XIV avoient fait changer la forme du gouvernement de Hollande : le peuple , que la calamité publique & les intrigues du prince d'Orange rendoient furieux , accusa le pensionnaire de tous ses malheurs , & vengea sur les freres de Witt avec une cruauté inouïe les maux que la Hollande avoit à souffrir. Guillaume d'Orange fut élu Stadthouder tumultuairement par le peuple ; & ce prince âgé de dix-neuf ans devint l'ennemi le plus infatigable que l'ambition de Louis XIV ait eu à combattre.

L'ELECTEUR , parent du nouveau Stadthouder , s'empressâ de le secourir : à peine eut-il rassemblé ses troupes, qu'il s'avança à Halberstadt , où Montécuculi le joignit avec dix mille Impériaux ; il continua incontinent sa marche vers la Westphalie. Sur le bruit de son approche , Turenne quitta la Hollande ; prit quelques villes dans le pays de Cleves , & vint à sa rencontre à la tête de trente mille François. La ville de Groningue évacuée par l'évêque de Munster , & le siège de Mastricht levé par les François , furent les seuls fruits de cette diversion. L'électeur vouloit combattre Turenne , & marcher tout droit au secours des Hollandois ; mais Montécuculi , qui avoit des

ordres secrets de ne point agir offensivement, ne voulut point y consentir. Il alléqua toute sorte de mauvaises raisons pour en dissuader l'électeur, qui n'étant pas assez puissant pour agir avec ses propres forces, fut contraint de se conformer aux intentions de l'empereur : il marcha donc du côté de Francfort au Mein, en donnant avis au prince d'Orange des raisons de sa conduite : cette marche obligea pourtant Turenne de repasser le Rhin à Andernach, & débarrassa les Hollandois de trente mille ennemis.

TURENNE auroit été suivi, si la chose n'avoit dépendu que de l'électeur : il avoit fait des préparatifs pour passer le Rhin à Nirstein ; mais Montécuculi s'y opposa hautement, & lui déclara que les Impériaux ne passeroient pas cette rivière : la campagne s'écoula ainsi infructueusement, & l'électeur prit ses quartiers d'hiver en Westphalie.

LES François profitent de cette inaction : Turenne passa le Rhin à Wéfel, s'empara des duchés de Cleves & de la Marck, & s'avança vers le Wéser ; & l'évêque de Munster tenta inutilement de prendre Bielefeld.

ON conseilla à l'électeur de remettre ses affaires à la décision d'une bataille : le prince d'Anhalt étoit de cet avis, & le fortifioit de bonnes raisons : il soutint que si Turenne étoit battu, il seroit obligé de repasser le Rhin ; & que s'il étoit vainqueur, il ne pouvoit pas poursuivre les troupes vaincues, à



cause qu'il se seroit trop éloigné des frontières de la France. L'électeur panchoit assez pour cet avis : c'étoit un dimanche ; & les ministres , autant timides vis-à-vis des François qu'envieux de la réputation du prince d'Anhalt, engagèrent le prédicant à allonger son discours : le sermon dura près de trois heures ; ce qui leur donna le tems d'arranger les choses de façon que ce projet vint à manquer : les troupes de l'empereur refuserent d'agir , & l'électeur crut qu'il n'étoit pas assez fort pour se mesurer seul contre la France , sans le secours de ses alliés.

Ce prince, ne pouvant pas vaincre Turenne par les armes, le vainquit dans cette campagne par générosité. Un François nommé Villeneuve , qui étoit dans le camp de Turenne , offrit à l'électeur d'assassiner son général : Frédéric Guillaume eut horreur de ce crime , & avertit Turenne de se garder du traître , ajoutant qu'il embrassoit avec plaisir l'occasion de lui témoigner que l'estime qu'il avoit pour son mérite , n'étoit point altérée par le mal que les François avoient fait souffrir à ses provinces.

LES Hollandois devoient les subsides qu'ils s'étoient chargé de payer : l'empereur & l'Espagne n'avoient point encore pris parti contre la France , & toutes les provinces que l'électeur possédoit en Westphalie étoient perdues : tant de raisons jointes à son impuissance disposerent Frédéric Guillaume à faire son accommodement avec la France : la paix fut conclue à Woffen , & Louis XIV la ratifia dans

son camp devant Mastricht : on lui rendit toutes ses provinces, à l'exception des villes de Retz & de Wéfel, que les François garderent jusqu'à ce que la paix avec la Hollande fût conclue : l'électeur promit de ne plus assister les Hollandois, se réservant toutefois la liberté de défendre l'Empire au cas qu'il fût attaqué : le reste de ces articles de paix rouloit sur l'indemnisation des dommages qu'avoient faits les troupes Françaises, que Louis XIV promit de payer à l'électeur. Tous les efforts qu'il fit pour disposer le roi de France à comprendre les Hollandois dans cette paix, furent inutiles : il s'étoit sacrifié pour sauver cette malheureuse république. Si tant de princes plus puissans que lui eussent imité en partie sa générosité, la Hollande auroit été sauvée plutôt, & l'électeur ne se seroit pas vu contraint de plier sous la puissance du roi le plus formidable de l'Europe.

- LOUIS XIV avoit terrassé les Hollandois, obligé leurs alliés à les abandonner, & contenu les deux maisons d'Autriche dans l'inaction : cependant l'arc de triomphe, qu'on lui fit ériger devant la porte saint Denis pour la conquête de la Hollande, n'étoit pas encore achevé que cette conquête fut perdue. Les François avoient occupé trop de places; ce qui affoiblit considérablement leurs armées : ils avoient négligé de s'emparer d'Amsterdam, l'ame de cet état : les Hollandois lâcherent leurs écluses pour se sauver : Turenne ne put empêcher la jonction du

prince d'Orange & de Montécuculi : toutes ces choses jointes ensemble firent perdre aux François leur avantage, & les contraignirent d'évacuer la Hollande. Louis XIV, afin de regagner la supériorité d'un autre côté, s'empara de la Franche-comté : Turenne entra dans le Palatinat ; ses troupes y commirent des excès énormes. L'électeur Palatin, qui de son château avoit vu brûler plusieurs villages, s'en plaignit à la diète ; & l'empereur, qui avoit tranquillement vu subjuguier la Hollande, sortit de sa léthargie pour secourir l'Empire : il rompit avec le roi de France ; & c'est peut-être la seule guerre que la maison d'Autriche ait entreprise pour la sûreté & la défense de l'Allemagne. 1674

LÉOPOLD se joignit à l'Espagne & à la Hollande ; & Frédéric Guillaume s'engagea de conduire seize mille hommes au secours de l'Empire : les Hollandois & les Espagnols lui promirent de le soulager en partie dans l'entretien de ses troupes. Comme Louis XIV attaquoit l'Empire, la résolution que l'électeur prit dans cette occasion de le secourir, n'étoit point contraire aux engagements qui subsistoient avec la France depuis la paix de Woffen.

Le commencement de cette campagne fut malheureux pour les alliés ; le prince d'Orange venoit d'être battu à Senef par le prince de Condé : Turenne, qui avoit passé le Rhin à Philipsbourg, remporta une victoire sur le vieux Caprara, combattit le duc de Lorraine Charles IV à Sintzheim, & mar-

cha de-là à Holtzheim, où il défit Bournonville qui commandoit un gros corps d'Impériaux.

L'ÉLECTEUR passa le Rhin à Strasbourg, & joignit Bournonville peu de jours après sa défaite : il trouva les généraux qui commandoient cette armée, divisés & animés les uns contre les autres, & plus occupés à se nuire qu'à vaincre les ennemis.

DEPUIS la jonction des Brandebourgeois, l'armée impériale étoit forte de plus de cinquante mille hommes : l'électeur, qui cherchoit la gloire & qui vouloit combattre, pressa Bournonville d'y consentir, mais vainement : l'armée prit le camp de Kokersberg : les Brandebourgeois s'emparèrent du petit château de Wofsheim : & Turenne, qui méditoit un plus grand coup, repassa la Sarre & se retira en Lorraine.

AINSI se perdit infructueusement cette campagne, où les troupes de l'Empire manquant de profiter de leur supériorité, laissèrent à leurs ennemis le tems & les moyens de leur porter les coups les plus dangereux : l'électeur établit ses quartiers depuis Colmar jusqu'à Malt-Munster, & les Impériaux bloquerent Brisac.

TURENNE étoit toujours bien fort vis-à-vis d'une armée où regnoit la discorde : il reçut un secours de dix mille hommes de l'armée de Flandre : après avoir reculé comme Fabius, il avança comme Annibal.

L'ÉLECTEUR avoit prévu ce qui devoit arriver,  
&

& il avoit conseillé à Bournonville à différentes reprises de resserrer ses quartiers éparpillés. Bournonville étoit confiant ; la retraite des François l'endormoit dans une sécurité dont on ne put pas le faire sortir ; il ne voulut jamais consentir à rapprocher ses quartiers. Cependant Turenne passe les défilés de Tan & de Bedford ; pénètre dans les quartiers des Impériaux ; en enleve deux ; fait prisonnier un régiment de dragons (\*) Brandebourgeois ; bat Bournonville dans le Sundgaw auprès de Muhlhausen, & poursuit ce général qui se joint en hâte à l'électeur, qui avoit assemblé ses troupes à Colmar. Turenne arrive ; il présente sa première ligne vis-à-vis du front de ce camp qui étoit inattaquable, & le tourne avec la seconde. L'électeur, posté dans un terrain ferré, pris en flanc par Turenne & contrarié par Bournonville, décampa pendant la nuit & repassa le Rhin à Strasbourg.

Les Impériaux leverent le siège de Brisac, & les François devinrent les maîtres de l'Alsace.

FRÉDÉRIC Guillaume prit ses quartiers en Franconie avec ses Brandebourgeois ; les mauvais succès que l'électeur eut dans cette campagne, ne doivent pas surprendre ceux qui connoissent les principes selon lesquels se conduisit la Cour de Vienne.

Les ministres de l'Empereur étoient bien inférieurs aux ministres du roi France, & Bournon-

(\*) Régiment de Spar.

ville ne pouvoit pas se comparer à Turenne.

A Vienne, des ministres qui n'étoient que politiques, dressoient dans la retraite de leurs cabinets des projets de campagne qui n'étoient point militaires ; & ils prétendoient mener les généraux par la lisière, dans une carrière où il faut voler pour la remplir.

A Versailles, des ministres qui savoient que le détail des expéditions militaires n'étoit pas leur fort, s'en tenoient aux idées générales des projets de campagne, & croyoient les Condé & les Turenne d'assez grands hommes pour s'en rapporter à eux sur la manière de les exécuter. (\*)

Les généraux François, presque souverains dans leurs armées, s'abandonnoient à la libre impulsion de leur génie : ils profitoient de l'occasion lorsqu'elle se présentoit : au lieu que les ennemis la perdoient souvent par l'envoi de Couriers, qui demandoient à l'empereur la permission d'entreprendre des choses qui n'étoient plus faisables à leur retour.

L'EMPEREUR ; qui dans ses armées décoroit l'électeur de la représentation, ne mettoit sa confiance qu'en ses propres généraux : de-là vint que

(\*) Le cardinal de Richelieu montrant un jour sur une carte l'endroit où Bernard de Weimar devoit passer une rivière, le général Allemand lui donna sèchement sur les doigts, & lui dit : « M. le cardinal, votre doigt n'est pas » un pont ».

Montécuculi fit manquer les projets de la campagne de 1672 , & que Bournonville fut cause des malheurs qu'on éprouva en Alsace. Le conseil de Vienne qui n'étoit point sur les lieux , intimidé par la perte des batailles de Senef, de Sintzheim & de Holtzeim, pensoit que l'Allemagne seroit perdue s'il risquoit la quatrième : ajoutons à cela la méfintelligence des généraux de l'empereur ; & ces raisons prises ensemble firent que Frédéric Guillaume ne parut jamais aussi admirable à la tête des Impériaux qu'à la tête de ses propres troupes.

PENDANT que Turenne assûroit les frontieres 1675. de la France par son habileté , le conseil de Louis XIV travailloit à le débarrasser d'un ennemi dangereux : & afin de séparer Frédéric Guillaume des Impériaux , la France lui suscita une diversion qui le rappella dans ses propres états.

QUOIQU'EN 1673 , la Suède eût fait une alliance défensive avec l'électeur , la France trouva le moyen de la rompre ; & Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg à la tête d'une armée Suédoise.

Le prince d'Anhalt , qui en étoit gouverneur , se plaignit amèrement de cette irruption : Wrangel se contenta de lui répondre que les Suédois se retireroient avec leurs troupes , dès que l'électeur auroit fait sa paix avec la France.

Le prince d'Anhalt informa l'électeur de la désolation de ses états , & des pillages que les

Suédois y exerçoient ; & comme il avoit trop peu de troupes pour se présenter devant une armée , l'électeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin pour y attendre son arrivée.

TANDIS que les troupes Brandebourgeoises se refaisoient des fatigues de la campagne d'Alsace dans les quartiers d'hiver de la Franconie , les payfans de la Marche desespérés des vexations des Suédois s'attrouperent , & remportèrent quelques avantages sur leurs ennemis : ils avoient formé des compagnies : l'on voyoit dans leurs drapeaux le nom de l'électeur , avec cette légende :

POUR LE PRINCE ET POUR LA PATRIE ;  
NOUS SACRIFIONS NOTRE VIE.

WRANGEL , qui tenoit pourtant une espèce d'ordre parmi les Suédois , tomba malade ; & son inaction augmenta les concussions & les pillages : les églises n'étoient point épargnées , & l'avidité intéressée du soldat le poussa aux plus grandes cruautés.

LES Marches , qui soupiroient après leur libérateur , ne l'attendirent pas longtems : Frédéric Guillaume , qui se préparoit à se venger de la mauvaise foi des Suédois , partit de ses quartiers de la Franconie , & arriva le 11 de juin à Magdebourg : il fit fermer les portes de cette forteresse incontinent après son arrivée , & il usa de toutes les précautions possibles pour dérober aux ennemis les nouvelles de



son approche. L'armée passa l'Elbe vers le soir ; & arriva par des chemins détournés la nuit d'après aux portes de Rathenau : il fit avertir de son arrivée le baron de Brist (\*), qui étoit dans cette ville, & concerta avec lui en secret des moyens de surprendre les Suédois.

BRIST s'acquitta habilement de sa commission : il donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, qui étoient en garnison à Rathenau ; les Suédois s'y livrerent sans retenue aux charmes de la boisson ; & pendant qu'ils cuvoient leur vin, l'électeur fit passer la Havel sur différens bateaux à des détachemens d'infanterie, pour assiéger la ville de tous les côtés.

LE général Dorffling, se disant commandant d'un parti Suédois poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau : il fit égorger les gardes, & en même tems toutes les portes furent forcées : la cavalerie nétoya les rues ; & les officiers Suédois eurent de la peine à se persuader à leur réveil, qu'ils étoient prisonniers d'un prince, qu'ils croyoient encore avec ses troupes dans le fond de la Franconie. Si dans ces tems les postes avoient été établies comme des nôtres, cette surprise auroit presque été impossible ; mais c'est le propre des grands hommes de mettre à profit jusqu'aux moindres avantages.

(\*) Il étoit conseiller de province & très-attaché à l'électeur.

L'ÉLECTEUR, qui favoit de quel prix font les momens à la guerre, n'attendit point à Rathenau que toute son infanterie l'eût joint : il marcha avec sa cavalerie droit à Nauen, afin de séparer le corps des Suédois qui étoit auprès de Brandebourg, de celui qui étoit auprès de Havelberg : quelque diligence qu'il fit dans cette conjoncture décisive, il ne put point prévenir les Suédois, qui avoient quitté Brandebourg au bruit de son approche, & s'étoient retirés par Nauen une heure avant qu'il arrivât : il les suivit avec vivacité ; & il apprit par la déposition des prisonniers & des déferteurs, que ce corps marchoit à Fehrbellin, où il s'étoit donné rendez-vous avec celui de Havelberg.

L'ARMÉE Brandebourgeoise consistoit en cinq mille six cens chevaux : elle n'avoit point d'infanterie, & menoit cependant douze canons avec elle. Les Suédois comptoient dix régimens d'infanterie & huit cens dragons dans leur camp. Malgré l'inégalité du nombre & la différence des armes, l'électeur ne balançoit point d'aller aux ennemis afin de les combattre.

LE 18 de juin il marche aux Suédois : il confie seize cens chevaux de son avant-garde au prince de Hombourg, avec ordre de ne rien engager, mais de reconnoître l'ennemi. Ce prince part ; & après avoir traversé un bois, il voit les troupes Suédoises campées entre les villages de Hackenberg & de Tornow, ayant un marais à leur dos, le pont de

Fehrbellin au - delà de leur droite , & une plaine rase devant leur front : il pousse les grandes gardes , les poursuit & les mene battant jusqu'au gros de leur corps ; les troupes sortent en même tems de leur camp , & se rangent en bataille : le prince de Hombourg , plein d'un courage brillant , s'abandonne à sa vivacité , & engage un combat qui auroit eu une fin funeste , si l'électeur averti du danger dans lequel il se trouvoit , ne fût accouru à son secours.

FREDERIC Guillaume , dont le coup-d'œil étoit admirable & l'activité étonnante , fit dans l'instant sa disposition : il profita d'un tertre pour y placer sa batterie ; il en fit faire quelques décharges sur les ennemis : l'infanterie Suédoise en fut ébranlée : & lorsqu'il vit qu'elle commençoit à flotter , il fondit avec toute sa cavalerie sur la droite des ennemis , l'enfonça & la défit : les régimens Suédois du corps d'Ostrogothie furent entierement taillés en pièces ; la déroute de la droite entraîna celle de la gauche ; les Suédois se jetterent dans des marais où ils furent tués par les payfans , & ceux qui se sauverent , s'enfuirent par Fehrbellin , où ils rompirent le pont derriere eux.

IL est digne de la majesté de l'histoire , de rapporter la belle action que fit un écuyer de l'électeur dans ce combat : l'électeur montoit un cheval blanc : Froben son écuyer s'aperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval , qui se distinguoit

par sa couleur, que sur les autres : il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur étoit ombrageux ; & à peine ce fidele domestique l'eut-il monté quelques momens , qu'il fut tué & sauva ainsi par sa mort la vie à l'électeur.

Ce prince , qui n'avoit point d'infanterie , ne put ni forcer le pont de Fehrbellin, ni poursuivre l'ennemi dans sa fuite : il se contenta d'établir son camp sur ce champ de bataille, où il avoit acquis tant de gloire : il pardonna au prince de Hombourg, d'avoir exposé avec tant de légèreté la fortune de tout l'état, en lui disant : » Si je vous jugeois selon la rigueur des loix militaires, vous auriez mérité de perdre la vie ; mais à Dieu ne plaise que je ternisse l'éclat d'un jour aussi heureux , en répandant le sang d'un prince qui a été un des principaux instrumens de ma victoire ! »

LES Suédois perdirent deux étendarts , huit-drapeaux , huit canons , trois mille hommes , & grand nombre d'officiers , dans cette journée aussi célèbre que décisive.

DORFFLING arriva avec l'infanterie , les poursuivit le lendemain , fit beaucoup de prisonniers , & reprit avec leur bagage une partie du butin qu'ils avoient fait dans les Marches de Brandbourg. L'armée Suédoise , qui étoit fondue & réduite à quatre mille combattans , se retira par Ruppin & Wittstock , dans le duché de Mecklenbourg,

PEU de capitaines ont pû se vanter d'avoir fait une campagne pareille à celle de Fehrbellin : l'électeur forme un projet aussi grand que hardi, & l'exécute avec une rapidité étonnante : il enleve un quartier des Suédois, lorsque l'Europe le croyoit encore en Franconie : il vole aux plaines de Fehrbellin, où les ennemis s'assembloient : il rétablit un combat engagé avec plus de courage que de prudence ; & avec un corps de cavalerie inférieur & harassé des fatigues d'une longue marche, il parvient à battre une infanterie nombreuse & respectable, qui avoit subjugué par sa valeur l'Empire & la Pologne : par l'habileté de sa conduite, il laisse à juger ce qu'il auroit fait, s'il avoit été le maître d'agir en Alsace selon sa volonté : cette expédition aussi brillante que valeureuse, mérite qu'on lui applique le VENI, VIDI, VICI, de César : il fut loué par ses ennemis, béni par ses sujets ; & sa postérité date de cette fameuse journée, le point d'élévation où la maison de Brandebourg est parvenue dans la suite.

LES Suédois battus par l'électeur furent déclarés ennemis de l'Empire, pour l'avoir attaqué dans un de ses membres : s'ils avoient été secondés de la fortune, peut-être auroient-ils trouvé des alliés.

L'ÉLECTEUR, fort des secours des Impériaux & des Danois, attaqua à son tour les Suédois dans leurs provinces : il entra en Poméranie, & se rendit maître des trois principaux passages de la Pene;

LES Brandebourgeois prirent la ville de Wolgast & l'île de Wollin ; Wismar ne se rendit aux Danois, qu'après que le prince de Hombourg les eut joints avec un renfort des troupes électorales.

1676. LES intérêts qui lioient également le roi de Dannemarck & le grand électeur dans la guerre qu'ils faisoient aux Suédois, furent resserrés plus étroitement, par une alliance qu'ils conclurent ensemble au commencement de l'année 1676.

LA forte garnison que les Suédois avoient à Stralsund, incommodée du voisinage des troupes Brandebourgeoises, tenta pendant l'hiver de les déloger de l'île de Wollin : Mardefelt y passa avec un détachement Suédois, & assiégea les troupes électorales qui en défendoient la capitale. La vigilance du maréchal Dorffling leur fit payer assez cher leur entreprise : il rassembla quelques-uns de ses quartiers, passa dans l'île de Wollin, battit Mardefelt, & l'auroit entièrement défait, si le Suédois n'eut gagné ses vaisseaux en hâte, & ne se fut sauvé à Stralsund.

AU commencement de la campagne, la Baltique se vit couverte de deux puissantes flottes, qui bloquerent les Suédois dans leurs ports, & les empêcherent d'envoyer des secours en Poméranie : l'une étoit la flotte que les Hollandois envoyoient au secours des alliés, commandée par l'amiral Tromp le plus grand marin de son siècle ; & l'autre étoit celle du roi de Dannemarck, sous les ordres de

l'amiral Juhl, qui ne le cédoit guères en réputation au premier : les capres Brandebourgeois se distinguèrent même dans cette campagne , & firent des prises sur les Suédois.

CETTE nation , prévoyant qu'il lui seroit impossible de résister au nombre d'ennemis qu'elle venoit de s'attirer , hazarda quelques propositions de paix , pour détacher l'électeur de ses alliés , & peut-être même pour le commettre avec eux : voici comme la Suède s'y prit.

WANGELIN , qui avoit été fait prisonnier à Rathenau , fit quelques ouvertures , promit de grands avantages , & se servit de toutes les séductions de la politique , pour engager l'électeur à se réconcilier avec la Suède : mais Frédéric Guillaume , loin d'entrer dans aucune négociation , rejetta loin de lui des propositions aussi contraires à sa gloire.

IL se mit à la tête de ses troupes , & prit Anclam malgré l'opposition qu'y mit le général Koenigsmarck. Il tourna ensuite ses armes victorieuses vers Stettin , qu'il se contenta de bloquer , la saison étant trop avancée pour en faire le siège dans les formes.

LA campagne suivante s'ouvrit sur mer par une bataille navale , où la flotte Suédoise fut défaite par celle des Danois. Charles XI , qui n'avoit été que pupille jusqu'alors , parvenu à l'âge de majorité , commença à paroître comme roi : il se mit à la tête de son armée ; & pour son coup d'essai il gagna la

1677.

fameuse bataille de Lunden en Scanie, où Christian V fut mis en fuite, après avoir laissé six mille hommes sur la place.

LA fortune des Suédois, qui prévaloit contre le roi de Dannemarck, devenoit impuissante contre l'électeur : cette campagne de Poméranie fut pour les Suédois une des plus malheureuses.

L'ÉLECTEUR, qui pendant l'hiver avoit bloqué Stettin, fit ouvrir la tranchée le 6 de juin devant cette place : les Brandebourgeois attaquèrent cette ville par la rive gauche de l'Oder ; & les Lunebourgeois, qui s'étoient joints à l'électeur, poussèrent leurs approches du côté de la rive droite de cette rivière : le siège dura six mois de tranchée ouverte.

LES fortifications de Stettin consistoient dans des boulevarts de terre, entourés d'un fossé & défendus par une mauvaise contrescarpe ; quelques redoutes étoient ses seuls ouvrages extérieurs : selon la méthode dont on se sert pour assiéger les places à présent, cette bicoque auroit été incapable de faire une longue résistance : alors les troupes de l'électeur, accoutumées aux guerres de campagne, n'avoient point l'expérience des sièges : elles étoient excellentes pour des coups de main ; mais elles menotent peu de gros canons, peu de mortiers avec elle ; & elles manquoient sur-tout d'habiles ingénieurs.

STETTIN capitula le 14 décembre : la garnison étoit réduite à trois cens hommes, & les relations



de ces tems affûrent que les assiégeans y perdirent dix mille hommes : il paroît cependant clairement que ce nombre a été grossi, soit que ces auteurs crussent qu'un siège ne devenoit fameux qu'à proportion du monde qu'il coûtoit, soit qu'ils fussent trompés eux-mêmes par de fausses nouvelles : les plus grandes forteresses maçonnées, casematées & minées, que de grandes armées assiégent, ne coûtent pas aussi cher aux princes qui les prennent, que ce mauvais retranchement coûta, selon ces auteurs, aux Brandebourgeois.

APRÈS la prise de cette\* ville les Lunebourgeois se retirèrent chez eux.

LES avantages brillans que l'électeur remporta sur ses ennemis, ne firent pas sur la cour Impériale l'impression favorable à laquelle on devoit s'attendre : l'empereur vouloit avoir de foibles vassaux & de petits sujets, & non pas des princes riches & des électeurs puissans : comme sa politique tendoit au despotisme, il comprenoit de quelle importance il étoit de tenir les princes dans la médiocrité & dans l'impuissance : ses conseillers ( & entre'autres un certain Hocherus ) eurent même l'impudence de dire : » Qu'on voyoit à Vienne avec » chagrin, qu'un nouveau roi des Vandales s'agrandit sur les bords de la Baltique ». Ou il falloit le souffrir & se taire, ou il falloit avoir des moyens pour l'empêcher.

PENDANT que les expéditions militaires de l'é- 1678.

lecteur n'étoient qu'une suite de prospérités & de triomphes, Louis XIV donnoit des loix à l'Europe, & lui prescrivoit des conditions de paix. Par ce traité la France resta en possession de la Franche-Comté qui lui fut annexée pour jamais, d'une partie de la Flandre Espagnole, & de la forteresse de Fribourg. Après que cette paix eut été signée à Nimègue, le prince d'Orange tenta vainement de la rompre, en livrant l'inutile combat de Saint Dénys, où le duc de Luxembourg triompha malgré la ruse & la mauvaise foi de son adversaire. Les Hollandois, en faisant cette paix, avoient pensé à eux & point à leurs alliés : Frédéric Guillaume leur reprocha leur ingratitude, mais la chose étoit dès-lors sans remède.

LA France proposa à l'électeur, de rendre aux Suédois les conquêtes qu'il avoit faites sur eux, & de les indemniser des frais de la guerre : il auroit été difficile que Louis XIV eût prescrit des conditions plus humiliantes, à un prince abbattu par ses défaites : aussi l'électeur n'en voulut-il point entendre parler : ses vœux s'élevoient plus haut, & il espéroit de conserver par des traités ce qu'il avoit acquis par des combats : il gagna plus par ses négociations à la paix de Westphalie, qu'il ne gagna pendant tout le cours de sa vie par les armes & par ses nombreuses victoires.

LA guerre continua en Poméranie : les Suédois enleverent sur l'île de Rugen deux détachemens,

P'un Danois, l'autre Brandebourgeois, chacun fort de six cens hommes : & le roi de Dannemarck perdit Christiania & l'île de Blékingen.

LA fortune de l'électeur, ou ( pour mieux dire ) son habileté, n'étant assujettie à aucun hasard, parut dans cette guerre également stable : il reçut un secours de quatre mille Lunebourgeois, avec lesquels & à l'aide des vaisseaux Danois il fit une descente dans l'île de Rugen, en chassa les Suédois, & leur enleva la Fehrschantz : il s'empara tout de suite de l'île de Bornholm, passa à Stralsund, & fit bombarder cette ville avec tant de vivacité qu'elle se rendit au bout de deux jours : il termina enfin cette belle campagne par la prise de Gripswalde.

IL sembloit que la fortune se plût à fournir des occasions à ce prince, où il pût déployer ses grands talens : à peine avoit-il fini sa campagne, qu'il apprit que le général Horn étoit venu de la Livonie inonder la Prusse avec seize mille Suédois.

IL reçut cette nouvelle sans étonnement, & y remédia sans embarras : son esprit fertile en expédients lui fournissoit en foule des projets, dont il ne lui restoit à faire que le choix & l'application : il pensa & il exécuta dans le même moment : le général Gortz fut détaché avec trois mille hommes ; il arriva heureusement à Konigsberg, où il se joignit à Hohendorff, & se tint dans l'inaction jusqu'à l'arrivée de l'électeur.

POUR fortifier son parti, Frédéric Guillaume fit

une alliance défensive avec ces mêmes Hollandois, qui l'avoient abandonné avec tant de lâcheté : il les dispensa de lui payer les subsides arriérés, leur fit la cession réelle du Fort de Schenck, & n'en reçut en récompense que de frivoles garanties, que ces républicains ingrats refuserent même d'accomplir.

LES Suédois avançaient en attendant, & faisoient des progrès en Prusse : ils avoient brûlé en passant le fauxbourg de Memel, & s'étoient emparés de Tilse & d'Insterbourg ; leurs troupes s'étoient étendues, & leurs partis couroient tout le pays.

1679. L'ÉLECTEUR répara bientôt ces pertes par sa prodigieuse diligence : le 10 de janvier il part de Berlin, se met à la tête de neuf mille hommes, avec lesquels Dorffling avoit pris les devans ; il passe la Vistule le 15, précédé par la terreur de son nom, qui étoit devenu redoutable aux Suédois : Horn se confond à son approche ; il perd l'espérance de résister au vainqueur de Fehrbellin ; il se retire, & ses troupes se découragent : Görtz profite de ce trouble, le fuit, le harcele, le retarde ; & ce commencement de désordre fait perdre huit mille hommes aux Suédois : un grand nombre de payfans, qui s'étoient joints au corps de Görtz, se jetterent sur les traîneurs & sur ceux qui s'écartoient de l'armée Suédoise, les firent prisonniers, ou les massacrèrent.

L'ÉLECTEUR, qui ne perdoit pas ses momens  
dans

dans l'oïfiveté, se trouvoit fur les bords du Frifch-Haff ; il avoit fait préparer des traîneaux , fur lesquels il mit toute fon infanterie & fes troupes dans l'ordre où elles devoient combattre : la cavalerie à leurs côtés fuivoit l'électeur, qui faifoit de cette façon étrange & nouvelle fept grands milles d'Allemagne par jour ; on étoit furpris de voir cette courfe de traîneaux d'une armée fur la glace unie d'un golfe, qui deux mois auparavant avoit été couvert de vaiffeaux de toute la terre, que le commerce de la Pruffe y attiroit.

LA marche de l'électeur avec fon armée refsembloit au fpectacle d'une fête galante & fuperbe : l'électrice & toute fa cour étoient avec lui fur des traîneaux ; & ce prince étoit reçu dans tous les endroits où il paffoit, comme le libérateur de la patrie.

ARRIVÉ à Labiaw, il détacha le général Tréfenfeldt avec cinq mille chevaux, pour arrêter les Suédois & lui donner le tems de les joindre : il fit le même jour une traite confidérable fur le golfe de Courlande, & arriva le 19 de janvier avec fon infanterie à trois milles de Tilfe, où les Suédois avoient leur quartier. Il apprit le même jour, que Tréfenfeldt avoit battu deux régimens des ennemis auprès de Splitter, & qu'il leur avoit pris vingt-huit drapeaux (\*) & étendards, deux paires de tim-

(\*) Ou les Suédois étoient extrêmement fondus, pour avoir eu tant de drapeaux auprès d'un corps auffi foible,

114 MEMOIRES POUR L'HISTOIRE  
bales & sept cens chariots de bagage.

LES Suédois battus par Tréfenfeldt , harcelés par Gortz , & intimidés par le voisinage de l'électeur , abandonnerent Tilsé & se retirèrent du côté de la Courlande : Gortz atteignit leur arriere-garde forte de quatorze cens hommes entre Schulzen-Krug & Guadjuc , & la défit entierement : il revint d'un côté , & Tréfenfeldt de l'autre , tous deux chargés de trophées , ramenant le butin que les ennemis avoient fait , & conduisant avec eux grand nombre de prisonniers.

LA retraite des Suédois ressembloit à une déroute : de seize mille qu'ils étoient , à peine trois mille retournerent-ils en Livonie : ils étoient entrés en Prusse comme des Romains , ils en sortirent comme des Tartares.

AINSI se termina cette expédition unique dans son espèce , dans laquelle le génie de l'électeur se déploya tout entier , où ni la rigueur de la saison dans ce climat sauvage , ni la longueur du chemin de l'Oder jusqu'aux frontieres de la Livonie , ni les fatigues , ni le nombre des ennemis , où rien enfin ne l'arrêta.

CETTE campagne si bien projetée , si bien exécutée , ne valut à l'électeur que de la réputation :

ou il s'est glissé quelque faute de nombre : j'aurois hésité de rapporter ce fait , s'il n'étoit p<sup>as</sup> constaté par différentes relations qui se trouvent dans les archives royales.

c'est la monnoye des héros, mais ce n'est pas toujours celle dont les princes se contentent.

LES ennemis de Frédéric Guillaume l'avoient attiré de l'Alsace dans la Marche, & de la Poméranie en Prusse : à peine en eut-il expulsé les Suédois, que les cris de ses sujets lui annoncerent que trente mille François sous les ordres du général Calvo, étoient entrés dans le duché de Cleves.

LOUIS XIV insistoit sur l'entier rétablissement des Suédois, & rien ne put le fléchir sur cet article : Colbert rejetta avec hauteur toutes les propositions que lui avoient faites les ministres de l'électeur.

LA partie devenoit trop inégale : l'électeur de Brandebourg & le roi de Dannemarck, qui étoient restés les seuls champions dans la lice, ne pouvoient pas l'emporter de haute-lutte sur Charles XI & sur Louis XIV ensemble : malgré la répugnance que l'électeur avoit de se désister de ses conquêtes, il fit pour quinze jours une trêve avec les François, & leur remit les villes de Wéfel & de Lipstadt jusqu'à l'entière conclusion de la paix.

CE terme s'étant écoulé sans qu'on eût pu convenir de rien, Créqui entra avec dix mille hommes dans la principauté de Minden : les Lunebourgeois l'y joignirent ; & ces troupes renfermerent conjointement entre elle & le Wéser, un corps Brandebourgeois que le général Spar commandoit : c'étoit le même régiment de dragons fait prisonnier en Al-

face , qui fut pris auprès de Minden pour la seconde fois : depuis l'électeur le supprima entièrement.

FREDERIC Guillaume abandonné par l'empereur , & ne recevant que des refus de la part des Hollandois , qui étoient bien éloignés de remplir leur garantie , résolut enfin de s'accommoder. Il envoya le baron de Meinder à Saint Germain en Laye , où la cour de France se tenoit , & où l'on convint après beaucoup de difficultés des conditions suivantes : à savoir , que le traité de Westphalie serviroit de base à cette paix ; que l'électeur auroit en propriété tous les péages des ports de la Poméranie ultérieure , avec les villes de Camin , Gartz , Greiffenberg , & Wildenbruck : il consentit de son côté à remettre les Suédois en possession de toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur eux , & à ne point assister le roi de Dannemarck ; moyennant quoi la France évacua ses provinces de Westphalie , & lui paya trois cent mille ducats , pour l'indemniser des dommages que les troupes de Créqui avoient faits dans ses états.

CETTE paix ainsi conclue & ratifiée fut mise en exécution , sans qu'aucun incident en suspendît l'accomplissement.

LE roi de Dannemarck ne tarda point à suivre l'exemple de l'électeur : il fit sa paix avec la France & la Suède à Fontainebleau ; avec cette différence , que l'électeur y trouva du moins quelques avantages , & que le roi de Dannemarck , pour avoir



attendu trop longtems, n'en profita en aucune maniere.

LA paix de Saint-Germain termina les exploits militaires de Frédéric Guillaume ; ses dernieres années furent pacifiques & s'écoulerent avec moins d'éclat : cependant son grand génie se manifesta jusque dans les moindres actions de sa vie.

LES vertus de ce prince se modifioient selon les circonstances où il se trouvoit, paroissant tantôt plus héroïques & plus sublimes, tantôt plus douces & plus secourables.

UN préjugé assez général fait que la plupart des hommes idolâtrant l'heureuse témérité des ambitieux : l'éclat brillant des vertus militaires offusque à leurs yeux la douceur des vertus civiles : ils préfèrent les Erostrates qui brûlent les temples, aux Amphions qui élevent des villes, & les victoires d'Octave au regne d'Auguste.

FREDERIC Guillaume étoit également admirable ; à la tête de ses armées où il paroissoit comme le libérateur de sa patrie, & à la tête de son conseil où il administroit la justice à ses peuples : ses belles qualités lui attiroient la confiance de ses voisins ; son équité lui avoit élevé une espèce de tribunal suprême, qui s'étendoit au-delà de ses frontieres ; & d'où il jugeoit ou concilioit des souverains & des rois : il fut choisi médiateur entre le roi de Danemarck & la ville de Hambourg. Christian V reçut cent vingt-cinq mille écus de cette ville, qui étoit

une éponge que les Danois pressoient dans le besoin : elle auroit été mise à sec sans l'appui de Frédéric Guillaume.

L'ORIENT rendit un hommage à ce prince, dont la réputation avoit pénétré jusqu'aux frontieres d'Asie. Murad Géray, cham des Tartares, rechercha son amitié par une ambassade : l'interprète du Budziak avoit un nez de bois & point d'oreilles ; & l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvroient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour.

L'ELECTEUR recherché des Tartares se fit refuser des Espagnols : cette cour lui devoit des subsides dont il ne pouvoit obtenir le payement : il envoya vers la Guinée neuf petits vaisseaux dont il s'étoit servi dans la Baltique ; & cette Escadre médiocre enleva un gros vaisseau de guerre Espagnol, qu'elle conduisit dans le port de Königsberg.

1680. ENVIRON dans ce tems Frédéric Guillaume entra en possession du duché de Magdebourg, qui fut à jamais incorporé à l'électorat de Brandebourg, après la mort du dernier administrateur, qui étoit un prince de la maison de Saxe.

L'ELECTEUR eut depuis, comme directeur du cercle de Westphalie, la commission impériale de protéger les états de l'Ost-Frise contre leur prince qui les chicanoit sur leurs privilèges : & comme il avoit le droit de succession éventuelle sur cette principauté, il profita de cette occasion pour mettre

garnison Brandebourgeoise à Gritzil, & il établit à Embden une compagnie de négocians, qui commercerent en Guinée, & y bâtirent le Grand-Friedrichsbourg.

Ces petits progrès n'étoient pas comparables à ceux de Louis XIV : ce monarque avoit fait de la paix un tems de conquêtes ; il avoit établi des chambres de réunion, qui par l'examen d'anciennes chartres & d'anciens documens, lui adjugeoient des villes & des seigneuries dont il se mettoit en possession, sous prétexte qu'ils étoient originairement des fiefs ou des dépendances de la préfecture de Strasbourg & de l'Alsace.

L'EMPIRE, épuisé par une longue guerre, se 1681.  
contenta d'en faire par écrit des reproches à Louis XIV : mais l'électeur, qui n'avoit point été compris dans la paix de Nimegue, refusa de signer cette lettre, & conclut une alliance avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanover, pour le maintien de la paix de Westphalie & de Saint-Germain.

LOUIS XIV, qui ne vouloit point être troublé 1681.  
par l'empereur ni par l'Empire dans ses conquêtes pacifiques, fit jouer des ressorts en Orient qui ne tarderent pas à mettre Léopold dans des embarras extrêmes.

IL s'en falloit de deux ans que la trêve que les Infideles avoient faite avec les Chrétiens (\*), ne fût écoulée : cependant les Turcs, appelés par les

(\*) Après la bataille de saint Gottard.

1683. protestans de Hongrie qui s'étoient révoltés contre la maison d'Autriche, vinrent avec une armée formidable jusqu'aux portes de Vienne.

LEOPOLD, qui de même que les princes de sa maison n'étoit pas guerrier, se sauva à Lintz malgré toute sa hauteur : cependant Vienne fut secourue par Jean Sobieski roi de Pologne, un des grands hommes de son siècle ; & l'empereur rentra à Vienne avec moins de gloire que de bonheur. Il ne vouloit plier, ni devant la France qui investissoit Luxembourg, ni devant le Turc qui avoit assiégé sa capitale, quoique dans l'impuissance de résister à aucun de ses ennemis. Les représentations du pape, des électeurs de Brandebourg & de Bavière, & des principaux princes de l'Allemagne, le porterent enfin à conclure une trêve avec la France, qui fut signée le 15 d'août 1684.

L'ELECTEUR fit la même année une alliance avec les cercles de la Basse-Saxe & de la Westphalie, pour leur commune défense : on y stipula que les princes qui rassembleroient les troupes confédérées, tireroient des contributions des états voisins : ces traits caractérisent trop les mœurs de ces tems là pour les omettre.

L'ELECTEUR avoit des prétentions sur les duchés de Jagerndorff, Ratibor, Oppelen, Prieg, Wolaw & Lignitz, situés en Silésie : ces duchés lui étoient dévolus en toute justice, par des traités de confraternité faits avec les princes qui les avoient possé-

dés, & confirmés par les rois de Bohême : il se flatta d'avoir trouvé une conjoncture favorable, pour demander à l'empereur qu'il fit justice à ses prétentions ; & il sollicita en même tems l'investiture de Magdebourg. Léopold, qui ne connoissoit de droits que les siens, de prétentions que celles de la maison d'Autriche, & de justice que sa fierté, accorda ce qu'il ne pouvoit pas refuser, c'est-à-dire, 1685. l'investiture du duché de Magdebourg : il fit une tentative pour obtenir deux mille hommes de troupes Brandebourgeoises, qu'il vouloit faire servir dans la guerre contre les Turcs ; mais l'électeur étoit trop mécontent de lui pour les lui accorder : deux mille Brandebourgeois se joignirent aux troupes de Sobieski, & aidèrent les Polonois à repousser les Turcs qui les attaquoient.

Tous les événemens sembloient concourir aux avantages de l'électeur. Louis XIV, dont la politique avoit protégé les protestans d'Allemagne contre l'empereur, persécuta ceux de son royaume qui étoient inquiets & remuans, & il troubla la France par la révocation du fameux édit de Nantes : il se fit une émigration dont on n'avoit gueres vu d'exemples dans l'histoire : un peuple entier sortit du royaume par esprit de parti en haine du pape, & pour recevoir sous un autre ciel la communion sous les deux espèces : quatre cens mille ames s'expatrièrent ainsi, & abandonnerent tous leurs biens pour détonner dans d'autres temples les vieux psaumes

de Clément Marot : beaucoup enrichirent l'Angleterre & la Hollande de leur industrie : vingt mille François s'établirent dans les états de l'électeur ; leur nombre répara en partie le dépeuplement causé par la guerre de trente ans : Frédéric Guillaume les reçut avec la compassion qu'on doit aux malheureux, & avec la générosité d'un prince qui encourage les possesseurs d'arts utiles à ses peuples : cette colonie prospéra toujours, & récompensa son bienfaiteur de sa protection : l'électorat de Brandebourg puisa depuis dans son propre sein une infinité de marchandises, qu'auparavant il avoit été obligé d'acheter de l'étranger.

4686. FREDERIC Guillaume s'aperçut que sa piété le brouilleroit avec Louis XIV ; & comme on regardoit en France de mauvais œil l'asile qu'il avoit accordé aux réfugiés, il contracta de nouvelles liaisons avec l'empereur, & lui envoya sous la conduite du général Schoning, huit mille hommes pour s'en servir contre les Turcs en Hongrie. Ces troupes eurent grande part à la prise de Bude ; elles acquirent une réputation distinguée à l'assaut général de cette ville, où elles entrèrent des premières : l'empereur leur refusa cependant après cette campagne des quartiers en Silésie, & elles retournerent hiverner dans la marche de Brandebourg. En récompense de ce service l'empereur céda ensuite le cercle de Swibus à l'électeur, en forme de dédommagement de ses justes prétentions.

Le refuge des François à Berlin, & les secours que l'électeur avoit accordés à l'empereur, acheverent d'indisposer Louis XIV contre lui, & il lui refusa de lui continuer le subside annuel qu'il lui payoit depuis la paix de Saint-Germain.

CEPENDANT Louis XIV violoit ouvertement la trêve qu'il avoit conclue avec l'empereur, sous prétexte de remplir l'esprit du traité de Nimegue : il s'emparoit d'un grand nombre de places de la Flandre : il prit Treves & en fit raser les ouvrages ; & l'on travailloit à force à relever les fortifications de Huningue : il soutenoit les prétentions de Charlotte princesse Palatine, épouse du duc d'Orléans ; sur quelques bailliages du Palatinat, droits auxquels elle avoit renoncé par son contrat de mariage : un voisin aussi entreprenant donna enfin l'alarme à l'Allemagne ; & les cercles de Suabe, de Franconie & du Bas-Rhin firent une alliance à Augsbourg, pour se garantir des entreprises continuelles que formoit l'ambition de ce monarque.

TANT de sujets de plaintes ne purent exciter l'empereur à s'en faire raison : la guerre des Turcs rendoit Léopold circonspect, & le gouvernement foible d'Espagne ne sortoit point de sa léthargie : nous verrons cependant dans la suite que l'élection du prince de Furstenberg, que le chapitre de Cologne fit par les intrigues de la France, obligea enfin l'empereur de rompre avec un voisin dont les entreprises ne gardoient aucunes mesures, & qui ne connoissoit aucunes bornes à sa puissance.

L'ELECTEUR ne vit point le commencement de cette guerre : il accorda pour la seconde fois sa protection à la ville de Hambourg , que le roi de Dannemarck assiégeoit en personne. Ses envoyés , Paul Fuchs & Schmettau , firent consentir Frédéric V de lever son camp de devant cette ville , & de rétablir toutes les choses sur le pied où elles étoient avant cette nouvelle entreprise. Environ dans ce tems le duc de Weissenfels s'accorda avec l'électeur , sur les quatre bailliages démembrés du duché de Magdebourg dont ce duc étoit en possession : l'électeur acheta celui de Burg pour trente-quatre mille écus , & renonça aux prétentions qu'il avoit sur ceux de Querfurt , Juterbock & Damme.

LE Nord fut sur le point d'être troublé inopinément par les différends que le roi de Dannemarck eut avec le duc de Gottorp , touchant la paix de Roschild , par laquelle le roi de Suède Charles Gustave avoit procuré à ce duc l'entière souveraineté de ses états : les Danois en haine de cette paix chasserent ce prince du Sleswick , & déclarerent qu'ils étoient résolus de conserver la possession de ce duché comme celle du Dannemarck même. L'empereur Léopold voulut se mêler de ces différends , mais le roi de Dannemarck ne consentit de s'en remettre de ses intérêts qu'entre les mains de l'électeur de Brandebourg. On tint des conférences à Hambourg & à Altena ; Frédéric V offrit au duc de Gottorp de lui céder de certains comtés , dont



les produits égaleroient les revenus du Sleswick à l'exception de la souveraineté ; le duc refusa ces offres : l'électeur n'eut point la satisfaction de conclure l'accommodement , & la mort termina sa régence glorieuse.

FREDERIC Guillaume avoit été attaqué de la 1688  
goute depuis long-tems ; cette maladie dégénéra par la suite en hydropisie : il sentit les progrès de son mal , & vit les approches de la mort avec une fermeté inébranlable : deux jours avant sa fin il fit assembler son conseil. Après avoir assisté aux délibérations , & avoir décidé toutes les affaires avec un jugement sain & une liberté d'esprit entière , il tint un discours à ses ministres , les remercia des fideles services qu'ils lui avoient rendus , & les exhorta à servir son fils avec ce même attachement : après quoi il s'adressa au prince Electoral, lui exposa les devoirs d'un bon prince , & lui fit une courte analyse de l'état où il laissoit ses affaires ; il lui recommanda affectueusement de secourir le prince d'Orange dans l'expédition qu'il méditoit sur l'Angleterre ; il insista sur-tout sur l'amour & la conservation des peuples qu'il alloit gouverner , & les lui recommanda comme un bon pere peut recommander ses enfans en mourant : il fit ensuite quelques actes de piété , & attendit tranquillement la mort : il expira le 28 d'avril 1688 , avec cette indifférence héroïque dont il avoit donné tant de marques dans le cours fortuné de ses victoires.

IL eut deux femmes, Henriette d'Orange mere de Frédéric III qui lui succéda, & Dorothee de Holstein mere des Marckgraves Philippe, Albert & Louis, & des princesses Elifabeth, Sophie & Marie Amélie.

Portrait. FREDERIC Guillaume avoit toutes les qualités qui font les grands hommes, & la providence lui fournit toutes les occasions pour les déployer. Il donna des marques de prudence dans un âge où la jeunesse n'en donne que de ses égaremens : il n'abusa jamais de ses vertus héroïques, & n'employa sa valeur qu'à défendre ses états & secourir ses alliés : il étoit prévoyant & sage, ce qui le rendoit grand politique : il étoit laborieux & humain, ce qui le rendoit bon prince : insensible aux séductions dangereuses de l'amour, il n'eut de foiblesse que pour sa propre épouse : s'il aimoit le vin & la société, c'étoit cependant sans s'abandonner à une débauche outrée : son tempérament vif & colere le rendoit sujet aux emportemens ; mais s'il n'étoit pas maître du premier mouvement, il l'étoit toujours du second ; & son cœur réparoit avec abondance les fautes qu'un sang trop facile à émouvoir lui faisoit commettre. Son ame étoit le siege de la vertu ; la prospérité n'avoit pû l'enfler, ni les revers l'abattre : magnanime, débonnaire, généreux, humain, il ne démentit jamais son caractère : il devint le restaurateur & le défenseur de sa patrie, le fondateur de la puissance du Brandebourg, l'arbitre de ses égaux,

l'honneur de sa nation ; & pour le dire enfin en un mot, sa vie fait son éloge.

DANS ce siècle trois hommes attirerent sur eux l'attention de toute l'Europe ; Cromwel, qui usurpa l'Angleterre & couvrit le parricide de son roi d'une modération apparente & d'une politique soutenue ; Louis XIV, qui fit trembler l'Europe devant sa puissance, protégea tous les talens, & rendit sa nation respectable dans tout l'univers ; Frédéric Guillaume, qui avec peu de moyens fit de grandes choses, se tint lui seul lieu de ministre & de général, & rendit florissant un état qu'il avoit trouvé enseveli sous ses ruines. Le nom de GRAND n'est dû qu'à des caracteres héroïques & vertueux : Cromwel, dans sa profonde politique, fut souillé des crimes de son ambition ; ce seroit donc avilir la mémoire de Louis XIV & de Frédéric Guillaume, que de mettre leur vie en opposition avec celle d'un tyran heureux.

Com-  
parai-  
son.

CES deux princes étoient regardés, chacun dans sa sphere, comme les plus grands hommes de leur siècle : leur vie fournit des événemens dont la ressemblance est frappante, & d'autres dont les circonstances en éloignent les rapports : comparer ces princes en fait de puissance, ce seroit mettre en parallele les foudres de Jupiter & les fleches de Philoctete : examiner leurs qualités personnelles en faisant abstraction des dignités, c'est mettre en évidence que l'ame & les actions de l'électeur n'étoient pas inférieures au génie & aux exploits du monarque.

ILS avoient tous les deux la phyfionomie prévenante & heureufe, des traits marqués, le nez aquilin, des yeux où fe peignoient les fentimens de leur ame, l'abord facile, l'air & le port majefteux. Louis XIV, étoit plus haut de taille ; il avoit plus de douceur dans fon maintien, & l'expreflion plus laconique & plus nerveufe : Frédéric Guillaume avoit contracté aux univerfités de Hollande un air plus froid & une éloquence plus diffuse. Leur origine eft également ancienne : mais les Bourbons comptoient au nombre de leurs aïeux plus de fouverains que les Hohen-zollern : ils étoient rois d'une grande monarchie, qui avoit eu longtems des princes parmi leurs vaffaux : les autres étoient électeurs d'un pays peu étendu, & alors dépendant en partie des empereurs.

LA jeunefle de ces princes eut une deftinée à peu près femblable : le roi mineur, pourfuivi dans fon royaume par la fronde & les princes de fon fang, fut d'une montagne éloignée le fpectateur de ce combat, que fes fujets rebelles livrerent à fes troupes au fauxbourg S. Antoine : le prince Electoral, dont le pere avoit été dépouillé de fes états par les Suédois, fugitif en Hollande, fit fon apprentiffage de la guerre fous le prince Frédéric Henri d'Orange, & fe diftingua aux fiéges du Fort de Schenk & de Bréda. Louis XIV, parvenu à la régence, foumit fon royaume par le poids de l'autorité royale : Frédéric Guillaume, fuccédant à fon pere dans un pays envahi,

envahi, reentra en possession de son héritage à force de politique & de négociations.

RICHELIEU ministre de Louis XIII, étoit un génie du premier ordre : des mesures prises de longue main, soutenues avec courage, jetterent les fondemens solides de grandeur, sur lesquels Louis XIV n'eut qu'à bâtir. Schwartzemberg ministre de George Guillaume étoit un traître, dont la mauvaise administration contribua beaucoup à plonger les états de Brandebourg dans l'abîme où les trouva Frédéric Guillaume lorsqu'il parvint à la régence. Le monarque François est digne de louange, pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu lui avoit préparé : le héros Allemand fit plus, il se fraya le chemin seul.

Ces princes commanderent tous deux leurs armées : l'un ayant sous lui les plus célèbres capitaines de l'Europe ; se reposant de ses succès sur les Turennes, les Condés, les Luxembourgs ; encourageant l'audace & les talens, & excitant le mérite par l'ardeur de lui plaire ; il aimoit plus la gloire que la guerre ; il faisoit des campagnes par grandeur ; il assiégeoit des villes, mais il évitoit les batailles ; il assista à cette campagne fameuse dans laquelle ses généraux enleverent toutes les places de Flandre aux Espagnols, à la belle expédition par laquelle Condé assujettit la Franche-comté en moins de trois semaines à la France ; il encouragea ses troupes par sa présence lorsqu'elles passèrent le rhin au fameux

gué du Tolhuys, action que l'idolatrie des courtisans & l'enthousiasme des poètes fit passer pour miraculeuse. L'autre, n'ayant qu'à peine des troupes, & manquant de généraux habiles, suppléa lui seul par son puissant génie aux secours qui lui manquoient. Il formoit ses projets & les exécutoit : s'il pensoit en général, il combattoit en soldat ; & par rapport aux conjonctures où il se trouvoit, il regardoit la guerre comme sa profession. Au passage du rhin j'oppose la bataille de Warsovie, qui dura trois jours, & dans laquelle le Grand Electeur fut un des principaux instrumens de la victoire : à la conquête de la Franche-comté j'oppose la surprise de Rathe-naw & la bataille de Fehrbellin, où notre héros à la tête de cinq mille cavaliers défit les Suédois & les chassa audelà de ses frontieres : & si ce fait ne paroît pas assez merveilleux, j'y ajoute l'expédition de Prusse, où son armée vola sur une mer glacée, fit quarante milles en huit jours, & où le nom seul de ce grand prince chassa (pour ainsi dire sans combattre) les Suédois de toute la Prusse.

LES actions du monarque nous éblouissent par la magnificence qu'il y étale, par le nombre de troupes qui concourent à sa gloire, par la supériorité qu'il acquiert sur tous les autres rois, & par l'importance des objets intéressans pour toute l'Europe. Celles du héros sont d'autant plus admirables, que son courage & son génie y font tout ; qu'avec peu de moyens il exécute les entreprises les plus difficiles.

& que les ressources de son esprit se multiplient à mesure que les obstacles augmentent.

LES prospérités de Louis XIV ne se soutinrent que pendant la vie des Colberts, des Louvois, & des grands capitaines que la France avoit portés : la fortune de Frédéric Guillaume fut toujours égale, & l'accompagna tant qu'il fut à la tête de ses propres armées. Il paroît donc que la grandeur du premier étoit l'ouvrage de ses ministres & de ses généraux, & que l'héroïsme du second n'appartenoit qu'à lui-même.

LE roi ajouta par ses conquêtes la Flandre, la Franche-comté, l'Alsace, & en quelque façon l'Espagne à sa monarchie, en attirant sur lui la jalousie de tous les princes de l'Europe : l'électeur acquit par ses traités la Poméranie, le Magdebourg, le Halberstadt & Minden, qu'il incorpora au Brandebourg; & il se servit de l'envie qui déchiroit ses voisins, de sorte qu'ils devinrent les instrumens de sa grandeur.

LOUIS XIV étoit l'arbitre de l'Europe par sa puissance, qui en imposoit aux plus grands rois : Frédéric Guillaume devint l'oracle de l'Allemagne par sa vertu, qui lui attira la confiance des plus grands princes. Pendant que tant de souverains portoient impatiemment le joug du despotisme que le roi de France leur imposoit, le roi de Danhemarck & d'autres princes soumettoient leurs différends au tribunal de l'électeur, & respectoient ses jugemens équitables.

FRANÇOIS I avoit essayé vainement d'attirer les beaux-arts en France : Louis XIV les y fixa ; sa protection fut éclatante ; le goût attique & l'élégance Romaine renâquirent à Paris ; Uranie eut un compas d'or entre ses mains ; Calliope ne se plaignit plus de la stérilité de ses lauriers ; & des palais somptueux servirent d'asile aux Muses. George Guillaume fit des efforts inutiles pour conserver l'agriculture dans son pays ; la guerre de trente ans , comme un torrent ruineux , dévasta tout le nord de l'Allemagne : Frédéric Guillaume repeupla ses états ; il changea des marais en prairies , des déserts en hameaux , des ruines en villes ; & l'on vit des troupeaux nombreux dans des contrées où il n'y avoit auparavant que des animaux féroces. Les arts utiles sont les aînés des arts agréables : il faut donc nécessairement qu'ils les précèdent.

LOUIS XIV mérita l'immortalité pour avoir protégé les arts : la mémoire de l'électeur sera chère à ses derniers neveux , parce qu'il ne désespéra point de sa patrie. Les sciences doivent des statues à l'un , dont la protection libérale servit à éclairer le monde : l'humanité doit des autels à l'autre , dont la magnanimité repeupla la terre.

MAIS le roi chassa les réformés de son royaume ; & l'électeur les recueillit dans ses états : sur cet article le prince superstitieux & dur est bien inférieur au prince tolérant & charitable : la politique & l'humanité s'accordent à donner sur ce point une



préférence entière aux vertus de l'électeur.

EN fait de galanterie, de politesse, de générosité, de magnificence, la somptuosité Françoisé l'emporte sur la frugalité Allemande : Louis XIV avoit autant d'avance sur Frédéric Guillaume, que Lucullus en avoit sur Mithridate.

L'UN donna des subsides en foulant ses peuples : l'autre les reçut en foulageant les siens. En France Samuel Bernard fit banqueroute pour sauver le crédit de la couronne : dans la Marche la banque des états paya, malgré l'irruption des Suédois, le pillage des Autrichiens, & le fléau de la peste.

Tous deux firent des traités & les rompirent ; l'un par ambition, l'autre par nécessité : les princes puissans éludent l'esclavage de leur parole par une volonté libre & indépendante : les princes qui ont peu de forces manquent à leurs engagements, parce qu'ils sont souvent obligés de céder aux conjonctures.

LE monarque se laissa gouverner vers la fin de son regne par sa maîtresse, & le héros par son épouse : l'amour-propre du genre humain seroit trop humilié, si la fragilité de ces demi-dieux ne nous apprenoit pas qu'ils sont hommes comme nous.

ILs finirent tous deux en grands hommes comme ils avoient vécu, voyant les approches de la mort avec une fermeté inébranlable, quittant les plaisirs, la fortune, la gloire & la vie avec une indifférence stoïque, conduisant d'une main sûre le gouvernail

de l'état jusqu'au moment de leur mort, tournant leurs dernières pensées sur leurs peuples qu'ils recommanderent à leurs successeurs avec une tendresse paternelle, & ayant justifié par une vie pleine de gloire & de merveilles, le surnom de GRAND qu'ils reçurent de leurs contemporains, & que la postérité leur confirme d'une commune voix.

## FREDERIC III\*, PREMIER ROI DE PRUSSE.

**F**REDERIC III naquit à Königsberg en Prusse ; le 22 de juillet 1657, de Louise Henriette d'Orange première femme du Grand Electeur : il perdit de bonne-heure sa mere, & l'électrice Dorothee lui donna des chagrins violens dans sa jeunesse : elle trouva le moyen d'aigrir l'esprit de Frédéric Guillaume contre ce fils du premier lit, qui étoit infirme, contrefait, & dont l'éducation avoit été assez négligée : l'aigreur du pere alla jusqu'au point, qu'il auroit vu sans regret passer sa succession à son second fils le prince Philippe.

ON osa soupçonner l'électrice d'avoir tenté de se défaire par le poison de son beau-fils ; mais comme on n'en apporte aucune preuve certaine, & que ce fait est avancé assez légèrement, il ne doit point

(\*) En qualité d'électeur.

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 137  
trouver place dans l'histoire : il ne faut pas fouiller  
la mémoire des grands par de telles imputations, sans  
avoir en main la conviction de ces crimes.

LES faits justifient l'électrice : Frédéric III vécut :  
il épousa en 1679, en premières nocces Elisabeth  
Henriette fille de Guillaume VI, landgrave de  
Hesse : il se remaria en 1684, après la mort de cette  
princesse, avec Sophie Charlotte fille du duc de  
Hanovre Ernest Auguste, & sœur de George qui  
depuis devint roi d'Angleterre.

L'ELECTRICE Dorothée en vouloit plutôt aux  
biens qu'à la vie de ce prince : on assure que le  
Grand Electeur s'étoit déterminé sur ses sollicita-  
tions à faire un testament, par lequel il partageoit  
toutes les acquisitions qu'il avoit faites pendant son  
regne entre ses enfans du second lit : le parti Autri-  
chien se servit habilement de ce testament pour in-  
disposer le nouvel électeur contre la France : l'em-  
pereur s'engagea d'annuller cette disposition pater-  
nelle, à condition que Frédéric III lui rendit le  
Cercle de Schwibus : nous verrons dans la suite de  
cette histoire, comment cette convention s'exé-  
cuta.

L'AVENEMENT de Frédéric III à la régence fut 1680.  
l'époque d'une nouvelle guerre : Louis XIV en fut  
l'auteur : il demandoit quelques bailliages du Pala-  
tinat, comme devant revenir à madame d'Orléans :  
il se plaignoit de l'injure que les princes Allemands  
lui avoient faite de se liguier à Augsbourg contre la

France : il déclaroit que son honneur étoit engagé à soutenir l'élection que les chanoines de Cologne avoient faite du prince de Furstenberg , à laquelle l'empereur mettoit opposition.

CETTE déclaration de guerre fut soutenue par des armées : le maréchal de Duras prit Worms , Philipsbourg & Mayence : le dauphin fit en personne les sièges de Manheim & de Franckenthal : presque tout le cours du rhin passa en moins d'une campagne sous la domination François.

1682.

L'ELECTEUR, qui chargeoit la France de tous les chagrins que sa belle-mère lui avoit donnés, à cause qu'elle avoit engagé Frédéric Guillaume par des raisons d'intérêt dans le parti de Louis XIV, étoit rempli d'une haine aveugle pour tout ce qui étoit François : les partisans de l'empereur nourrissoient soigneusement ce prince dans cette disposition, dont il ne pouvoit résulter pour eux que des avantages : ils la fomentoient encore en créant le fantôme de la monarchie universelle de Louis XIV, avec lequel ils enforceloient la moitié de l'Europe : l'Allemagne fut souvent émue par cette machine puérile, & plongée dans des guerres qui lui étoient tout-à-fait étrangères : mais comme la trempe des meilleures armes vient enfin à s'éteindre, ces argumens perdirent insensiblement la force de l'illusion ; & les princes Allemands comprirent que s'il y avoit pour eux un despotisme à craindre, ce n'étoit pas celui de Louis XIV.

DANS ces tems-là le charme étoit encore dans sa première force, & il opéra avec efficace sur un esprit préparé par ses préjugés, à en recevoir favorablement l'impression. Frédéric III se crut donc obligé de secourir l'empereur : il envoya le général Schoning avec un corps considérable sur le Haut-Rhin : les Brandebourgeois s'emparent de Rhinbergue : l'électeur prit en personne le commandement de l'armée, & il mit le siège devant Bonn : Mayence se rendit aux alliés : les troupes qui avoient pris cette ville se joignirent à celles de l'électeur, & empêchèrent Boufflers de secourir Bonn : d'Asfeld, qui en étoit gouverneur, rendit cette ville par capitulation le 12 d'octobre.

L'ELECTEUR fit encore la campagne suivante, 1690 : & continua de fournir des secours considérables aux alliés contre la France : le prince d'Orange ne commanda point cette année l'armée des alliés en Flandre : son ambition l'occupoit ailleurs, comme nous l'allons dire, d'objets qui lui étoient plus personnels.

DEPUIS la mort de Cromwel, son fils Richard plus philosophe que politique, ayant renoncé à la puissance que le protecteur lui avoit laissée par son usurpation, les Anglois appellerent d'une commune voix Charles II au trône de son pere : après sa mort, Jacques II lui succéda : Guillaume Stadthouder de Hollande, qui avoit épousé sa fille aînée nommée Marie, profita de l'indisposition de la nation An-

gloise contre son roi, dont le crime principal étoit d'être catholique : il s'étoit formé de longue main en Angleterre un parti considérable contre son roi : ce parti éclata peu de tems après la mort du **Grand Electeur** : & ce fut alors que le prince d'Orange entreprit de détrôner son beau-pere, & ne voulut devoir qu'à ses armes ce que ses intrigues tarديوient trop à lui procurer. Un Juif d'Amsterdam nommé Schwartzau lui prêta deux millions pour cette expédition, en lui disant : « Si vous êtes heureux, je sais » que vous me les rendrez ; si vous êtes malheureux, » je consens de les perdre. »

**GUILLAUME** passa avec cette somme en Angleterre, détrôna le roi Jacques, battit le parti des opposans, & devint en quelque façon souverain légitime de ces trois royaumes, par l'approbation du peuple qui sembla autoriser son usurpation. Jacques, qui n'avoit pu se faire considérer sur le trône, ni regner sur une nation dont il devoit respecter les privilèges, laissa échaper le sceptre de ses mains ; & poursuivi par ses propres enfans qui lui avoient arraché la couronne, il se réfugia en France, où sa dignité & ses malheurs ne purent le faire estimer.

1691.

LE nouveau roi d'Angleterre prit le commandement de l'armée des alliés : il gouvernoit l'Europe par ses intrigues, en excitant la jalousie de tous les princes contre la puissance de Louis XIV qu'il haïssoit : le monde étoit armé & en guerre, pour lui conserver le despotisme avec lequel il gouver-

noit les Provinces-unies , qu'il auroit perdues en tems de paix : on l'appelloit LE ROI DE HOLLANDE , & LE STADTHOUDER D'ANGLETERRE : malheureux à la guerre où il fut presque toujours battu , fécond en ressources & vigilant à réparer ses pertes , c'étoit l'hydre de la fable , qui se reproduisoit sans cesse : il étoit aussi respecté de ses ennemis après ses défaites , que Louis XIV l'étoit après ses victoires.

IL eut une entrevue avec l'électeur au sujet des intérêts politiques du tems : les caractères de ces princes étoient trop différens , pour qu'il résultât quelque chose d'important de leurs délibérations : Guillaume étoit froid , simple dans ses mœurs & rempli de choses solides : Frédéric III étoit impatient , préoccupé de sa grandeur , réglant ses moindres actions sur l'exact compas du cérémonial & sur les nuances des dignités : un fauteuil & une chaise à dos penferent brouiller ces princes pour jamais : cependant quinze mille Brandebourgeois joignirent l'armée de Flandre que le roi Guillaume commandoit , & l'électeur envoya un autre secours considérable à l'empereur contre les infidèles : ces troupes se distinguèrent à la bataille de Salanckemen , que le prince Eugène gagna sur les Turcs.

LE roi Guillaume , ou moins heureux ou moins habile , perdit en Flandre les batailles de Leufen & de Landen. 1692.

LE duc Ernest Auguste de Hanovre , beau-pere 1693.

de Frédéric III, fournit de son côté à l'empereur un corps de six mille hommes pour la guerre de Hongrie, & en récompense de ce secours il obtint la dignité électoral : la création de ce neuvième électorat rencontra beaucoup d'oppositions dans l'empire : il ne se trouva que les électeurs de Brandebourg & de Saxe qui l'appuyèrent ; mais l'empereur qui avoit besoin de secours réels, ne crut pas les acheter trop cher en les payant par des titres frivoles.

1694. IL sembloit que cette époque favorisât l'ambition des princes de l'Europe. A peu près dans le même tems que le prince d'Orange mit la couronne d'Angleterre sur sa tête, Ernest duc de Hanovre devint électeur : Auguste électeur de Saxe se frayoit le chemin au trône de Pologne ; & Frédéric III rouloit déjà dans sa tête le projet de sa royauté.

COMME c'est une des actions principales de la vie de ce prince ; que cet événement est des plus importans pour la maison de Brandebourg, & qu'il sert de nœud à la politique de Frédéric III, il est nécessaire que nous exposions ici ce qui y donna lieu, par quels moyens on l'exécuta, & tous les détails qui influèrent sur ce projet & sur cette négociation.

L'AMBITION de Frédéric III se trouvoit renforcée, tant par son état que par ses possessions : sa foiblesse ne lui permettoit pas de s'agrandir aux dépens de ses voisins, aussi forts & aussi puissans.



que lui : il ne restoit de ressources à ce prince que l'ensûre des titres pour suppléer à l'intrinsèque de la puissance , & par ces raisons tous ses vœux se tournerent du côté de la royauté.

ON trouve dans les archives un mémoire raisonné, qu'on attribue au pere Vota Jésuite ; il roule sur le choix des titres de roi des Vandales ou de roi de Prusse , & sur les avantages que la maison de Brandebourg retirera de sa royauté : on crut même que c'étoit ce Jésuite qui avoit inspiré à Frédéric III l'idée de cette nouvelle dignité. On s'abuse d'autant plus que sa Société ne pouvoit prendre aucun intérêt à l'agrandissement d'un prince Protestant : il est plus naturel de croire que l'élévation du prince d'Orange & les espérances d'Auguste de Saxe avoient donné de la jalousie à Frédéric III ; & excité en lui l'émulation de se placer sur un trône à leur exemple : on se trompe toujours, si l'on cherche hors des passions & du cœur humain les principes des actions des hommes.

Ce projet étoit si difficile dans son exécution ; qu'il parut chimérique au conseil de l'électeur. Ses ministres Danckelmann & Fuchs se récrioient sur la frivolité de l'objet, sur les obstacles insurmontables qu'ils prévoyoit à le faire réussir , sur le peu d'utilité qu'on devoit s'en promettre , & sur la pesanteur du fardeau dont on se chargeoit par une dignité onéreuse à soutenir, qui dans le fond ne rapporteroit que de vains honneurs : mais toutes ces raisons ne

purent rien sur l'esprit d'un prince amoureux de ses idées, jaloux de ses voisins, & avide de grandeur & de magnificence.

DANCKELMANN data sa disgrâce de ce jour : il fut envoyé à Spandaw dans la suite du tems, pour avoir dit ses sentimens avec hardiesse, & pour avoir montré la vérité avec trop peu d'adoucissement à une cour corrompue par la flatterie, & contredit un prince vain dans les projets de sa grandeur. Heureux sont les princes, dont les oreilles moins délicates aiment la vérité, lors même qu'elle est prodiguée par des bouches indiscrètes ! Mais c'est un effort de vertu dont peu d'hommes sont capables.

A la faveur de Danckelmann succéda un jeune courtisan, qui n'avoit de mérite qu'une connoissance parfaite des goûts de son maître ; c'étoit le baron de Colbe, depuis comte de Wartenberg : sans avoir ces qualités brillantes qui enlèvent les suffrages, il possédoit l'art de la cour, qui est celui de l'assiduité, de la flatterie, & en un mot de la bassesse : il entra aveuglément dans les vûes de son maître, persuadé que servir ses passions c'étoit affermir sa fortune particulière.

COLBE n'étoit pas assez simple pour ne pas s'apercevoir qu'il avoit besoin d'un guide habile dans sa nouvelle carrière : d'Ilgon secrétaire dans le bureau des affaires étrangères gagna sa confiance, & le dirigea avec tant de sagesse que Colbe fut déclaré premier ministre, & qu'il fut mis à la tête du département des affaires étrangères.

FREDERIC III n'étoit en effet flatté que par les dehors de la royauté, par le faste de la représentation, & par un certain travers de l'amour-propre qui se plaît à faire sentir aux autres leur infériorité. Ce qui fut dans son origine l'ouvrage de la vanité, se trouva dans la suite un chef-d'œuvre de politique : la royauté tira la maison de Brandebourg de ce joug de servitude où la maison d'Autriche tenoit alors tous les princes d'Allemagne. C'étoit une amorce que Frédéric III jettoit à toute sa postérité, & par laquelle il sembloit lui dire : « Je vous ai acquis un  
« titre, rendez vous en digne ; j'ai jetté les fonde-  
« mens de votre grandeur, c'est à vous d'achever  
« l'ouvrage ». Il employa toutes les ressources de l'intrigue, & fit jouer tous les ressorts de la politique pour conduire son projet jusqu'à sa maturité : c'étoit un préalable dans cette affaire, de s'assurer des bonnes dispositions de l'empereur : son approbation entraînoit les suffrages de tout le corps Germanique. Pour prévenir favorablement l'esprit de ce prince, l'électeur lui remit le cercle de Schwibus, & se contenta de l'expectative qu'on lui donna sur la principauté de Frise & la baronie de Limbourg, sur lesquelles la maison Electorale avoit d'ailleurs des droits incontestables. Par les mêmes principes les troupes Brandebourgeoises servirent dans les armées Impériales en Flandre, sur le Rhin & en Hongrie : les intérêts de l'électeur, qui n'avoit directement ni indirectement part à ces guerres, auroient

été plutôt d'observer une exacte neutralité. Quoique Frédéric III eût préparé tous les moyens qui devoient mettre la dignité royale dans sa maison, il ne pouvoit pas poursuivre ce dessein en le brusquant, & il falloit attendre que les conjonctures le favorisassent : nous verrons dans la suite comment tous les événemens concoururent à lui en faciliter l'exécution.

PENDANT que l'Europe étoit déchirée par des guerres violentes, il accommoda, à l'exemple de son pere, les ducs de Mecklenbourg-Schwerin & de Strelitz, qui avoient entre eux des démêlés touchant la succession.

IL fonda l'université de Halle & y attira d'habiles professeurs ; & afin de faciliter le commerce que cette ville fait de ses sels, il fit construire de belles éclufes sur le Sallé, qui la rendirent plus navigable.

BERLIN vit alors une ambassade qui parut d'autant plus extraordinaire, qu'un nommé le Fort représentoit l'ambassadeur Moscovite, & qu'il avoit à sa suite le Czar Pierre Aléxiowitz.

CE jeune Prince s'étoit aperçu à force de génie, qu'il étoit un barbare & que sa nation étoit sauvage : il sortit alors pour la première fois de ses états, ayant formé le noble projet de s'instruire, & de rapporter dans le sein de sa patrie les lumières de la raison & l'industrie qui lui manquoient. La nature avoit fait de ce prince un grand homme, mais un défaut total d'éducation

d'éducation l'avoit laissé sauvage : de-là résultoit sans cesse dans sa conduite un mélange extraordinaire d'actions véritablement grandes & de singularités, de reparties spirituelles & de manières grossières, de desseins salutaires & de vengeances cruelles. Il se plaignoit lui-même de ce que parvenant à policer sa nation, il ne pouvoit encore dompter sa propre férocité. En morale c'étoit un phénomène bizarre, qui inspiroit l'admiration & l'horreur. Pour ses sujets c'étoit un orage, dont la foudre abattoit les arbres & les clochers, & dont la pluie rendoit les contrées fécondes. De Berlin il se rendit en Hollande, & de-là en Angleterre.

L'EUROPE s'acheminoit dès-lors à grands pas vers la paix générale : les alliés étoient rebutés du mauvais succès de leurs armes ; & Louis XIV qui voyoit Charles II roi d'Espagne sur son déclin & d'un tempérament à ne pas promettre une longue vie, se prêta facilement à la paix. Quoiqu'il rendit ses conquêtes presque sans restriction, il sacrifia ces avantages passagers à des desseins plus durables ; il avoit besoin de la paix pour faire les préparatifs d'une guerre, dont l'objet étoit de la dernière importance pour la maison de Bourbon : la paix fut conclue à Ryswick ; & l'électeur, qui n'avoit concouru à cette guerre que par complaisance, n'en retira non plus aucun avantage.

DANS le nord, Auguste de Saxe obtint la couronne de Pologne par une seconde élection, qui

1658.

l'emporta sur celle du prince de Conti par les soins de Fléming son ministre & son général, par l'approche de ses troupes, & par ses libéralités réelles plus efficaces que les magnifiques promesses du cardinal de Polignac. Le nouveau roi de Pologne s'étoit  
 1699. épuisé par ses dépenses, ce qui l'obligea de vendre à Frédéric III l'advocatie de l'abbaye de Quedlinbourg & du Petersberg de Halle.

L'ELECTEUR profita des troubles de la Pologne; & s'empara d'Elbing pour se rembourser d'une somme que les Polonois lui devoient: on moyenna un accommodement, par lequel les Polonois lui engagèrent une couronne & des bijoux Russiens qui sont encore conservés à Königsberg. Après quoi l'électeur fit évacuer la ville, & conserva du consentement de la république la possession du territoire d'Elbing.

1700. L'EUROPE ne tarda pas à être agitée par des troubles nouveaux au commencement de ce siècle, à cause de la succession de Charles II roi d'Espagne qui vint à mourir: la maison de Bourbon & celle d'Autriche se la disputoient.

ON avoit essayé de prévenir les guerres sanglantes auxquelles cette succession devoit donner lieu.

LOUIS XIV étoit convenu d'abord d'un traité de partage avec les puissances maritimes: Charles II indigné de ce traité, avoit institué par un testament le jeune prince Electoral de Bavière son neveu héri-

tier de tous ses états : mais toutes les espérances furent trompées , le prince de Baviere mourut : on fit un second traité de partage qui n'eut pas plus lieu que le premier : le destin de l'Europe étoit d'avoir la guerre.

L'EMPEREUR protestoît contre tout partage ; il soutenoit l'indivisibilité de la monarchie Espagnole , & prétendoit qu'étant d'une même maison divisée en deux branches , elles avoient droit de succéder l'une à l'autre , celle d'Espagne à celle d'Autriche , & celle d'Autriche à celle d'Espagne. L'empereur Léopold & Louis XIV étoient au même degré : tous deux petits-fils de Philippe III , tous deux avoient épousé des filles de Philippe IV : le droit d'aînesse étoit dans la maison de Bourbon , & Louis XIV fondoit principalement ses droits sur ce fameux testament de Charles II que le cardinal Portocarrero & son confesseur lui firent signer agonisant & d'une main tremblante : ce testament changea la face de l'Europe.

LOUIS XIV céda ses droits au second de ses fils Philippe d'Anjou , espérant d'applanir par le choix de ce prince éloigné du trône de France , les difficultés & les obstacles que la jalousie de l'Europe pourroit porter à sa grandeur : Philippe passa en Espagne ; il fut reconnu roi par tous les princes , à l'exception de l'empereur Joseph.

Au commencement de cette guerre la France étoit au comble de sa grandeur : elle se voyoit vic-

torieuse de tous ses ennemis : la paix de Ryswick faisoit l'éloge de sa modération : Louis XIV déployoit dans l'univers entier sa splendeur & sa magnificence : il étoit craint & respecté : la France étoit comme un athlète préparé seul au combat, qu'il entroît dans une lice où il ne paroïssoit encore aucun adversaire : rien n'étoit épargné pour les préparatifs des armemens de mer & de terre également nombreux : dans ses plus violens efforts cette monarchie entretenoit quatre cens mille combattans : mais les grands généraux étoient morts, & il se trouva avant que le mérite de Villars se fût fait connoître, que la France avoit huit cens mille bras, mais point de tête : tant il est vrai de dire que la fortune des états ne dépend souvent que d'un seul homme !

LA maison d'Autriche étoit bien éloignée de se trouver dans une situation aussi heureuse : elle étoit presque épuisée par les guerres continuelles qu'elle avoit soutenues : son gouvernement étoit dans la langueur & dans la foiblesse : & cette puissance jointe au corps Germanique ne pouvoit rien sans le secours des Hollandois & des Anglois : mais avec moins de ressources & de troupes que la France, elle avoit à la tête de ses armées le prince Eugène de Savoie.

LE roi Guillaume, qui gouvernoit l'Angleterre & la Hollande, étoit dans l'engourdissement de la surprise en apprenant la mort de Charles II, & il reconnut le duc d'Anjou roi d'Espagne par une espèce de précipitation : mais dès que la réflexion



P'eût ramené à son flegme naturel , il se déclara pour la maison d'Autriche , parce que la nation Angloise le vouloit , & que son intérêt sembloit le demander.

LE nord étoit lui-même plongé dans la guerre que Charles XII portoit en Dannemarck : la jeunesse de ce prince avoit inspiré à ses voisins l'audace de l'attaquer, mais ils trouverent un héros qui joignoit un courage impétueux à des vengeances implacables.

FREDERIC III qui étoit en paix , prit part à la grande alliance qui se formoit contre Louis XIV dont le roi Guillaume étoit l'ame , & l'archiduc d'Autriche le prétexte : il prit des subsides afin de soulager la prodigalité de sa magnificence, & il crut que les secours qu'il fournissoit aux alliés lui frayeroient le chemin à la royauté. Par un effet étonnant des contradictions auxquelles l'esprit humain est sujet, ce prince qui avoit l'ame si fiere & si vaine, s'abaissoit à se mettre aux aumônes de princes qu'il ne regardoit que comme ses égaux : toutes les offres que lui fit la France , pour le détacher des alliés , furent inutiles : ses engagemens étoient pris , & il se trouvoit lié par des subsides, par son inclination , & par ses espérances.

CE fut dans ces conjonctures que se négocia à Vienne le traité de la Couronne , par lequel l'empereur s'engagea de reconnoître Frédéric III roi de Prusse , moyennant qu'il lui fournît un secours de dix mille hommes à ses dépens pendant le cours de

toute cette guerre ; qu'il entretînt une compagnie de garnison à Philipsbourg ; qu'il fût toujours de concert avec l'empereur dans toutes les affaires de l'Empire ; que sa royauté n'altérât en rien les obligations de ses états d'Allemagne ; qu'il renonçât au subside que la maison d'Autriche lui devoit, & qu'il promît de donner sa voix pour l'élection des enfans mâles de l'empereur Joseph, « à moins qu'il n'y eût  
« des raisons graves & indispensables qui obligeas-  
« sent les électeurs d'élire un empereur d'une autre  
« maison ».

Ce traité fut signé & ratifié : Rome cria, & Warsovie se tut : l'ordre Teutonique protesta contre cet acte & osa revendiquer la Prusse. Le roi d'Angleterre, qui ne cherchoit que des ennemis à la France, les achetoit à tout prix : il avoit besoin des secours de l'électeur dans la grande alliance, & il fut des premiers à le reconnoître : le roi Auguste, qui affermissoit sa couronne sur sa tête, y souscrivit : le Danemarck, qui ne craignoit & n'envioit que la Suède, s'y prêta facilement : Charles XII qui soutenoit une guerre difficile : ne crut pas qu'il lui convînt de chicaner sur un titre pour augmenter le nombre de ses ennemis ; & l'Empire fut entraîné par l'empereur comme on l'avoit prévu.

AINSI se termina cette grande affaire, qui avoit trouvé de l'opposition dans le conseil de l'électeur, dans les cours étrangères, chez les amis comme chez les ennemis, à laquelle il fallut une complication

de circonstances aussi extraordinaires pour qu'elle pût réussir ; qu'on avoit traitée de chimérique , & dont on prit bientôt une opinion différente. Le prince Eugène dit en l'apprenant , « Que l'empereur « devoit faire pendre les ministres qui lui avoient « donné un conseil aussi perfide ».

LE couronnement se fit l'année suivante : le roi <sup>1701.</sup> que nous appellerons désormais Frédéric I se rendit en Prusse ; & dans la cérémonie du sacre on observa qu'il se mit lui-même la couronne sur la tête : il créa en mémoire de cet événement l'ordre des chevaliers de l'Aigle noir.

LE public ne pouvoit cependant pas revenir de la prévention dans laquelle il étoit contre cette royauté : le bon-sens du vulgaire désiroit une augmentation de puissance avec une augmentation de dignité : ceux qui n'étoient pas peuple pensoient de même : il échapa à l'électrice de dire à quelqu'une de ses femmes , « Qu'elle étoit au désespoir d'aller « jouer en Prusse la reine de théâtre vis-à-vis de son « Esope ». Elle écrivit à Leibnitz : « Ne croyez pas « que je préfère ces grandeurs & ces couronnes dont « on fait ici tant de cas , aux charmes des entretiens « philosophiques que nous avons eus à Charlotten- « bourg ».

AUX pressantes sollicitations de cette princesse , se forma à Berlin l'académie royale des sciences , dont Leibnitz fut le chef : on persuada à Frédéric I qu'il convenoit à sa royauté d'avoir une académie ,

comme on fait accroire à un nouveau noble, qu'il est fiant d'entretenir une meute. On se propose de parler en son lieu de cette académie avec plus d'étendue.

LE roi s'abandonna après son couronnement au penchant qu'il avoit aux cérémonies & à la magnificence, sans plus y mettre de bornes : à son retour de Prusse il fit une entrée superbe à Berlin.

PENDANT le divertissement de ces fêtes & de ces célébrités, on apprit que Charles XII, cet Alexandre du nord, qui auroit ressemblé en tout au roi de Macédoine s'il eut eu sa fortune, venoit de remporter sur les Saxons auprès de Riga une victoire complete. Le roi de Dannemarck & le czar avoient attaqué (comme on l'a dit) ce jeune héros, l'un en Norwege & l'autre en Livonie. Charles XII força dans sa capitale le monarque Danois à faire la paix : de-là il passa avec huit mille Suédois en Livonie, défit quatre-vingt mille Russes auprès de Nerva, & battit trente mille Saxons au passage de la Dwina.

LA fuite des Saxons les entraîna vers les frontières de la Prusse. Frédéric I en fut d'autant plus inquiet, que la plus grande partie de ses troupes servoit dans les armées impériales, & que la guerre s'approchoit de son nouveau royaume. Charles XII promit cependant la neutralité pour la Prusse, en considération de l'intercession de l'empereur, de l'Angleterre & de la Hollande.

Ces années étoient l'époque des triomphes du roi de Suède : il dispoſoit en ſouverain de la Pologne : ſes négociations étoient des ordres , & ſes batailles des victoires : mais ces victoires , toutes brillantes qu'elles étoient , conſumoient les vainqueurs , & obligeoient le héros à renouveler ſouvent ſes armées. Un transport des troupes Suédoïſes ſe rendit en Poméranie : Berlin en prit l'allarme : ces troupes n'en traverſerent pas moins l'électorat , & ſe rendirent en Pologne, lieu de leur deſtination.

Le roi leva huit mille hommes de nouvelles troupes : au lieu de les employer à la ſûreté de ſes états , il les envoya en Flandre à l'armée des alliés : il ſe rendit lui-même au pays de Cleves , pour recueillir l'héritage de Guillaume d'Orange roi d'Angleterre , au trône duquel Anne ſeconde fille du roi Jacques ſuccéda.

Les droits de Frédéric I ſe fondonſent ſur le teſtament de Frédéric Henri d'Orange , qui avoit ſubſtitué ſes biens , au cas d'extinction des mâles , à ſa fille épouſe du Grand Electeur : le roi Guillaume laiffa un teſtament tout contraire en faveur du prince Friſon de Naſſau , dont les Etats-Généraux devoient être les exécuteurs. Les biens de la ſucceſſion conſiſtoient dans la principauté d'Orange , de Meeurs , & dans différentes ſeigneuries & fonds de terre ſitués en Hollande & en Zélande.

FRÉDÉRIC I menaçoit de retirer ſes troupes de la Flandre , ſi on ne lui rendoit juſtice : cette menace

persuada aux Hollandois que ses droits étoient légitimes : on parvint cependant à régler les conditions d'un accord provisionel , qui partageoit l'héritage en deux parties égales : un gros diamant fut d'abord remis à Frédéric I , & il consentit à laisser ses troupes en Flandre : Louis XIV mit le prince de Conti en possession d'Orange : le roi s'en trouva grièvement offensé : il augmenta son armée , & prit même des troupes de Gotha & de Wolfenbuttel à son service : il déclara peu après la guerre à la France , à cause que l'armée de Boufflers avoit commis quelques excès dans le pays de Cleves.

LOUIS XIV ne s'aperçut pas qu'il eût un ennemi de plus : & le nouveau roi fit en cela beaucoup pour sa passion, mais rien pour ses intérêts : il manifestoit sa haine pour la France dans toutes les occasions : il obligea le duc Antoine Ulrich de Wolfenbuttel à renoncer aux engagemens qu'il avoit pris avec Louis XIV, après que les ducs de Hanovre & de Zell eurent dissipé les troupes qu'il entretenoit au moyen des subsides François.

1702. DANS ce tems l'Angleterre faisoit des efforts prodigieux pour la maison d'Autriche : ses flottes transporterent l'archiduc Charles , qui depuis devint empereur , dans le royaume d'Espagne , qu'une armée Angloise devoit aider à lui conquérir : l'enthousiasme de l'Europe pour la maison d'Autriche surpassoit tout ce qu'on en peut imaginer.

TANT que dura la guerre de succession , les

troupes Prussiennes soutinrent avec éclat la réputation qu'elles avoient acquise sous le grand électeur : elles prirent Keyserwerth près du Rhin, & dans cette action de Hochstedt où Villars surprit & battit Stirhein, le prince d'Anhalt fit une belle retraite avec les huit mille Prussiens qu'il commandoit. Je lui ai ouï dire que lorsqu'il s'aperçut de la confusion & de la fuite des Autrichiens, il forma un quarré de ses troupes, & traversa une grande plaine en bon ordre jusqu'à un bois qu'il gagna vers la nuit, sans que la cavalerie Françoisé osât l'entamer.

Le succès des troupes Prussiennes sur le Rhin & leur bonne conduite en Suabe ne rassurèrent pas Frédéric I contre l'appréhension que lui donnoit le voisinage des Suédois : rien ne leur résistoit alors : le génie de Pierre I, la magnificence d'Auguste, étoient impuissans contre la fortune de Charles XII : ce héros étoit à la fois plus valeureux que le czar, & plus vigilant que le roi de Pologne. Pierre préféroit la ruse à l'audace ; Auguste, les plaisirs aux travaux ; & Charles, l'amour de la gloire à la possession du monde entier. Les Saxons étoient souvent surpris ou battus : les Moscovites avoient appris à leurs dépens l'art de se retirer à propos ; ils ne faisoient qu'une guerre d'incursions : les armées Suédoises étoient seules jusqu'alors assaillantes & victorieuses. Mais Charles XII, dont l'inflexible opiniâtreté ne mollissoit jamais, ne favoit exécuter ses projets que par la force : il vouloit assujettir les événemens

comme il domptoit ses ennemis. Le czar & le roi de Pologne suppléoiẽt à cet enthousiasme de valeur par les intrigues du cabinet : ils réveilloient la jalousie de l'Europe, & suscitoient l'envie contre le bonheur d'un jeune prince ambitieux, implacable dans ses haines, & qui ne savoit se venger des rois ses ennemis qu'en les détrônant.

Ces intrigues n'empêcherent pas Frédéric I qui n'avoit point de troupes à sa disposition, de conclure une alliance défensive avec Charles XII, qui avoit une armée victorieuse dans le voisinage. Frédéric I & Stanislas reconnurent réciproquement leur royauté : ce traité ne dura qu'autant que la fortune de Charles XII ne se démentit point.

1703. QUOIQUE cette alliance dût rassurer le roi, il fournit toutes ses places de la Prusse de garnisons suffisantes, & il envoya de nouveau secours à l'armée alliée en Suabe.

1704. CE fut dans cette province que les Prussiens eurent une part considérable au gain de la fameuse bataille de Hochstedt : ils étoient à la droite sous les ordres du prince d'Anhalt, & de ce corps d'armée que le prince Eugène commandoit : à la première attaque la cavalerie & l'infanterie impériale plierent devant les François & les Bavares, mais les Prussiens soutinrent le choc & enfoncerent les ennemis. Le prince Eugène vint se mettre à leur tête : piqué de la mauvaise manœuvre des Autrichiens, il dit qu'il vouloit combattre avec des braves gens, & non pas avec



des troupes qui l'âchoient le pied. C'est un fait connu que milord Marlborough prit vingt-sept bataillons & quatre régimens de dragons prisonniers dans le village de Blenheim, & que le gain de cette bataille fit perdre aux François la Baviere & la Suabe.

MILORD Marlborough se rendit à Berlin après avoir terminé cette glorieuse campagne, pour disposer Frédéric I à l'envoi d'un corps de ses troupes en Italie. Cet Anglois, qui avoit jugé des projets de Charles XII en voyant une carte géographique étendue sur sa table, pénétra facilement le caractère de Frédéric I en jettant un regard sur sa cour : il étoit rempli de soumission & de souplesse devant ce prince : il flattoit adroitement sa vanité, & s'empressoit à lui présenter l'aiguiere lorsqu'il se levait de table : Frédéric ne put lui résister, & il accorda aux flatteries du courtisan ce qu'il auroit peut-être refusé au mérite du grand capitaine, & à l'habileté du profond politique. Le fruit de cette négociation fut, que le prince d'Anhalt marcha en Italie à la tête de huit mille hommes.

LA mort de la reine Sophie Charlotte mit alors toute la cour en deuil : c'étoit une princesse d'un mérite distingué, qui joignoit tous les appas de son sexe aux graces de l'esprit & aux lumieres de la raison : elle avoit voyagé dans sa jeunesse en Italie & en France sous la conduite de ses parens : on la destinoit pour le trône de France ; Louis XIV fut

touché de sa beauté ; mais des raisons de politique firent échouer son mariage avec le duc de Bourgogne. Cette princesse amena en Prusse l'esprit de la société, la vraie politesse, & l'amour des arts & des sciences : elle fonda, comme on l'a dit plus haut, l'académie royale : elle appella Leibnitz & beaucoup d'autres savans à sa cour. Sa curiosité vouloit saisir les premiers principes des choses : Leibnitz, qu'elle pressoit un jour sur ce sujet, lui dit : « Madame, il » n'y a pas moyen de vous contenter ; vous voulez » savoir le pourquoi du pourquoi ». Charlottenbourg étoit le rendez-vous des gens de goût : toutes sortes de divertissemens & de fêtes variées à l'infini rendoient ce séjour délicieux, & cette cour brillante.

SOPHIE Charlotte avoit l'ame forte : sa religion étoit épurée, son humeur douce, son esprit orné de la lecture de tous les bons livres François & Italiens : elle mourut à Hanovre dans le sein de sa famille. On voulut introduire un ministre réformé dans son appartement : « Laissez - moi mourir ( lui dit-elle ) sans » disputer ». Une dame d'honneur qu'elle aimoit beaucoup fondeoit en larmes : « Ne me plaignez pas, » ( reprit-elle ) car je vais à présent satisfaire ma » curiosité sur les principes des choses que Leibnitz » n'a jamais pû m'expliquer, sur l'espace, sur l'infini, sur l'être & sur le néant ; & je prépare au roi » mon époux le spectacle d'une pompe funebre, où » il aura une nouvelle occasion de déployer sa » magnificence ». Elle recommanda en mourant à

Pélecteur son frere les savans qu'elle avoit protégés, & les arts qu'elle avoit cultivés. Frédéric I se consola, par la cérémonie de ses obseques, de la perte d'une épouse qu'il n'auroit jamais pû assez regretter.

EN Italie la guerre commençoit à devenir plus <sup>1706.</sup> vive : les Prussiens, que Milord Marlborough y avoit fait marcher, furent battus à Casano avec le prince Eugène, & à Calcinato lorsque le général Revenklau, qui les commandoit, y fut surpris par le grand-prieur de Vendôme.

LE prince Eugène pouvoit être battu, mais il <sup>1707.</sup> favoit réparer ses pertes en grand-homme ; & l'échec de Casano fut bientôt oublié par le gain de la fameuse bataille de Turin, auquel les Prussiens eurent une part principale.

QUOIQUE le duc d'Orléans proposât aux François de sortir de leurs retranchemens, son avis ne fut point suivi : la Feuillade & Marfin avoient des ordres de la cour qui portoient, à ce qu'on assure, de ne point hasarder de bataille : celle de Hochstedt avoit intimidé le conseil de Louis XIV.

LES François, qui auroient été du double supérieurs aux Alliés s'ils les avoient attaqués hors de leurs retranchemens, leur furent inférieurs partout ; à cause que les quartiers différens qu'ils avoient à défendre étoient d'une étendue immense, & de plus séparés par la Doire.

LES Prussiens, qui avoient l'aile gauche de l'ar-

mée des Alliés, attaquèrent la droite du retranchement François qui s'appuyoit à la Doire : le prince d'Anhalt étoit déjà au bord du fossé, & la résistance des ennemis ralentissoit la vigueur de son attaque, lorsque trois grenadiers se glissèrent le long de la Doire, & tournèrent le retranchement par un endroit où il n'étoit pas bien appuyé à cette rivière : tout d'un coup une voix s'entendit dans l'armée Française, NOUS SOMMES COUPÉS. Elle abandonne son poste, prend la fuite ; & en même tems le prince d'Anhalt escalade le retranchement, & gagne la bataille. Le prince Eugène en fit un compliment au roi : l'éloge de ses troupes devoit lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il parloit d'un prince qui devoit bien s'y connoître.

FRÉDÉRIC I fit pendant cette guerre quelques acquisitions pacifiques ; il acheta le comté de Tecklenbourg en Westphalie du comte de Solms-Braunfels ; & madame de Nemours, qui étoit en possession de la principauté de Neuchâtel, venant de mourir, le conseil d'état de Neuchâtel prit la régence, & élut quelques-uns de ses membres pour juger des prétentions que le roi de Prusse formoit d'un côté, & tous les parens de la maison de Longueville d'un autre : la principauté de Neuchâtel fut adjugée au roi comme ayant les meilleurs droits en qualité d'héritier de la maison d'Orange. Louis XIV s'éleva contre cette sentence ; mais il avoit de si grands intérêts à discuter, qu'ils firent évanouir  
devant

devant eux ces petits litiges ; & la souveraineté de Neufchatel fut assurée à la maison royale par la paix d'Utrecht.

CHARLES XII étoit parvenu alors au plus haut période de ses prospérités : il avoit détrôné Auguste de Pologne , & lui avoit prescrit les loix d'une paix dure, à Alt-Randstadt au milieu de la Saxe : le roi vouloit disposer le roi de Suède à quitter la Saxe ; il lui envoya son grand-maréchal Printz , pour le prier de ne point troubler la paix de l'Allemagne par le séjour qu'il y faisoit avec ses troupes.

CHARLES XII qui avoit d'ailleurs le dessein de quitter les états d'un prince qu'il avoit mis aux abois, pour renouveler la même scène avec le czar à Moscou, trouva mauvais que Printz lui fît de pareilles propositions, & lui demanda ironiquement : Si les troupes Prussiennes étoient aussi bonnes que les Brandebourgeoises. « Oui, sire, (lui répondit » l'envoyé) elles sont encore composées de ces » vieux soldats qui se trouverent à Fehrbellin ».

CHARLES XII obligea l'empereur, en passant par la Silésie, de restituer cent vingt-cinq églises aux Protestans de ce duché. Le pape en murmura, & n'épargna pas les protestations & les plaintes. Joseph lui répondit : « Que si le roi de Suède lui » eut proposé de se faire Luthérien lui-même, il ne » favoit pas trop ce qui en seroit arrivé ».

Ces mêmes Suédois, qui faisoient alors la terreur du nord, rétablirent avec les Prussiens & les Hano-

1708.

vriens le calme dans la ville de Hambourg, qu'une sédition populaire avoit troublé : Frédéric I y envoya quatre mille hommes pour soutenir les prérogatives des échevins & des syndics ; il eut quelques démêlés avec ceux de Cologne, à cause que la populace de cette ville avoit enfoncé les portes du Résident Prussien, qui tenoit une chapelle réformée dans sa maison : le roi fit arrêter des marchandises des négocians de cette ville, qui descendoient le Rhin & passioient par Wesel ; & il menaça d'interdire le culte catholique dans ses états, comme il en avoit usé lorsque l'électeur Palatin avoit persécuté les protestans du Palatinat. La crainte de ces représailles fit rentrer la ville de Cologne dans son devoir, & lui apprit que la tolérance est une vertu dont il est quelquefois dangereux de s'écarter.

LA cour de Frédéric I étoit alors pleine d'intrigues : l'esprit de ce prince étoit flottant entre les cabales de ses favoris, comme une mer agitée par des vents différens : ceux qui l'approchoient de plus près n'avoient que peu de génie : leurs artifices étoient grossiers, & leur manège peu adroit : tous se haïssoient & brûloient en secret du désir de se supplanter : s'ils s'accordoient, ce n'étoit que sur une égale disposition de s'enrichir aux dépens de leur maître : le prince royal avoit peine à cacher le mécontentement qu'il avoit de leur conduite.

LES marques de sa mauvaise volonté leur suggérèrent le dessein d'affermir leur crédit par un nouvel

appui : ils persuaderent au roi de passer à ses troisièmes nœces, quoiqu'il fût infirme, qu'il ne vécût que par l'art des médecins, & qu'il chicanât par un reste de tempérament un souffle de vie qu'il alloit perdre. Le maréchal de Biberstein se chargea de cette intrigue : il représenta au roi, que le prince royal n'auroit point d'enfans de son épouse fille de l'électeur George de Hanovre, quoiqu'alors même elle fût enceinte ; que le bonheur de ses peuples demandoit qu'il songeât sérieusement à affermir sa succession ; qu'il étoit encore vigoureux, & qu'après ce mariage il seroit sûr de voir passer à ses descendans cette couronne qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir. Ce même discours répété par différentes personnes, persuada ce bon prince qu'il étoit l'homme le plus vigoureux de ses états : les médecins acheverent de le déterminer au mariage, en l'assurant que son tempérament souffroit du célibat : on lui choisit une princesse de Mecklenbourg Schwerin nommée Sophie Louise, dont l'âge, les inclinations, la façon de penser, ne s'accordoient point avec les siennes : il n'eut d'agrément de cette union que la cérémonie des nœces, qui fut célébrée avec un faste asiatique : le reste du mariage ne fut que malheureux.

LA fortune se lassâ enfin de protéger les caprices de Charles XII : il avoit joui de neuf années de succès : les neuf dernières de sa vie ne furent qu'un enchaînement de revers : il venoit de rentrer vic-

1709.

torieux en Pologne avec une armée nombreuse ; chargée de trésors, & des dépouilles des Saxons.

LEIPZIG fut la Capoue des Suédois : soit que les délices de la Saxe eussent amolli ces vainqueurs, soit que la prospérité enflât l'audace de ce prince & le poussât au-delà de son but, il n'eut plus que des malheurs affreux à essuyer : il vouloit disposer de la Russie comme de la Pologne, & détrôner le czar comme il avoit détrôné Auguste.

DANS ce dessein il s'avança vers les frontieres de la Moscovie, où deux chemins le conduisoient : l'un par la Livonie où tous les secours de la Suède étoient à portée de le joindre par mer, par lequel il auroit pû s'avancer jusqu'à la nouvelle ville que le czar fondeoit alors sur les bords de la Baltique, & détruire pour jamais le lien qui devoit joindre la Russie avec l'Europe : l'autre chemin traversoit l'Ukraine, & conduisoit à Moscou par des déserts impraticables. Charles XII se détermina pour ce dernier, ou parce qu'il avoit ouï dire qu'on ne vaincroit jamais les Romains que dans Rome, ou que la difficulté de l'entreprise irritât son courage, ou parce qu'il comptoit sur Mazeppa prince des Cosaques, qui lui avoit promis de fournir son armée de vivres, & de le joindre avec un nombre considérable des siens. Le czar fut averti des intrigues de ce Cosaque ; il dissipa les troupes que Mazeppa assembloit, & s'empara de ses magasins : de sorte que, lorsque le roi de Suède arriva dans l'Ukraine,



il ne trouva que des déserts affreux au lieu d'un pays abondant en subsistances, & un prince fugitif qui venoit chercher un asile dans son camp, au lieu d'un allié puissant qui lui amenoit des secours.

Ces contre-tems ne rebuterent point Charles XII : il assiégea Pultawa, comme s'il n'eut manqué de rien : lui, qui avoit été invulnérable jusqu'alors, fut blessé à la jambe en s'amusant à reconnoître cette bicoque de trop près : son général Lowenhaupt, qui lui amenoit des vivres, des munitions & un secours de treize mille hommes, fut battu par le czar à trois reprises, & obligé dans cette nécessité de brûler les convois qu'il conduisoit : il n'arriva au camp du roi qu'avec trois mille hommes de troupes, exténués de fatigues, & qui augmentèrent dans le camp la disette qui y regnoit.

Le czar s'approcha bientôt de Pultawa ; & dans cette plaine se donna cette bataille si célèbre entre les deux hommes les plus singuliers de leur siècle.

CHARLES XII, qui jusqu'alors comme l'arbitre des destins, n'avoit rien trouvé qui arrêtât ses volontés, fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un prince blessé & porté sur des brancards. Pierre Alexiowitz, qui n'avoit été que Législateur jusqu'alors ; assisté de Mentzikow, marqua dans cette journée, qu'il possédoit les parties d'un grand capitaine, & que ses ennemis lui avoient appris à vaincre. Tout étoit fatal aux Suédois ; la blessure de leur roi qui l'empêchoit d'agir, la misère qui leur ôtoit les for-

ces pour combattre , un corps détaché qui s'égarait le jour de cette bataille décisive , le nombre de leurs ennemis , & le tems qu'ils avoient eu d'élever des redoutes & de disposer avantageusement leurs troupes. Enfin les Suédois furent battus , & perdirent par un instant décisif & malheureux le fruit de neuf années de travaux & de tant de prodiges de valeur. Charles XII fut réduit à chercher un asile chez les Turcs : ses haines implacables le suivirent à Bender , d'où il essaya vainement par ses intrigues de soulever la Porte contre les Moscovites. Il devint ainsi la victime de son inflexibilité d'esprit , qu'on auroit appelée opiniâtreté s'il n'eût pas été un héros. Après cette défaite l'armée Suédoise mit bas les armes devant le czar aux bords du Borysthene , comme l'armée Moscovite l'avoit fait devant Charles XII , aux rives de la Baltique après la bataille de Nerva.

AUGUSTE , qui vit son antagoniste renversé , se crut dégagé de sa parole & du traité d'Alt-Randstadt : il s'aboucha à Berlin avec le roi de Danemarck & Frédéric I : ensuite de quoi Auguste entra avec une armée en Pologne , & le roi de Danemarck attaqua les Suédois en Scanie : Frédéric I ; que ces Puissances ne purent ébranler , demeura neutre.

EN Pologne tous les partisans des Suédois se tournèrent du côté des Saxons : Stanislas étoit auprès de l'armée Suédoise , que Crassaw commandoit. Ce général se trouvant resserré par les Mos-

covites & les Saxons, traversa la nouvelle Marche & se rendit à Stettin, sans qu'il en pût demander la permission à Frédéric I, qui voyoit avec déplaisir ces passages & ces armées nombreuses dans son voisinage.

Le roi fit un voyage à Königsberg, où il obtint du czar qui s'y étoit rendu, qu'il rétablirait le jeune duc de Courlande, neveu de Frédéric I, dans ses états, à condition qu'il épouserait la nièce de Pierre Alexiowitz.

Ce prince ne recevoit que de bonnes nouvelles de ses troupes ; elles ne se distinguèrent pas moins en Flandre qu'en Italie : elles firent des merveilles sous le commandement du comte de Lothum, tant à la bataille d'Oudenarde qu'au siège de Lille.

Les François, découragés par le mauvais succès de leurs armes & par la perte de trois grandes batailles rangées, faisoient à la Haie des propositions de paix : mais la fermentation des esprits étoit encore trop grande, & les espérances des deux partis & leurs prétentions trop outrées pour qu'on pût parvenir à s'accorder. Si les hommes étoient capables de raison, feroient-ils des guerres si longues, si acharnées & si onéreuses, pour en revenir tôt ou tard à des conditions de paix, qui ne leur paroissent intolérables que dans les momens où la passion les gouverne, ou dans lesquels la fortune les favorise ?

Les alliés ouvrirent la campagne par la prise de Tournai & la bataille de Malplaquet, où le prince

Royal se trouva en personne : le comte de Finck eut beaucoup de part à cette victoire ; il fut le premier qui força le retranchement François avec les Prussiens ; il forma ses troupes sur le parapet ; & de-là il soutint la cavalerie Impériale, que les François repoussèrent par deux reprises, jusqu'à ce qu'un plus grand nombre de troupes se joignant aux siennes vinrent mettre le dernier sceau à cette victoire.

1710.

EN Poméranie les Suédois faisoient appréhender par leurs démonstrations qu'ils eussent dessein de pénétrer en Saxe : le roi craignit que la guerre ne se portât enfin dans ses propres états ; & dans l'intention d'assoupir les troubles du nord, il prit toutes les mesures qui pouvoient les augmenter ; il proposa l'entretien d'une armée de neutralité, mais cette armée ne s'assembla jamais : Crassaw consentit à une suspension d'armes : Charles XII, qui l'apprit protesta du fond de la Bessarabie contre toute neutralité : ce traité ébauché fut rompu, & il eut le sort de tous ces actes publics que la nécessité & l'impuissance font faire dans un tems, & que la force secondée de conjonctures favorables, rompt dans un autre.

Du côté du sud la France renoua les négociations de la paix à Gertrudenberg, & dès les premières conférences elle s'engagea à reconnoître la royauté de Prusse & la souveraineté de Neuchâtel : l'ouvrage de la paix avorta encore, & les Prussiens furent employés dans cette campagne sous le

prince d'Anhalt aux sièges d'Aire & de Douai qu'ils prirent : le roi déclara alors qu'il ne rendroit pas la ville de Gueldre où il avoit garnison , que les Espagnols ne lui payassent les subides qu'ils lui devoient : & il conserva la possession de cette ville par la paix.

DANS ce tems mourut le duc de Courlande neveu du roi : les Moscovites s'emparèrent de nouveau de la Courlande : ils prirent Elbing : mais comme le roi avoit des droits sur cette ville , un bataillon Prussien y fut mis en garnison.

LE passage & le voisinage de tant d'armées avoit porté la contagion en Prusse : la disette , qui commençoit à s'y faire sentir vivement , augmenta la violence & le venin de la peste : le roi , auquel on cachoit une partie du mal , abandonna ses peuples à leur infortune ; & tandis que ses revenus & ses subides ne suffisoient pas même à la magnificence de sa dépense , il vit périr malheureusement plus de deux cens mille ames qu'il auroit pu sauver par quelques libéralités,

LE prince royal , révolté de la dureté que son pere marquoit aux Prussiens , parla fortement aux (\*) comtes de Wartemberg & de Wittgenstein , afin de procurer des secours & des vivres à ces peuples , qui périssoient autant par la misere que par la contagion : il trouva ces ministres inflexibles ; ils lui refuserent séchement d'acheter pour dix mille écus de bled ;

(\*) Directeurs des Finances.

dont on auroit au moins pû soulager les habitans de Königsberg. Vivement piqué de ce refus, ce prince résolut de perdre ces ministres iniques : il fit jouer toutes sortes de ressorts pour les éloigner : la fortune a ses revers, la cour a ses orages. Le parti des Kamke, envieux de la faveur de Wartemberg, fut charmé d'employer le prétexte du bien public pour servir aux vues de son ambition : un jeune courtisan de cette famille, qui jouoit souvent aux échecs avec le roi, trouva le moyen de lui faire tant d'insinuations contre ces ministres, & de lui répéter si souvent la même chose, que Wittgenstein fut envoyé à la forteresse de Spandaw, & Wartemberg exilé : le roi se sépara du grand chambellan qu'il chérissoit, en fondant en larmes : Wartemberg se retira dans le Palatinat avec une pension de vingt mille écus, & il y mourut peu après sa disgrâce.

3711. DANS le nord Charles XII avoit refusé la neutralité, comme nous venons de le dire : le czar, les rois de Pologne & de Dannemarck se servirent de ce prétexte pour l'attaquer en Poméranie : Frédéric I, refusa constamment d'entrer dans cette ligue : il ne vouloit point exposer ses états aux incursions, aux ravages & aux hazards de la guerre ; & il espéra même de gagner par sa neutralité aux dissensions de ses voisins.

LE commencement des opérations ne leur fut pas favorable : les Danois leverent le siège de Wismar, & Auguste leva ceux de Stralsund & de Stettin.

PENDANT que l'Europe étoit travaillée par ces convulsions , que l'espérance, l'intérêt & l'ambition souffloient la discorde dans les cœurs des deux partis , mourut l'empereur Joseph : l'empire élut à sa place l'archiduc Charles , qui étoit alors bloqué dans Barcelone , après avoir été couronné & chassé ensuite de Madrid après la perte de la bataille d'Almanza.

LA mort de Joseph applanit le chemin à la paix générale : les Anglois , qui commençoient à se lasser de tant de dépenses , ouvroient les yeux sur l'objet de cette guerre , à mesure que les nuages de leur enthousiasme vinrent à se dissiper : ils se convinquirent que la maison d'Autriche seroit assez puissante en conservant ses pays héréditaires , le royaume de Naples , le Milanès & la Flandre ; & ils se disposèrent à tenir des conférences à Utrecht , dans le dessein de faire la paix.

LE roi , qui désiroit de terminer les démêlés de la succession d'Orange par un traité définitif , se rendit dans le pays de Cleves pour régler cette affaire avec le prince de Frise ; mais ce malheureux prince se noya au passage du Mœrdick en voulant se rendre à la Haie. En revanche Frédéric I, fit une autre acquisition par l'extinction des comtes de Mansfeldt ; ce pays fut mis en séquestre entre les mains du roi de Prusse & de l'électeur de Saxe ; la régence Prussienne se tint à Mansfeldt , & la Saxonne à Eisleben.

1712.

CEPENDANT tout s'acheminoit insensiblement à la paix ; les conférences continuoient à Utrecht : les comtes de Dohnhoff, de Metternich & de Biberstein s'y rendirent en qualité de plénipotentiaires du roi.

PENDANT qu'on tenoit ces conférences, il arriva en Angleterre une révolution dont l'Europe accusa le maréchal de Tallard, qui avoit été prisonnier à Londres : soit que ce maréchal, ou que ce qu'on appelle le hazard en fussent la cause ; le parti de milord Marlborough fut culbuté. Ceux de la nation qui désiroient la paix l'emportèrent ; le duc d'Ormond eut le commandement des troupes Angloises en Flandre, & il se sépara des alliés au commencement de la campagne : le prince Eugene, quoiqu'affoibli par la défection des Anglois, continua l'offensive : le prince d'Anhalt & les Prussiens furent chargés du siège de Landrecies : mais Villars marcha à Denain, fondit sur le camp que milord Albemarle y commandoit, & le battit avant que le prince Eugene pût le secourir : cette victoire remit au pouvoir des François Marchiennes, le Quénoi, Douai, & Bouchain.

LES alliés suivirent l'exemple des Anglois, & songerent sérieusement à la paix. L'empereur étoit le seul qui voulût continuer la guerre, soit que la lenteur de son conseil n'eût pas le tems de décider, ou que ce prince se crût assez fort pour résister seul à Louis XIV : sa condition n'en devint que plus mauvaise.



Le roi fit alors surprendre la garnison Hollandoise qui étoit à Meeurs, & maintint par la possession, les droits qu'il avoit sur cette place.

MAIS les sentimens pacifiques du sud n'influèrent point sur le nord : le roi de Dannemarck entra dans le duché de Bremen & prit Stade : le czar & le roi de Pologne tenterent une descente dans l'île de Rugen, que les bonnes mesures des Suédois firent manquer. Les alliés ne furent pas plus heureux au siège de ~~S~~Swalsund, qu'ils furent obligés de lever : Steinbock venoit de remporter une victoire sur les Saxons & sur les Danois à Gadebusch dans le Mecklenbourg ; & un renfort de dix mille Suédois étant arrivé en Poméranie, tout le pays fut délivré d'ennemis. Les Danois, obligés d'abandonner Rostock, remirent cette ville aux troupes du roi, comme directeur du cercle de la basse Saxe, mais les Suédois en délogerent les Prussiens. La neutralité du roi n'en souffrit aucune atteinte, & il continua de négocier, afin de porter les esprits à quelque conciliation, & pour conjurer les orages qui s'assembloient autour de ses Etats.

AU commencement de 1713, Frédéric I mourut d'une maladie lente, qui avoit depuis long-tems miné ses jours : il ne vit point la consommation de la paix, ni le rétablissement du repos dans son voisinage. 1713.

IL eut trois femmes : la première fut une princesse de Hesse, dont il eut une fille, mariée au prince hé-

rédaire de Hesse à présent roi de Suède : Sophie Charlotte de Hannovre, mit au monde Frédéric Guillaume qui lui succéda ; & il répudia la troisième, qui étoit une Princesse de Meklenbourg, à cause de sa démence.

Carac-  
tère.

Nous venons de voir tous les événemens de la vie de Frédéric I : il ne nous reste qu'à jeter rapidement quelques regards sur sa personne & sur son caractère. Il étoit petit & contrefait : avec un air de fierté il avoit une physionomie commune : son ame étoit comme les miroirs qui réfléchissent tous les objets qui se présentent : flexible à toutes les impressions qu'on lui donnoit, ceux qui avoient gagné un certain ascendant sur lui, savoient animer ou calmer son esprit, emporté par caprice, doux par nonchalance : il confondoit les choses vaines avec la véritable grandeur ; plus attaché à l'éclat qui éblouit, qu'à l'utile qui n'est que solide : il sacrifia trente mille hommes de ses sujets dans les différentes guerres de l'empereur & des alliés, afin de se procurer la royauté ; & il ne désiroit cette dignité avec tant d'empressement, qu'afin de contenter son goût pour le cérémonial, & de justifier par des prétextes spécieux ses fastueuses dissipations.

IL étoit magnifique & généreux : mais à quel prix n'acheta-t-il pas le plaisir de contenter ses passions ? Il trafiquoit du sang de ses peuples avec les Anglois & les Hollandois, comme ces Tartares vagabons qui vendent leurs troupeaux aux bouchers

de la Podolie pour les égorger. Lorsqu'il vint en Hollande pour recueillir la succession du roi Guillaume, il fut sur le point de retirer ses troupes de Flandre : on lui remit un gros brillant de cette succession ; & les quinze mille hommes se firent tuer au service des alliés.

LES préjugés du vulgaire semblent favoriser la magnificence des princes ; mais autre est la libéralité d'un particulier, & autre est celle d'un souverain. Un prince est le premier serviteur & le premier magistrat de l'état ; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts ; il les lève, afin de pouvoir défendre l'état par le moyen des troupes qu'il entretient, afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services & le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches & les obérés, de soulager les malheureux en tout genre & de toute espèce, afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'état en général. Si le souverain a l'esprit éclairé & le cœur droit, il dirigera toutes ses dépenses à l'utilité du public & au plus grand avantage de ses peuples.

LA magnificence qu'aimoit Frédéric I n'étoit pas de ce genre : c'étoit plutôt la dissipation d'un prince vain & prodigue : sa cour étoit une des plus superbes de l'Europe : ses ambassades étoient aussi magnifiques que celles des Portugais : il fouloit les pauvres afin d'engraisser les riches : ses favoris recevoient de fortes pensions, tandis que ses peuples étoient dans

la misere : ses bâtimens étoient somptueux, ses fêtes superbes : ses écuries & ses offices tenoient plutôt du faste asiatique, que de la dignité européenne.

SES libéralités paroissoient plutôt l'effet du hasard, que celui d'un choix judicieux ; ses domestiques faisoient leur fortune, lorsqu'ils avoient souffert des premières faillies de son emportement : il donna un fief de quarante mille écus à un chasseur qui lui fit tirer un cerf de haute ramure. La bisarrerie de sa dépense ne frappe jamais plus vivement, que lorsqu'on en compare la totalité avec celle de ses revenus, & qu'on ne fait de toute sa vie qu'un seul tableau : on est alors étonné de voir des parties d'un corps gigantesque à côté de membres desséchés qui périment : ce prince voulut engager ses domaines de la principauté de Halberstadt aux Hollandois, afin d'acheter le fameux Pit, brillant dont Louis XV fit l'acquisition du tems de la régence ; & il vendoit vingt mille hommes aux alliés, pour avoir le nom d'en entretenir trente mille.

SA cour étoit comme une grande riviere, qui absorbe l'eau de tous les petits ruisseaux : ses favoris regorgeoient de ses libéralités ; & ses profusions coûtoient chaque jour des sommes immenses, tandis que la Prusse & la Lithuanie étoient abandonnées à la famine & à la contagion, sans que ce monarque généreux daignât les secourir. Un prince avare est pour ses peuples comme un médecin qui laisse étouffer un malade dans son sang : le prodige est  
comme

comme celui qui le tue à force de le saigner.

FRÉDÉRIC I n'eut jamais d'inclinations constantes, soit qu'il se repentît de son mauvais choix, soit qu'il n'eût point d'indulgence pour les foiblesses humaines : depuis le baron de Danckelmann jusqu'au comte de Wartenberg, ses favoris eurent tous une fin malheureuse.

SON esprit foible & superstitieux avoit un attachement singulier pour le Calvinisme, auquel il auroit voulu ramener toutes les autres religions : il est à croire qu'il auroit été persécuteur, si les prêtres se fussent avisés de joindre des cérémonies aux persécutions : il composa un livre de prières, que pour son honneur on n'imprima pas.

Si Frédéric I est digne de louange, c'est pour avoir toujours conservé ses états en paix, tandis que ceux de ses voisins étoient ravagés par la guerre ; pour avoir eu le cœur naturellement bon ; & , si l'on veut, pour n'avoir pas donné d'atteintes à la vertu conjugale. Enfin il étoit grand dans les petites choses & petit dans les grandes ; & son malheur à voulu qu'il fût placé dans l'histoire entre un pere & un fils, dont les talens supérieurs le font éclipser.





DE LA  
SUPERSTITION  
ET DE LA  
RELIGION.

**J**E divise en trois parties ce morceau , qui concerne la religion & la superstition ; & je présenterai , pour plus de clarté & d'ordre , la religion sous le paganisme , sous le papisme , & sous la réforme.

ARTICLE PREMIER.

*De la religion sous le paganisme.*

**LE** Brandebourg a suivi le culte différent des divers peuples qui l'ont habité : les Teutons , qui furent ses plus anciens habitans , adoroient un dieu nommé Tuiston. César dit que c'est le Dis - pater engendré par la terre , & qui avoit lui - même un fils nommé Man.

**LE** culte que les Germains rendoient à leurs dieux , étoit proportionné à leurs mœurs simples , mais sauvages & grossières : ils s'assembloient dans des bois sacrés , chantoient des hymnes à l'honneur de leurs idoles , & leur sacrifioient même des victimes humaines.

IL n'y avoit point de contrée qui n'eût son dieu particulier : les Vandales en avoient un nommé Triglaf ; on en trouva encore un au Harlungerberg auprès de Brandebourg : il étoit représenté avec trois têtes, ce qui marquoit (\*) qu'il regnoit au ciel , sur la terre & dans les enfers : c'étoit apparemment la trinité du paganisme. Tacite rapporte que les Germains avoient un certain nombre de chevaux blancs, qu'ils croyoient être instruits des mystères de leurs dieux ; & qu'on nourrissoit pour la déesse Trigla un cheval noir , qui passoit pour l'interprète de ses volontés (†) : ces peuples adoroient aussi des serpens, & l'on punissoit de mort ceux qui en tuoient.

DANS le cinquieme siècle les Vandales abandonnerent leur patrie pour inonder la France, l'Espagne & même l'Afrique (\*) : les Saxons, qui revenoient alors d'Angleterre, firent une descente à l'embouchure de l'Elbe, & prirent possession de ces contrées entre l'Elbe, la Sprée & l'Oder, que les naturels du pays avoient abandonnées : leurs dieux & leur religion passerent avec eux dans le Brandebourg : la principale de leurs idoles s'appelloit Irmanfœule, ce qui signifie colonne d'Irman. Les savans Etymologistes d'Allemagne n'ont pas manqué de faire dériver le nom d'Irman, de Hermès, qui est le même que le Mercure des Grecs & des Egyptiens.

IL est connu à tous ceux qui sont versés dans la

(\*) Valentin Lichstadt.

(†) Alais Arentzil.

(\*) Orosë & Gregoire de Tours.

littérature Allemande , que c'est une fantaisie générale parmi leurs savans , de trouver des rapports entre les divinités de la Germanie , & celles des Egyptiens , des Grecs & des Romains.

IL n'est malheureusement que trop vrai , que l'erreur & la superstition semblent être le partage de l'humanité ; tous les peuples ont eu la même pente pour l'idolatrie ; & comme ils ont tous à peu près les mêmes passions , les effets n'ont pas manqué d'y répondre : la crainte donna le jour à la crédulité , & l'amour-propre intéressa bientôt le ciel au destin des hommes. De-là naquirent tous ces cultes différens , qui n'étoient à proprement parler que des soumissions modifiées en cent façons extravagantes , pour apaiser la colere céleste dont on redoutoit les effets. La raison humaine , altérée & abrutie par la terreur que toutes sortes de grandes calamités lui inspiroient , ne savoit à qui s'en prendre pour se rassûrer contre ses craintes : & comme les malades ont recours à tous les remèdes pour essayer s'ils n'en trouveront point un qui les guérisse , le genre humain supposa dans son aveuglement une essence divine & une vertu secourable dans tous les objets de la nature , depuis les plus sublimes jusqu'aux plus abjects : tout fut adoré. L'encens fuma pour des champignons ; le crocodile eut des autels ; les statues des grands hommes , qui les premiers avoient gouverné des nations , eurent des temples & des sacrifices ; & dans les tems où des afflictions géné-



rales défoloient un pays , la superstition redou-  
bloit.

LES savans Allemans ont raison de dire en ce sens , que la superstition est la même chez toutes les nations : mais quoiqu'elle soit en général une suite de la crédulité, elle se manifeste cependant sous des nuances variées à l'infini , & proportionnées au génie des nations. J'aurois peine à me persuader que les fables ingénieuses des Grecs , Minerve , Vénus & Apollon , eussent été connues dans ce pays du tems du paganisme : mais nos profonds etymologistes ne s'embarrassent pas des vraisemblances ; ils croient ennoblir leur mythologie , en donnant à leurs dieux des origines Grecques ou Romaines ; comme si le nom de ces peuples pouvoit rendre l'idolatrie plus respectable , & que l'extravagance des Grecs valût mieux que celle des Allemans.

IRMANSÖULE n'étoit pas le seul dieu des Saxons : on trouva sous une de leurs idoles l'inscription suivante : JE FUS AUTREFOIS LE DUC DES SAXONS , J'EN SUIS DEVENU LE DIEU. Angelus soutient qu'ils adoroient le soleil sous la forme d'une tête radieuse , & que cette idole donna son nom à la ville de Sonnenbourg où elle étoit placée : le même auteur prétend qu'ils adoroient de même Vénus représentée à demi-nue , ayant la mamelle gauche percée par une flèche , & trois Graces plus petites qu'elle qui l'entouroient : ces peuples la nommoient Magda , ce qui veut dire fille ; & Angelus assure

qu'elle donna son nom à Magdebourg où elle avoit ses autels (\*). On voyoit encore des ruines de son temple dans cette ville avant que Tilli l'eût saccagée. Ce qui paroît de plus remarquable dans le culte que les Saxons rendoient à cette divinité , étoient les jeux qu'ils célébroient en son honneur. Ils consistoient en des tournois , que faisoient tous les jeunes-gens des bourgades voisines : ils déposoient une somme d'argent entre les mains des juges , pour doter une jeune fille qui étoit donnée en mariage , comme le prix dû à celui qui l'avoit emporté à la joute. Les annales de Magdebourg témoignent que ces jeux se célébroient encore , comme des restes du paganisme , l'année 1279 , & l'année 1387.

Le luxe s'introduisit dans la religion , lorsque les richesses augmentèrent : anciennement les peuples tenoient qu'il n'étoit pas convenable de placer leurs dieux dans des temples bâtis de mains d'hommes , & ils les adoroient dans leurs bois sacrés ; mais à mesure que les mœurs s'adoucirent , leurs dieux vinrent habiter les villes (\*\*). Cependant l'ancien usage ne fut pas entièrement aboli ; car on trouve que Charlemagne défendit aux Saxons d'adorer des chênes & de les arroser du sang des victimes.

Les prêtres (†) de ces tems étoient plus artificieux & plus fourbes que le peuple : outre leur sa-

(\*) Annales de Magdebourg.

(\*\*) Linderbrock.

(†) Freinshemius & Schmidt;

cerdoce , ils exerçoient une triple charlatanerie ; ils fabriquoient des oracles , & se méloient de l'astrologie & de la médecine. Il ne falloit pas tant de ruses pour abuser ce peuple imbécille & grossier : aussi fut-il bien difficile de détruire une religion ancrée par tant de superstitions dans les esprits. Toute l'Allemagne étoit encore attachée au culte des idoles , quand Charlemagne & après lui Henri l'Oiseleur entreprirent de convertir ces peuples : après bien des efforts inutiles , ils n'y réussirent qu'en noyant l'idolatrie dans des torrens de sang humain qu'ils versèrent.

## ARTICLE SECOND.

### *Conversion des peuples au christianisme , & de l'état de la Religion Catholique dans le Brandebourg.*

LA folie de tous les peuples est d'illustrer la noblesse de leurs loix , de leurs coutumes & de leur religion , par l'antiquité de leur origine : les Allemands , non contents d'avoir dérobé leurs dieux aux Grecs , ont encore voulu passer pour aussi vieux chrétiens que les autres nations de l'Europe : ils ont trouvé dans S. Jérôme je ne sçai quel passage qui dit , à ce que Staphonius & Smitius prétendent , que l'apôtre Thomas vint prêcher l'évangile au nord de l'Allemagne : il n'y prêcha donc que l'incrédulité , car le peuple demeura payen bien long-tems après lui.

QUOI QU'ON dise, il ne se trouve aucune trace du christianisme dans le Brandebourg, que du tems de Charlemagne (\*): cet empereur, après avoir remporté différentes victoires sur les Saxons & les Brandebourgeois, vint établir son camp à Wolmerstedt (†) auprès de Magdebourg; & il n'accorda la paix à ces provinces qu'il avoit subjuguées, qu'à condition qu'elles embrasseroient le christianisme: l'impuissance de résister à un ennemi aussi redoutable, & la crainte des menaces, conduisirent ces peuples au batême, qui leur fut administré dans le camp de l'empereur: mais la sécurité les ramena tous à l'idolatrie, dès que l'empereur se fut éloigné avec son armée de leur voisinage.

L'EMPEREUR Henri l'Oiseleur triompha ensuite, à l'exemple de Charlemagne, des habitans des bords de l'Elbe & de l'Oder; & après bien du sang répandu, ces peuples furent subjugués & convertis: les chrétiens détruisirent par zèle les idoles du paganisme, de sorte qu'il ne nous en est presque resté aucun vestige: les niches de ces idoles vacantes furent remplies de saints de toute espèce; & de nouvelles erreurs succédèrent aux anciennes.

En l'année 939, l'empereur Othon I fonda les évêchés de Brandebourg & de Havelberg: il crut apparemment opposer par ce moyen une digue au débordement de l'idolatrie, à laquelle ces peuples

(\*) Dans le VIII. siècle.

(†) Henri Meibomius.

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 185  
étoient enclins ; comme les princes bâtissent des citadelles dans des villes nouvellement conquises , pour réprimer l'indocilité & la mutinerie de leurs habitans.

LE Brandebourg , une fois converti au christianisme , tomba bientôt dans l'excès du faux zèle ; il se rendit à la fois tributaire du pape , de l'empereur & du marckgrave qui le gouvernoit. Le peuple ne tarda pas à se repentir de sa sottise ; il regretta ses idoles , qui étoient des objets palpables de son culte , & qui lui étoient bien moins onéreuses que les tributs qu'il payoit tous les ans au pape qu'il ne voyoit jamais : l'amour de la liberté , la force d'un ancien préjugé , l'avantage de son intérêt , tout le ramena à ses faux dieux. Mistevoïus , roi des Vandales , se mit à la tête du parti du paganisme renaissant , & il rétablit l'ancien culte après avoir chassé le marckgrave Thierri de Brandebourg. Ce furent encore des guerriers , qui pour la troisième fois rétablirent le christianisme dans le Brandebourg : la religion catholique triomphante y parut alors sans contrainte , & entraîna après elle les plus grands scandales : les évêques étoient ignorans , cruels , ambitieux , & de plus guerriers ; ils portèrent les armes en personne contre les marckgraves & contre d'autres voisins , pillant , ravageant , brûlant les contrées , & s'arrogeant ( malgré une vie aussi souillée de crimes ) un pouvoir absolu sur les consciences.

CES défordres étoient si communs dans ces tems ; que l'histoire en fourmille d'exemples : je me contenterai d'en rapporter deux seulement (\*). En 1278, l'archevêque Gunther de Magdebourg fit la guerre à l'électeur Othon, surnommé le Sagittaire, le fit prisonnier, & l'obligea de se rançonner moyennant une somme de sept mille marcs d'argent. En 1391, l'archevêque Albert, qui étoit toujours armé, se faisoit du sieur de Bredow, qui étoit gouverneur-général de la Marche ; prit la ville de Rathenau, & pénétra le long de la Havel, le flambeau dans une main & l'épée dans l'autre, & désola ainsi tout le pays.

L'IGNORANCE crasse où vivoient ces peuples pendant le treizième siècle, étoit un terrain où la superstition devoit fructifier : aussi ne manqua-t-on pas de miracles, ni d'aucune supercherie capable d'affermir l'autorité des prêtres.

LOCKELIUS raconte gravement, que le prince Othon ayant été excommunié par l'archevêque de Magdebourg pour des raisons frivoles, se moqua des censures de l'Eglise ; mais qu'il fut bien attrapé à son tour, lorsqu'il vit que des chiens affamés ne vouloient point manger des viandes de sa table ; & il rentra en lui-même : ces chiens étoient sans doute orthodoxes ; malheureusement l'espèce en est perdue.

LES vierges miraculeuses, les images secour-

(\*) Lockelius.

bles, & les reliques des saints avoient alors une vertu toute singulière (\*) : le sang de Bélitz entre autres étoit fort renommé ; voici ce que c'étoit. Une cabaretiere de cette ville vola une hostie consacrée, & l'enterra sous un tonneau dans sa cave pour avoir meilleur débit de sa biere : elle en eut des remords, car les cabaretiers ont la conscience délicate : elle dénonça son crime au curé, qui vint en procession avec tout son attirail sacerdotal pour déterrer l'hostie. En enfonçant la pelle en terre, on vit bouillonner du sang, & tout le monde cria au miracle : l'imposture étoit trop grossière, & l'on sçut que c'étoit du sang de bœuf que la cabaretiere y avoit versé. Ces miracles ne laissoient pas que de faire impression sur l'esprit des peuples, mais ce n'en étoit pas assez (\*\*): la cour de Rome, toujours attentive à étendre sa domination à l'ombre des autels, ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient l'y conduire. Dans le XIII siècle se formerent la plupart des ordres religieux ; le pape en établit en Allemagne & dans le Brandebourg le plus qu'il put, sous prétexte d'affermir par-là les esprits dans le christianisme : les misanthropes, les fainéans, les paresseux & toutes sortes de gens qui s'étoient déshonorés dans le monde, se réfugièrent dans ces asiles sacrés : ils appauvrirent l'Etat de sujets, en se séquestrant de la société, & en re-

(\*) 1249. Annales du Brandebourg.

(\*\*) 1270.

nonçant à la bénédiction que Dieu donna à nos premiers parens : ils furent à la charge des citoyens, ne se nourrissant que d'aumônes, ou faisant des acquisitions illicites ; & quoique ces établissemens fussent également contraires aux loix de la société & de la bonne politique, le pape les introduisit dans toute l'Europe, & parvint sans opposition à lever une puissante armée de prêtres aux dépens de tous les princes, & d'entretenir de grosses garnisons dans des pays sur lesquels il n'avoit aucune souveraineté : mais dans ces tems les peuples étoient abrutis, les princes foibles, & la religion triomphante.

QUAND une fois le christianisme eut poussé de profondes racines, il produisit des fanatiques de toute espèce (\*) : la peste ravagea le Brandebourg en 1351, & c'en fut assez pour faire extravaguer la superstition : pour appaiser la colere céleste, on batifâ des Juifs par force, on en brûla d'autres, on fit des processions, des vœux aux images miraculeuses ; & l'imagination, échauffée par tant d'inventions folles ou bisares, enfanta enfin l'ordre des Flagellans : c'étoient des chrétiens mélancholiques & atrabilaires, qui se fouettoient avec des verges d'archal dans les processions publiques. Cependant le pape eut horreur de ces macérations monstrueuses, & réprouva l'ordre & ses abus.

ON tourna la dévotion du public sur des objets

(\*) Cramer, Baronius, Lockelius.



plus doux : le pape Jean XXII, établit des bureaux d'indulgences dans le Brandebourg ; les Augustins trafiquoient de ces indulgences, & en envoyoient le produit à Rome. Les miracles devinrent à la fin si fréquens (\*), que les auteurs rapportent qu'il tomba l'année 1500, une pluie de croix rouges & blanches sur tous les passans : on trouva même de ces croix dans le pain, ce qui fut regardé comme le présage d'un grand malheur.

Le siècle que Léon X illustra en Italie, y refuscitant les beaux arts & les sciences ensevelies depuis long-tems sous l'ignorance, & le mauvais goût : ce siècle, dis je, n'étoit point aussi célèbre pour les Ultramontains : l'Allemagne étoit encore plongée dans l'ignorance la plus grossière, & elle languissoit sous un gouvernement tout barbare : point de mœurs, aucunes connoissances : & la raison humaine, privée des lumieres de la philosophie, demouroit abrutie dans sa stupidité : le clergé & le peuple, dans le même cas sur ces articles, n'avoient aucun reproche à se faire.

DANS ces tems où les prêtres abusoient si grossièrement de la crédulité des hommes, où ils se servoient de la religion pour s'enrichir, où les ecclésiastiques menoient la vie la plus scandaleuse, un simple moine entreprit de réformer tant d'abus : il rendit aux hommes par son exemple, l'usage de la raison qui leur avoit été interdit pendant tant de siècles.

(\*) Lockelius, annales de Brandebourg.

cles ; & l'esprit humain, enhardi par le recouvrement de sa liberté, étendit de tous côtés la sphere de ses connoissances.

## ARTICLE TROISIEME.

### *De la Religion sous la réforme.*

Je ne considérerai point l'ouvrage de la réforme du côté de la théologie & de l'histoire : les dogmes de cette religion & les événemens qu'elle fit naître, sont si connus que ce n'est pas la peine de les répéter. Une révolution si grande & si singulière, qui changea presque tout le système de l'Europe, mérite d'être examinée avec des yeux philosophiques.

LA religion catholique, qui s'étoit élevée sur la ruine de celle des juifs & des payens, subsistoit depuis quinze siècles : humble & douce sous les persécutions, mais fière après son établissement, elle persécuta à son tour : tous les chrétiens étoient soumis au pape, qu'ils croyoient infallible, ce qui rendoit son pouvoir plus étendu que celui du souverain le plus despotique : un misérable moine s'éleva contre une puissance si solidement établie, & la moitié de l'Europe secoua le joug de Rome.

TOUTES les raisons qui contribuerent à ce changement extraordinaire, subsistant long-tems avant qu'il vînt à éclore, prépareroient d'avance les esprits

à ce dénouement : la religion chrétienne étoit si dégénérée, qu'on n'y reconnoissoit plus les caractères de son institution. Rien ne surpasseoit dans son origine la sainteté de sa morale ; mais la pente du cœur humain à la corruption en pervertit bientôt l'usage : ainsi les sources les plus pures du bien sont devenues des principes de toutes sortes de maux pour les hommes. Cette religion, qui enseignoit l'humilité, la charité & la patience, s'établit par le fer & par le feu. Les prêtres des autels, dont la sainteté & la pauvreté devoient être le partage, menerent une vie scandaleuse ; ils acquirent des richesses ; ils devinrent ambitieux ; quelques-uns furent des princes puissans. Le pape, qui originairement relevoit des empereurs, s'arrogea le pouvoir de les faire & de les déposer ; il fulmina des excommunications ; il mit des royaumes en interdit ; & il outra si prodigieusement les choses, que de quelque manière que ce fût, il falloit à la fin que le monde se révoltât contre tant d'abus.

LA religion changea ainsi que les mœurs ; elle perdit de siècle en siècle sa simplicité naturelle, & à force de fard elle devint méconnoissable : tout ce qu'on y ajouta, n'étoit que l'ouvrage des hommes ; il devoit périr comme eux. Au concile de (\*) Nicée, la divinité (†) du Fils fut déclarée égale à celle du

(\*) L'an 325.

(†) Origene & S. Justin n'étoient pas de ce sentiment ; ce dernier dit dans son dialogue pag. 316, que la grandeur du fils n'approche pas de celle du pere.

Pere ; & le Saint-Esprit, annexé à ces deux personnes ; forma la Trinité : on défendit aux prêtres de se marier par les ordonnances d'un concile de Tolède (†) ; cependant ils ne se soumirent à la volonté de l'église que dans le XIII siècle : le purgatoire prit naissance dans le VI siècle, le concile de Trente en fit depuis un dogme : le culte des images avoit été autorisé par le second concile de Nicée (§) ; & la transsubstantiation fut établie par les peres du concile de Trente (\*) : les écoles de théologie soutenoient déjà l'infailibilité du pape , depuis que les évêchés de Rome & de Constantinople se trouvoient en opposition. Quelques solitaires fonderent des ordres religieux , & rendirent toute spéculative une vie qui doit se passer en action pour le bien de la société : les couvens se multiplièrent à l'infini , & une grande partie du genre humain y fut ensevelie : enfin toutes sortes de supercheries s'inventerent pour surprendre la bonne foi du vulgaire ; & les faux miracles devinrent presque communs.

CE n'étoit pas cependant par des changemens qui regardoient l'objet de la foi, que la réforme pouvoit venir dans la religion : du nombre des gens qui pensent , la plupart tournent toute la sagacité de leur esprit du côté de l'intérêt & de l'ambition : peu combinent des idées abstraites , & encore moins

(†) Tenu l'année 400.

(§) Tenu en 781.

(\*) En 1545.

réfléchissent profondément sur des matieres aussi importantes ; & le peuple, la plus respectable, la plus nombreuse, & la plus infortunée partie de la société, suit les impressions qu'on lui donne.

IL n'en étoit pas ainsi du pouvoir tyrannique que le clergé exerçoit sur les consciences. Les prêtres dépouilloient les hommes de leurs biens & de leur liberté ; cet esclavage, qui s'appesantissoit chaque jour, excitoit déjà des murmures. L'homme le plus stupide comme le plus spirituel, dès qu'il a de la sensibilité, s'apperçoit du mal qu'il souffre ; tous tendent à leur bien-être ; ils endurent un tems, mais à la fin la patience leur échape ; & les vexations que tant de peuples souffroient, auroient immanquablement donné lieu à quelque réforme, si le clergé Romain, fortement agité par des dissensions intestines, n'eut enfin donné lui-même le signal de la liberté, en arborant l'étendart de la révolte contre le pape. Les Vaudois, les Wiclefites & les Hussites avoient déjà commencé à remuer ; mais Luther & Calvin, aussi audacieux, & nés dans des conjonctures plus favorables, consommèrent enfin ce grand ouvrage.

LES Augustins étoient en possession du trafic des indulgences ; le pape chargea les Dominicains de les prêcher, ce qui excita une querelle furieuse entre ces deux ordres : les Augustins déclamerent contre le pape ; Luther, qui étoit de leur ordre, attaqua avec véhémence les abus de l'église ; il arracha

d'une main hardie une partie du bandeau de la superstition : il devint bientôt chef de parti ; & comme sa doctrine dépouilloit les évêques de leurs bénéfices, & les couvens de leurs richesses, les souverains suivirent en foule ce nouveau convertisseur.

LA religion prit alors une forme nouvelle, & se rapprocha beaucoup de son ancienne simplicité : ce n'est point ici le lieu d'examiner s'il n'eût pas mieux valu lui laisser plus de pompe & d'extérieur, pour qu'elle en imposât davantage au peuple, qui n'est frappé & ne juge que par les sens : il paroît qu'un culte tout spirituel, & aussi nud que l'est celui des protestans, n'est pas fait pour des hommes matériels & grossiers, incapables de s'élever par la pensée à l'adoration des plus sublimes vérités.

LA réforme fut utile au monde, & surtout aux progrès de l'esprit humain ; les protestans, obligés de réfléchir sur des matieres de foi, se dépouillerent tout d'un coup des préjugés de l'éducation, & se virent en liberté de se servir de leur raison, de ce guide qui est donné aux hommes pour les conduire, & dont au moins ils devoient faire usage pour l'objet le plus important de leur vie. Les catholiques vivement attaqués furent obligés de se défendre ; les ecclésiastiques étudierent, & ils sortirent de l'ignorance crasse & honteuse dans laquelle ils croupissoient presque généralement.

S'IL n'y avoit qu'une religion dans le monde ; elle seroit superbe & despotique sans retenue ; les ecclésiastiques seroient autant de tyrans, qui exer-

tant leur sévérité sur le peuple, n'auroient d'indulgence que pour leurs crimes ; la foi , l'ambition & la politique leur asserviroient l'univers. A présent qu'il y en a plusieurs, aucune de ces sectes ne sort, sans s'en repentir, des voies de la modération : l'exemple de la réforme est un frein qui empêche le pape de se livrer à son ambition, & il craint avec raison la défection de ses membres, s'il abuse de son pouvoir ; aussi devient-il sobre d'excommunications, depuis qu'une pareille démarche lui enleva Henri VIII, & le royaume d'Angleterre. Le clergé catholique & le protestant, qui s'observent avec une disposition égale à la critique, sont obligés des deux côtés à garder au moins une décence extérieure ; ainsi tout reste en équilibre : heureux, si l'esprit de parti, le fanatisme & un excès d'aveuglement ne les précipitent jamais dans des guerres dont la fureur est le partage, & que des chrétiens ne devroient jamais se faire ! En regardant la religion simplement du côté de la politique, il paroît que la protestante est la plus convenable aux républiques & aux monarchies ; elle s'accorde le mieux avec cet esprit de liberté qui fait l'essence des premières : car dans un état où il faut des négocians, des laboureurs, des artisans, des soldats, des sujets en un mot, il est sûr que des citoyens, qui font vœu de laisser périr l'espèce humaine, deviennent pernicious.

DANS les monarchies, la religion protestante

qui ne relève de personne, est entièrement soumise au gouvernement ; au lieu que la catholique est un état spirituel, tout-puissant, fécond en complots & en artifices dans l'état temporel du prince ; que les prêtres qui dirigent les consciences, & qui n'ont de supérieur que le pape, sont plus maîtres des peuples que le souverain qui les gouverne, & que par une adresse à confondre les intérêts de Dieu avec l'ambition des hommes, le pape s'est vu souvent en opposition avec des souverains sur des sujets qui n'étoient aucunement du ressort de l'église.

DANS le Brandebourg & dans la plupart des provinces de l'Allemagne, le peuple portoit impatiemment le joug du clergé Romain ; c'étoit une religion trop onéreuse pour des pays aussi peu opulens : le purgatoire, la messe des morts & des vivans, le jubilé, les annates, les indulgences, les péchés véniels & mortels, les pénitences changées en amendes pécuniaires, les affaires matrimoniales, les vœux, les offrandes, étoient autant d'impôts que le pape levoit sur la crédulité, & qui lui donnoient des revenus aussi solides que le Mexique en fournit à l'Espagne. Ceux qui les payoient, étoient épuisés & mécontents ; il n'étoit donc pas même nécessaire d'employer l'évidence des argumens, pour disposer ces esprits à recevoir la réforme ; ils crioient contre le clergé qui les opprimoit : un homme vint qui promit de les en délivrer, & ils le suivirent.



JOACHIM II fut le premier électeur qui embrassa la religion Luthérienne : sa mere, qui étoit une princesse de Dannemarek, lui communiqua ses sentimens ; car la nouvelle doctrine avoit pénétré en Dannemarek, avant que d'être reçue dans le Brandebourg : le pays suivit l'exemple du prince, & tout le Brandebourg se fit protestant. Matthieu Jagow, évêque de Brandebourg, administra le sacrement sous les deux espèces dans le couvent des moines Noirs : ce couvent devint ensuite la cathédrale de Berlin. Joachim II se distingua dans le parti, tant par les lettres de controverse qu'il écrivit au roi de Pologne, que par les discours éloquens, à ce que disent les auteurs (\*), que ce prince prononça à la diété d'Augsbourg, en faveur des protestans.

LA réforme ne put point détruire toutes les erreurs : quoiqu'elle eût ouvert les yeux du peuple sur une infinité de superstitions, il s'en conserva encore beaucoup d'autres, tant la pente de l'esprit humain vers l'erreur est inconcevable ! Luther, qui ne croyoit point au purgatoire, admettoit les revenans & les démons dans son système : il soutint même que Satan lui apparut à Wittemberg, & qu'il l'exorcisa en lui jettant un cornet d'encre à la tête : il n'y avoit alors presque aucune nation qui ne fût imbue de pareils préjugés ; la cour & (à plus forte raison) le peuple avoient l'esprit rempli de fortilèges, de divinations, de revenans & de dé-

(\*) Lockelius, annales de Brandebourg.

rons. En 1553, deux vieilles femmes passèrent par l'épreuve du feu, pour se purger de l'accusation de forcellerie : la cour avoit son astrologue ; l'un prédit à la naissance de Jean-Sigismond, que ce prince seroit heureux, à cause qu'au même tems on avoit découvert au ciel une étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée : l'astrologue n'avoit pas prédit cependant que Jean-Sigismond se feroit réformé pour gagner les Hollandois, dont les secours lui devinrent utiles dans la poursuite de ses droits sur le duché de Cleves.

DEPUIS que le schisme de Luther divisoit l'Eglise, les papes & les empereurs firent toute sorte d'efforts pour amener les esprits à la réunion. Les théologiens des deux partis tinrent des conférences tantôt à Thorn, tantôt à Augsbourg ; on agitoit les matieres de religion à toutes les diètes de l'empire. Mais toutes ces tentatives furent inutiles : il s'ensuivit enfin une guerre cruelle & sanglante, qui s'apaisa & se ranima à différentes reprises. L'ambition des empereurs, qui vouloient opprimer la liberté des princes & la conscience des peuples, l'alluma souvent : mais la rivalité de la France & l'ambition de Gustave Adolphe, roi de Suède, sauverent l'Allemagne & la religion du despotisme de la maison d'Autriche.

LES électeurs de Brandebourg se conduisirent dans ces troubles avec sagesse ; ils furent modérés & tolérans ; Frédéric Guillaume ; qui avoit acquis

par la paix de Westphalie des provinces qui lui donnoient des sujets catholiques, ne les persécuta point ; il permit même à quelques familles Juives de s'établir dans ses états, & leur accorda des Synagogues.

FREDERIC I fit quelquefois fermer les églises catholiques par représailles des persécutions que l'électeur Palatin fit souffrir à ses sujets protestans ; mais le libre exercice de religion fut toujours rendu aux catholiques. Les réformés essayèrent de persécuter les Luthériens dans le Brandebourg ; ils profitèrent des dispositions où le roi étoit en leur faveur, pour établir des prêtres réformés dans des villages où il y en avoit eu de Luthériens : ce qui prouve bien que la religion ne détruit pas les passions dans les hommes, & que les gens d'église, de quelque opinion qu'ils soient, sont toujours prêts à opprimer leurs adversaires, quand ils se croient les plus forts.

IL est honteux à l'esprit humain d'avouer qu'au commencement d'un siècle aussi éclairé que l'est le XVIII, toutes sortes de superstitions ridicules se soient encore conservées : les gens raisonnables, comme les esprits foibles, croyoient encore aux revenans. Je ne sai qu'elle tradition populaire portoit qu'un spectre blanc se faisoit voir à Berlin toutes les fois qu'un prince de la maison devoit mourir : le feu roi fit saisir & punir un malheureux qui avoit joué le revenant : les esprits, rebutés d'une

aussi mauvaise réception, ne se montrèrent plus ; & le public fut défabusé.

En 1708, une femme, qui avoit le malheur d'être vieille, fut brulée comme forcere : ces suites barbares de l'ignorance affectèrent vivement Thomafius, favant professeur de Halle : il couvrit de ridicule les juges & les procès de forcellerie ; il tint des conférences publiques sur les caufes phyfiques & naturelles des chofes, & déclama fi fort qu'on eut honte de continuer l'ufage de ces procès ; & depuis lui le fexe put vieillir & mourir en paix.

DE tous les favans qui ont illuftré l'Allemagne, Leibnitz & Thomafius rendirent les plus grands fervices à l'efprit humain : ils enseignèrent les routes par lesquelles la raifon doit fe conduire pour parvenir à la vérité ; ils combattirent les préjugés de toute efpèce ; ils en appelèrent dans tous leurs ouvrages à l'analogie & à l'expérience, qui font les deux bequilles avec lesquelles nous nous traînons dans la carrière du raifonnement ; & ils firent nombre de difciples.

LES réformés devinrent plus pacifiques fous le regne de Frédéric Guillaume, & les querelles de religion cefferent. Les Luthériens profiterent de ce calme ; Francke miniftre de leur parti établit, fans y mettre du fien, un collègue à Halle, où fe formoient de jeunes théologiens, & dont fortirent dans la fuite des effains de prêtres, qui formerent une feéte de Luthériens rigides, auxquels il ne man-

quoit que le tombeau de S. Paris, & un abbé Béchérand pour gambader dessus : ce sont des Jansénistes protestans, qui se distinguent des autres par leurs rigidités mystiques. Depuis parurent toutes fortes de Quakers, les Zinzindorffiens, les Gichteliens, sectes plus ridicules les unes que les autres ; qui outrant (\*) les principes de la primitive église , tomberent dans des abus criminels.

TOUTES ces sectes vivent ici en paix , & contribuent également au bonheur de l'état : il n'y a aucune religion , qui sur le sujet de la morale s'écarte beaucoup des autres ; ainsi elles peuvent être toutes égales au gouvernement , qui conséquemment laisse à un chacun la liberté d'aller au ciel par quel chemin il lui plaît : qu'il soit bon citoyen , c'est tout ce qu'on lui demande.

LE faux zèle est un tyran qui dépeuple les provinces : la tolérance est une tendre mere , qui les soigne & les fait fleurir.

(\*) La communauté des biens & l'égalité des conditions : on dit même qu'ils usent également des femmes dans leurs assemblées.



## DES MOEURS,

*Des Coutumes , de l'Industrie , des Progrès de  
l'esprit humain dans les Arts & dans les  
Sciences.*

P O U R acquérir une connoissance parfaite d'un état , il ne suffit pas d'en sçavoir l'origine , les guerres , les traités , le gouvernement , la religion ; d'être instruit des revenus du souverain : ces parties sont à la vérité les principales auxquelles s'attache le pinceau de l'histoire : il en est cependant encore d'autres , qui sans avoir le brillant des premières , n'en sont pas moins utiles. Nous comptons de ce nombre tout ce qui se rapporte aux mœurs des habitans , comme l'origine des nouveaux usages , l'abolition des anciens , la naissance de l'industrie , les causes qui l'ont développée , les raisons de ce qui a hâté ou ralenti les progrès de l'esprit humain , & sur-tout , ce qui caractérise le plus le génie de la nation dont on parle : ces objets intéresseront toujours les politiques & les philosophes ; & nous osons avancer avec hardiesse , que cette sorte de détails n'est en aucune façon indigne de la majesté de l'histoire.

Nous ne présentons au lecteur dans cet ouvrage , qu'un choix des traits les plus frappans & les plus

caractéristiques du génie des Brandebourgeois en chaque siècle ; mais quelle différence entre ces siècles ! Des nations qu'un océan immense sépare , & qui habitent sous les tropiques opposés , ne diffèrent pas plus dans leurs usages , que les Brandebourgeois d'eux-mêmes , si nous les comparons du tems de Tacite au tems de Henri l'Oiseleur ; ceux de Henri l'Oiseleur à ceux de Jean le Cicéron ; & enfin ceux là aux habitans de l'électorat sous Frédéric I, roi de Prusse.

LE grand nombre des hommes , distrait par la variété infinie des objets , regarde sans réflexion la lanterne magique de ce monde : il s'apperçoit aussi peu des changemens successifs qui se font dans les usages , que l'on passe légèrement dans une grande ville sur ces ravages que la mort y fait journellement , pourvu qu'elle y épargne le petit cercle de personnes avec lesquelles on est le plus lié : cependant , après une courte absence , on trouve à son retour d'autres habitans & des modes nouvelles.

QU'IL est instructif & beau de passer en revue tous les siècles qui ont été avant nous , & de voir par quel enchaînement ils tiennent à nos tems ! Prendre une nation dans sa stupidité grossière , la suivre dans ses progrès , & la conduire jusqu'au tems qu'elle s'est civilisée ; c'est étudier dans toutes ses métamorphoses le ver à soie devenu chrysalide & enfin papillon.

Mais que cette étude est humiliante ! Il ne paroît

que trop qu'une loi immuable de la nature oblige les hommes à passer par bien des impertinences pour arriver à quelque chose de raisonnable. Remontons aux origines des nations, nous les trouverons également barbares : les unes sont arrivées par une allure lente & par bien des détours, à un certain degré de perfection ; les autres y sont parvenues par un essor rapide ; toutes ont tenu des routes différentes ; & encore la politesse, l'industrie & tous les arts, ont-ils pris dans les différens pays où ils ont été transplantés, un goût de terroir qu'ils ont reçu du caractère indélébile de chaque nation. Ceci se fera sentir davantage, si nous lisons des ouvrages écrits à Padoue, à Londres, ou à Paris : ils se distingueront sans peine, quand même les auteurs y traiteroient la même matière : je n'en excepte que la géométrie.

LA variété inépuisable que la nature jette dans ces caractères généraux & particuliers, est une marque de son abondance, mais en même tems de son économie : car, quoique tant de nations innombrables qui couvrent la terre aient chacune leur génie différent, il semble cependant que certains grands traits, qui les distinguent des autres, sont inaltérables : tout peuple a un caractère à foi, qui peut être modifié par le plus ou le moins d'éducation qu'il reçoit, mais dont le fond ne s'efface jamais. Nous pourrions facilement appuyer cette opinion sur des preuves physiques, mais il ne faut pas nous écarter



de notre sujet : il s'ensuit donc que les princes n'ont jamais totalement changé la façon de penser des peuples ; qu'ils n'ont jamais pû forcer la nature à produire de grands hommes, lorsqu'elle s'y refusoit. Quoique le travail des mines soit soumis à leurs ordres, les veines fécondes ne le sont pas ; elles s'ouvrent tout à coup en fournissant des richesses abondantes, & se perdent dans le tems qu'on les poursuit avec le plus d'avidité.

QUICONQUE a lu Tacite & César, reconnoitra encore les Allemans, les François, & les Anglois, aux couleurs dont ils les peignent ; dix-huit siècles n'ont pû les effacer : comment donc un regne pourroit-il effectuer ce que tant de siècles n'ont pû faire ? Un statuaire peut tailler un morceau de bois dans la forme qu'il lui plaît ; il en fera un Esope, ou un Antinoüs ; mais il ne changera jamais la nature inhérente du bois ; certains vices dominans & certaines vertus resteront toujours à chaque peuple. Si donc les Romains nous paroissent plus vertueux sous les Antonins que sous les Tiberes, c'est que les crimes étoient sévèrement punis ; le vice n'osoit lever sa tête impure, mais les vicieux n'en subsistoient pas moins. Les souverains donneront un certain vernis de politesse à leur nation ; ils maintiendront les loix dans leur vigueur, & les sciences dans la médiocrité ; mais il n'altéreront jamais l'essence des choses : ils n'ajoutent que quelque nuance passagère à la couleur dominante du tableau.

C'EST ce que nous avons vû de nos jours en Ruffie. Pierre fit couper la barbe à ses Moscovites ; il leur ordonna de croire à la procession du Saint-Esprit ; il en fit habiller quelques-uns à la françoise ; on leur apprit même des langues : cependant on distinguera encore longtems les Russes des François, des Italiens, & des autres nations de l'Europe.

IL n'y a je crois, que la dévastation entière des états & leur repeuplement par des colonies étrangères, qui puissent produire un changement total dans l'esprit d'un peuple : mais qu'on y prenne bien garde ; ce n'est dès-lors plus la même nation ; & il resteroit encore à savoir, si l'air & la nourriture ne rendroient pas avec le tems ces nouveaux habitans semblables aux anciens.

Nous nous sommes cru obligés de séparer ce morceau, qui traite des mœurs des Brandebourgeois, du reste de l'histoire, à cause que dans celle-là on s'est restraint à la politique & à la guerre ; & que ces détails qui regardent les usages, l'industrie & les arts, étant répandus dans tout un ouvrage, auroient peut-être échapé au lecteur ; au lieu qu'il les trouve à présent sous un seul point de vue, où ils forment seuls un petit corps d'histoire.

LES auteurs latins m'ont servi de guide dans les commencemens de cet ouvrage, au défaut total de ceux du pays : Lockelius, que j'aurai lieu de citer souvent, m'a éclairé dans les régencees ténébreuses

des Marckgraves des quatre premières races ; & les archives m'ont fourni des matériaux pour ce qu'il y a de plus remarquable à dire des tems que la maison de Hohenzollern a possédé cet électorat : ce qui nous ramene jusqu'à nos jours.

## E P O Q U E P R E M I E R E.

DANS la longue énumération que Tacite fait des peuples d'Allemagne, il s'est trompé sur le mot d'Ingevoner qui signifie habitans, & sur celui de Germerier qui veut dire gens de guerre, que l'ignorance de la langue lui fait prendre pour des nations particulières : la quantité de ces guerriers dont l'Allemagne étoit remplie, lui donna le nom de Germanie.

LES premiers habitans de la Marche furent des Teutons, & après eux les Semnons, dont Tacite dit que c'étoient les plus nobles d'entre les Sueves.

DANS ces tems reculés l'Allemagne étoit tout-à-fait barbare : les peuples grossiers & à moitié sauvages habitoient les forêts ; de mauvaises cabanes leur servoient de demeures ; ils se marioient jeunes, & peuploient d'autant plus que les femmes étoient rarement stériles. La nation alloit toujours en se multipliant ; & comme les enfans se bornoient à cultiver les champs de leurs peres, au lieu de défricher des terres nouvelles, il s'ensuivoit que ces petits héritages ne fournissant pas, dans les meilleures années

mêmes, à l'entretien d'un peuple aussi nombreux ; les obligeoient à s'expatrier pour trouver ailleurs leur subsistance : de-là ces grands débordemens de barbares qui inonderent les Gaules, l'Afrique, & même l'empire Romain.

LES Germains étoient chasseurs par nécessité, & guerriers par instinct. Leur pauvreté rendoit les guerres intestines qu'ils se faisoient, courtes, car l'intérêt ne s'en méloit jamais : leurs généraux, qui depuis devinrent leurs princes, s'appelloient Fürsten, ce qui est une dérivation du mot de conducteur. Ils étoient renommés par leur taille haute, & pour avoir des corps robustes & endurcis aux travaux les plus pénibles : leurs vertus principales étoient la valeur, & la fidélité avec laquelle ils observoient leurs engagements : ils célébroient ces vertus par des hymnes, qu'ils apprenoient à leurs enfans pour les transmettre à leur postérité.

LES auteurs latins rendent eux-mêmes un illustre témoignage à la valeur des Germains, en nous apprenant la défaite de Varus & de quelques autres chefs des armées Romaines. Si l'on applaudit au courage d'une nation qui (toutes choses égales) est victorieuse d'une autre, combien plus ne doit-on pas admirer la bravoure de ces Germains, qui n'ayant pour eux que la confiance en leur propre force, & une inflexible opiniâtreté à ne point céder la victoire, triomphèrent de la discipline Romaine, & de ces légions qui avoient à peine achevé de subjuguier la moitié du monde connu ?

Quor

QUOI QU'EN aient dit la plupart des historiens, il n'en est pas moins vraisemblable que les Romains passèrent l'Elbe malgré les Suèves ; car on a découvert auprès de (\*) Zossen, dans un champ-quarré de huit cens pas, quantité d'urnes pleines de médailles de l'empereur Antonin, de l'impératrice Faustine, & de quelques affiquets dont se paroient les dames Romaines. Ce n'est pas assurément un champ de bataille, car les Suèves n'auroient pas enfoui sous terre l'argent de leurs ennemis pour honorer leurs funérailles : on peut en conjecturer (ce me semble) avec certitude, que ce lieu servit de camp à quelques cohortes détachées, auxquelles les Romains avoient fait passer l'Elbe, pour être avertis des mouvemens & de l'approche des barbares.

BRANDEBOURG est la plus ancienne ville de la Marche : les annales (†) fixent sa fondation à l'an du monde 3588, ce qui seroit 416 ans avant l'ère vulgaire. On dit qu'elle fut bâtie & reçut son nom du même Brennus qui saccagea Rome : on entrevoit dans l'obscurité les noms de quelques rois (\*) Vandales, qui furent apparemment plus ambitieux & plus inquiets que les autres : on trouve de plus dans les annales, que Wittikind roi des Saxons, Hermanfrid roi de Thuringe, & Richimire roi des Francs, s'allierent, domptèrent les Semnons, &

(\*) A six milles de Berlin.

(†) Imprimées en 1595.

(\*) Hoterus & Wenceslas.

entourerent les premiers de murailles ces villes conquises, pour contenir le pays dans l'obéissance.

## E P O Q U E   S E C O N D E.

CHARLEMAGNE prit enfin (\*) Brandebourg ; & Henri l'Oiseleur (†) ayant entierement subjugué les Saxons qui habitoient ces contrées , établit les marckgraves ou gouverneurs de frontieres.

LES mœurs s'adoucirent sous les marckgraves ; mais le pays étoit très-pauvre : il ne produisoit que les denrées les plus nécessaires à la vie ; il avoit besoin de l'industrie de ses voisins ; & comme personne ne recherchoit la sienne, l'argent reffortoît en plus grande quantité qu'il n'entroit : cette disproportion dans la circulation des espèces , qui alloit toujours à leur diminution , baïssoit le prix de toutes choses : les denrées étoient à un si vil prix , que du tems de l'électeur Jean II d'Ascanie , le boisseau de froment se vendoit 28 liards , celui de seigle 28 deniers , & six poules s'achetoient au marché pour un gros.

LES Berlinoïis passoient dès-lors pour des maris aussi fideles que jaloux : les chroniques (\*) en rapportent un exemple sensible. Sous la régence de l'électeur Othon de Baviere , un secrétaire de l'ar-

(\*) En 781.

(†) En 928.

(\*) Lockelius en 1364.

chevêque de Magdebourg, voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans la rue une jeune femme de bourgeois, & lui proposa en badinant de se baigner avec lui : la femme se trouva offensée de cette proposition ; le peuple s'attroupa ; & les bourgeois de Berlin, qui n'entendoient pas raillerie, trainerent le pauvre secrétaire dans une place publique, où ils le décapiterent sans autre forme de procès. S'ils sont jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces.

LE pays croupissoit dans une misère affreuse sous la régence des princes des quatre premières races ; & il n'en pouvoit sortir, passant sans cesse d'une main à une autre (\*). Othon de Bavière fut obligé de vendre l'électorat à l'empereur Charles IV : celui-ci s'établit à Tangermünde ; il y tint une cour brillante, & y bâtit un assez vaste château dont on voit encore les ruines. Pendant que Josse administroit le Brandebourg, les Vaudois persécutés en France se réfugièrent dans la ville d'Angermünde, à laquelle on donna le surnom d'hérétique : on ne voit pas pourquoi les Vaudois cherchèrent un asile dans le Brandebourg qui étoit alors catholique, & pour quoi ils y furent reçus, quoiqu'on détestât leur hérésie.

LES princes de la maison de Luxembourg foulèrent les peuples le plus impitoyablement : ils engageoient l'électorat, dans leurs besoins, à ceux qui

(\*) En 1373.

leur prêtoient les plus grosses sommes : ces créanciers, qui regardoient ce malheureux pays comme une hypothèque , commettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir : ils y vivoient à discrétion, comme dans une province ennemie. Les voleurs infestoient les grands chemins ; la police étoit inconnue , & la justice hors d'activité. Les seigneurs de Kitzau & de Neuendorff, indignés du joug odieux que portoit leur patrie , firent une guerre ouverte aux sous-tyrans qui l'opprimoient. Dans cette confusion totale & pendant cette espèce d'anarchie , le peuple gémissoit dans la misère : les nobles étoient tantôt les instrumens , tantôt les vengeurs de la tyrannie ; & le génie de la nation, abruti par la dureté de l'esclavage & par la rigueur d'un gouvernement barbare , demouroit engourdi & paralytique.

### E P O Q U E   T R O I S I E M E.

1415. L'EMPEREUR Sigismond débrouilla ce chaos, en conférant le Brandebourg & la dignité électorale à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nurenberg. Ce prince exigea l'hommage de ses nouveaux sujets ; mais le peuple , qui ne connoissoit que des maîtres cruels , eut de la peine à se soumettre à cette domination douce & légitime. Frédéric I réduisit les gentilshommes à l'obéissance , par la terreur que répandit le gros canon avec lequel il forçoit les châteaux des rebelles : ce canon étoit une pièce de 24



DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 213  
livres , en quoi confiftoit toute fon artillerie.

L'ESPRIT de fédition ne fe perdit pas fi vite : les bourgeois de Berlin fe révoltèrent à différentes reprises contre leurs magiftrats : Frédéric II appaifa ces émeutes avec douceur & fageffe : la néceffité obligea ce prince d'hypothéquer les péages de Schiffelbein & de Drambourg au fieur Denis d'Often , pour obtenir la fomme de 1500 florins dont il avoit befoin pour fe rendre à la diete de Nuremberg.

LES chofes refterent dans cette fituation jufqu'à Jean le Cicéron : cet électeur fit les premiers efforts pour tirer le peuple de fon imbécilité & de fon ignorance ; c'étoit beaucoup dans ce tems de ténèbres de s'appercevoir qu'on étoit ignorant. Quoique cette premiere aurore du bon efprit ne fût qu'un foible crépuscule , elle produifit toutefois la fondation de l'univerfité (\*) de Franckfort fur l'Oder : Conrad Wimpina professeur de Leipzig devint le premier recteur de cette nouvelle univerfité , & il en dreffa les statuts : mille étudiants fe firent inscrire dès la premiere année dans les faftes de l'univerfité.

IL arriva , pour les progrès des fciences , que Joachim Neftor les protégea autant que fon pere : c'étoit le Léon X du Brandebourg : il poffédoit les mathématiques , l'aftronomie & l'hiftoire : il parloit avec facilité le françois , l'italien & le latin : il aimoit les belles-lettres , & il fit des dépenses con-

(\*) En 1495.

fidérables pour encourager ceux qui s'y appliquent.

CE n'étoit pas l'ouvrage d'un jour, que de civiliser une nation qui avoit été sauvage pendant tant de siècles : il faut bien du tems pour que la douceur du commerce des sciences se communique à tout un peuple. Les jeunes gens étudioient à la vérité ; mais ceux qui étoient d'un âge mûr, demeuroient attachés à leurs anciens usages & à leur grossièreté ; les nobles voloient encore sur les grands chemins. La dépravation des mœurs étoit si générale en Allemagne, que la diète de l'Empire assemblée à Trèves, voulant y mettre un frein, défendit de blasphémer, & de s'abandonner à ces excès de débauche qui ravalent l'humanité & rendent les hommes inférieurs aux animaux.

IL y avoit dès-lors des vignes plantées dans l'électorat : le baril de vin se vendoit de ce tems à 30 gros, & le boisseau de seigle à 21 liards : les espèces commençoient à circuler davantage : Joachim Nestor fit même construire quelques bâtimens, entr'autres le château de Potsdam. Tout le monde étoit habillé à l'Allemande, ce qui répond à peu près à l'ancien habillement Espagnol : les hommes portoient des pourpains & des larges fraises : les princes (\*), les comtes & les chevaliers portoient des chaînes d'or au cou : il n'étoit permis aux gentilshommes que d'avoir trois anneaux d'or à la cravate : l'habillem-

(\*) Lockelius.

lement des femmes ressembloit à celui des Augsbourgeoises ou des filles de Strasbourg.

ON commença enfin à connoître un certain luxe proportionné à ces tems : mais comme on ne trouve point que l'industrie ni le commerce du Brandebourg fissent des progrès à proportion des dépenses, l'augmentation des richesses & leur cause demeurent un problème difficile à résoudre.

DE'S l'année 1560 on s'apperçoit d'une grande différence dans les dépenses des électeurs : car lorsque Joachim II se rendit à la diete de (\*) Franckfort, il eut (†) 68 gentilshommes à sa suite, & 452 chevaux dans ses équipages. Le grand jeu s'introduisit à Berlin au retour de ce voyage : cette mode passa de la cour à la ville, où on fut obligé de la défendre, à cause que quelques bourgeois avoient perdu plus de mille écus dans une séance.

LES annales disent qu'au mariage de Joachim II avec Sophie fille de Sigismond roi de Pologne, l'électeur coucha la nuit des nœces armé de toutes pièces auprès de sa jeune épouse, comme si les tendres combats de l'amour demandoient des préparatifs aussi redoutables : un mélange de férocité & de magnificence entroit dans toutes les coutumes de ces tems. Ces singularités venoient de ce que le siècle vouloit sortir de la barbarie ; il cherchoit le bon chemin & le manquoit ; sa grossièreté confor-

(\*) En 1562/ convoquée par l'empereur Ferdinand pour l'élection d'un roi des Romains.

(†) Lockelius.

doit les cérémonies avec la politesse ; la magnificence avec la dignité ; les débauches avec le plaisir ; la pédanterie avec le savoir , & les platitudes grossières des bouffons avec les ingénieuses saillies de l'esprit.

ON doit rapporter au regne de Joachim II la fondation de l'université de Königsberg par Albert de Prusse.

LES dépenses allèrent toujours en augmentant : Jean George fit des obsèques superbes à son père ; c'est la première pompe funèbre accompagnée de magnificence , dont l'histoire de Brandebourg fait mention. Le goût des fêtes étoit la passion de ce prince ; il aimoit à donner sa grandeur en spectacle ; il célébra (\*) la naissance de l'aîné de ses princes par des fêtes qui durèrent quatre jours ; ces divertissemens consistoient dans des Tournois , des combats de barques , des feux d'artifice & des courses de bague. Les seigneurs qui composoient les quatre quadrilles , étoient vêtus en velours richement brodé en or & en argent ; mais le caractère du siècle perceoit à travers toute cette magnificence. A la tête de chaque quadrille étoit un bouffon qui sonnoit du cor d'une façon ridicule en faisant cent extravagances , & la cour monta au donjon du château pour voir tirer le feu d'artifice (†) : au passage de

(\*) Lockelius.

(†) L'électeur , disent les annales , mit la tête hors d'une lucarne ; & cria à l'artificier ; MAITRE JEAN , BOUTE QUAND JE SIFFLERAI.

Christian, roi de Dannemarck, par Berlin, l'électeur lui fit une réception superbe ; il alla au devant du roi, accompagné de nombre de princes, de comtes, de seigneurs, & d'une garde de 300 chevaux : le roi fit son entrée dans un char de velours noir galonné en or, tiré par 8 chevaux blancs, dont les mords & les caparaçons étoient d'argent : on l'accabla de fêtes dans le goût des précédentes.

PEUT-ETRE qu'on poussa le luxe trop loin ; car Joachim Frédéric fit des loix somptuaires : il employa ses revenus à des usages utiles ; il fonda le collège de Joachim, depuis transféré à Berlin par l'électeur Frédéric Guillaume, où cette école est de nos jours la plus florissante & la mieux réglée de tous les états de la Prusse.

IL manquoit encore sous la régence de Jean George, beaucoup d'inventions qui contribuent à la commodité de la vie. L'usage commun des carosses ne remonte pas plus haut qu'à Jean Sigismond ; il en est parlé à l'occasion de l'hommage de la Prusse, que ce prince rendit à Varsovie : il eut à sa suite 36 carosses à six chevaux, outre un cortège de 80 chevaux de main. L'ambassade qui se rendit à la diète de l'empire pour l'élection de l'empereur Matthias, eut 3 carosses avec elle : c'étoient de mauvais coches, composés de quatre ais grossièrement joints ensemble. Qui eût dit alors que cet art se perfectionneroit dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, au point

qu'on feroit des carosses pour vingt mille écus , & qu'ils trouveroient des acheteurs ?

LES efforts que le Brandebourg & l'Allemagne faisoient pour se civiliser , n'étoient pas tout-à-fait inutiles : le nombre des universités augmentoit , celle de Halle fut fondée alors : en même tems se forma à Dessau une académie pour la langue Allemande , sous le nom de SOCIÉTÉ FRUCTIFIANTE , qui auroit pu devenir utile , d'autant plus que la langue Allemande divisée en une infinité de dialectes , manque de regles assez sûres pour en fixer l'usage véritable ; que nous n'avons aucun livre classique ; & que s'il nous reste encore quelque chose de notre ancienne liberté républicaine , c'est le stérile avantage d'estropier selon notre fantaisie une langue grossière & presque encore barbare.

CES beaux établissemens , qui nous auroient peut-être avancés d'un siècle , étoient encore à peine ébauchés , lorsque la guerre de trente ans survint , qui détruisit & bouleversa toute l'Allemagne.

LES états jouissoient sous la régence de Jean Sigismond d'une grande autorité.

Sous George Guillaume , le comte de Schwartzenberg diminua le pouvoir de ces états , dont cependant ils n'avoient jamais abusé : enfin , dans le cours de cette cruelle guerre , l'année 1636 fut la plus malheureuse pour cet électorat. Les Suédois étoient à Werben , les Impériaux à Magdebourg & Rathenau ; Wrangel à Stettin , Morosini dans la

nouvelle Marche, quand trente-six mille Autrichiens traversèrent le pays, pillèrent & désolèrent tout dans leur passage. C'en fut trop à la fois ; le Brandebourg, énérvé par le nombre des troupes qui en avoient subsisté & qui l'avoient pillé les années précédentes, succomba enfin ; la cherté y devint exorbitante ; un bœuf s'achetoit 100 écus, le boisseau de bled 5, l'orge 3 ; & les espèces haussèrent de prix par leur rareté : la valeur numéraire du ducat fut évaluée à 10 écus. Quelques gentilshommes, qui avoient soustrait leur provisions à l'avidité des ennemis, voulurent profiter des circonstances de la disette ; mais les payfans qui n'avoient pas de quoi acheter ces grains, réduits au désespoir par la famine, assommèrent ces maîtres inhumains & pillèrent leurs greniers : la famine continua avec la même violence ; la peste s'ensuivit, & la désolation parvint à son comble. Les restes de ces malheureux habitans que la mort & les ennemis avoient épargnés, ne pouvant tenir contre tant de calamités, abandonnerent leur patrie infortunée, & se réfugièrent dans les pays voisins.

TOUTE la Marche n'étoit qu'un affreux désert ; elle offroit un spectacle déplorable de ruines, d'incendies, & de tous les fléaux qu'une guerre longue & furieuse entraîne après elle : à peine découvroit-on sous tant d'horreurs & de saccagemens, dans des lieux devenus tout sauvages, les traces des anciens habitans.

Frédéric  
Guillaume.  
# 640.

C'EN eût été fait du Brandebourg, si Frédéric Guillaume ne se fût obstiné à son rétablissement : sa prudence, sa fermeté & le tems vainquirent tous ces obstacles ; il fit la paix, il prit des arrangemens, & tira enfin l'état de sa ruine.

LE Brandebourg devint effectivement un nouveau pays, formé du mélange de différentes colonies de toutes sortes de nations, qui s'allièrent dans la suite à ceux des anciens habitans qui étoient échappés à sa destruction : soit que l'année fût abondante, soit défaut de consommation, les denrées furent à un si bas prix, que le boisseau de bled se vendoit 12 gros.

LA guerre de trente ans, entre les maux qu'elle causa, détruisit en particulier le peu de commerce que le nord de l'Allemagne faisoit : nous tirions anciennement nos sels de Hollande & de France ; les provisions qui ne pouvoient être renouvelées pendant ces troubles, s'épuisèrent. Ce défaut d'une denrée aussi nécessaire, fit avoir recours à l'industrie, & l'on trouva des sources salées à Halle, qui fournirent non-seulement aux besoins du Brandebourg, mais encore à ceux des pays voisins.

LES Hollandois formerent la première colonie qui vint s'établir dans l'électorat ; ils renouvelèrent l'espèce des professionnels & des artisans ; ils formerent des projets pour la vente des bois de haute futaie qui se trouvoient en grande abondance ; la guerre de trente ans ayant fait de tout le pays



une vaste forêt. Sur la vente de ces bois roula ensuite une des branches principales de notre commerce : l'électeur permit même à quelques familles Juives de se domicilier dans ses états. Le voisinage de la Pologne rendoit leur ministère utile pour débiter dans ce royaume les rebuts de nos friperies.

IL arriva depuis un événement favorable, qui avança considérablement les projets du grand électeur. Louis XIV, révoqua l'édit (\*) de Nantes; & quatre cents mille François sortirent pour le moins de ce royaume; les plus riches passèrent en Angleterre & en Hollande; les plus pauvres, mais les plus industrieux, se réfugièrent dans le Brandebourg au nombre de vingt mille ou environ; ils aidèrent à repeupler nos villes désertes, & nous donnèrent toutes les manufactures qui nous manquoient.

AFIN de juger des avantages qui revinrent à l'état par cette colonie, il est nécessaire d'entrer dans le détail de ce qu'étoient nos manufactures avant la guerre de trente ans, & de ce qu'elles devinrent après la révocation de l'édit de Nantes.

NOTRE commerce rouloit anciennement sur la vente de nos grains, du vin, & de nos laines; quelques manufactures de drap subsistoient encore, mais elles n'étoient pas considérables; il n'y avoit du tems de Jean le Cicéron, que sept cens manufacturiers en drap dans tout le pays. Durant la ré-

(\*) En 1684.

gence de Joachim II, le duc d'Albe opprimoit tyranniquement la liberté des Flamans ; la sage Elizabeth, reine d'Angleterre se prévalut de la fortife de ses voisins, en attirant dans ses états les manufacturiers de Gand & de Bruges ; ils y travaillèrent les laines d'Angleterre, & obtinrent qu'on en défendît la sortie.

Nos manufacturiers n'avoient fait jusqu'alors de bons draps, que par le mélange des laines Angloises avec les nôtres ; & comme celles-là vinrent à manquer, nos draps tomberent. Les électeurs de Saxe, Auguste & Christian, suivirent l'exemple de la reine Elizabeth, en attirant dans leurs pays des ouvriers Flamans, qui rendirent leurs manufactures florissantes. Le manque de laines étrangères, la décadence de nos manufactures & l'accroissement de nos voisins, accoutumerent la noblesse du Brandebourg à vendre ses laines aux étrangers, ce qui détruisit presque entierement nos fabriques. Jean Sigismond, pour les relever, défendit l'entrée des draps étrangers dans ses états ; mais cette défense devint préjudiciable, à cause que les fabriques du Brandebourg ne pouvoient pas fournir les draps dont le pays avoit besoin, ce qui obligeoit d'avoir recours à l'industrie des voisins. Il y a grande apparence qu'on auroit imaginé des expédiens plus heureux ; mais la guerre de trente ans survint, & elle renversa les projets, les manufactures & l'état.

A l'avènement de Frédéric Guillaume à la ré-

gence, on ne faisoit dans ce pays, ni chapeaux, ni bas, ni serges, ni aucune étoffe de laine : l'industrie des François nous enrichit de toutes ces manufactures ; ils établirent des fabriques de draps, de serges, d'étamines, de petites étoffes, de droguets, de grisettes, de crêpon, de bonnets & de bas tissus sur des métiers ; des chapeaux de castor, de lapin & de poil de lièvre ; des teintures de toutes les espèces : quelques - uns de ces réfugiés se firent marchands, & débitèrent en détail l'industrie des autres. Berlin eut des Orfèvres, des Bijoutiers, des Horlogers, des Sculpteurs ; & les François, qui s'établirent dans le plat-pays, y cultivèrent le tabac, & firent venir des fruits & des légumes excellens dans les contrées sabloneuses, qui par leur soin deviennent des potagers admirables : le grand électeur, pour encourager une colonie aussi utile, lui assigna une pension annuelle de quarante mille écus dont elle jouit encore.

AINSI l'électorat se trouva plus florissant vers la fin de la régence de Frédéric Guillaume, qu'il ne l'avoit été sous aucun de ses ancêtres ; & la grande augmentation des manufactures étendit les branches du commerce, qui roula dans la suite sur nos bleds ; sur les bois, sur les étoffes & les draps, & sur nos sels. L'usage des postes, inconnu jusqu'alors en Allemagne, fut introduit par le grand électeur dans tous ses états depuis Emmerick jusqu'à Memel : les villes payoient des taxes arbitraires qui furent abolies ;

l'établissement de l'accise les remplaça : les villes commencerent à se policer, on pava les rues, & on plaça de distance en distance des lanternes pour les éclairer : cette police étoit d'une nécessité indispensable : car les courtisans étoient obligés d'aller en échasses au château de Potsdam lorsque la cour s'y tenoit, à cause des boues qu'il falloit traverser dans les rues.

LE grand électeur, quoique généreux & magnifique pour sa personne, fit des loix somptuaires : sa cour étoit nombreuse, & sa dépense se faisoit avec dignité : aux fêtes qu'il donna au mariage de sa nièce la princesse de Courlande, 56 tables de 40 couverts furent servies à chaque repas : l'activité insatiable de ce grand prince donna à sa patrie tous les arts utiles ; il n'eut pas le tems d'y ajouter les arts agréables.

LES guerres continuelles & le mélange des nouveaux habitans avoient déjà fait changer les anciennes mœurs ; beaucoup d'usages des Hollandois & des François devinrent les nôtres ; les vices dominans étoient l'ivrognerie & l'intérêt ; la débauche avec les femmes étoit ignorée de la jeunesse, & les maladies qui en sont les suites étoient inconnues alors. La cour aimoit les pointes, les équivoques & les bouffons : les enfans des nobles se remettoient aux études ; & l'éducation de la jeunesse tomba insensiblement entre les mains des François : nous leur devons encore une douceur dans le commerce, & des manieres plus aisées que n'en ont ordinairement les Allemans,

LE

LE changement qui arriva dans cet état après la guerre de trente ans, étoit universel ; les monnoies s'en ressentirent ainsi que tout le reste ; autrefois le marc d'argent étoit sur le pied de 9 écus dans tout l'Empire, jusqu'à l'année 1651 que les malheurs des tems forcèrent le grand électeur d'avoir recours à toutes sortes d'expédiens pour fournir aux dépenses de l'état : il fit publier la même année un édit qui fixoit le prix des monnoies courantes ; & il fit battre des gros & des fenins pour des sommes considérables, dont la valeur intrinsèque répondoit à peu près au tiers de la valeur numéraire de ces espèces : le prix de cette monnoie étant idéal, elle fut aussitôt décriée & tomba à la moitié de sa valeur : les vieux écus de bon alloi monterent à 28, à 30 gros, & de-là vient ce que nous appellons l'écu de banque. Pour remédier à ces abus, les électeurs de Brandebourg & de Saxe (\*) s'abouchèrent à Cinna, & ils convinrent d'évaluer les monnoies sur un nouveau pied, moyennant lequel le marc fin d'argent, avec ce qu'on appelle le stèle de monnoie ou le remède, devoit être rendu au public généralement dans toutes les espèces de monnoies, de l'écu jusqu'au fenin, à 10 écus 16 gros : depuis on frappa les florins & les demi-florins, & le prix du marc d'argent demeura fixé à 10 écus.

EN 1690 Frédéric I se concerta avec l'électeur de Saxe & le duc de Hanovre, sur les moyens de

(\*) En 1667,

soutenir la monnoie sur le pied de la convention de Cinna ; mais en ayant reconnu l'impossibilité, ils convinrent que l'espèce courante des florins & des huit gros seroit frappée dans leurs états à raison de 12 écus le marc : c'est ce qu'on appelle le pied de Leipzig, qui subsiste encore de nos jours.

TOUTES les nouvelles colonies que le grand électeur avoit établies, ne furent véritablement florissantes que sous Frédéric I : ce prince jouit des travaux de son pere ; nous eumes alors une manufacture de haute-lice égale à celle de Bruxelles ; nos galons égalèrent ceux de France ; nos miroirs de Neustadt surpassèrent par leur blancheur ceux de Venise : l'armée fut habillée de nos propres draps.

LA cour étoit nombreuse & brillante ; les espèces y devenoient abondantes par les subsides étrangers ; le luxe parut dans les livrées, les habits, les tables, les équipages & les bâtimens ; le roi eut à son service deux des plus habiles architectes de l'Europe, & un sculpteur nommé Schluter, aussi parfait dans son art que l'étoient les premiers ; Bort fit la belle porte de Wesel ; il donna les desseins du château & de l'arsenal de Berlin ; il bâtit la maison de Poste au coin du grand pont, & le beau portique du château de Potsdam trop peu connu des amateurs : Eosander éleva la nouvelle aile du château de Königsberg, & la cour des monnoies qui fut abattue dans la suite : Schluter décora l'arsenal de ces trophées & de ces beaux mascarons qui font l'admi-

ration des connoisseurs , & il fit fondre la statue équestre du grand électeur qui passe pour un chef-d'œuvre : le roi embellit la ville de Berlin de l'église du Cloître, des arcades & de quelques autres édifices encore ; & il orna les maisons de plaisance d'Orangebourg, de Potsdam & de Charlottenbourg par toutes sortes d'augmentations & d'embellissemens.

LES beaux arts , enfans de l'abondance , commencèrent à fleurir : l'académie des peintres, dont Pene , Mayer , Widemann & Leigeber étoient les premiers professeurs, fut fondée ; mais il ne sortit de leur école aucun peintre de réputation : ce qu'il y eut de plus remarquable , & ce qui intéresse le plus les progrès de l'esprit humain, ce fut la fondation de l'académie royale des sciences en 1700. La reine Sophie Charlotte y contribua le plus : cette princesse avoit le génie d'un grand-homme , & les connoissances d'un savant ; elle croyoit qu'il n'étoit pas indigne d'une reine d'estimer un philosophe. On sent bien que ce philosophe dont nous parlons, étoit Leibnitz ; & comme ceux qui ont reçu du ciel des ames privilégiées , s'élèvent à l'égard des souverains , elle admit Leibnitz dans sa familiarité : elle fit plus ; elle le proposa comme seul capable de jeter les fondemens de cette nouvelle académie. Leibnitz qui avoit plus d'une ame , si j'ose m'exprimer ainsi , étoit bien digne de présider dans une académie qu'au besoin il auroit représentée tout seul. Il ins-

titua quatre classes, dont l'une de physique & de médecine, l'autre de mathématiques, la troisième de la langue & des antiquités d'Allemagne, & la dernière, des langues & des antiquités orientales. Les plus célèbres de nos académiciens furent messieurs Bafnage, Bernoulli, la Croze, Guillelmini, Hartzocker, Hermann, Kirch, Romer, Stürmer, Varignon, des Vignoles, Werenfels, & Wolff : depuis on y reçut messieurs de Beaufobre & Lenfant, savans dont les plumes auroient fait honneur aux siècles d'Auguste & de Louis XIV.

OTHON de Guericke fleurissoit encore à Magdebourg : c'est le même auquel nous devons l'invention de la pompe pneumatique, & qui par une heureuse destinée a rendu son esprit philosophique & inventif, héréditaire à ses descendans.

LES universités prospéroient en même tems : Halle & Franckfort étoient fournies de savans professeurs ; Thomafius, Gundling, Ludewig, Wolff & Strick, tenoient le premier rang pour la célébrité & faisoient nombre de disciples. Wolff commenta l'ingénieux système de Leibnitz sur les Monades, & noya dans un déluge de paroles, d'argumens, de corollaires & de citations, quelques problèmes que Leibnitz avoit jetés peut-être comme une amorce aux métaphysiciens. Le professeur de Halle écrivit laborieusement nombre de volumes, qui au lieu de pouvoir instruire des hommes faits, servirent tout au plus de catéchisme de dialectique pour des enfans : les Mona-



des ont mis aux prises les métaphysiciens & les géomètres d'Allemagne, & ils disputent encore sur la divisibilité de la matière.

LE roi fonda même à Berlin une académie pour des jeunes-gens de condition, sur le modèle de celle de Luneville : malheureusement elle ne subsista pas longtems.

CE siècle ne produisit aucun bon historien : on chargea Teissier d'écrire l'histoire du Brandebourg ; il en fit le panégyrique : Puffendorff écrivit la vie de Frédéric-Guillaume ; & pour ne rien omettre, il n'oublia ni ses clercs de chancellerie, ni ses valets de chambre, dont il put recueillir les noms. Nos auteurs ont (ce me semble) toujours péché, faute de discerner les choses essentielles des accessoires, d'éclaircir les faits, de resserrer leur prose traînante & excessivement sujette aux inversions, aux nombreuses épithètes, & d'écrire en pédans plutôt qu'en hommes de génie.

DANS cette disette de tout bon ouvrage en prose, le Brandebourg eut un bon poète ; c'étoit le sieur de Canitz : il traduisit heureusement quelques épitres de Boileau ; il fit des vers à l'imitation d'Horace, & quelques ouvrages où il est tout-à-fait original : c'est le Pope de l'Allemagne, le poète le plus élégant, le plus correct & le moins diffus, qui ait fait des vers en notre langue. Communément en Allemagne le pédantisme affecte jusqu'aux poètes ; la langue des dieux est prostituée par la bouche de

quelque régent d'un college obscur, ou par quelque étudiant dissolu ; & ce qu'on appelle honnêtes-gens sont ou trop paresseux ou trop fiers pour manier la lyre d'Horace ou la trompette de Virgile. Monsieur de Canitz , quoique d'une maison illustre , crut que l'esprit & le talent de la poésie ne dérogeoit pas ; il le cultiva ( comme nous l'avons dit ) avec succès ; il eut une charge à la cour , & puisa dans l'usage de la bonne compagnie cette politesse & cette aménité qui plaît dans son stile.

LES spectacles Allemands étoient peu de chose : ce qu'on appelle tragédie est communément un monstre composé d'enslure & de basse plaisanterie : les auteurs Dramatiques ignorent jusqu'aux moindres regles du théâtre : la comédie est plus pitoyable encore ; c'est une farce grossiere qui choque le goût , les bonnes mœurs , & les honnêtes-gens. La reine entretenoit un opéra italien , dont le fameux Bononcini étoit le compositeur : nous eûmes dès-lors de bons musiciens : à la cour il y avoit une comédie françoise , qui donnoit dans ses représentations les chef-d'œuvres des Molières , des Corneilles , & des Racines.

Le goût du théâtre françois passa en Allemagne avec celui des modes de cette nation. L'Europe , enthousiasmée du caractère de grandeur que Louis XIV imprimoit à toutes ses actions , de la politesse qui régnoit à sa cour , & des grands-hommes qui illusiroient son regne , vouloit imiter la France

qu'elle admiroit ; toute l'Allemagne y voyageoit ; un jeune-homme passoit pour un imbécille , s'il n'avoit séjourné quelque tems à la cour de Versailles : le goût des François regla nos cuisines, nos meubles, nos habillemens, & toutes ces bagatelles sur lesquelles la tyrannie de la mode exerce son empire : cette passion portée à l'excès dégénéra en fureur ; les femmes, qui outrent souvent les choses, la poussèrent jusqu'à l'extravagance (\*).

LA cour ne donnoit pas tant dans les modes étrangères que la ville ; la magnificence & l'étiquette y décoroient l'ennui ; on s'enivroit même en cérémonie : le roi institua l'ordre de l'Aigle Noir, tant pour avoir un ordre comme en ont tous

(\*) La mere du poëte Canitz, ayant épuisé la France en modes nouvelles, pour renchérir sur les autres dames de Berlin commit à un marchand de faire venir de Paris un mari jeune, beau, vigoureux, poli, spirituel & noble, supposant que cette marchandise s'y trouvoit aussi communément que des pompons dans une boutique : le marchand tout nouveau dans cette espèce de métier, s'acquitta de sa commission comme il put ; ses correspondans trouverent enfin un époux ; c'étoit un homme de 50 ans ; il se nommoit le sieur de Brinbock, d'un tempérament foible & valétudinaire : il arrive ; madame de Canitz le voit, s'effraie & l'épouse : ce fut un bonheur pour les Prussiens que ce mariage tourna au mécontentement de la dame : autrement son exemple auroit été suivi ; nos beautés auroient passé dans les mains des François ; & les Berlinoises auroient été réduits, comme les Romains, à enlever les Sabines de leur voisinage.

les rois , que pour se procurer à cette occasion une fête , qui ressemble assez à une mascarade : ce roi , qui avoit fondé une académie par complaisance pour son épouse , entretenoit des bouffons pour satisfaire à sa propre inclination. La cour de la reine Sophie Charlotte étoit toute séparée de l'autre ; c'étoit un temple où se conservoit le feu sacré des Vestales , l'asile des savans & le siège de la politesse : on regretta d'autant plus les vertus de cette princesse , que celle (\*) qui lui succéda , se livra aux dévots & passa sa vie avec des hypocrites , race médisante , qui verse ses poisons sur la vertu en sanctifiant ses propres vices : enfin des adeptes parurent à la cour ; un Italien nommé Caraneo assura le roi qu'il avoit le secret de faire de l'or ; il en dépensa beaucoup & n'en fit point ; le roi se vengea de sa crédulité sur ce malheureux , & Cataneo fut pendu.

L'ÉTAT changea presque entièrement de forme sous Frédéric Guillaume ; la cour fut congédiée , & les grosses pensions souffrirent une réduction ; beaucoup de personnes qui avoient entretenu carosse allèrent à pied , ce qui fit dire au public que le roi avoit rendu l'usage des jambes aux perclus. Sous Frédéric I, Berlin étoit l'Athènes du nord ; sous Frédéric Guillaume elle en devint la Sparte ; tout ce gouvernement fut militaire ; l'augmentation de l'armée se fit , & dans l'ardeur de ces premiers enrole-

(\*) Une princesse de Mecklenbourg qui tomba ensuite en démence.

mens, quelques artisans furent faits soldats, ce qui répandit la terreur parmi les autres qui se sauvèrent en partie : cet accident imprévu causa de nouveau un dommage considérable à nos manufactures.

LE roi porta un prompt remède à ces abus, & il s'attacha avec une attention singulière au rétablissement & aux progrès de l'industrie ; il défendit par un arrêt sévère la sortie de nos laines ; il établit le Lagerhaus (\*), magasin d'où l'on avance des laines aux pauvres manufacturiers, qu'ils restituent par leur ouvrage ; nos draps trouvèrent un débit assuré dans la conformation de l'armée, qui fut habillée de neuf tous les ans ; ce débit s'étendit jusques chez l'étranger : la compagnie de Russie fut formée l'année 1725 ; nos marchands fournissoient les draps pour toutes les troupes Russes ; mais les guinées Angloises passèrent en Moscovie, & elles furent bientôt suivies de leurs draps, de sorte que notre commerce cessa ; nos manufactures en souffrirent au commencement, mais d'autres sorties s'ouvrirent ; les ouvriers n'eurent plus assez de nos propres laines ; on permit aux Mecklenbourgeois de nous vendre les leurs ; & dès l'année 1733, nos manufactures étoient si florissantes, qu'elles débitèrent quarante - quatre mille pièces de drap de 24 aunes chacune chez l'étranger.

BERLIN fut comme un magasin de Mars : tous les ouvriers qui peuvent être employés pour une

(\*) En 1714.

armée , y prospérèrent , & leurs ouvrages furent recherchés par toute l'Allemagne ; on établit à Berlin des moulins de poudre à canon , à Spandaw des fourbisseurs , à Potsdam des armuriers , & à Neustat des ouvriers qui travailloient en ferronnerie & en cuivre.

Le roi donna des immunités & des récompenses à tous ceux qui s'établirent dans les villes de sa domination : il ajouta tout le quartier de la Frédérich-stadt à sa capitale , & couvrit de maisons les places qu'avoit occupées l'ancien rempart : il créa la ville de Potsdam (\*), il la peupla : il ne fit pas le moindre bâtiment pour lui même , mais tout pour ses sujets. L'architecture de son regne est généralement infectée par le goût Hollandois : il seroit à désirer que les grandes dépenses que ce prince fit en bâtimens , eussent été dirigées par de plus habiles architectes. Il eut le sort de tous les fondateurs des villes , qui occupés par la solidité de leurs desseins , ont la plupart négligé ce qui avec la même dépense les auroit embellies & ornées davantage.

BERLIN , après son augmentation , reçut une police nouvelle (\*) sur le pied à peu près de celle de Paris : on établit dans tous les quartiers de la ville des officiers de police , l'usage des fiacres fut

(\*) A peine y avoit-il 400 habitans dans cette ville , au lieu qu'il y en a à présent plus de 20 mille.

(\*) En 1734.

institué en même tems : on purgea la ville de ces fainéans qui se nourrirent à force d'importunités ; & ces malheureux objets de nos dégoûts & de notre compassion, envers lesquels la nature n'a été qu'une marâtre, trouverent des asiles dans les hôpitaux publics.

PENDANT que tous ces changemens se firent, le luxe, la magnificence & les plaisirs disparurent ; l'esprit d'épargne s'introduisit dans tous les états, chez le riche comme chez le pauvre. Sous les regnes précédens, beaucoup de nobles vendoient leurs terres pour acheter du drap d'or & des galons, cet abus cessa : dans la plupart des états Prussiens, les gentilshommes ont besoin d'une bonne économie pour soutenir leurs familles, à cause que le droit de la progéniture n'a point lieu, & que les peres ayant beaucoup d'enfans à établir, ne peuvent procurer que par leur épargne, un revenu honnête à ceux qui après leur mort partagent leur maison dans des branches nouvelles.

CETTE diminution dans la dépense du public n'empêcha pas beaucoup d'artisans de se perfectionner : nos carrosses, nos galons, nos velours & nos ouvrages d'orfèvrerie se répandirent par toute l'Allemagne.

MAIS ce qu'il y eut de déplorable, ce fut que pendant qu'on faisoit des arrangemens si utiles & si grands, on laissa tomber dans une décadence entière l'académie des sciences, les universités, les arts libéraux, & le commerce.

ON remplissoit mal & sans choix les places qui venoient à vacquer dans l'academie royale des sciences ; & par une dépravation singuliere , le siècle affectoit de mépriser une société dont l'origine étoit aussi illustre , & dont les travaux tenoient autant à l'honneur de la nation qu'aux progrès de l'esprit humain. Pendant que tout ce corps tomboit en léthargie , la médecine & la chymie se soutinrent : Port , Margraff , & Eller combinoient & décomposoit la matiere ; ils éclairoient le monde par leurs découvertes ; & les anatomistes obtinrent un théâtre pour leurs dissections publiques , qui devint une école florissante de Chirurgie.

MAIS la faveur & les brigues remplissoient les chaires des professeurs dans les universités. Les dévots , qui se mêlent de tout , acquirent une part à la direction des universités ; ils y persécutoient le bon sens , & sur-tout la classe des philosophes : Wolff fut exilé , pour avoir déduit avec un ordre admirable les preuves sur l'existence de Dieu. La jeune noblesse , qui se vouoit aux armes , crut déroger en étudiant ; & comme l'esprit humain donne toujours dans les excès , ils regarderent l'ignorance comme un titre de mérite , & le savoir comme une pédanterie absurde.

LA même raison fit que les arts libéraux tombèrent en décadence , l'académie des peintres cessa : Pene , qui en étoit le directeur , quitta les tableaux pour les portraits ; les menuisiers s'érigerent en



sculpteurs , & les maçons en architectes : un chymiste nommé Bottcher passa de Berlin à Dresde , & donna au roi de Pologne le secret de cette porcelaine , qui surpasse celle de la Chine par l'élégance des formes & la finesse de la diapre.

NOTRE commerce n'étoit pas encore né , le gouvernement l'étouffoit en suivant des principes qui s'opposoient directement à ses progrès : il n'en faut point conclure que la nation manque de génie propre au négoce. Les Vénitiens & les Génois furent les premiers qui le faisoient : la découverte de la boussole le fit passer chez les Portugais & les Espagnols ; il s'étendit ensuite en Angleterre & en Hollande : les François s'y appliquèrent des derniers , & ils regagnerent de vitesse ce qu'ils avoient négligé par ignorance. Si les habitans de Dantzic , de Hambourg , de Lubeck ; si les Danois & les Suédois s'enrichissent tous les jours par la navigation ; pourquoi les Prussiens n'en feroient-ils pas autant ? Les hommes deviennent tous des aigles , quand on leur ouvre les chemins de la fortune ; il faut que l'exemple les anime , que l'émulation les excite , & que le souverain les encourage : les François ont été tardifs , nous le sommes de même : peut-être est-ce que notre heure n'est pas encore venue.

ON songeoit moins alors à étendre le commerce , qu'à réprimer les dépenses inutiles : les deuil avoient été autrefois ruineux pour les familles ; on donnoit des festins aux enterremens ; la pompe funebre étoit

même couteuse : toutes ces coutumes furent abolies ; on ne drapa plus les maisons ni les carrosses ; on ne donna plus de livrées noires ; & depuis on mourut fort bon marché.

CE gouvernement tout militaire influa dans les mœurs, & régla même les modes : le public avoit pris par affectation un air aigrefin ; personne dans tous les états Prussiens n'avoit plus de trois aunes de drap dans son habit, ni moins de deux aunes d'épée pendues à son côté : les femmes fuyoient la société des hommes ; & ceux-ci s'en dédommageoient entre le vin, le tabac, & les bouffons : enfin nos mœurs ne ressembloient plus, ni à celles de nos ancêtres, ni à celles de nos voisins : nous étions originaux, & nous avions l'honneur d'être copiés de travers par quelques petits princes d'Allemagne.

VERS les dernières années de ce regne, le hasard conduisit à Berlin (\*) un homme obscur, d'un esprit malfaisant & rusé : c'étoit une espèce d'adepte, qui faisoit de l'or pour le souverain, aux dépens de la bourse de ses sujets. Les artifices lui réussirent un tems ; mais comme la méchanceté se découvre tôt ou tard, ses prestiges disparurent, & sa malheureuse science rentra dans les ténèbres dont elle étoit sortie.

TELLES ont été les mœurs du Brandebourg sous tous ses différens gouvernemens. Le génie de la nation fut étouffé par une longue suite de siècles bar-

(\*) Eckert.

bares : il s'éleva de tems en tems , mais il s'affaïffa aussitôt sous l'ignorance & le mauvais goût ; & lorsque des circonstances heureuses semblerent favoriser ses progrès , survint une guerre dont les suites funestes anéantirent les forces de l'état. Nous avons vû cet état renaissant de ces cendres : nous avons vû par quels nouveaux efforts la nation parvint à se civiliser ; & si ce beau feu n'a jetté que de foibles étincelles , il ne faut qu'un rien pour le faire paroître au grand jour : comme les semences ont besoin d'un terrain propre pour leur développement , de même les nations demandent un concours de conjonctures heureuses , pour qu'elles sortent de leur engourdissement , & qu'elles reçoivent ( pour ainsi dire ) une nouvelle vie.

Tous les états ont eu un certain cercle d'événemens à parcourir , avant que d'atteindre à leur plus haut degré de perfection. Les monarchies y sont arrivées avec une allure plus lente que les républiques , & s'y sont moins soutenues ; & s'il est vrai de dire que la forme du gouvernement la plus parfaite est celle d'un royaume bien administré , il n'est pas moins certain que les républiques ont rempli le plus promptement le but de leur institution & se sont le mieux conservées , parce que les bons rois meurent & que les sages loix sont immortelles.

SPARTE & Rome , qui furent fondées pour être guerrières , produisirent , l'une cette phalange in-

vincible, l'autre ces légions qui subjuguèrent la moitié du monde connu : Sparte enfanta les plus illustres capitaines ; Rome devint une pépinière de héros ; Athènes , à laquelle Solon avoit donné des loix plus pacifiques , devint le berceau des arts : à quelle perfection ses poètes , ses orateurs & ses historiens ne parvinrent - ils point ? Cet asile des sciences se conserva jusqu'à l'entière ruine de l'Attique. Carthage , Venise , & même la Hollande , furent par leur institution liées au commerce , & elles le poussèrent & le soutinrent constamment , reconnoissant que c'étoit le principe de leur grandeur & le soutien de leur état.

CONTINUONS encore cet examen pour un moment. En touchant aux loix fondamentales des républiques , on est sûr de les renverser de fond en comble , à cause que la sagesse des législateurs a formé un tout , auquel les parties du gouvernement tiennent essentiellement : rejeter les unes , c'est détruire les autres , par l'enchaînement des conséquences qui les lient ensemble & qui en forment un système assortissant & complet.

DANS les royaumes , la forme du gouvernement n'a de base que le despotisme du souverain : les loix , le militaire , le négoce , l'industrie & toutes les autres parties de l'état , sont assujetties au caprice d'un seul homme , qui a des successeurs qui ne se ressemblent jamais : d'où il s'ensuit pour l'ordinaire , qu'à l'avénement d'un nouveau prince l'état est gouverné

gouverné par de nouveaux principes, & c'est ce qui porte préjudice à cette forme de gouvernement. Il y a de l'unité dans le but que les républiques se proposent & dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir, ce qui fait qu'elles ne la manquent presque jamais. Dans les monarchies un faînéant succède à un prince ambitieux, celui-ci est suivi d'un dévôt, celui-là par un guerrier, celui-ci par un savant, celui-là par un autre qui s'abandonne à la volupté : & pendant que ce théâtre mouvant de la fortune présente sans cesse des scènes nouvelles, le génie de la nation, diverti par la variété des objets, ne prend aucune assiette fixe. Il faut donc que dans les monarchies les établissemens, qui doivent braver la vicissitude des siècles, aient des racines si profondes qu'on ne puisse les arracher, sans ébranler en même tems les plus solides fondemens du trône.

MAIS la fragilité & l'instabilité sont inséparables des ouvrages des hommes : les révolutions que les monarchies & les républiques éprouvent, ont leurs causes dans les loix immuables de la nature ; il faut que les passions humaines servent de ressorts pour amener & mouvoir sans cesse de nouvelles décorations sur ce grand théâtre ; que la fureur audacieuse des uns enlève ce que la foiblesse des autres ne peut défendre ; que des ambitieux renversent des républiques, & que l'artifice triomphe quelquefois de la simplicité : sans ces grands bouleversemens

dont nous venons de parler , l'univers resteroit sans cesse le même ; il n'y auroit point d'événemens nouveaux ; il n'y auroit point d'égalité entre le destin des nations : quelques peuples seroient toujours civilisés & heureux , & d'autres toujours barbares & infortunés.

Nous avons vû des monarchies naître & mourir ; des peuples , de barbares qu'ils étoient , se policer & devenir le modèle des nations : ne pourrions nous pas en conclure que ces nations ont une révolution semblable ( si on ose le dire ) à celle des planètes , qui après avoir parcouru en dix mille ans tout l'espace des cieux , se retrouvent au point d'où elles étoient parties ?

Nos beaux jours arriveront donc comme ceux des autres : nos prétentions sont d'autant plus justes , que nous avons payé le tribut à la barbarie quelques siècles de plus que les méridionaux.

Ces siècles précieux s'annoncent par le nombre des grands-hommes en tout genre qui naissent à la fois : heureux sont les princes qui viennent au monde dans des conjonctures aussi favorables ! les vertus , le talent , le génie , les emportent d'un mouvement commun avec eux , aux choses grandes & sublimes.





## DU GOUVERNEMENT ANCIEN ET MODERNE

D U

### DU BRANDEBOURG.

**L**ORSQUE le Brandebourg étoit payen , il fut gouverné par des Druides , comme toute l'Allemagne l'étoit anciennement : sous les Vandales , les Teutons & les Suèves , leurs princes étoient proprement les généraux de la nation ; ils s'appelloient Fürsten , ce qui signifie conducteurs : les empereurs qui domptèrent ces barbares , établirent des gouverneurs de frontieres , qu'on nommoit Marckgraves , pour tenir en bride cette nation belliqueuse & fiere de sa liberté : il nous reste si peu de mémoires de ces tems reculés , que pour ne point mêler de fables à l'histoire , nous ne ferons mention que du gouvernement de l'électorat sous les princes de la maison de Hohenzollern.

Du tems que les burggraves de Nurenberg s'établirent dans la Marche , les gentils-hommes devenus sauvages sous les dernieres régencees , leur refuserent l'hommage : cette noblesse , soutenue dans son indépendance par les ducs de Poméranie , deve-

Année  
1412.

Q ij

noit redoutable à son souverain. Les grandes familles étoient puissantes ; elles armoient leurs sujets ; elles se faisoient la guerre ; & elles détroussioient même les passans sur les grands chemins : des châteaux massifs & entourés de fossés leur servoient de repaires. Ces petits tyrans, ayant partagé entre eux l'autorité légitime, fouloient impunément ceux qui cultivent les champs ; & comme il n'y avoit point de domination assez bien établie pour faire respecter les loix, le pays étoit dans le désordre & dans la plus affreuse misère : les grandes familles qui s'élevèrent pendant cette anarchie, furent les Kitzow, les Putlitz, les Brédow, les Holtzendorff, les Uchtenhagen, les Torgow, les Arnim, les Rochow, & les seigneurs de Hohenstein : ce fut à celles là que l'électeur Frédéric I eut affaire.

■ QUOIQUE Frédéric I les soumit, les états restèrent toujours maîtres du gouvernement : ils accorderoient les subsides ; ils régloient les impôts ; ils fixoient le nombre des troupes, qu'on ne levoit que dans les extrémités, & les payoient ; on les consultoit sur les mesures qu'il convenoit de prendre pour la défense du pays ; & c'étoit par leurs avis que s'administroient les loix & la police.

L'HISTOIRE nous fournit plus d'un exemple du pouvoir des états. L'électeur Albert l'Achille devoit cent mille florins (\*) : il pria les états de se charger de ce payement ; pour cet effet ils imposè-

(\*) EN 1762.



rent une taxe sur la biere, qu'ils n'accorderent que pour sept ans ; ils la haussèrent dans la suite , & elle devint l'origine de ce qu'on appelle la landschafft ou la banque publique.

Du tems de l'électeur Joachim I (†), les états leverent une taxe sur les moulins , sur les censés & sur les bergeries, pour soudoyer deux cens cavaliers que ce prince envoyoit à l'empereur contre les infidèles.

Sous l'électeur Joachim III, le crédit des états étoit si puissant , qu'ils dégagerent quelques bailliages sur lesquels ce prince avoit contracté des dettes, à condition que ni lui ni ses successeurs ne pourroient dorenavant emprunter dessus ni les aliéner : l'électeur les consultoit sur toutes les affaires, & leur promit même de ne rien entreprendre sans leur consentement : les états entrèrent en correspondance avec Charles V, & lui marquerent qu'ils ne trouvoient pas à propos que l'électeur se rendît à la diete de l'empire : aussi Joachim II se dispensa-t-il de ce voyage.

JEAN Sigismond & George Guillaume (\*) conférèrent avec eux sur le sujet de la succession de Juliers & de Berg , & les états nommerent quatre députés qui suivirent la cour , tant pour lui servir de conseil, que pour être employés à des négociations & à l'usage que les circonstances pourroient

(†) En 1530.

(\*) En 1628.

demander pour le service de ces princes.

GEORGE Guillaume (\*) consulta les états pour la dernière fois, pour savoir s'ils trouvoient bon que l'électeur fit alliance avec les Suédois en leur remettant ses places, ou s'il devoit suivre le parti de l'empereur : depuis, Schwartzenberg, ministre tout puissant d'un prince foible, attira à sa personne toute l'autorité du souverain & des états ; il imposa des contributions de sa propre autorité ; & il ne resta aux états, de cette puissance dont ils n'avoient jamais abusé, que le mérite d'une soumission aveugle aux ordres de la cour.

LES électeurs n'avoient eu d'autre conseil que les états jusqu'au regne de Joachim-Frédéric ; ce prince forma un conseil composé du ministre de la justice, du ministre des finances, de celui qui avoit les affaires de l'Empire, & du maréchal de la cour : un Stadthalter y présidoit. De ce conseil émanoient toutes les sentences en dernier ressort, les ordres tant au civil qu'au militaire, les réglemens de la police ; & c'étoit lui également qui dressoit l'instruction des ministres qui étoient employés à des cours étrangères.

LORSQU'UN voyage ou la guerre obligeoient l'électeur à quitter ses états, ce conseil exerçoit les fonctions de la souveraineté ; il donnoit des audiences aux ministres étrangers ; il avoit en un mot le même

\*) En 1631.

pouvoir que la régence d'une minorité pendant la tutelle d'un prince.

LE pouvoir du premier ministre & du conseil étoit presque illimité ; le comte de Schwartzenberg sous George Guillaume avoit augmenté son autorité, au point qu'elle étoit pareille à celle des maires du palais du tems des rois de France de la première race : mais l'abus énorme qu'il en fit, dégoûta l'électeur Frédéric Guillaume de tout premier ministre. Nous voyons, par les réglemens que ce prince donna (\*), qu'il distribua à chacun de ses ministres des départemens différens ; & qu'il établit dans chaque province deux conseillers, pour régler & pour rendre compte des affaires qui la concernoient.

FREDERIC Guillaume résida à Königsberg en Prusse pendant les premières années de sa régence ; & il pourvut le conseil qu'il laissa à Berlin, d'amples instructions relatives au tems & aux circonstances où il se trouvoit : les troupes recevoient leurs ordres des plus anciens généraux qui se trouvoient dans la province ; & les gouverneurs des places les recevoient immédiatement de sa personne.

A la mort du chancelier Gorts, cette dignité fut supprimée, & le baron de Schwerin devint premier président du conseil. Les départemens se trouverent partagés, de sorte que tout ce qui étoit du ressort des loix, se portoit au conseil de la justice qui avoit

(\*) En 1651.

un président à sa tête. La juridiction des officiers de la cour dépendoit du capitaine du château : les finances du prince se trouvoient administrées par la chambre des domaines, qui étoit partagée en différens départemens ; le baron de Meinders & après lui le sieur de Jena en eurent la direction générale.

UN consistoire, composé moitié de prêtres ; moitié de laïques, gouvernoit les affaires ecclésiastiques : outre ces collèges susmentionnés, la chancellerie des fiefs décidoit de toutes les affaires féodales.

LES choses restèrent à peu près sur le même pied sous le regne de Frédéric I (\*); avec cette différence, qu'il se laissa sans cesse gouverner par ses ministres. Danckelmann, qui avoit été son précepteur, devint maître de l'état : après sa disgrâce, le comte de Wartenberg succéda à sa faveur & à son pouvoir : Kamke auroit de même succédé au grand-chambellan, si la mort du roi n'avoit mis fin à sa faveur naissante.

FREDERIC Guillaume II (†) changea toute la forme de l'état & du gouvernement : il limita le pouvoir des ministres ; & de maîtres qu'ils avoient été de son pere, ils devinrent ses commis.

LES affaires étrangères furent remises aux sieurs d'Ilgen & de Kniphausen : ces ministres conféroient

(\*) Depuis 1688.

(†) Depuis 1719.

avec les envoyés, & entretenoient la correspondance avec les ministres Prussiens dans les différentes cours de l'Europe : ils étoient chargés surtout des affaires de l'Empire, des limites de l'état, & des droits de la maison : le sieur de Coccéi ministre d'état eut la direction générale de la justice, & faisoit la charge de chancelier : sous lui le sieur d'Arnim avoit le département des appels & de la justice civile de Prusse & de Ravensberg ; & le sieur de Katfch fut mis à la tête de la justice criminelle.

LE sieur de Printz, grand-maréchal de la cour ; devint président du consistoire supérieur, & fut chargé de l'inspection des universités, des fondations pieuses, des canonicats, & des affaires des Juifs.

LES finances étoient, des parties du gouvernement, celle qui avoit été le plus négligée : le roi y fit des arrangemens tout nouveaux ; il établit le grand directoire en 1724 : ce collège est divisé en quatre départemens, à la tête de chacun desquels est un ministre d'état. La Prusse, la Poméranie & la nouvelle Marche, avec les postes, formèrent le premier département, qu'eut le sieur de Grumko'w : l'électorat de Brandebourg, le duché de Magdebourg, le comté de Rupin, & le commissariat de guerre, formèrent le second département, qu'eut le sieur de Kraut : les états du Rhin & du Weser, avec les Salines, furent le partage du troisième, qu'eut le sieur de Gorne ; & le quatrième eut la direction de la principauté de Halberstadt, du comté de Mans-

feldt, des manufactures, du papier timbré, & des monnoies : il échut au sieur de Vireck.

LE roi combina le commissariat avec les finances. Autrefois ces collèges occupoient quarante avocats pour soutenir les procès qu'ils se faisoient, en négligeant les affaires pour lesquelles ils étoient préposés : depuis leur réunion, ils travaillèrent d'un commun accord au bien de l'état.

Sous ces départemens principaux, le roi établit dans chaque province un collège de justice & un collège de finance subordonnés aux ministres ; les ministres des affaires étrangères, ceux de la justice & ceux des finances, faisoient journellement leur rapport au roi, qui décidoit en dernier ressort de toutes les affaires : pendant tout son regne, il ne parut pas la moindre ordonnance qu'il n'eût signée de sa main, ni la moindre instruction dont il ne fût l'auteur.

IL déclara tous les fiefs allodiaux, moyennant une certaine redevance annuelle que les propriétaires payerent à l'état. Frédéric Guillaume employa quatre millions cinq cens mille écus au rétablissement de la Lithuanie : il mit six millions pour rebâtir les villes de ses états, augmenter Berlin & fonder Potsdam ; & il acheta pour cinq millions de terres qu'il ajoûta à ses domaines.

TANT d'ordre dans les affaires, une bonne économie, & des augmentations de finances considérables, mirent le roi en état d'entretenir le militaire formidable, dont nous allons parler dans l'article suivant.



## DU MILITAIRE,

*Depuis son institution jusqu'à la fin du regne  
de Frédéric-Guillaume II.*

**L**Es premiers électeurs de la maison de Brandebourg n'entretenoient aucune milice réglée ; ils n'avoient qu'une garde à cheval de cent hommes , & quelques compagnies de Lansquenets partagées dans les châteaux ou places fortes , dont ils augmentoient ou diminueoient le nombre selon le besoin : lorsqu'ils appréhendoient la guerre , eux & les états convoquoient l'arrière-ban ; c'étoit , pour ainsi dire , l'armement général de tout le pays ; la noblesse devoit former la cavalerie , & ses vassaux enrégimentés devoient composer l'infanterie de cette armée.

CETTE manière de lever des troupes & de former des armées , étoit alors générale en Europe : les Gaulois , les Germains , les Bretons en avoient toujours usé de même ; & elle s'est conservée encore jusqu'à présent chez les Polonois , qui appellent de toute la nation , la *Pospolite Rucheni*. De même que les Polonois , les Turcs ne se sont pas éloignés de cette coutume , à l'exception d'un corps réglé de trente mille Janissaires qu'ils entretiennent : ils ne font jamais la guerre sans armer les nations de l'Asie mineure , de l'Égypte , de l'A-

rabie & de la Grece , qui sont sous leur domination.

Pour en revenir à l'histoire du Brandebourg , lorsque Jean - Sigismond se crut à la veille de recueillir la succession de Juliers & de Berg , prévoyant qu'il seroit obligé de soutenir ses droits par la force des armes , il ordonna un armement général de sept cens quatre-vingt-sept chevaliers , qui se trouverent au lieu de l'assemblée : il en choisit quatre cens des plus lestes : la noblesse fournit d'ailleurs mille fantassins , sans compter les piquiers ; dont le colonel Kracht reçut le commandement , & de plus les villes mirent deux mille six cens hommes en campagne. Ces troupes étoient entretenues aux dépens des états , & pour l'ordinaire elles ne recevoient la paye que pour trois mois , terme après lequel chacun s'en retournoit chez soi : l'électeur nommoit les officiers ; & dès que le besoin de ces armemens cessoit , ces troupes étoient licenciées tout-à-fait.

La régence orageuse de George - Guillaume nous fournit quelques exemples de ces sortes d'armemens.

EN 1620 , (\*) à l'occasion de la guerre de trente ans les états leverent des troupes en leur donnant le privilège de faire des quêtes dans tout le pays , pour fournir à leur subsistance : les payfans avoient ordre de leur donner un liard , chaque fois qu'ils gueuseroient , & des coups de bâton s'ils ne

(\*) Sebaldus , *chronique*.



s'en contentoient pas. Que produisit cet arrangement ridicule ? au lieu d'acquérir des soldats, le prince n'établit qu'un corps de mendiants.

L'AN 1623, la cour enjoignit par un édit à tous les sujets, à l'exception des prêtres & des échevins, de se rendre avec armes & bagage à un lieu marqué, où des commissaires devoient les passer en revue : on choisit de ce nombre trois mille neuf cens hommes, qui furent partagés en vingt-cinq compagnies d'infanterie & en dix escadrons.

APRÈS la paix de Prague (\*), le comte de Schwartzenberg persuada à George - Guillaume d'augmenter ses troupes, & de les entretenir moyennant les subsides que les Espagnols & l'Empereur lui payeroient : selon le projet de ce ministre, le nombre devoit en être porté à vingt - cinq mille hommes.

LES levées se firent, & ces troupes prêterent serment à l'Empereur & à George-Guillaume. Lorsqu'elles passerent en revue (†) à Neustadt - Eberwalde, on en fit le dénombrement suivant, sçavoir :

(\*) En 1635.

(†) En 1638.

INFANTERIE.			CAVALERIE.		
GRADES DES COMMANDANS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES FANTASSINS.	GRADES. DES COMMANDANS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES CAVALIERS.
Général....	{ Klitzing .....	850	Colonels...	{ Jean Rochow ..	500
"	{ Kraßfecht .....	960		{ Erentreich-Burgs-	
	{ Burgsdorff .....	1300		{ dorff ..	500
Colonels...	{ Dargitz .....	700	Lieutenans-	{ Pothausen .....	500
	{ Wolckmann....	700		{ Schapelow ....	350
	{ Didier Kraßfecht.	660	Colonels...	{ Goldecker .....	160
	{ Rochow .....	980		{ Erichson .....	350
Lieutenans-	{ Mintzich .....	1550		{ Worhauer .....	190
	{ Waldow & Ker-		DRAGONS .....		550
Colonels...	{ berg .....	1300	TOTAL DES CAVALIERS ....		2500
TOTAL DES FANTASSINS...		8000			

KLITZING, qui commandoit ce corps, est le premier général dont il soit fait mention dans l'histoire du Brandebourg : ces troupes furent augmentées & diminuées selon les tems, les moyens & les occasions; mais elles ne passèrent jamais onze mille hommes. George-Guillaume laissa en mourant la milice suivante à son fils :

INFANTERIE.		CAVALERIE.	
NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES FANTASSINS.	NOMS DES REGIMENTS.	NOMBRE DES CAVALIERS.
Burgsdorff .....	800	Goldecker .....	900
Kraßfeld .....	600	Ludecke .....	600
Wolkman .....	800	Rochow .....	1000
Trotta .....	1100		
Goldécker .....	100		
TOTAL des Fan- tassins .....	3600	TOTAL des Ca- valliers .....	2500

FREDERIC-Guillaume parvint à la régence dans un tems de calamité : pour soulager ses provinces épuisées d'hommes & d'argent, il fit une réforme dans ses troupes : la cavalerie, sur ce qu'elle refusa de prêter le serment ordinaire, fut congédiée, & l'é-

lecteur, afin de s'en faire un mérite auprès de l'empereur, lui céda deux mille chevaux. L'électeur ne conserva que deux cens maîtres & deux mille fantassins, qui formoient les régiments des gardes de Burgsdorff, de Trotta, & de Rebeck.

FREDERIC-Guillaume fut le premier électeur qui entretint à son service un corps d'armée discipliné régulièrement : les bataillons d'infanterie étoient composés de quatre compagnies à cent cinquante tête chacune ; un tiers du bataillon étoit armé de piques, le reste avoit des mousquets : l'infanterie portoit des habits d'ordonnance & des manteaux : les cavaliers se pourvoyoient eux-mêmes d'armes & de chevaux ; ils avoient la demi-armure, ils combattoient par escadrons, & ils menaient souvent du canon avec eux.

En 1653, il survint une brouillerie entre l'électeur & le Palatin de Neubourg touchant la succession de Cleves : à cette occasion l'électeur augmenta ses troupes ; il leva cinquante-deux compagnies de cavalerie & quatre-vingt-deux compagnies d'infanterie : le comte de Wittgenstein passa à son service avec les régiments de cavalerie de Wittgenstein, de Storckau & d'Osten, & ceux d'infanterie de Piffart, de Hanau & de Maillard.

APRÈS que l'électeur eut accommodé ses différends avec le Palatin, il licencia la plus grande partie de ses troupes.

LA guerre qui s'alluma peu de tems après, (\*)

En 1655.

entre

entre Charles-Gustave & la république de Pologne, donna lieu à une nouvelle augmentation ; l'électeur, soutenu des subsides Suédois, fit les derniers efforts pour mettre une armée sur pied. Selon les archives, sa cavalerie monta à quatorze mille quatre cents chevaux. Ce nombre paroît exagéré de beaucoup ; cependant ce qui pourroit le rendre croyable, ce sont les noms des chefs & des corps que l'on nous a conservés ; à sçavoir, les gardes, les généraux Waldeck, Cannenberg, Dossing ; les colonels Lothum, Spahn, Siegen, Manteuffel, Schenck ; Wohlrath, Strantz, Reinau, Hall, Ellert, Quast, Dragons, Waldeck, Canitz, Kalckstein, Leskevant, Lehndorff, Sack & Schlieben.

Comme le dessein de l'électeur étoit d'attaquer les Polonois, dont la force principale consiste en cavalerie ; il se peut qu'il voulut leur opposer les mêmes armes & un corps en état de se faire respecter d'eux.

SON infanterie monta jusqu'à dix mille six cents hommes, consistant dans les régiments des gardes à pied, du grand maître d'artillerie Sparr, de Waldeck, Grothe, comte de Waldeck, Kalckstein, Kling-sporn, Taubenkehr, Gotz, Hugt & Ellenberg. Pendant tout le cours de la guerre que ce prince fit avec les Suédois en Pologne, Waldeck, en qualité de lieutenant-général commanda les troupes sous lui.

UNE partie de cette armée suivit l'électeur en

Pologne : le reste des troupes fut distribué dans les provinces.

APRÈS que Frédéric - Guillaume eut fait sa paix avec les Polonois , il secourut le roi de Dannemarck que Charles Gustave assiégeoit à Coppenhague ; il marcha en personne dans le Holstein , à la tête de quatre mille hommes d'infanterie & de douze mille chevaux dont la moitié étoit composée des cuirassiers de l'empereur.

APRÈS la paix d'Oliva , l'électeur fit encore une réduction dans ses troupes ; mais elle ne fut pas considérable. Il entretint depuis un nombre de généraux , ce qui prouve bien qu'il devoit avoir des soldats à proportion. Le maréchal Sparr est le premier qui ait porté ce caractère dans le service de Brandebourg. Les généraux qu'il avoit alors étoient , Dorffling , grand maître d'artillerie ; lieutenants généraux , le prince Jean-George d'Anhalt , le comte Rhona , le baron de Cannenberg & le sieur de Goltz ; généraux majors , les sieurs de Pfuhl , de Bar , de Gorfchen , de Quast , d'Ellert , de Spahn & de Trotta.

LORSQUE la guerre de 1672 commença , l'électeur entretint vingt-trois mille cinq cens soixante-deux hommes : l'armée qu'il conduisit en Alsace au secours de l'empereur , étoit de dix-huit mille combattans. Il augmenta ensuite ses troupes jusqu'au nombre de vingt-six mille hommes & s'en servit dans ses campagnes glorieuses de la Poméranie qu'il

conquit , & de la Prusse dont il chassa les Suédois.

A l'avènement de la régence de Frédéric - Guillaume , les troupes étoient mal payées & mal entretenues ; cette espèce de confusion dura jusqu'à l'année 1676 , que Gramkow , ministre des finances , tintroduisit l'accise dans les villes ; ce revenu fixe & assuré fut assigné à la caisse de la guerre ; le prêt du fantassin étoit à un écu & demi par mois , & la paye des officiers étoit assez mince.

PENDANT la guerre de Pologne & celle de 1672 ; Frédéric - Guillaume entretint ses troupes , tantôt par les subsides des Suédois , & tantôt par ceux des Autrichiens , des Espagnols & des François ; mais depuis l'année 1676 , l'augmentation de ses revenus , par le moyen des accises , & le duché de Magdebourg , dont il entra en possession , avec l'amélioration de ses provinces qui se relevoient insensiblement des calamités que leur avoit fait souffrir la guerre de trente ans ; toutes ces ressources bien administrées lui fournirent le moyen d'entretenir par lui même un corps de troupes considérable.

A la mort du grand électeur , son armée se trouva forte des troupes de campagnes suivantes :



INFANTERIE.		CAVALERIE.	
NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS	NOMS DES REGIMENTS.	ESCADRONS.
Gardes . . . . .	6	Gardes du Corps.	2
Electrice . . . . .	2	Grands Mousq.	2
Prince électoral.	2	Grenad. à cheval.	1
Prince Philippe.	2	Régim. du Corps.	3
Prince d'Anhalt.	2	Prince électoral.	1
Dörffling . . . . .	2	Anhalt . . . . .	1
Holstein . . . . .	2	Dörffling . . . . .	1
Spahn . . . . .	2	Spahn . . . . .	3
Bönhoff . . . . .	2	Brucmohr . . . . .	3
Barfus . . . . .	2	Litzwitz . . . . .	3
Zitten . . . . .	2	Du Hamel . . . . .	1
Courlande . . . . .	2	Pr. Henri de Saxe	3
Belling . . . . .	2	TOTAL des Esc.	
Varenne . . . . .	2	de Culrassiers .	12
Pöllnitz . . . . .	2	DRAGONS.	
Cournau . . . . .	1	Régim. du Corps.	4
Brucmohr . . . . .	1	Dörffling . . . . .	4
TOTAL de l'In- fanterie . . . . .	36 Bat.	TOTAL de la Ca- valerie . . . . .	40 Esc.



OUTRE ce nombre de troupes les garnisons étoient à part , & il y avoit :

	COMPAGNIES.
à Mémel . . . . .	3
à Colberg . . . . .	4
à Custrin . . . . .	4
à Spandaw . . . . .	2
à Peitz . . . . .	3
à Friderichsbourg . . .	1
à Franckfort . . . . .	1
TOTAL des Garnisons.	18

PENDANT la régence de l'électeur , les bataillons étoient composés de quatre compagnies ; la compagnie de cent cinquante hommes : selon ce calcul , un bataillon faisoit six cens têtes , l'infanterie de campagne, vingt-un mille combattants , les troupes de garnison deux mille sept cent , & la cavalerie comptant l'escadron à cent vingt maîtres , quatre mille huit cent chevaux ; de sorte que le total de l'armée montoit à vingt-huit mille cinq cens combattans.

L'INFANTERIE combattoit alors sur cinq ou six files de hauteur ; les piquiers faisoient un tiers d'un bataillon , le reste des soldats étoit armé de mousquets à l'Allemande.

L'INFANTERIE, quoiqu'assez mal vêtue ; avoit outre ses habits d'ordonnance , de longs manteaux roulés & repliés sur les épaules , à peu près de la façon que des bustes antiques nous représentent les consulaires Romains. Lorsque l'électeur fit cette célèbre expédition de Prusse en hiver , il fit distribuer des bottines à tous les fantassins.

SA cavalerie avoit encore l'ancienne armure en entier ; elle ne pouvoit guere être disciplinée, car chaque cavalier se pourvoyoit de chevaux, d'habits & d'armes ; d'où il résultoit une bigarrure étrange pour tout le corps. Il paroît que Frédéric-Guillaume préféroit sa cavalerie à son infanterie ; il combattit à la tête de la première aux batailles de Warfovie & de Fehrbellin ; il avoit tant de confiance dans cette troupe qu'on trouve fréquemment dans l'histoire que sa cavalerie menoit du canon avec elle. Il est très-apparent que cette prédilection n'étoit pas sans fondement ; & que l'électeur ayant fait ses remarques sur la nature de ses états, qui sont plaines pour la plupart , & sur les troupes de ses voisins, principalement des Polonois, qui consistent presque toutes en gens de cheval, préféra par ces raisons sa cavalerie à son infanterie , comme étant d'un usage plus universel.

Du tems de Frédéric - Guillaume , on ne formoit point de magasins ; le pays où l'on faisoit la guerre fournissoit à l'entretien des troupes , tant pour la paye que pour les vivres ; on ne campoit que

lorsque l'ennemi s'approchoit de l'armée , & qu'on pouvoit ou vouloit en venir aux mains ; par ces raisons , on quittoit un pays après l'avoir mangé. Les armées vagabondes défolioient une province après l'autre , & les guerres se perpétuoient d'autant plus que les armées étoient petites , leur entretien peu couteux , & que les généraux qui conduisoient les troupes trouvoient le moyen de s'enrichir en prolongeant la guerre.

PARMI les généraux de l'électeur , le vieux Dorffling & le prince Jean-George d'Anhalt avoient la plus grande réputation.

Si le conseil du prince d'Anhalt avoit été suivi en 1673 , l'électeur auroit attaqué Turenne , & peut-être l'auroit-il battu : le prince d'Anhalt passoit pour sage , & Dorffling pour entreprenant : ce dernier seroit bien son maître à la surprise de Rathenau , à la poursuite des Suédois après la bataille de Fehrbellin , & à hâter la diligence extraordinaire des troupes dans l'expédition de Prusse. Après Dorffling , les plus estimés de ses généraux étoient Gorschen qui surprit les Suédois en Prusse auprès de Splitter , & Treffenfeldt qui les expulsa entièrement de ce duché.

L'ART de fortifier régulièrement les places ainsi que celui de l'attaque & de la défense étoit entièrement inconnu. L'électeur n'avoit pas même un ingénieur médiocre à son service ; il s'amusa six mois devant Stettin quoique la place fût très-mauvaise ; il ne prit Stralsund qu'en la brûlant par ses bombes.

les ouvrages dont il entoura les murs de Berlin étoient mal construits, ayant de longues courtines & des bastions avec des faces plates, de sorte qu'aucun ouvrage ne se flanquoit. Il en est de la guerre comme des autres arts ; elle ne se perfectionne point tout d'un coup, & c'est assez qu'en fait de tactique ; l'électeur ait laissé des exemples qui serviront dans tous les tems de leçons aux plus habiles capitaines.

LE regne de Frédéric premier, roi de Prusse, est rempli de fréquentes réductions & augmentations de l'armée, les subsides étrangers selon qu'il en recevoit étoient le thermomètre qui régloit leur nombre ; tantôt plus considérable & tantôt de beaucoup diminuée.

APRÈS la mort de Frédéric - Guillaume, on fit une augmentation dans les troupes ; les bataillons furent mis à cinq compagnies, & on leva sept nouveaux bataillons ; à savoir, deux de Lothum, deux de Shonberg & un de Sidow : la cavalerie fut augmentée de même de dix-neuf escadrons ; à savoir, deux des gardes du corps, trois de Bareyth, trois de Schoning, quatre d'Anspach, quatre de Sonfeldt & quatre de Brant.

L'ANNÉE d'après, en 1689, dix bataillons & six escadrons Brandebourgeois passèrent au service de la Hollande : après la paix de Rîswick (\*), les bataillons furent réduits à quatre compagnies, & la compagnie à quatre - vingts hommes ; de sorte que

\* En 1697.

quatre-vingts compagnies , tant d'infanterie que de cavalerie furent congédiées. En 1699 , les bataillons furent remis à cinq compagnies. En 1702 , les régiments d'Albert , de Varenne , de Schlabbrendorff , d'Anhalt-Zerbst & de Sidow , furent mis à douze compagnies , & passèrent au service des Hollandois : ils y demeurèrent tant que dura la guerre de succession. En 1704 & 1705 , le roi mit tous les régiments de cuirassiers à trois escadrons , & ceux de dragons à quatre.

A la mort de ce prince ; (†) son armée étoit composée des régimens suivans :

(†) En 1713.



INFANTERIE.		CAVALERIE.	
NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS.	NOMS DES REGIMENTS.	ESCADRONS.
Garde blanche ..	2	Gardes du Corps.	4
Gardes .....	3	Gendarmes .....	1
Régiment du Roi.	4	Régim. du Corps.	3
Marckgr. Albert.	1	Prince Royal...	3
Marckgrave Louis	1	Marckgr. Frédéric	3
Anhalt .....	1	Wartensleben...	3
Holstein .....	1	Heiden .....	3
Lothum .....	1	Schluppenbach ..	3
Dhona .....	1	Barcyth .....	3
Prince de Hesse.	1	Kart .....	3
Jeune Dhona...	2	TOTAL des Cul-	
Arnim .....	2	raffiers .....	29
Dönhofst .....	2		
Fink .....	2	DRAGONS.	
Varenne .....	2	Rég. du Corps. 4	24
Du Trouffel...	1	Marck. Albert. 4	
Grumkow .....	1	Anspach .....	
Truchses .....	1	Dörffling .....	
Heider .....	1	Pannewitz ... 4	
Marckgr. Henri.	2	Van der Albe. 4	
Anhalt-Zerbst ..	1		
TOTAL de l'In-		TOTAL de la Ca-	
fanterie .....	38	valerie .....	53
Compagnies de Garnisons 18.			

LE total de cette armée pouvoit faire trente mille combattants.

AU commencement de ce siècle , l'usage des piques fut aboli , & on y substitua des chevaux de frise. Ces piques n'étoient utiles que pour défendre les gens de pied contre la cavalerie , dans des sièges , dans des retranchemens & dans cent autres occasions pareilles , les piquiers n'étoient d'aucun usage ; les vieux officiers eurent bien de la peine à quitter cette arme , pour laquelle ils avoient les préjugés d'une longue habitude ; mais , comme la guerre perfectionne la guerre , on se défit encore des mousquets à cause que les mèches s'éteignoient souvent par la pluie , & on les remplaça par les fusils.

Sous le regne de Frédéric I , la discipline s'affermir dans les troupes ; elles s'aguerrirent tant en Flandre qu'en Italie ; les officiers qui servirent en Flandre , apprirent alors leur métier des Hollandois ; ils furent alors nos maîtres ; & l'on imita la grande propreté dont les troupes Angloises donnoient l'exemple.

LE marckgrave Philippe , grand maître de l'artillerie , fut le premier qui rechercha la taille des hommes ; les compagnies des grenadiers de son régiment étoient exhauffées au-dessus de la taille ordinaire ; le prince d'Anhalt suivit cet exemple , & le prince royal l'imita de même. Depuis il s'introduisit parmi les officiers un esprit de choix pour

l'espèce d'hommes qu'ils employoient pour soldats ; & on ne prit que des gens grands , forts & robustes.

TOUTES les troupes avoient des habits d'ordonnance ; ceux qui vouloient servir dans la cavalerie payoient à la vérité pour être reçus , mais ils étoient armés & habillés aux dépens de la couronne.

LES fantassins étoient prodigieusement chargés en campagne ; ils portoient outre leurs armes & leur manteau, leur tente , leur havresac , & des chevaux de frise , & ils combattoient encore sur quatre files.

LE prince d'Anhalt , qui avoit fait la guerre avec le prince Eugène , tant dans l'Empire qu'en Italie & en Flandre , avoit fait une étude profonde du métier des armes ; il commanda souvent les troupes auxiliaires des Prussiens , comme on l'a pû voir dans l'histoire ; ce prince leur fit observer une discipline rigoureuse & sévère ; observateur de la subordination , il la poussa à ce grand point d'obéissance qui fait la plus grande force d'une armée ; mais comme ses atentions se bornoient à l'infanterie , la cavalerie fut beaucoup négligée.

TANT d'officiers , qui faisoient la guerre dans les pays des places fortes , où l'on ne fait qu'assiéger & défendre des villes , nous enrichirent enfin de l'art de la fortification ; beaucoup acquirent assez d'intelligence pour conduire les attaques & les tranchées , ou pour défendre une forteresse assiégée.

FREDERIC I , fit fortifier Magdebourg & Wéfel



selon la méthode de Vauban & de Cohorn ; il avoit à son service le général Schoning , commandant de Magdebourg , qui entendoit bien cette partie du militaire , & Bot qu'on accusa cependant d'être plus habile maçon que savant ingénieur.

LES guerres de Flandre , du Rhin & d'Italie avoient formé chez les Prussiens beaucoup d'officiers de réputation. Le marckgrave Charles , qui mourut en Italie , se couvrit de gloire à la bataille de Nervinde : le général Lothum fut très-estimé. Il commanda des détachemens de l'armée de Flandre , & fut enfin tué à la bataille de Malplaquet : dans cette même bataille , le comte de Finck donna des marques de sa capacité ; il emporta le retranchement François & s'y maintint , quoique la cavalerie impériale en fût rechassée par trois fois. A la bataille d'Oudenarde , le général Natzmer , à la tête des grands mousquetaires , perça trois lignes de la cavalerie Françoisse , & y fit des prodiges de valeur.

AU-DESSUS de tous ceux-là s'élevoit le prince d'Anhalt : il avoit par devers lui les actions les plus brillantes , & la confiance générale des troupes : ce fut lui qui sauva l'armée de Stirheim à Hochstet , par une belle retraite , dont nous avons parlé en son lieu : ce fut lui qui contribua beaucoup au gain de la seconde bataille de Hochstet , si funeste aux François ; & ce fut lui que le prince Eugène reconnut comme l'auteur principal de la victoire de Turin. Ce prince

joignoit beaucoup de prudence à une rare valeur ; mais avec beaucoup de grandes qualités, il n'en avoit gueres de bonnes.

TELLE étoit à peu près l'armée & les généraux qui la commandoient, lorsque Frédéric-Guillaume, second roi de Prusse, parvint au trône. Ce prince augmenta le prêt du soldat, qu'il mit à deux écus par mois, outre six gros pour les chemises, guêtres, fouliers, &c.

L'AN 1714, les compagnies d'infanterie furent mises à cent vingt hommes : en 1717, il créa le régiment de Léopold, & le forma des prisonniers faits sur Charles XII : l'année 1720, il mit tous les régiments de cavalerie sur cinq escadrons ; deux compagnies firent l'escadron, & soixante maîtres la compagnie. En 1718, il créa les dragons de Schulenburg forts de cinq escadrons, & il troqua douze pots du Japon contre un régiment de dragons que le roi de Pologne vouloit licencier ; le colonel Wessfen le reçut, & on l'appella depuis le régiment de porcelaine. L'année 1726, les grenadiers à cheval, Schulenburg, Wessfen & Platen furent doublés, & chaque régiment forma ensuite dix escadrons.

DE 1726 à 1734, il augmenta l'infanterie d'un officier par compagnie, il leva les régiments de Dessau, Thile, Mossel, Barleben & les bataillons de Beaufort & de Krocher ; il ajouta ensuite à chaque bataillon une compagnie de grenadiers de cent

hommes ; l'artillerie fut partagée en deux bataillons, dont l'un fut destiné pour servir en campagne, & l'autre en garnison ; il créa un corps de milice de cinq mille hommes, dont les officiers & les bas-officiers reçoivent la demi-payé ; ces milices se rassembloient tous les ans pendant quinze jours, pour faire l'exercice. Après toutes ces augmentations, l'armée Prussienne se trouva forte de septante-deux mille combattans. Tel en étoit l'état le 31 de mai de l'année 1740 : cette armée étoit composée des troupes suivantes ;



## INFANTERIE.

NOMS DES REGIMENTS.	BATAILLONS.
Gardes.....	3
Prince royal....	1
Prince Charles..	1
Anhalt.....	3
Wartensleben...	1
Holstein.....	1
Brédow.....	2
Flantz.....	1
Didier.....	2
Röder.....	2
Gröbnitz.....	1
Wedel.....	2
Marwitz.....	1
Lewarld.....	1
Dönhoff.....	2
Glaubitz.....	1
Löben.....	1
La Motte.....	2
Borek.....	2
Schwerin.....	2
Derschow.....	1
Kleist.....	1
Henri.....	1
Zerbst.....	1
Sidow.....	1
Léopold.....	1
Dhona.....	2
Jertz.....	1
Kalckstein.....	1
Barleben.....	1
Dossow.....	1
Kröcher.....	1
Beaufort.....	1
Artillerie.....	1
TOTAL de l'In- fanterie.....	67 Barail.

## CAVALERIE.

NOMS DES REGIMENTS.	ESCADRONS.	
Gendarmes . . . . .	5	
Prince Guillaume.	5	
Régim. du Corps.	5	
Carabiniers . . . .	5	
Budenbruck . . . .	5	
Katt . . . . .	5	
Brédow . . . . .	5	
Waldow . . . . .	5	
Gesler . . . . .	5	
Frédéric . . . . .	5	
Jeune Waldow.	5	
Eugene . . . . .	5	
TOTAL des Cul- rassiers . . . . .	60	
DRAGONS.		
Schulenburg	} 45	
Grenadiers. 10		
Bareyrh . . . . 10		
Plaren . . . . 10		
Thlmen . . . . 5		
Mullendorff. . 5		
Sondsfeldt. . . 5	} 6	
HUSSARDS,		
Wurm . . . . 5		
Brunikowski. 5	} 6	
TOTAL de la Ca- valerie . . . . .		111 Escad.

RÉGIMENTS

REGIMENTS DE GARNISON.	
	BATAILLONS.
Artillerie . . . . .	1
De l'Hôpital , à Mémel.	1
Wopfer , à Pillau . . .	1
Sack , à Colberg . . . .	1
Perfode , à Magdebourg.	1
TOTAL des Garnisons.	5

TOUTE l'armée, tant infanterie que cavalerie , fut mise en quartier dans les villes. Afin d'y introduire & d'y maintenir la discipline , le roi publia un règlement militaire , qui instruisoit chaque officier de son devoir ; il y tenoit la main lui-même ; des officiers respectables par l'âge & par le service , étoient à la tête de tous les corps , & ceux-là affermissoient la subordination par leur exemple & par leur sévérité. Le roi faisoit tous les ans la revue des troupes ; il leur faisoit faire quelques évolutions , & comme il étoit lui-même l'inspecteur de son armée , il n'y fut point trompé.

DANS les commencemens qu'on introduisit ces nouveaux exercices , les officiers ignoroient la méthode facile qu'on a trouvée depuis de les enseigner , & ils n'étoient rhétoriciens qu'à coups de bâton ,

ce qui rendit cet ouvrage long & difficile. On purgea, dans chaque régiment, le corps d'officiers, de ces gens dont la conduite ou la naissance ne répondoit point au métier de gens d'honneur qu'ils devoient faire ; & depuis la délicatesse des officiers ne souffrit parmi leurs compagnons que des gens sans reproche.

ON rangeoit les bataillons sur quatre files, mais ils chargeoient sur trois : les bataillons contenoient quatre divisions, & chaque division deux pelotons ; la compagnie de grenadiers à part.

LE prince d'Anhalt, qui avoit étudié la guerre comme un métier, s'étoit apperçu qu'on ne tiroit pas des fusils tout l'avantage qu'on pouvoit en attendre ; il imagina des baguettes de fer & trouva le moyen d'apprendre aux soldats à charger avec une vitesse incroyable : depuis l'année 1733, le premier rang chargea la bayonnette au bout du fusil.

L'exercice se faisoit alors de la façon suivante : on commençoit par le maniment des armes ; ensuite on chargeoit par pelotons & par divisions ; on avançoit lentement en faisant le même feu ; on faisoit la retraite à peu près également ; après quoi on formoit deux quarrés impraticables vis-à-vis des ennemis, & l'on finissoit par un feu de haie très-inutile : cependant toutes ces évolutions se faisoient déjà avec tant de précision que les mouvemens d'un bataillon étoient semblables au jeu des ressorts de la montre la mieux faite.

LE roi abolit les manteaux & raccourcit l'habillement dans l'infanterie ; & pour la rendre plus légère dans sa marche, il affecta à chaque compagnie deux chevaux de bât pour porter en campagne les tentes & les couvertures des soldats.

LE roi institua par prévoyance, dans toutes les provinces, des magasins d'abondance qui servoient à soulager le peuple en tems de disette, & qui lui procuroient des magasins tout faits pour l'armée en tems de guerre.

VERS l'année 1730, la fureur des grands hommes parvint à un point que la postérité aura peine à le croire. Le prix commun d'un homme de cinq pieds dix pouces du Rhin, étoit de sept cens écus ; un homme de six pieds étoit payé mille écus ; & s'il étoit plus grand, le prix augmentoit encore de beaucoup ; il y avoit plusieurs régiments qui n'avoient point d'hommes au-dessous de cinq pieds huit pouces ; le plus petit homme de l'armée avoit cinq pieds six pouces bien mesurés.

POUR mettre de l'ordre dans ces enrôlemens, qui se faisoient dans le pays avec confusion, & qui donnoient lieu à mille procès entre les régiments, dès l'année 1733, le roi partagea toutes les provinces en cantons ; ces cantons furent assignés aux régiments, d'où ils pouvoient tirer en tems de paix trente hommes par an, & en tems de guerre jusqu'à cent, ce qui rendit l'armée immortelle, en lui fournissant un fond assuré par lequel elle s'est sans cesse renouvelée depuis.

LA cavalerie de même que l'infanterie étoit composée de très-grands hommes, montés sur des chevaux énormes ; c'étoient des colosses sur des éléphants, qui ne savoient ni manœuvrer ni combattre ; il ne se faisoit aucune revue, sans que quelque cavalier ne tombât par terre, par mal-adresse ; ils n'étoient pas maîtres de leurs chevaux ; & leurs officiers n'avoient aucune notion du service de la cavalerie ; nulle idée de la guerre, aucune connoissance du terrain, ni théorie, ni pratique des évolutions qu'il convient à la cavalerie de faire dans un jour de combat.

Ces bons officiers étoient des économes qui regardoient leurs compagnies comme des fermes ; qu'ils faisoient valoir le plus qu'ils pouvoient.

OUTRE les choses que nous venons de dire, la longue paix avoit abâtardi le service : au commencement du regne de Frédéric-Guillaume, on avoit raffiné sur l'ordre des régimens & sur la discipline ; mais comme il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là, les spéculations s'étoient tournées sur ces sortes de choses qui ne donnent que dans la vûe ; le soldat vernissoit son fusil & sa fourniture ; le cavalier fa bride, sa selle & même ses bottes ; les crins des chevaux étoient treffés avec des rubans, & à la fin la propreté, qui de soi-même est utile, dégénéra en abus ridicule. Si la paix avoit duré au-delà de l'année 1740, il est à croire que nous en serions à présent au fard & aux mouches ; mais ce qui étoit plus



déplorable encore, c'est que les grandes parties de la guerre étoient tout-à-fait négligées, & que notre génie se rétrécissoit de jour en jour davantage par les petits détails.

MALGRÉ tous ces abus, l'infanterie étoit bonne; il y regnoit une discipline sévère & un grand ordre; mais la cavalerie étoit absolument négligée. Le roi qui s'étoit trouvé à la bataille de Malplaquet, avoit vû repousser par trois fois celle des impériaux; & dans les sièges de Menin, de Tournai, & de Stralsund où il se trouva, il n'y avoit aucune occasion pour la cavalerie de briller. Le prince d'Anhalt étoit à peu près dans des préjugés semblables; il ne pouvoit pardonner à la cavalerie de Stirheim, la défaite de la première bataille de Hochstedt, & il s'imaginoit que cette espèce de milice étoit si journalière qu'on ne pouvoit pas compter dessus: ses malheureux préjugés furent si funestes à notre cavalerie qu'elle demeura sans discipline, & qu'elle ne fut par conséquent d'aucun usage, lorsque dans la suite on voulut s'en servir.

LES officiers d'infanterie s'appliquèrent beaucoup à leur métier: c'eux de la cavalerie presque tous répandus dans les petites villes, avoient moins d'intelligence & de vivacité que les autres: parmi les généraux, il y avoit plus de braves gens que de gens de tête; le prince d'Anhalt étoit d'eux tous l'unique capable de commander une armée; il le savoit, & il tiroit tout le parti qu'il pouvoit de sa

278 MEMOIRES POUR L'HISTOIRE  
supériorité, afin de se faire rechercher davantage ;  
& de primer sur les autres.

PENDANT le regne du roi, les fortifications de  
Magdebourg & de Wesel s'acheverent, & celles  
de Stettin furent commencées sous la conduite du  
colonel Walrawe, mais dirigées par le prince  
d'Anhalt.

LE roi créa un corps de trente ingénieurs qui se  
formerent dans ces différents travaux : il remplit son  
arsenal de trains d'artillerie pour la campagne &  
pour les sièges ; il eut d'excellens officiers d'artille-  
rie, & les cadets, cette pépinière d'officiers, ré-  
paroit dans l'armée toutes les pertes que la mort  
y caufoit ; ce qui réussissoit d'autant mieux que ces  
jeunes gens sortoient d'une école militaire, avec  
toutes les connoissances qu'un officier doit avoir.

TELS furent les progrès de la milice Prussienne ;  
jusqu'à la mort du feu roi. On pourroit appliquer à  
cette milice ce que Végece dit de celle des Romains ;  
*Leur discipline les fit triompher des ruses des Grecs ;  
de la force des Germains, de la grande taille des  
Gaulois, & de toutes les nations de la terre.*





DISSERTATION  
SUR LES RAISONS  
D'ETABLIR OU D'ABROGER  
LES LOIX.

**C**EUx qui veulent acquérir une connoissance exacte de la maniere dont il faut établir ou abroger les loix, ne la peuvent puiser que dans l'histoire. Nous y voyons que toutes les nations ont eu des loix particulieres ; que ces loix ont été établies successivement ; & qu'il a fallu toujours beaucoup de tems aux hommes, pour parvenir à quelque chose de raisonnable. Nous y voyons que les législateurs, dont les loix ont subsisté le plus longtems, ont été ceux qui ont eu pour but le bonheur public, & qui ont le mieux connu le génie du peuple dont ils régloient le gouvernement.

Ce sont ces considérations qui nous obligent d'entrer ici en quelques détails sur l'histoire même des loix, & sur la maniere dont elles se sont établies dans les pays les plus policés.

IL paroît probable que les peres de famille ont été les premiers législateurs. Le besoin d'établir l'ordre dans leurs maisons, les obligea sans doute à

faire des loix domestiques. Depuis ces premiers tems, & lorsque les hommes commencerent à se rassembler dans des villes, les loix de ces juridictions particulieres se trouverent insuffisantes pour une société plus nombreuse.

LA malice du cœur humain, qui semble engourdie dans la solitude, se ranime dans le grand monde; & si le commerce des hommes, qui assortit les caractères les plus ressemblans, fournit des compagnons aux gens vertueux, il donne également des complices aux scélérats.

LES défordres s'accrurent dans les villes; de nouveaux vices prirent naissance; & les peres de famille, comme les plus intéressés à les réprimer, convinrent pour leur sûreté de s'opposer à ce débordement. On publia donc des loix, & l'on créa des magistrats pour les faire observer: tant est grande la dépravation du cœur humain, que pour vivre en paix & heureux, on fut obligé de l'y contraindre par la puissance des loix!

LES premieres loix ne parerent qu'aux grands inconvéniens: les loix civiles régloient le culte des dieux, le partage des terres, les contrats de mariage, & les successions: les loix criminelles n'étoient rigoureuses que pour les crimes dont on redoutoit le plus les effets: & ensuite, à mesure qu'il survenoit des inconvéniens inattendus, de nouveaux défordres donnoient naissance à de nouvelles loix.

DE l'union des villes se formerent des républiques , & par la pente que toutes les choses humaines ont à la vicissitude , leur gouvernement changea souvent de forme. Lassé de la démocratie , le peuple passoit à l'aristocratie , à laquelle il substituoit même le gouvernement monarchique : ce qui arrivoit en deux manieres ; ou lorsque le peuple mettoit sa confiance dans la vertu éminente d'un de ses citoyens ; ou lorsque par artifice quelque ambitieux usurpoit le souverain pouvoir. Il est peu d'états qui n'aient pas essayé de ces différens gouvernemens : mais tous eurent des loix différentes.

OSIRIS est le premier législateur dont l'histoire profane fasse mention : il étoit roi d'Egypte & y établit ses loix : les souverains même y étoient soumis : ces loix qui régloient le gouvernement du royaume , s'étendoient sur la conduite des particuliers.

LES rois n'acquéroient l'amour de leur peuple qu'autant qu'ils s'y conforment. Osiris (\*) institua trente juges , dont le chef portoit au cou la figure de la vérité pendue à une chaîne d'or : c'étoit obtenir gain de cause que d'être touché par cette figure.

OSIRIS régla le culte des dieux , le partage des terres , la distinction des conditions : il ne voulut point qu'il y eût prise de corps contre le débiteur ,

(\*) Quelques auteurs y ajoutent Isis.

*Hérodote ,  
Dionodore de  
Sicile*

toute séduction de rhétorique étoit bannie des plaidoyers : les Egyptiens engageoient les cadavres de leurs peres , ils les dépofoient chez leurs créanciers pour nantiffement , & c'étoit une infamie que de ne les pas dégager avant leur mort. Ce légiflateur crut que ce n'étoit pas affez de punir les hommes pendant leur vie , il établit un tribunal qui les jugeoit après leur mort ; afin que la flétriffure , attachée à leur condamnation , fervit d'aiguillon pour animer les vivans à la vertu.

*Rollin ,  
hiftoire  
ancienne.*

APRÈS les loix des Egyptiens , celles des Crétois font les plus anciennes : Minos fut leur légiflateur : il fe difoit fils de Jupiter , & affûroit avoir reçu ces loix de fon pere , afin de les rendre plus refpectables.

*Plutarque.*

LYCURGUE , roi de Lacédémone , fit ufage des loix de Minos , auxquelles il en ajouta quelques-unes d'Osiris , qu'il recueillit lui-même dans un voyage qu'il fit en Egypte : il bannit de fa république , l'or , l'argent , toute forte de monnoyes & les arts fuperflus ; il partagea également les terres entre les citoyens.

CE légiflateur qui avoit intention de former des guerriers , ne voulut point qu'aucune efpece de paffion pût énerver leur courage : il permit pour cet effet la communauté des femmes entre les citoyens ; ce qui peuploit l'état , fans attacher trop les particuliers aux liens doux & tendres du mariage ; tous les enfans étoient élevés aux frais du public : lorf-

que les parens pouvoient prouver que leurs enfans étoient nés mal sains, il leur étoit permis de les tuer. Lycurgue pensoit qu'un homme qui n'étoit pas en état de porter les armes, ne méritoit pas la vie.

IL régla que les Ilottes, espèce d'esclaves, cultiveroient les terres ; & que les Spartiates ne s'occupoient qu'aux exercices qui les rendoient propres à la guerre.

LA jeunesse des deux sexes luttoit : ils faisoient leurs exercices tout-nus en place publique.

LEURS repas étoient réglés, où, sans distinction des états, tous les citoyens mangeoient ensemble.

Il étoit défendu aux étrangers de s'arrêter à Sparte ; afin que leurs mœurs ne corrompissent pas celles que Lycurgue avoit introduites.

ON ne punissoit que les voleurs mal-adroits : Lycurgue avoit intention de former une république militaire, & il y réussit.

DRACON (\*) fut à la vérité le premier législateur des Athéniens, mais ses loix étoient si rigoureuses, qu'on disoit qu'elles étoient écrites plutôt avec du sang qu'avec de l'encre.

*Plutarque, vie de Solon. Remarques de Dacier.*

Nous avons vû comme les loix s'établirent en

(†) Dracon infligeoit punition de mort contre les plus petites fautes ; il alla jusqu'à faire le procès aux choses inanimées : une statue, par exemple, qui en tombant avoit blessé quelqu'un, étoit bannie de la ville.

• Egypte & à Sparte : voyons maintenant comme elles furent réformées à Athènes.

LES désordres qui regnerent dans l'Attique , & les suites funestes qu'ils présagoient , firent qu'on eut recours à un sage qui pouvoit seul réformer tant d'abus. Les pauvres qui souffroient à cause de leurs dettes , des vexations cruelles de la part des riches , songerent à se choisir un chef qui les délivrât de la tyrannie des créanciers.

DANS ces dissensions , Solon fut nommé Archonte , & Arbitre souverain , du consentement de tout le monde. Les riches , dit Plutarque , l'agrèerent volontiers comme riche , & les pauvres comme homme de bien.

SOLON déchargea les débiteurs ; il accorda aux citoyens la liberté de tester.

IL permit aux femmes , qui avoient des maris impuissans , d'en choisir d'autres parmi leurs parens.

LES loix impositoient des châtimens à l'oisiveté : elles absolvoient ceux qui tuoient un adultere ; elles défendoient de confier la tutelle des enfans à leurs plus proches héritiers.

CEUX qui avoient crevé l'œil à un borgne , étoient condamnés à perdre les deux yeux : les débauchés n'osoient point parler dans les assemblées du peuple.

SOLON ne fit aucune loi contre le parricide ; ce crime lui paroissoit inoui : il pensoit que c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.



IL vouloit que ses loix fussent déposées dans l'Aréopage : ce conseil fondé par Cécrops, qui au commencement avoit été composé de trente juges, s'augmenta jusqu'à cinq cens : l'Aréopage tenoit les séances de nuit : les avocats y plaidoient les causes simplement ; il leur étoit défendu d'exciter les passions.

*Moret,  
diction-  
naire.  
Rollin.  
Plutar-  
que.*

LES loix d'Athènes passèrent ensuite à Rome : mais comme les loix de cet empire devinrent celles de tous les peuples qu'il conquit, il sera nécessaire de nous étendre davantage sur leur sujet.

ROMULUS fut le fondateur & le premier législateur de Rome : voici le peu qui nous reste des loix de ce prince.

*Tit-Li-  
ve, Plu-  
tarque,  
Ciceron.*

IL vouloit que les rois eussent une autorité souveraine dans les affaires de justice & de religion : qu'on n'ajoutât point foi aux fables qu'on rapporte des dieux ; qu'on eût d'eux des sentimens saints & religieux, en n'attribuant rien de deshonnête à des natures bienheureuses. Plutarque ajoute que c'est une impiété de croire que la divinité prenne plaisir aux attraites d'une beauté mortelle. Ce roi si peu superstitieux ordonna cependant qu'on n'entreprît rien, sans avoir préalablement consulté les augures.

*Denis  
d'Hali-  
carnasse.  
Antiqui-  
tés Ro-  
maines.*

ROMULUS plaça les patriciens dans le Sénat, les Plébéiens dans les tribus ; & il ne comptoit pour rien les esclaves dans sa république.

LES maris avoient le droit de punir de mort

leurs femmes lorsqu'elles étoient convaincues d'adultère ou d'yvrognerie.

LA puissance des peres sur leurs enfans n'avoit point de bornes ; il leur étoit permis de les faire mourir, lorsqu'ils naissoient monstrueux : on puniffoit les parricides de mort : un patron, qui faudoit son client, étoit en abomination : une belle fille qui battoit son pere , étoit abandonnée à la vengeance des dieux Pénates : Romulus voulut que les murailles des villes fussent sacrées ; & il tua son frere Remus , pour avoir transgressé cette loi en sautant par dessus les murs de la ville qu'il élevoit.

Ce prince établit des asiles : il y en avoit entre autres auprès de la roche Tarpéienne.

*Plutarque, vie de Numa.*

A ces loix de Romulus, Numa en ajoûta de nouvelles : comme ce prince étoit fort pieux, & que sa religion étoit épurée, il défendit que personne ne donnât aux dieux la figure humaine, ou celle de quelque bête. Delà vint que les CLX premières années depuis la fondation de Rome , il n'y eut point d'images dans les temples.

*Danet, dictionnaire des antiquités.*

TULLUS Hostilius, afin d'exciter le peuple à la multiplication de l'espèce, voulut que, lorsqu'une femme accoucheroit de trois enfans à la fois, ils fussent nourris aux dépens du public, jusqu'à l'âge de puberté.

Nous remarquons parmi les loix de Tarquin , qu'il obligea chaque citoyen de donner au roi le dénombrement de tous ses biens , au risque d'être puni s'il y manquoit ; qu'il régla les dons que cha-

cun devoit faire aux temples ; & qu'entre autres il permit que les esclaves mis en liberté pussent être reçus dans les tribus de la ville : les loix de ce prince furent favorables aux débiteurs.

TELLES sont les principales loix que les Romains reçurent de leurs rois : Sextus Papirius les recueillit toutes , & elles prirent de lui le nom de code Papirien.

LA plupart de ces loix , faites pour un état monarchique , furent abolies par l'expulsion des Rois.

• VALERIUS Publicola , collègue de Brutus dans le consulat , un des instrumens de la liberté dont Rome jouissoit , ce consul , si favorable au peuple , publia de nouvelles loix , propres au genre de gouvernement qu'il venoit d'établir.

CES loix permettoient d'appeller au peuple des jugemens des magistrats , & défendoient , sous peine de mort , d'accepter des charges sans son aveu. Publicola diminua les tailles , & autorisa le meurtre des citoyens qui aspiroient à la tyrannie.

CE ne fut qu'après lui que s'établirent les usures ; les grands de Rome les portèrent jusqu'au dernier huit : si le débiteur ne pouvoit acquitter sa dette , il étoit traîné en prison , & réduit à l'esclavage , lui & toute sa famille : la dureté de cette loi parut insupportable aux Plébéiens , qui en étoient souvent les victimes : ils murmurèrent contre les consuls : le Sénat se montra inflexible ; & le peuple , irrité de plus en plus , se retira au Mont Sacré ; de-là il traita d'é-

*Tit-Liv.  
Liv.  
II. E. hard  
Liv. II.  
Tacite.  
Annales.*

gal avec les sénateurs ; & il ne rentra à Rome , qu'à condition qu'on abolît les dettes , & que l'on créât des magistrats , qui par la charge de tribuns seroient autorisés à soutenir les droits : ces tribuns réduisirent l'usure au denier seize ; & enfin elle fut tout à fait abolie pour un tems.

LES deux ordres qui composoient la république Romaine , formoient sans cesse des desseins ambitieux , pour s'élever les uns aux dépens des autres : de-là naquirent les défiances & les jalousies. Quelques séditieux , qui flattoient le peuple , outroient ses prétentions ; & quelques jeunes sénateurs , nés avec des passions vives , & avec beaucoup d'orgueil , rendoient les résolutions du sénat souvent trop sévères.

LA loi agraire , sur le partage des terres conquises , divisa plus d'une fois la république : il en fut question l'année CCLXVII de sa fondation. Ces dissensions , auxquelles le sénat faisoit diversion par quelques guerres , mais qui se réveilloient toujours , continuèrent jusqu'en l'année CCC.

ROME reconnut enfin la nécessité d'avoir recours à des loix qui pussent satisfaire les deux partis : *Tite-Liv. liv. III.* on envoya à Athènes Posthumius Albus , Antonius Manlius , & Sulpicius Camérinus , pour y compiler les loix de Solon : ces ambassadeurs à leur retour furent mis au nombre des Décemvirs : ils rédigèrent ces loix qui furent approuvées du sénat par un arrêt , & du peuple par un Plébiscite : on les fit gra-

ver

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 289  
ver sur dix tables de cuivre , & l'année d'après ou  
y en ajouta encore deux autres : ce qui forma un  
corps de loix, si connu sous le nom de celui des  
douze tables.

CES loix limitoient la puissance paternelle ; elles  
infligeoient des punitions aux tuteurs qui faudoient  
leurs pupilles ; elles permettoient de léguer son bien  
à qui l'on voudroit : les Triumvirs ordonnerent de-  
puis que les testateurs seroient obligés de laisser le  
quart de leur bien à leurs héritiers ; & c'est l'origine  
de ce que nous appellons la légitime (\*).

*Danet ;  
Diction-  
naire des  
antiqui-  
tés Ro-  
maines.*

LES enfans posthumes , nés dix mois après la mort  
de leurs peres , étoient déclarés légitimes ; l'em-  
pereur Adrien étendit ce privilège jusqu'à l'onzième  
mois.

LE divorce, jusqu'alors inconnu des Romains ;  
n'eut force de loi que par celle des douze tables ; il  
y avoit des peines infligées contre les injures d'es-  
fet, de paroles , & par écrit.

L'INTENTION seule du parricide étoit punie de  
mort.

LES citoyens étoient autorisés à tuer les voleurs  
armés, ou qui entroient de nuit dans leur maison.

TOUT faux témoin devoit être précipité de la  
roche Tarpéienne. En matieres criminelles, l'accu-  
sateur avoit deux jours, dans lesquels il formoit  
l'accusation , qu'il signifioit ; & l'accusé avoit trois

(\*) Il n'y avoit que deux sortes d'héritiers ab intestat ,  
les enfans & les parens masculins.

T

jours pour y répondre (†). S'il se trouvoit que l'accusateur eut calomnié l'accusé, il étoit puni des mêmes peines que méritoient le crime dont il l'avoit chargé.

VOILA en substance ce que contenoient les loix des douze tables, dont Tacite dit qu'elles furent la fin des bonnes loix : l'Egypte, la Grece, & tout ce qu'elle connoissoit de plus parfait, y avoient contribué : ces loix si équitables & si justes ne resserroient la liberté des citoyens, que dans les cas où l'abus qu'ils en pouvoient faire, auroit nui au repos des familles & à la sûreté de la république.

L'AUTORITÉ du sénat sans cesse en opposition avec celle du peuple, l'ambition outrée des grands, les prétentions des Plébéiens qui s'accroissoient chaque jour, & beaucoup d'autres raisons, qui sont proprement du ressort de l'histoire, causerent de nouveau des orages violens : les Gracchus & les Saturninus publièrent quelques loix féditieuses : pendant les troubles des guerres civiles, on vit un nombre d'ordonnances que les événemens faisoient paroître & disparaître. Sylla abolit les anciennes loix & en établit de nouvelles, que Lepidus détruisit : la corruption des mœurs, qui augmentoit avec ces dissensions domestiques, donna lieu à la multiplication des loix à l'infini. Pompée, élu pour réformer ces loix, en publia quelques-unes qui péri-

(†) L'accusé comparoissoit en suppliant devant le magistrat avec ses parens & ses cliens.

rent avec lui. Pendant vingt - cinq ans de guerres civiles & de troubles , il n'y eut ni droit , ni coutume , ni justice ; & tout demeura dans cette confusion jusqu'au regne d'Auguste , qui sous son sixième consultat rétablit les anciennes loix , & annulla toutes celles qui avoient pris naissance pendant les défordres de la république.

L'EMPEREUR Justinien remédia enfin à la confusion que la multiplicité des loix apportoit à la jurisprudence ; & il ordonna à son chancelier Tribonien de composer un corps de droit parfait : celui - ci le réduisit en trois volumes qui nous sont restés ; savoir , le digeste , qui contient les opinions des plus célèbres jurisconsultes ; le code , qui renferme les constitutions des empereurs ; & les instituts , qui forment un abrégé du droit Romain.

CES loix se sont trouvées si admirables , qu'après la destruction de l'Empire , elles ont été embrassées par les peuples les plus policés , qui en ont fait la base de leur jurisprudence.

LES Romains avoient apporté leurs loix dans les pays de leurs conquêtes : les Gaules les reçurent , lorsque Jules César , qui les subjuga , en fit une province de l'Empire. *Daniel.  
histoire  
de France.*

PENDANT le cinquième siècle , après le démembrement de la monarchie Romaine , les peuples du nord inonderent une partie de l'Europe : ces différentes nations barbares introduisirent chez leurs ennemis vaincus , leurs loix & leurs coutumes ; les

Gaules furent envahies par les Visigoths, les Bourguignons, & les Francs.

CLOVIS crut faire grace à ses nouveaux sujets en leur laissant l'option des loix du vainqueur, ou de celles du vaincu ; il publia la loi salique ; & sous les regnes de ses successeurs on créa souvent de nouvelles loix. Gondebaud, roi de Bourgogne, fit une ordonnance, par laquelle il défera le duel à ceux qui ne voudront pas s'en tenir au serment.

En 1437.  
selon Da-  
niel.

Hai-  
nault,  
abrégé  
chronolo-  
gique.

• ANCIENNEMENT les seigneurs avoient le droit de juger souverainement & sans appel.

Sous le regne de Louis le Gros s'établit la justice supérieure & royale en France : nous voyons depuis, que Charles IX avoit intention de réformer la justice & d'abrégér les procédures ; c'est ce qui paroît par l'ordonnance de Moulins : il est à remarquer que des loix si sages furent publiées dans des tems de troubles ; mais, dit le président Hainault, le chancelier de l'Hôpital veilloit pour le salut de la patrie. Ce fut enfin Louis XIV qui fit rédiger toutes les loix, depuis Clovis jusques à lui, dans un corps qu'on appella de son nom le Code Louis.

Repin  
Thoiras,  
introduc-  
tion.

LES Bretons que les Romains subjuguèrent, de même que les Gaulois, reçurent également les loix de leurs conquérans.

AVANT d'être assujettis, ces peuples étoient gouvernés par des Druydes, dont les maximes avoient force de loix.

LES peres de famille chez ces peuples avoient



droit de vie & de mort sur leurs femmes & leurs enfans : tout commerce étranger leur étoit défendu ; ils égorgoient les prisonniers de guerre , & en faisoient un sacrifice aux dieux.

LES Romains maintinrent leur puissance , & leurs loix chez ces insulaires , jusqu'à l'Empire d'Honorius , qui rendit aux Anglois leur liberté , l'an CCCCX par une acte solemnel.

LES (\*) Piétes , alliés avec les Ecoffois , les attaquèrent ensuite ; les Bretons , foiblement secourus des Romains & toujours battus par leurs ennemis , eurent recours aux Saxons : ceux-ci subjuguèrent toute l'Ile après une guerre de 150 ans ; & de leurs auxiliaires ils devinrent leurs maîtres.

LES Anglo-Saxons introduisirent dans la grande-Bretagne leurs loix , les mêmes qui se pratiquoient anciennement en Allemagne : ils partagerent l'Angleterre en sept royaumes , qui se gouvernoient séparément ; ils avoient tous des assemblées (†) générales , composées des grands , du peuple & de l'ordre des payfans : la forme de ce gouvernement , qui étoit ensemble monarchique , aristocratique , & démocratique , s'est conservée jusqu'à nos jours ; l'autorité se trouve encore partagée entre le roi , la chambre des seigneurs & de celle des communes.

(\*) Les Piétes , peuples venus du Mecklenbourg.

(†) Ces assemblées s'appelloient Wittenagemot ou conseil des sages , dont le gouvernement prit le nom d'Hépararchie.

ALFRED le Grand donna à l'Angleterre les premières loix, réduites en corps. Quoiqu'elles fussent douces, ce prince fut inexorable envers les magistrats convaincus de corruption : l'histoire remarque qu'en une seule année il fit pendre quarante-quatre juges qui avoient prévariqué.

*Rapin  
Thoiras.  
En 890.*

SELON le Code d'Alfred le Grand, tout Anglois accusé de quelque crime devoit être jugé par ses pairs, & la nation conserve encore ce privilège.

L'ANGLETERRE prit une nouvelle forme par la conquête qu'en fit (\*) Guillaume, duc de Normandie : ce conquérant érigea de nouvelles cours souveraines, dont celle de l'Echiquier subsiste encore ; ces tribunaux suivoient la personne du roi : il sépara la juridiction ecclésiastique de la civile : & de ses loix, qu'il fit publier en langue Normande, la plus sévère étoit l'interdiction de la chasse, sous peine de mutilation ou de mort même.

DEPUIS Guillaume le conquérant, les rois ses successeurs firent différentes chartres.

*En 1101.* HENRI I dit Beauclerc, permit aux héritiers nobles de prendre possession des successions qui leur retomboient, sans rien payer au souverain : il permit même à la noblesse de se marier, sans le consentement du prince.

*En 1136.* NOUS voyons encore que le roi Etienne donna une chartre, par laquelle il reconnoit tenir son pou-

(\*) Couronné à Londres 1066.

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 295  
voir du peuple & du clergé, qui confirme les prérogatives de l'église, & abolit les loix rigoureuses de Guillaume le Conquérant.

ENSUITE Jean Sans-Terre accorda à ses sujets la chartre, dite la Grande-Chartre, elle consiste en LXII articles. *Rapin  
Thoyras.  
liv. VIII.  
En 1215.*

LES articles principaux reglent la façon de relever les fiefs; le partage des veuves, en défendant de les contraindre à convoler en secondes noces, elle les oblige sous caution à ne se point remarier sans la permission de leur seigneur suzerain : ces loix établissent les cours de justice dans des lieux stables : elles défendent au parlement de lever des impôts sans le consentement des communes, à moins que ce ne soit pour racheter la personne du roi, ou afin de faire son fils chevalier, ou pour doter sa fille ; elles ordonnent de n'emprisonner, de ne déposséder, ni de ne faire mourir personne, sans que ses pairs l'aient jugé selon les loix du royaume ; & de plus le roi s'engage à ne vendre, ni refuser la justice à personne.

LES loix de Westminster, qu'Edouard I publia, En 1275, n'étoient qu'un renouvellement de la Grande-Chartre, excepté qu'il défendit l'acquisition des terres aux gens de main morte, & qu'il bannit les Juifs du royaume.

QUOIQUE l'Angleterre ait beaucoup de sages loix, c'est peut-être le pays de l'Europe où elles sont les moins en vigueur. Rapin Thoyras remar-

que très-bien que par un vice du gouvernement, le pouvoir du roi se trouve sans cesse en opposition avec celui du parlement; qu'ils s'observent mutuellement, soit pour conserver leur autorité, soit pour l'étendre; ce qui distrait & le roi & les représentans de la nation du soin qu'ils devoient employer au maintien de la justice: & ce gouvernement turbulent & orageux change sans cesse ses loix par acte de parlement, selon que les conjonctures & les événemens l'y obligent: d'où il s'ensuit, que l'Angleterre est dans le cas d'avoir plus besoin de réforme dans sa jurisprudence qu'aucun autre royaume.

IL ne nous reste qu'à dire deux mots de l'Allemagne. Nous reçûmes les loix Romaines, lorsque ces peuples conquièrent la Germanie; & nous les conservâmes, parce que les empereurs abandonnant l'Italie, transportèrent chez nous le siège de leur Empire; cependant il n'est aucun cercle, aucune principauté, quelque petite qu'elle soit, qui n'ait un droit coutumier différent, & ces droits par la longueur du tems se sont acquis force de loix.

APRÈS avoir exposé la maniere dont les loix se sont établies chez la plupart des peuples policés, nous remarquerons que dans tous les pays où elles ont été introduites du consentement des citoyens, c'étoit le besoin qui les y fit recevoir; & que dans les pays subjugués, c'étoient les loix des conquérans qui devenoient celles des conquis; mais qu'éga-

lement par-tout elles ont été augmentées successive-  
ment. Si l'on est étonné de voir au premier coup  
d'œil, que les peuples puissent être gouvernés par  
tant de loix différentes, on peut revenir de sa sur-  
prise, en observant que, pour l'essentiel des loix,  
elles se trouvent à-peu-près les mêmes: j'entens celles  
qui, pour le maintien de la société, punissent les  
crimes.

NOUS observons encore, en examinant la con-  
duite des plus sages législateurs, que les loix doi-  
vent être adaptées au genre du gouvernement & au  
génie de la nation qui les doit recevoir; que les  
meilleurs législateurs ont eu pour but la félicité pu-  
blique; & qu'en général toutes les loix, qui sont  
les plus conformes à l'équité naturelle, à quelques  
exceptions près, sont les meilleures.

COMME Lycurgue trouva un peuple ambitieux;  
il lui donna des loix plus propres à faire des guer-  
riers que des citoyens; & s'il bannit l'or de sa ré-  
publique, c'étoit parce que l'intérêt est de tous les  
vices celui qui est le plus opposé à la gloire.

SOLOD disoit de lui-même, qu'il n'avoit pas  
donné aux Athéniens les loix les plus parfaites, <sup>Plutar-</sup>  
mais les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir: <sup>que, vie</sup>  
ce législateur considéra non-seulement le génie de ce <sup>de Solon.</sup>  
peuple, mais aussi la situation d'Athènes qui étoit  
aux bords de la mer: par cette raison, il infligea des  
peines pour l'oisiveté; il encouragea l'industrie; &  
il ne défendit point l'or & l'argent, prévoyant que

la république ne pouvoit devenir grande ni puissante, que par un commerce florissant.

IL faut bien que les loix s'accordent avec les génies des nations, ou il ne faut point espérer qu'elles subsistent. Le peuple Romain vouloit la démocratie ; tout ce qui pouvoit altérer cette forme de gouvernement, lui étoit odieux : de-là vint qu'il y eut tant de séditions pour faire passer la loi agraire ; le peuple se flattant que, par le partage des terres, il rétablirait une sorte d'égalité dans les fortunes des citoyens : de-là vint qu'il y eut de fréquentes émeutes pour l'abolition des dettes ; parce que les créanciers, qui étoient les grands, traitoient leurs débiteurs, qui étoient les Plébéiens, avec inhumanité ; & que rien ne rend plus odieuse la différence des conditions, que la tyrannie que les riches exercent impunément sur les misérables.

ON trouve trois sortes de loix dans tous les pays ; à savoir, celles qui tiennent à la politique, & qui établissent le gouvernement ; celles qui tiennent aux mœurs, & qui punissent les criminels ; & enfin les loix civiles, qui régulent les successions, les tutelles, les usures & les contrats. Les législateurs, qui établissent des loix dans des monarchies, sont ordinairement eux-mêmes souverains. Si leurs loix sont douces & équitables, elles se soutiennent d'elles-mêmes : tout les particuliers y trouvent leur avantage. Si elles sont dures & tyranniques, elles seront bientôt abolies, parce qu'il faut les maintenir par la

violence, & que le tyran est seul contre tout un peuple, qui n'a de désir que de les supprimer.

DANS plusieurs républiques, où des particuliers ont été législateurs, leurs loix n'ont réussi qu'autant qu'elles ont pu établir un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement & la liberté des citoyens.

IL n'est que les loix qui regardent les mœurs ; sur lesquelles les législateurs conviennent en général du même principe ; excepté qu'ils se sont plus roidis contre un crime que contre un autre : & cela sans doute, pour avoir connu les vices auxquels la nation avoit le plus de penchant.

COMME les loix sont des digues qu'on oppose au débordement des vices, il faut qu'elles se fassent respecter par la terreur des peines ; mais il n'en est pas moins vrai que les législateurs, qui ont le moins aggravé les châtimens, sont au moins les plus humains, s'ils ne sont pas les plus rigides.

LES loix civiles sont celles qui diffèrent le plus entre elles : ceux qui les ont établies, ont trouvé certains usages introduits généralement avant eux, qu'ils n'ont osé abolir sans choquer les préjugés de la nation ; ils ont respecté la coutume, qui les fait regarder comme bonnes ; & ils ont adopté ces usages, quoiqu'ils ne soient pas équitables, purement en faveur de leur antiquité.

QUICONQUE s'est donné la peine d'examiner les loix avec un esprit philosophique, en aura sans

doute trouvé beaucoup , qui d'abord paroissent contraires à l'équité naturelle , & qui cependant ne le sont pas : je me contente de citer le droit de primogéniture. Il paroît que rien n'est plus juste que de partager la succession paternelle en portions égales entre tous les enfans ; cependant l'expérience prouve que les plus puissans héritages , subdivisés en beaucoup de parties , réduisent avec le tems des familles opulentes à l'indigence ; ce qui a fait que des peres ont mieux aimé deshériter leurs cadets , que de préparer à leur maison une décadence certaine : & par la même raison , des loix qui paroissent gênantes & dures à quelques particuliers , n'en sont pas moins sages , dès qu'elles tendent à l'avantage de la société entière : c'est un tout , auquel un législateur éclairé sacrifiera constamment les parties.

LES loix qui regardent les débiteurs , sont sans contredit celles qui exigent le plus de circonspection & de prudence , de la part de ceux qui les publient. Si ces loix favorisent les créanciers , la condition des débiteurs devient trop dure ; un malheureux hazard peut ruiner à jamais leur fortune : si au contraire cette loi leur est avantageuse , elle altère la confiance publique , en infirmant des contrats qui sont fondés sur la bonne foi.

CE juste milieu , qui , en maintenant la validité des contrats , n'opprime pas les débiteurs insolvables , me paroît la pierre philosophale de la jurisprudence.



NOUS ne nous étendrons pas da vantage sur cet article; la nature de cet ouvrage ne nous permet point d'entrer dans un plus grand détail ; nous nous bornons aux réflexions générales.

UN corps de loix parfaites seroit le chef-d'œuvre de l'esprit humain, dans ce qui regarde la politique du gouvernement : on y remarqueroit une unité de dessein, & des règles si exactes & si proportionnées, qu'un état conduit par ces loix ressembleroit à une montre, dont tous les ressorts ont été faits pour un même but : on y trouveroit une connoissance profonde du cœur humain & du génie de la nation. Les châtimens seroient tempérés, de sorte qu'en maintenant les bonnes mœurs, ils ne seroient ni légers, ni rigoureux. Des ordonnances claires & précises ne donneroient jamais lieu au litige ; elles consisteroient dans un choix exquis de tout ce que les loix civiles ont eu de meilleur, & dans une application ingénieuse & simple de ces loix aux usages de la nation : tout seroit prévu, tout seroit combiné, & rien ne seroit sujet à des inconvéniens : mais les choses parfaites ne sont pas du ressort de l'humanité.

LES peuples auroient lieu d'être satisfaits, si les législateurs se mettoient à leur égard dans les mêmes dispositions d'esprit où étoient ces peres de famille qui donnerent les premières loix : ils aimoient leurs enfans ; les maximes qu'ils leur prescrivoient, n'avoient d'objet que le bonheur de leur famille.

PEU de loix sages rendent un peuple heureux :

beaucoup de loix embarrassent la jurisprudence. Par la raison, qu'un bon médecin ne surcharge pas ses malades de remèdes, le législateur habile ne surcharge pas le public de loix superflues; trop de médecines se nuisent & empêchent réciproquement leurs effets; trop de loix deviennent un dédale, où les jurifconsultes & la justice s'égarent.

CHEZ les Romains les loix se multiplièrent lorsque les révolutions étoient fréquentes : tout ambitieux, qui se voyoit favorisé de la fortune, se faisoit législateur : cette confusion dura, comme nous l'avons dit, jusqu'au tems d'Auguste, qui annulla toutes ces ordonnances injustes, & remit les anciennes loix en vigueur.

EN France les loix devinrent plus nombreuses; lorsque les Francs, en conquérant ce royaume, y introduisirent les leurs. Louis XI eut dessein de réunir toutes ces loix, & d'établir dans son empire, comme il le disoit lui-même, une seule loi, un seul poids, & une seule mesure.

IL est plusieurs loix auxquelles les hommes sont attachés, parce qu'ils font la plupart des animaux de coutume: quoiqu'on pût en substituer de meilleures à leur place, il seroit peut-être dangereux d'y toucher : la confusion que cette réforme mettroit dans la jurisprudence, seroit peut-être plus de mal que les nouvelles loix ne produiroient de bien.

CELA n'empêche pas qu'il n'y ait des cas où la réforme semble absolument nécessaire : c'est lorsqu'il

se trouve des loix contraires au bonheur public, & à l'équité naturelle ; lorsqu'elles sont énoncées en termes vagues & obscurs ; & lors enfin qu'elles impliquent contradiction dans le sens ou dans les termes.

ENTRONS dans quelques éclaircissemens sur cette matiere. Les loix d'Osiris sur le vol, sont, par exemple, dans le cas de ces premieres dont nous avons parlé : elles ordonnoient que ceux qui voudroient faire le métier de voleurs, se fissent inscrire chez leurs capitaines, & qu'on portât chez lui à l'instant tout ce qu'on déroberoit. Ceux chez qui s'étoit fait le vol, venoient chez le chef des voleurs revendiquer leurs biens, qu'on leur restituoit, pourvu que le propriétaire donnât le quart de la valeur. Le législateur pensoit que par cet expédient, il fournissoit aux citoyens un moyen de recouvrer ce qui leur appartenoit, moyennant une légère redevance : c'étoit le moyen de faire des voleurs de tous les Egyptiens. Osiris n'y pensoit pas sans doute en établissant cette loi, à moins qu'on ne veuille dire qu'il connivoit au vol, comme à un mal qu'il ne pouvoit pas empêcher : de même que le gouvernement d'Amsterdam souffre les Musicos, & celui de Rome les maisons de joie privilégiées.

LES bonnes mœurs & la sûreté publique demanderoient cependant qu'on abrogeât cette loi d'Osiris, si malheureusement on la trouvoit établie.

LES François ont pris le contre-pied des Egypt-

tiens : ceux-là étoient trop doux , ceux-ci trop sévères : les loix Françoises sont d'une rigueur terrible : tous les voleurs domestiques sont punis de mort : ils disent pour se justifier , qu'en punissant sévèrement les coupeurs de bourses, ils détruisent la semence des brigands & des assassins.

L'ÉQUITÉ naturelle veut qu'il y ait une proportion entre le crime & le châtimement : les vols compliqués méritent la mort : ceux qui se commettent sans violence , ont des côtés par lesquels on peut envisager avec compassion ceux qui en sont coupables.

IL y a l'infini entre le destin d'un riche & d'un misérable : l'un regorge de biens & nage dans le superflu ; l'autre , abandonné de la fortune , manque même du nécessaire. Qu'un malheureux dérobe , pour vivre , quelques pistoles , une montre d'or , ou pareilles bagatelles , à un homme que sa magnificence empêche de s'appercevoir de cette perte , faut-il que ce misérable soit dévoué à la mort ? L'humanité n'exige-t-elle pas qu'on adoucisse cette extrême rigueur ? Il paroît bien que les riches ont fait cette loi : les pauvres ne feroient-ils pas en droit de dire : » Que n'a-t-on de là commisération de notre état » déplorable ? Si vous étiez charitables , si vous étiez » humains , vous nous secourriez dans nos misères , » & nous ne vous volerions pas : parlez ; est-il juste » que toutes les félicités de ce monde soient pour » vous , & que toutes les infortunes nous accablent » ?

LA

LA jurisprudence Prussienne a trouvé un tempérament entre le relâchement de celle d'Egypte , & la sévérité de celle de France : les loix ne punissent point de mort le vol simple ; elles se contentent de condamner le coupable à certain tems de prison : peut-être feroit - on mieux encore d'introduire la loi du Talion qui s'observoit chez les Juifs, par laquelle le voleur étoit obligé de restituer le double de ce qu'il avoit dérobé , ou de se constituer l'esclave de celui dont il avoit saisi le bien. Si l'on se contente de punir légèrement les petites fautes , on réserve les derniers supplices aux brigands , aux meurtriers , aux assassins , de sorte que la punition marche toujours de pair avec le crime.

AUCUNE loi ne révolte plus l'humanité , que le droit de vie & de mort , que les peres avoient sur leurs enfans , à Sparte & à Rome : en Grèce un pere , qui se trouvoit trop pauvre pour fournir aux besoins d'une famille nombreuse , faisoit périr les enfans qui lui naissoient de trop. A Sparte & à Rome , qu'un enfant vînt au monde mal conformé , cela autorisoit suffisamment le pere à lui ôter la vie : nous sentons toute la barbarie de ces loix , à cause que ce ne sont pas les nôtres ; mais examinons un moment si nous n'en avons pas d'aussi injustes.

N'y a-t-il point quelque chose de bien dur dans la façon dont nous punissons les avortemens ? A Dieu ne plaise que j'excuse l'action affreuse de ces Médées , qui , cruelles à elles-mêmes , & à la voix

du sang, étouffent la race future (si j'ose m'exprimer ainsi) sans lui laisser le tems de voir le jour ! Mais que le lecteur se dépouille de tous les préjugés de la coutume, & qu'il daigne prêter quelque attention aux réflexions que je vais lui présenter.

LES loix n'attachent-elles pas un degré d'infamie aux couches clandestines ? Une fille, née avec un tempérament trop tendre, trompée par les promesses d'un débauché, ne se trouve-t-elle pas, par les suites de sa crédulité, dans le cas d'opter entre la perte de son honneur, ou celle du fruit malheureux qu'elle a conçu ? N'est-ce pas la faute des loix, de la mettre dans une situation aussi violente ; & la sévérité des juges ne prive-t-elle pas l'Etat de deux sujets à la fois ; de l'avorton qui a péri, & de la mere qui pourroit réparer abondamment cette perte, par une propagation légitime ? On dit à cela qu'il y a des maisons d'Enfans-Trouvés : je sai qu'elles sauvent la vie à une infinité de bâtards : mais ne vaudroit-il pas mieux trancher le mal par ses racines, & conserver tant de pauvres créatures qui périssent misérablement, en abolissant les flétrissures attachées aux suites d'un amour imprudent & volage ?

*Cicéron  
Verrine.*

*Cicéron  
pro Clu-  
entio.*

MAIS rien de plus cruel que la question : les Romains la donnoient à leurs esclaves, qu'ils regardoient comme une espèce de bétail domestique : jamais aucun citoyen ne la recevoit.

LA question se donne en Allemagne aux malfaitteurs, après qu'ils sont convaincus, afin d'arracher

de leur propre bouche l'avou de leurs crimes : elle se donne en France pour avérer le fait , ou pour découvrir les complices : autrefois les Anglois avoient (\*) l'ordéal ou l'épreuve par le feu , & par (†) l'eau : ils ont à présent une espèce de question moins dure que l'ordinaire , mais qui revient à peu près à la même chose. Rapin  
Théor.

QU'ON me le pardonne , si je me récrie contre la question ; j'ose prendre le parti de l'humanité contre un usage honteux à des chrétiens , & à des peuples policés , & j'ose ajouter contre un usage aussi cruel qu'inutile.

QUINTILIEN le plus sage , & le plus éloquent des rhéteurs , dit , en traitant de la question , que c'est une affaire de tempérament. Un scélérat vigoureux nie le fait : un innocent d'une complexion foible l'avoue : un homme est accusé , il y a des indices ; le juge est dans l'incertitude , il veut s'éclaircir : ce malheureux est mis à la question : s'il est innocent , quelle barbarie de lui faire souffrir le martyre ? Si la force des tourmens l'oblige à déposer contre lui-même ; quelle inhumanité épouvantable que d'exposer aux plus violentes douleurs , & de condamner

(\*) *L'Ordéal par le feu* ; on mettoit entre les mains de l'accusé un morceau de fer ardent ; s'il étoit assez heureux pour ne se point brûler , il étoit absous : sinon , on le punissoit comme coupable.

(†) *L'Ordéal par l'eau* : on lioit le coupable & on le jettoit dans l'eau : s'il surnageoit , il étoit absous.

à la mort un citoyen vertueux , contre lequel il n'y a que des soupçons ! il vaudroit mieux pardonner à vingt coupables que de sacrifier un innocent. Si les loix se doivent établir pour le bien des peuples , faut-il qu'on en tolere de pareilles , qui mettent les juges dans le cas de commettre méthodiquement des actions criantes qui révoltent l'humanité ?

IL y a huit ans que la question est abolie en Prusse ; on est sûr de ne point confondre l'innocent & le coupable ; & la justice ne s'en fait pas moins.

EXAMINONS à présent les loix vagues & les procédures qui sont dans le cas d'être réformées.

IL y avoit une loi en Angleterre qui défendoit la bigamie : un homme fut accusé d'avoir cinq femmes ; & comme la loi ne s'expliquoit pas sur ce cas , & qu'on l'interprete littéralement , il fut mis hors de cour & de procès. Pour que cette loi fût claire , elle auroit dû porter , que quiconque prend plus d'une femme soit puni &c. Les (\*) loix vagues & littéralement interprétées en Angleterre , ont donné lieu aux abus les plus ridicules.

DES loix précises ne donnent point lieu à la chicane , elles doivent s'entendre selon le sens de la lettre : lorsqu'elles sont vagues ou obscures , elles obligent de recourir à l'intention du législateur , &

(\*) *Mural*. Un homme coupa le nez à son ennemi : on voulut le châtier d'avoir mutilé un citoyen ; mais il soutint que ce qu'il avoit coupé n'étoit point un membre , & le parlement déclara par un arrêt qu'on regarderoit le nez comme un membre.



au lieu de juger des faits, on s'occupe à les définir.

La chicane ne se nourrit pour l'ordinaire que de successions & de contrats ; & par cette raison les loix qui roulent sur ces articles, ont besoin de la plus grande clarté. Si l'on s'occupe à vetiller sur les termes en composant des ouvrages d'esprit frivoles, à combien plus forte raison les termes de la loi méritent-ils d'être pesés scrupuleusement ?

Les juges ont deux pièges à craindre, ceux de la corruption, & ceux de l'erreur : leur conscience doit les garantir des premiers, & les législateurs, des seconds : des loix claires, qui ne donnent pas lieu à des interprétations, y font un premier remède ; & la simplicité des plaidoyers, le second : on peut restreindre les discours des avocats à la narration du fait, fortifiée de quelques preuves & terminée par une epilogue ou courte récapitulation : rien n'est plus fort dans la bouche d'un homme éloquent que l'art de manier les passions : l'avocat s'empare de l'esprit des juges ; il les intéresse, il les émeut, il les entraîne, & le prestige du sentiment fait illusion sur le fond de la vérité. Lycurgue & Solon interdirent tous les deux cette sorte de persuasion aux avocats ; & si nous en rencontrons dans les Philippiques & dans les Harangues sur la Couronne, qui nous ressent de Démosthènes & d'Eschine, il faut observer qu'elles ne se prononcèrent pas devant l'Aréopage, mais devant le peuple ; que les Philippiques sont du genre délibératif ; & que celles sur la

Couronne sont plutôt du genre démonstratif que du judiciaire.

LES Romains n'étoient pas aussi scrupuleux que les Grecs sur les harangues de leurs orateurs ; il n'est point de plaidoyer de Cicéron, qui ne soit plein de passion ; j'en suis fâché pour cet orateur ; mais nous voyons dans sa harangue pour Cluentius, qu'il avoit auparavant plaidé pour sa partie adverse ; la cause de Cluentius ne paroît pas absolument bonne, mais l'art de l'orateur l'emporta : le chef-d'œuvre de Cicéron est sans doute la peroraison de la harangue pour Fonteius ; elle le fit absoudre, quoiqu'il paroisse coupable. Quel abus de l'éloquence, que de se servir de son enchantement pour énerver les loix les plus sages !

LA Frusse a suivi cet usage de la Grèce : & si les raffinemens dangereux de l'éloquence sont bannis des plaidoyers, elle en est redevable à la sagesse du grand-chancelier, dont la probité, les lumieres, & l'activité infatigable, auroient fait honneur aux républiques Grecques & Romaines, dans les tems où elles étoient les plus fécondes en grands-hommes.

IL est encore un article, qui doit être compris sous l'obscurité des loix, c'est la procédure & le nombre d'instances que les plaideurs ont à parcourir, avant que de terminer leurs procès. Que ce soient de mauvaises loix, qui leur fassent injustice ; que ce soient des plaidoyers artificieux, qui obscurcissent leurs droits ; ou que ce soient des longueurs, qui, absorbant le fond même du litige, leur fassent perdre

les avantages qui leur sont dûs ; tout cela revient au même : l'un est un mal plus grand que l'autre ; mais tous les abus méritent réforme ; ce qui allonge les procès donne un avantage considérable aux riches sur les plaideurs qui sont pauvres ; il trouvent le moyen de traduire le procès d'une instance à l'autre ; ils mament & ruinent leur partie ; & ils restent à la fin les seuls dans la carrière.

AUTREFOIS dans ce pays les procès duroient au de-là d'un siècle : lors même qu'une cause avoit été décidée par cinq tribunaux , la partie adverse , au plus haut mépris de la justice , en appelloit aux universités , & les professeurs en droit réformoient ces sentences à leur gré : un plaideur jouoit bien de malheur , qui , dans cinq tribunaux & je ne sai combien d'universités , ne trouvoit pas des ames vénales & corruptibles : ces usages ont été abolis , les procès sont jugés en dernier ressort dès la troisième instance ; & le terme limité d'un an est prescrit aux juges , dans lequel ils doivent terminer les causes les plus litigieuses.

IL nous reste encore à dire quelques mots sur les loix qui impliquent contradiction , soit par les termes , soit par le sens même.

LORSQUE dans un Etat les loix ne sont pas rassemblées en un seul corps , il faut qu'il y en ait qui se contredisent entre elles : comme elles sont l'ouvrage de différens législateurs , qui n'ont pas travaillé sur le même plan , elles manqueront de cette unité

312 MEMOIRES POUR L'HISTOIRE  
si essentielle & si nécessaire à toutes les choses importantes.

*Ann. liv.  
VII. ch.  
VII.*

*Édit de  
Nantes  
de 1598.  
révoqué  
par Louis  
XIV.*

QUINTILIEN traite de cette matiere dans son livre de l'orateur, & nous voyons, dans les oraisons de Cicéron, qu'il oppose souvent une loi à une autre : nous trouvons de même dans l'histoire de France, des édits, tantôt en faveur & tantôt contre les huguenots ; le besoin de rédiger ces sortes d'ordonnances est d'autant plus indispensable, que rien n'est moins digne de la majesté des loix, ( qu'on suppose toujours établies avec sagesse ) que d'y découvrir des contradictions ouvertes & manifestes.

L'ÉDIT contre les duels est très-juste, très-équitable, très-bien fait : mais il n'amene point au but que les princes se sont proposé en le publiant : des préjugés plus anciens que cet édit l'emportent sur lui de haute lutte ; & il semble que le public, rempli de fausses opinions, soit convenu tacitement de n'y point obéir : un point d'honneur mal-entendu, mais généralement reçu, brave le pouvoir des souverains ; & ils ne peuvent maintenir cette loi en vigueur, qu'avec une espèce de cruauté. Tout homme qui a le malheur d'être insulté par un brutal, passe pour un lâche dans tout l'univers, s'il ne se venge de son affront, en donnant la mort à celui qui en est l'auteur. Si cette affaire arrive à un homme de condition, on le regarde comme indigne des titres de noblesse qu'il porte : s'il est militaire, & qu'il ne termine point son différend, on le force de sortir avec ignominie du corps dans lequel il sert ; & il ne

trouve de l'emploi dans aucun service de l'Europe. Quel parti prendra donc un particulier, s'il se trouve engagé dans une affaire aussi épineuse? Voudra-t-il se déshonorer en obéissant à la loi, ou ne risquera-t-il pas plutôt sa vie & sa fortune pour sauver sa réputation?

Le point de la difficulté, qui reste à résoudre, seroit de trouver un expédient, qui, en conservant l'honneur aux particuliers, maintint la loi dans toute sa vigueur.

La puissance des plus grands rois n'a rien pu contre cette mode barbare. Louis XIV, Frédéric I, & Frédéric - Guillaume, publièrent des édits rigoureux contre les duels : ces princes n'avancèrent rien, si-non que les duels changerent de nom & passèrent pour des rencontres ; & que bien des nobles qui avoient été tués, furent enterrés comme étant morts subitement.

Si tous les princes de l'Europe n'assembloient pas un congrès, & ne conviennent entre eux d'attacher un deshonneur à ceux qui malgré leurs ordonnances tentent de s'égorger dans ces combats singuliers ; si, dis-je, ils ne conviennent pas de refuser tout asile à cette espèce de meurtriers, & de punir sévèrement ceux qui insultent leurs pareils, soit en paroles, soit par écrit, ou par voies de fait, il n'y aura point de fin aux duels.

Qu'ON ne m'accuse point d'avoir hérité des visions de l'abbé de Saint-Pierre : je ne vois rien d'impossible à ce que des particuliers soumettent leurs

querelles à la décision des juges, de même qu'ils y soumettent les différens qui décident de leurs fortunes : & par quelle raison les princes n'assembleroient-ils pas un congrès pour le bien de l'humanité, après en avoir fait tenir tant d'infructueux sur des sujets de moindre importance ? J'en reviens-là, & j'ose assurer que c'est le seul moyen d'abolir en Europe ce point-d'honneur mal placé, qui a coûté la vie à tant d'honnêtes-gens, dont la patrie pouvoit s'attendre aux plus grands services.

TELLES sont en abrégé les réflexions que les loix m'ont fournies : je me suis borné à faire une esquisse au lieu d'un tableau ; & je crains même de n'en avoir que trop dit.

IL me semble enfin que chez des nations qui forment à peine de la barbarie, il faut des législateurs sévères ; que, chez les peuples policés dont les mœurs sont douces, il faut des législateurs humains.

S'IMAGINER que les hommes sont tous des démons, s'acharner sur eux avec cruauté, c'est la vision d'un misanthrope farouche : supposer que les hommes sont tous des anges, & leur abandonner la bride, c'est le rêve d'un capucin imbécile : croire qu'ils ne sont ni tous bons, ni tous mauvais ; récompenser les bonnes actions au-delà de leur prix ; punir les mauvaises au-dessous de ce qu'elles méritent ; avoir de l'indulgence pour leurs foiblesses, & de l'humanité pour tous ; c'est comme en doit agir un homme raisonnable.



# CONTINUATION DES MÉMOIRES DE BRANDEBOURG.

---

## FREDERIC GUILLAUME SECOND ROI DE PRUSSE.

**F**RÉDÉRIC-GUILLAUME étoit né à Berlin le 15 août de l'année 1688 (comme nous l'avons dit) de Frédéric I, roi de Prusse, & de Sophie-Charlotte, princesse d'Hanoſre. Son regne commença le 28 février 1713, ſous les auſpices favorables de la paix. Cette paix fut conclue à Utrecht, entre la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, la Hollande & la plûpart des princes d'Allemagne.

FREDERIC-Guillaume obtint que Louis XIV reconnût ſa royauté, la ſouveraineté de la principauté de Neuchatel, & qu'il lui garantît le pays de Gueldre & de Keſſel, en forme de dédommagement de la principauté d'Orange, à laquelle il renonça pour lui & pour ſes deſcendans. La France & l'Eſpagne lui accorderent en même tems le titre de majeſté, qu'elles ont refusé encore long-tems aux rois de Dannemarck & de Sardaigne.

APRÈS le rétablissement de la paix , toute l'attention du roi se tourna sur l'intérieur du gouvernement. Il travailla au rétablissement de l'ordre dans les finances, de la police, de la justice & du militaire, parties qui avoient été également négligées sous le regne précédent. Il avoit une ame laborieuse dans un corps robuste. Jamais homme ne fut né avec un esprit aussi capable de détail : s'il descendoit jusqu'aux plus petites choses, c'est qu'il étoit persuadé que leur multiplicité fait les grandes. Il ramenoit tout son ouvrage au tableau général de sa politique : & travaillant à donner le dernier degré de perfection aux parties, c'étoit pour perfectionner le tout.

IL retrancha toutes les dépenses inutiles, & boucha ces canaux de la profusion, par lesquels son pere avoit détourné les secours de l'abondance publique à des usages vains & superflus. La cour se ressentit la première de cette réforme. Il ne conserva qu'un nombre de personnes nécessaires à sa dignité, ou utiles à l'Etat : de cent chambellans qu'avoit eus son pere, il en resta douze : les autres prirent le parti des armes, ou devinrent des négociateurs. Il réduisit sa propre dépense à une somme modique, disant qu'un prince doit être économe du sang & du bien de ses sujets : c'étoit à cet égard, un philosophe sur le trône, bien différent de ces sçavans, qui font consister leur science stérile dans la spéculation des matieres abstraites, qui semblent



se dérober à nos connoissances : il donnoit l'exemple d'une austérité & d'une frugalité dignes des premiers tems de la république Romaine. Ennemi du faste & des dehors imposans de la royauté, fastoïque vertu ne lui permettoit pas même les commodités les moins recherchées de la vie. Des mœurs aussi simples, une frugalité aussi grande formoient un contraste parfait avec la hauteur & la profusion de Frédéric I. Les objets politiques que ce prince se proposoit par ses arrangemens intérieurs, étoient de se rendre formidable à ses voisins, par l'entretien d'une armée nombreuse. L'exemple de George Guillaume lui avoit appris combien il étoit dangereux de ne pouvoir pas se défendre ; & celui de Frédéric I, dont les troupes étoient moins à ce prince qu'aux alliés qui le payoient, lui avoit fait connoître qu'un souverain n'est respecté, qu'autant qu'il se rend redoutable par sa puissance. Lassé des humiliations que tantôt les Suédois, & tantôt les Russes, donneroient à Frédéric I, dont ils traversoient impunément les Etats, il vouloit protéger efficacement ses peuples contre l'inquiétude de ses voisins, & se mettre en même tems en état de soutenir ses droits sur la succession de Bergue, qui alloit être ouverte à la mort de l'électeur Palatin, dernier prince de la maison de Neubourg.

QUOIQUE le public soit dans la prévention que le projet d'un gouvernement militaire ne venoit pas du roi même, mais qu'il lui avoit été suggéré par

le prince d'Anhalt, nous n'avons point adopté cette opinion, à cause qu'elle est erronée, & qu'un esprit aussi transcendant que l'étoit celui de Frédéric-Guillaume, pénétrait & satisfaisoit les plus grands objets, & connoissoit mieux les intérêts de l'Etat, qu'aucun de ses ministres ni de ses généraux. Si les hazards peuvent faire naître les plus grandes idées, nous pouvons dire que des officiers Anglois donnerent lieu à Frédéric-Guillaume de former des projets, qu'il exécuta dans la suite. Ce prince fit dans sa jeunesse les campagnes de Flandre; & comme il assistoit au siège de Tournai, il trouva deux généraux Anglois qui dispu-toient vivement ensemble: l'un soutenoit que le roi de Prusse auroit de la peine à payer quinze mille hommes sans subsides; & l'autre soutenoit qu'il en pouvoit entretenir vingt mille. Le jeune prince tout en feu, leur dit: Le roi mon pere en tiendra trente mille lorsqu'il le voudra. Les Anglois prirent cette réponse pour la faillie d'un jeune homme ambitieux, qui relevoit avec exagération les avantages de sa patrie. Mais Frédéric-Guillaume parvenu au trône, prouva plus qu'il n'avoit avancé, & la bonne administration ce ses finances fit que, dès la premiere année de son regne, il entretint cinquante mille hommes, sans aucune puissance qui lui payât des subsides. La paix d'Utrecht, qui avoit apaisé en partie les troubles qui agitoient le Sud, n'empêchoit pas que la guerre ne continuât dans le Nord entre Charles XII, qui étoit

encore prisonnier à Andrinople , & le Czar , le roi Auguste , & Frédéric IV , roi de Dannemarck , qui s'étoient ligués contre lui. Frédéric - Guillaume ne vouloit point se mêler des troubles du Nord , & à l'exemple de son pere , il observa une exacte neutralité. La situation avantageuse dans laquelle il se trouvoit , le nombre de ses troupes , & les besoins que l'on avoit de son assistance , le firent rechercher des deux parties. Il voyoit que la nature & le voisinage de cette guerre l'obligeroient tôt ou tard de s'en mêler : mais il ne perdoit rien pour attendre & peut-être voulut-il voir de quel côté tourneroit la fortune , avant que de prendre des engagements qui le lieroient dans la suite. Cette fatalité , que le vulgaire appelle hazard , les théologiens prédestination , & dont les sages rejettent la cause sur l'imprudence des hommes ; cette fatalité , dis-je , s'opiniâtroit encore également à persécuter Charles XII. Tandis que ce roi perdoit son tems à cabaler à Constantinople contre le Czar ; son général Stenbock , qui avoit exercé des cruautés inouïes sur les malheureux habitans d'Altena , se retira à Toningé à l'approche des Moscovites & des Saxons : son dessein étoit d'y passer l'hiver sur la glace : son malheur voulut qu'il survint un dégel inopiné.

MANQUANT de pont pour passer , & se trouvant entouré des ennemis , il fut contraint de se rendre prisonnier avec les douze mille hommes qu'il commandoit. La perte de ces troupes , & l'ignominie

que leur reddition imprimoit aux armes Suédoises, ne furent que des avant-coureurs des plus grands malheurs qui menaçoient ce royaume. La mauvaise conduite de ce général rejaillit principalement sur la Poméranie Suédoise. Les armées Moscovites & Saxones, qui n'avoient plus d'ennemis en tête, se préparoient déjà à entrer dans cette province, qui alloit de nouveau devenir le théâtre de la guerre.

DANS cette appréhension, le duc administrateur de Holstein, & le général Welling, gouverneur de la Poméranie, proposèrent au roi de lui remettre la Poméranie Suédoise en séquestre. Leur embarras étoit d'autant plus grand, qu'ils manquoient de troupes pour défendre cette province, & ils eurent recours à ce remède désespéré, par la haine qu'ils portoient aux Moscovites, qui les aveugloit si fort sur les intérêts de leur maître, qu'ils auroient plutôt vû passer la Poméranie entière sous la domination Prussienne, qu'un seul village sous le pouvoir du Czar. Le roi, qui regardoit les propositions de l'administrateur & de Welling comme très-avantageuses, se prêta avec plaisir au séquestre de la Poméranie, se flattant que ce seroit le moyen de maintenir la paix dans cette province voisine de ses Etats. Vingt mille Prussiens se mirent incessamment en marche sur les frontieres de la Poméranie, en même tems que Bachewitz, ministre du duc de Holstein, accompagné du général Arnim, que le roi y avoit envoyé, se rendirent à Stettin, & ordonnerent,

ordonnerent , au nom de Welling à Mayerfeld , qui étoit gouverneur de cette place , de la remettre aux Prussiens. Mayerfeld , qui connoissoit la façon de penser de son maître , refusa d'obéir , & demanda du tems , pour qu'il pût recevoir de la régence de Stockolm des instructions positives sur la conduite qu'il devoit tenir.

LA défobéissance de Mayerfeld étoit un témoignage authentique de ce que Welling avoit trop présumé de son autorité , & que sa précipitation l'avoit engagé dans toute cette affaire plus avant qu'il ne le devoit , & qu'il n'en avoit le pouvoir. Le roi qui ne s'étoit chargé de ce séquestre que par complaisance , s'en désista sans témoigner le moindre ressentiment : il retira aussi-tôt ses troupes , abandonnant la Poméranie au sort des événemens. Il étoit plus glorieux aux Suédois de perdre la Poméranie en combattant , que de la conserver à la faveur d'un séquestre. Mentzikow qui avoit désarmé Stembock en Holstein , vint fondre sur la Poméranie , à la tête des Moscovites & des Saxons. Il mit d'abord le siège devant Stettin : cette ville qu'il fit bombarder , & qu'il pressoit vivement , fut dans peu de jours réduite aux abois. Bachewitz , Iwelling & Mayerfeld crurent encore bien servir Charles XII en remettant cette place entre les mains du roi. On y fit d'abord entrer deux mille Prussiens , & un bataillon de troupes de Holstein , qui en composèrent la garnison.

LES alliés consentirent au séquestre, à condition que le roi empêcheroit les Suédois de pénétrer de la Poméranie en Pologne, de même que cette république s'engageât de son côté à maintenir la neutralité ; & pour lever les scrupules qui pouvoient rester aux alliés sur cette affaire, le roi leur paya 400000 écus ; il donna une seigneurie & une bague de grand prix à Mentzikow, qui auroit peut-être même vendu son maître, si le roi avoit voulu l'acheter.

DE patissier, Mentzikow étoit parvenu à devenir premier ministre, & généralissime du czar. Lui & toute cette nation étoient si barbares, qu'il ne trouvoit dans cette langue aucune expression qui signifîât l'honneur & la bonne foi.

CHARLES XII, le roi de Dannemarck, celui de Pologne & l'Empereur, étoient également mécontents de ce séquestre : le roi de Suède, parce qu'il voyoit bien qu'il perdoit la Poméranie, ou qu'il auroit le roi de Prusse pour ennemi, lui qui en avoit déjà tant ; le roi de Dannemarck & le roi de Pologne s'étoient proposé à la vérité de dépouiller Charles XII de ses provinces ; pleins de cet unique objet de vengeance, ils n'avoient point réglé le partage de leurs conquêtes, & ils voyoient avec envie que le séquestre mît le roi de Prusse en possession de la Poméranie, moyennant quoi il retireroit tout le fruit de la guerre, sans en avoir partagé avec eux les hazards.

L'EMPEREUR chassé de l'Espagne, & soutenant seul une guerre malheureuse contre la France, avoit l'esprit aigri de ses mauvais succès, & voyoit avec chagrin que Frédéric-Guillaume fit des acquisitions, quand il ne faisoit que des pertes. Cependant la place étoit livrée, l'argent payé, Mentzikow corrompu, & de plus le roi de Prusse étoit un prince qui s'étoit rendu formidable : ces raisons obligèrent les voisins d'étouffer leur jalousie, & de continuer à ménager Frédéric-Guillaume.

Le roi de Suède écrivit au roi de Prusse, du fond de la Bessarabie, qu'il protestoit contre la conduite de Welling, qu'il ne rembourseroit jamais les 400000 écus à ses ennemis, & qu'il ne feroit de sa vie au séquestre.

QUELQUE dur-que fût le procédé de Charles XII, le roi, conjointement avec l'Empereur, prit les mesures les plus convenables pour le rétablissement de la paix. Ces deux princes proposoient d'assembler un congrès à Brunswick ; mais ils échouèrent contre l'opiniâtreté du roi de Suède, & contre les haines du czar & du roi de Pologne, qui avoient appris à l'école de Charles XII, à ne point mettre de bornes aux sentimens de leur vengeance.

PENDANT que le désordre régnoit dans le Nord, Frédéric-Guillaume fit l'acquisition de la Baronic de Limbourg. Woltrat qui en étoit en possession vint à mourir, & avec lui s'éteignit sa race. Frédéric I en avoit reçu l'expectative de l'Empereur,

en faveur de la cession de la principauté de Schwibus.

DANS le Sud , Philippe V régnoit déjà paisiblement en Espagne , & Victor-Amedée , duc de Savoie , reconnu roi de Sicile par la paix d'Utrecht , s'étoit fait couronner à Palerme , malgré les menaces de l'Empereur & les cris du pape. Louis XIV qui venoit de faire sa paix avec la plus grande partie de l'Europe , pressoit vivement Charles VI , que son obstination roidissoit contre la paix. Dans le cours de cette campagne , Villars prit Landau & Fribourg , sans que l'habileté du prince Eugene pût s'y opposer. L'Empereur soutenoit cette guerre , plutôt par orgueil que par raison , trop foible par lui-même pour résister à Louis XIV. Ses troupes étoient fondues , ses ressources épuisées , & la bourse des puissances maritimes étoit fermée pour lui.

LE mauvais succès de cette campagne , & la crainte d'un avenir plus malheureux , firent connoître à l'Empereur que sans force l'arrogance est vaine , & qu'il y a une politique pour tous les tems , qui cale les voiles dans la tempête , & les déploie lorsque le vent est favorable. La hauteur Autrichienne plia pour cette fois sous la nécessité. Eugene & Villars se rendirent à Rastadt , dans le marquisat de Bade ; ils convinrent entr'eux des préliminaires , ce qui achemina l'ouverture du congrès de Bade en Suisse , où la paix fut signée le 7 de septembre.



L'EMPEREUR céda Landau à la France : il reconnut Philippe V & renonça à ses prétentions sur le royaume d'Espagne. Louis XIV restitua les conquêtes qu'il avoit faites au-delà du rhin : il promit de raser les fortifications de Huningue, & de ne point troubler l'Empereur dans la possession du royaume de Naples, du Milanois & du Mantouan : il reconnut le neuvième électorat, & l'on convint de régler, par un traité particulier, ce qui restoit à discuter touchant la barrière de Flandre.

DANS ce tems mourut la reine d'Angleterre ; après une maladie longue & cruelle : quelques-uns de ses ministres avoient fait d'inutiles efforts pour appeller le Prétendant à sa succession. George de Hanovre, petit-fils de la princesse Palatine, fille de Jacques I, fut proclamé roi d'Angleterre, & porté sur ce trône par les vœux de toute cette nation. C'est ce prince que nous avons vû gouverner l'Angleterre, en respectant la liberté ; se servant des subsides que lui accordoit le parlement, pour le corrompre ; roi sans faste, politique sans fausseté, & qui s'attira par sa conduite la confiance de toute l'Europe.

APRÈS avoir parlé des affaires du Sud, il est tems de revenir au Nord, où la complication des événemens embrouilloit les choses plus que jamais. Charles XII lassé de cette opiniâtreté sans exemple, qui le tenoit au lit à Demotica, toujours résolu d'exciter la Porte contre le czar, tandis que ses

ennemis profitant de son absence, détruisoient ses armées, & lui enlevoient ses plus riches provinces; Charles XII, dis-je, passa subitement, & sans admettre de nuances, de cette inactivité aux plus rudes travaux. Il partit de Demotica, faisant une diligence prodigieuse, & traversant à cheval les états-héréditaires de l'Empereur, la Franconie & le Meklenbourg, il arriva l'onzième jour à Stralsund, lorsqu'on l'y attendoit le moins. Sa première démarche fut de protester contre le séquestre de Stettin, & de déclarer que n'ayant signé aucune convention, il n'étoit point obligé de reconnoître celle que ses généraux avoient faite en son absence. Avec un caractère comme celui de ce prince, il n'y avoit d'autres argumens que ceux de la force. Frédéric-Guillaume fit avertir Charles XII, qu'il ne souffriroit point que les Suédois entraissent en Saxe, & il fit en même tems avancer un corps considérable de troupes auprès de Stettin. \*

LE peu d'attention que les Suédois sembloient faire à ces remontrances, obligea le roi d'entrer dans l'alliance des Russes, des Saxons, & des Hanovriens, afin de maintenir ses engagemens contre l'opiniâtreté de Charles XII. Ce monarque s'empara d'Anclam, de Wolgast, & de Grips-Walde, où il y avoit garnison Prussienne: cependant par un reste de ménagement, il renvoya ces troupes sans leur faire de violence. Mais la modération de ce caractère violent, n'étoit que passagère. Au commencement de

la campagne suivante , les Suédois délogerent les Prussiens de l'Isle d'Utedom, & firent prisonniers de guerre un détachement de trois cens hommes : ils rompirent par cette hostilité la neutralité des Prussiens, & devinrent les agresseurs. Le roi jaloux de sa gloire , fut irrité du procédé des Suédois. Quoiqu'il eût peine à digérer dans ce premier moment l'affront qu'on lui faisoit, il ne put s'empêcher de s'écrier : *Ah ! faut-il qu'un roi que j'estime , me contraigne à devenir son ennemi ?* Flemming se trouvoit alors à Berlin : c'étoit le même qui par ses intrigues avoit rendu son maître roi de Pologne, en habile ministre ; & qui fut cause, qu'on le détrôna par l'imprudente conduite qu'il tint comme général. Flemming apprenant l'infraction que les Suédois venoient de faire de la neutralité, se rendit d'abord chez le roi , & profita si bien des premiers momens de son emportement, qu'il le poussa à l'heure même à déclarer la guerre à Charles XII. Dès le mois de Juin , vingt mille Prussiens joignirent les Saxons & les Danois en Poméranie. Le roi se rendit à Stettin : où après avoir fait désarmer le bataillon des troupes de Holstein , qui y étoient en garnison , il fit prêter le serment de fidélité à la bourgeoisie , & de là il vint en personne se mettre à la tête de son armée. L'Europe vit alors un roi qui se trouvoit assiégé par deux rois en personne : mais ce roi étoit Charles XII , à la tête de quinze mille Suédois aguerris , & amoureux jusqu'à l'idolatrie de l'héroïsme de leur prince

de plus, sa grande réputation & les préjugés de l'Univers combattoient encore pour lui. Dans l'armée des alliés, le roi de Prusse examinoit les projets, dé-  
cidoit des opérations, & persuadoit aux Danois de s'y prêter. Le roi de Dannemarck, mauvais soldat, & peu militaire, ne s'étoit rendu au siège de Stralsund que dans l'espérance d'y jouir du spectacle de Charles XII humilié.

Sous ces deux rois, le prince d'Anhalt étoit l'ame de toutes les opérations militaires : c'étoit un homme d'un caractère violent & entier, vif, mais sage dans ses entreprises, qui avec la valeur d'un héros, avoit l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugene : ses mœurs étoient féroces, son ambition démesurée, sçavant dans l'art des sièges, heureux guerrier, mauvais citoyen, & capable de toutes les entreprises des Marius & des Sylla, si la fortune avoit favorisé son ambition, de même que celle de ces Romains. Les généraux Danois étoient des fantômes, & leurs ministres des pédans. Cette armée composée, comme nous venons de le dire, vint mettre le siège devant Stralsund : cette ville est assise au bord de la mer Baltique : la flotte Suédoise pouvoit la rafraîchir de vivres, de munitions & de troupes. Son assiète est forte, un marais impraticable défend deux tiers de sa circonférence ; le seul côté dont elle est accessible, étoit défendu par un bon retranchement, qui du septentrion prenoit au bord de la mer, & alloit s'appuyer à l'orient du

marais dont nous avons parlé. Dans ce retranchement campoient douze mille Suédois, & Charles XII, à leur tête.

LE nombre des obstacles qu'il y avoit à vaincre, obligea les assiégeans à les lever successivement. Le premier point étoit d'éloigner la flotte Suédoise des côtes de la Poméranie, afin de priver Charles XII, de toutes les fortes de secours qu'il pouvoit attendre de la Suède. Le roi de Dannemarck ne vouloit point risquer un combat avec l'escadre qu'il avoit dans ses parages, & ce préalable du siège devint une affaire de négociation. Il est aussi facile de prouver à un homme clair-voyant la nécessité d'une chose, par de bonnes raisons, qu'il est, pour ainsi dire, impossible de faire sentir l'évidence à un esprit borné, qui se défie de soi-même & qui craint que les autres ne l'égarent. Cependant l'ascendant que le génie du roi de Prusse avoit sur celui du roi de Dannemarck, força en quelque maniere ce prince à avoir la victoire que son amiral remporta sur l'escadre Suédoise. Les deux rois furent spectateurs de ce combat, qui se donna à une lieue des côtes, & la mer devint libre aux alliés. Les Prussiens, commandés par le général Arnimb, firent ensuite une descente sur l'isle d'Usedom, d'où ils chasserent les Suédois, & prirent le fort de Penamunde l'épée à la main. Après que cet obstacle fut levé, on se prépara à l'attaque des retranchemens. Pour le malheur des Suédois, il se trouva un officier Prussien, qui

facilita cette entreprise, la plus difficile & la plus décisive de tout le siège. Cet officier s'appelloit Gaudi: il se ressouvint que dans le tems qu'il faisoit ses humanités au collège de Stralsfund, il s'étoit souvent baigné dans ce bras de mer, qui n'étoit ni profond, ni fangeux, proche du retranchement. Pour plus de sûreté, il le fonda de nuit, & trouva qu'on y pouvoit passer à gué, tourner le retranchement par sa gauche, & prendre les ennemis en flanc & à dos. Ce projet fut heureusement exécuté: on attaqua les Suédois de nuit. Tandis qu'un corps marchoit droit au retranchement, un autre passoit la mer proche du rivage, & se trouva dans leur camp, avant même qu'ils s'en apperçussent. La surprise d'une attaque inopinée, la confusion, qui est inséparable de toutes les affaires de nuit, & sur-tout le corps considérable qui leur tomboit en flanc, les mit promptement en déroute.

Ils abandonnerent leur retranchement, & se sauverent vers la ville. Charles XII, au désespoir d'être abandonné de ses troupes, voulut combattre seul. Ses généraux ne le sauverent qu'à peine de la poursuite des assiégeans: tout ce qui ne gagna pas promptement Stralsfund, fut tué, ou fait prisonnier: le nombre de ceux qu'on prit alors passoit quatre cens hommes. Pour resserrer entierement la ville, il fut résolu de se rendre maître de l'île de Rugen, d'où les assiégés pouvoient encore tirer quelque secours.

LE prince d'Anhalt, à la tête de vingt mille hommes, passa sur des vaisseaux de transport le bras de mer qui sépare la Poméranie de cette île : cette flotte conservoit l'ordre de bataille que les troupes observent sur terre. On fit mine d'aborder à l'île du côté de l'Orient ; mais tournant tout d'un coup à gauche, le prince d'Anhalt débarqua ses troupes au petit port de Streslau, où l'ennemi ne l'attendoit point. Il se posta en quart de cercle, de sorte que ses deux ailes étoient appuyées à la mer. Il fit travailler avec beaucoup de diligence à des retranchemens, qu'il fortifia de chevaux de frise. Sa disposition étoit telle, que deux lignes d'infanterie soutenoient le retranchement : la cavalerie formoit le troisième, à l'exception de six escadrons, qu'il avoit posés au dehors, afin d'être à portée de tomber sur le flanc gauche de ceux qui pourroient venir l'attaquer de ce côté-là.

CHARLES XII, trompé par la feinte du prince d'Anhalt, ne put arriver à tems pour s'opposer à son débarquement. Connoissant l'importance de cette île, quoiqu'il n'eût que quatre mille hommes, il s'avança de nuit vers le prince d'Anhalt, tant pour lui cacher le petit nombre de ses troupes, que dans l'espérance de le surprendre. Il marchoit à pied, l'épée à la main, à la tête de son infanterie, qu'il conduisit jusqu'au bord du fossé ; il arracha de ses propres mains les chevaux de frise qui le bor-  
doient : il fut blessé légèrement dans cette attaque,

& le général Daring tué à son côté. L'inégalité du nombre, l'obscurité de la nuit, l'effort de ces six escadrons Prussiens, qui tombèrent sur le flanc des Suédois, les obstacles d'un retranchement garni de chevaux de frise, & sur-tout la blessure du roi ; toutes ces raisons, dis-je, firent perdre aux Suédois les fruits de leur valeur. La fortune avoit tourné le dos à cette nation : tout s'achéminoit à son déclin. Le roi blessé, se retira pour se faire panser ; ses troupes rebutées, s'enfuirent. Le lendemain, douze cens Suédois furent faits prisonniers au Fehrchantz ; & l'isle de Rugen fut entièrement occupée par les alliés. On donna beaucoup de regret à la mémoire du brave colonel Wartensleben, qui fut tué à la tête des gendarmes Prussiens, après avoir contribué en grande partie à la défaite des Suédois.

APRÈS cette infortune, Charles XII abandonna l'isle de Rugen, & repassa à Stralsund. Cette ville étoit presque réduite aux abois. Les assiégeans parvenus à la contrescarpe, commençoient déjà à construire leur galerie sur le fossé principal.

LE caractère du roi de Suède étoit de se roidir contre les revers ; il vouloit s'opiniâtrer contre la fortune, & défendre en personne la brèche, à laquelle les assiégeans alloient donner un assaut général.

LES généraux se jetterent à ses pieds, pour le conjurer de ne pas s'exposer aussi inutilement ; & voyant qu'ils ne pouvoient pas le fléchir par leurs



prières, ils lui firent voir le danger qu'il courroit de tomber entre les mains de ses ennemis. Cette appréhension le détermina enfin à abandonner cette ville ; il s'embarqua sur une légère nacelle, avec laquelle il passa, à la faveur de la nuit, au milieu de la flotte Danoise, qui bloquoit le port de Stralsund, & il gagna avec peine le bord d'un de ses vaisseaux, qui le transporta en Suède. Quatorze ans auparavant il étoit parti de ce royaume, comme un conquérant qui alloit assujettir le monde à sa fortune, & il y revint alors comme un fugitif, pour suivi par ses ennemis, dépouillé de ses plus belles provinces, & abandonné de son armée.

De's que le roi de Suède fut parti, la ville de Stralsund ne songea qu'à se rendre ; la garnison capitula le 27 décembre. Le général Decker, qui en étoit gouverneur, envoya au quartier du roi de Prusse, pour traiter des articles de la capitulation. La garnison se rendit prisonnière de guerre, & deux bataillons Prussiens, autant de Saxons, & autant d'Hanovriens, prirent possession de cette ville. De tous les Suédois faits prisonniers dans le cours de cette campagne, le roi forma un nouveau régiment d'infanterie, qu'il donna au prince Léopold d'Anhalt, second fils de celui qui commandoit ses armées.

ENSUITE de cette expédition, les vainqueurs se partagèrent les dépouilles des vaincus. Le roi conserva cette partie de la Poméranie, qui est située

entre l'Oder & la Sene, petite riviere qui fort de Mecklenbourg, & qui va se jeter dans la mer à Penamunde. La Poméranie située entre la Sene & le duché de Mecklenbourg, fut restituée à la Suede, par la paix de Stockholm; & George, roi d'Angleterre, acheta les duchés de Bremen & de Verden, que le roi de Dannemarck avoit conquis sur la Suède, & que la maison de Hanovre possède encore aujourd'hui.

QUOIQUE la paix ne fût pas encore conclue, le roi jouissoit déjà tranquillement de ses conquêtes. Il alla en Prusse, où il ne se fit point couronner; il pensoit que cette cérémonie vaine convenoit mieux à des royaumes électifs, qu'à des royaumes héréditaires. En méprisant tous les dehors de la royauté, il n'en étoit que plus attaché à en remplir les véritables devoirs. Il parcouroit la Prusse & la Lithuanie, & il fit le projet de rétablir ces provinces de la misère & du dépeuplement que la peste y avoit occasionnés.

POUR ne point interrompre l'enchaînement des faits, nous avons rapporté de suite les événemens principaux de la campagne de Poméranie; il est tems de voir à présent les changemens qui arriverent pendant cette année dans le reste de l'Europe, & comment les combinaisons politiques des puissances venant à s'altérer, donnerent lieu à de nouveaux systèmes.

1716. LA mort de Louis XIV fit prendre au gouver-

nement de la France une face toute nouvelle. De la nombreuse postérité de ce monarque , il ne restoit que son arriere-petit-fils : ce prince étoit au berceau. Son bifayeul avoit établi son fils légitimé , le duc du Maine , président du conseil de la régence. Ce roi si absolu pendant sa vie , fut mal obéi après sa mort. Le parlement jugea entre le duc d'Orléans & le duc du Maine , ou , pour mieux dire , il s'érigea en arbitre de la dernière volonté du feu roi , & il décida que Philippe d'Orléans , premier prince du sang , avoit des droits incontestables à la régence.

La politique du nouveau régent se rapporta à deux objets principaux , dont l'un étoit de maintenir la paix avec ses voisins , ce qui l'engagea à ménager l'amitié de l'empereur , & à s'unir étroitement avec le roi d'Angleterre ; & l'autre étoit d'acquitter les dettes de la couronne , qui étoient immenses : ce qui donna lieu au système de Law , dont le plan étoit aussi utile , que l'abus qu'on en fit devint pernicieux. Le régent doué d'un génie supérieur , avoit les défauts des esprits vifs & hardis : les plus vastes idées lui paroissoient aussi simples que les communes ; il s'abandonnoit aux impressions d'une imagination ardente , qui souvent ouvroit les choses. Né pour les beaux arts , qu'il cultiva , il eut les foiblesses des héros , son tempérament encourageoit son cœur à la sensibilité. Il fit l'abbé Dubois cardinal , moins parce qu'il servoit l'état , que parce qu'il étoit le ministre secret de ses passions.

La calomnie osa charger ce prince, doux & humain, du plus horrible des forfaits, du dessein d'empoisonner son pupille & son roi : un crime utile n'inspire pas moins d'horreur aux âmes bien nées, qu'une mauvaise action perdue; mais l'apologie véritable du régent, c'est le regne de Louis XV.

1716. POUR assurer la paix du royaume, & pour écarter toutes les occasions de disputes, le régent conclut le traité de la barrière à Anvers, par lequel il fut arrêté que les Hollandois entretiendroient garnison dans Namur, Furnes, Tournai, Ypres, Menin, & le fort de Knock, moyennant six cens mille florins d'Allemagne, que la maison d'Autriche s'engageoit de leur payer par an, en vertu de quoi ils renonçoient à la régie des Pays-bas, dont l'entière possession resta à l'empereur Charles VI.

1717. LES guerres qui se succédoient les unes aux autres, empêchoient l'Europe de jouir des fruits de la paix de l'année 1715. Les Turcs étoient entrés dans la Morée, qu'ils avoient enlevée aux Vénitiens. Le pape, qui craignoit pour l'Italie, conjura l'empereur de prendre la défense de la chrétienté. Charles VI assembla des troupes en Hongrie, afin de favoriser les Vénitiens, par la diversion qu'il alloit faire contre les Turcs. Dès l'an 1716, le prince Eugene avoit battu le grand-visir auprès de Temeswar : cette année il entreprit le siège de Belgrade, & fortifia son camp d'un bon retranchement. Les Turcs vinrent assiéger l'armée du prince Eugene

Eugene , & non contens de la bloquer , ils avancerent à lui par des approches & des tranchées. Eugene , après leur avoir laissé passer un ruisseau , qui les séparoit de son camp , fortit de ses retranchemens le 16 d'août , les attaqua , les battit , & leur prit canons , bagages , en un mot , tout leur camp ; & Belgrade , qui n'avoit plus de secours à espérer , se rendit au vainqueur par capitulation.

Le maréchal Starenberg , ennemi du mérite d'Eugene , déclama contre sa conduite , qu'il taxoit d'imprudente , & parla avec tant de force , qu'il s'en fallut peu que l'empereur ne fît traduire le héros de l'Allemagne devant un conseil de guerre ; pour avoir exposé l'armée Impériale à périr sans ressource. Cependant la gloire d'Eugene étoit si brillante , qu'elle fit éclipser l'envie & les envieux.

L'ANNÉE suivante , les Turcs firent la paix à Passarowitz , & cédèrent à l'empereur Belgrade , & tout le Bannat de Temeswar. Les Vénitiens , qui avoient servi de prétexte aux conquêtes de Charles VI , payerent les acquisitions que l'empereur fit , par la perte de la Morée ; & ils s'apperçurent , mais trop tard , que le secours d'un allié puissant est toujours dangereux. 1718.

CHARLES VI étoit à peine sorti de cette guerre , qu'il eut d'autres ennemis à combattre. Il s'étoit élevé en Espagne un homme d'un esprit entendu & entreprenant , profond , hardi , fécond en ressources , & fait en un mot pour agrandir , ou pour

bouleverser les empires : c'étoit l'abbé Alberoni , Italien de naissance , que le duc de Vendôme amena en Espagne , où son habileté se fit d'abord connoître par le renvoi du cardinal del Judice , qui gouvernoit ce royaume , & dont il occupa la place.

ALBERONI fit des pas de géant vers la fortune. Il s'insinua dans l'esprit de la reine , qui étoit une princesse de Parme , & il seconda les vûes qu'elle avoit d'établir ses fils en Italie. La flotte que le roi d'Espagne avoit d'abord destinée au secours des Vénitiens , fut employée à la conquête de l'isle de Sardaigne , qui appartenoit à l'empereur.

CAGLIARI passa sous le pouvoir des Espagnols , & toute la province fut dans peu subjuguée.

LES représentations de l'Angleterre & de la France n'empêcherent pas la reine d'Espagne de suivre les desseins qu'Alberoni , devenu cardinal , lui suggeroit. Cette princesse avoit secrettement résolu de conquérir tout ce qu'elle pourroit de l'Italie. L'empereur , aux pressantes sollicitations de l'Angleterre , avoit consenti à donner l'investiture de la Toscane , du Parmesan & du Plaifantin , à l'infant Don Carlos : mais Philippe V s'obstinoit à demander le royaume de Naples.

CE débordement d'ambition d'une puissance nouvellement établie , porta l'empereur , le roi de France & celui d'Angleterre , à la conclusion de la quadruple alliance , comme une digue puissante , qu'ils

opposoient aux entreprises de Philippe. Les Hollandois, qui devoient accéder à cette ligue, se réservèrent pour la médiation, & ils furent remplacés par le duc de Savoie.

CETTE formidable alliance n'altéra ni les projets d'Alberoni, ni la fermeté de la reine d'Espagne, ni le desir qu'avoit le roi son époux d'établir sa famille. La flotte Espagnole, que l'Europe croyoit destinée pour Naples, aborda à Palerme, qui se rendit, & le marquis de Lede prit le titre de vice-roi de Sicile. Cependant l'amiral Bing vint avec vingt vaisseaux Anglois dans la méditerranée, battit la flotte Espagnole dans le Fare : mais quoiqu'il eût pris quatorze de ses plus beaux vaisseaux, il ne put empêcher que le marquis de Lede ne prît Messine. Le duc de Savoie se détermina dans cette nécessité, à troquer avec l'empereur la Sicile contre le royaume de Sardaigne, dont il prit le nom dans la suite. Le génie d'Alberoni, trop peu occupé d'une entreprise, étoit si vaste, qu'il en méditoit plusieurs à la fois. Ses desseins s'étendoient de tous les côtés, comme ces mines qui poussent plusieurs rameaux éloignés les uns des autres, au loin dans la campagne ; qui jouent successivement, & font sauter les ennemis aux endroits où ils s'y attendent le moins : une mine étoit crevée en Italie, une autre fut éventée en France.

C'ÉTOIT la fameuse conjuration que le prince Cellamare forma contre le régent. Selon ce projet,

l'Espagne vouloit faire un débarquement sur les côtes de Bretagne, rassembler les mécontents du Poitou, saisir le roi & le duc d'Orléans, assembler les Etats généraux, qui représentent la nation en corps, & faire nommer le roi d'Espagne tuteur de Louis XV, & régent de la France. Un hazard singulier fit avorter ce dessein : le secrétaire du P. Cellamare étoit un des chalands de la Fillon, personne renommée pour les mariages clandestins qui se faisoient chez elle.

L'INDUSTRIE de cette femme avoit servi plus d'une fois le régent & le cardinal Dubois. La Fillon trouvant un jour le secrétaire d'Espagne plus rêveur qu'à son ordinaire, & ne pouvant tirer de lui le sujet de sa mauvaise humeur, lui lâcha une fille adroite & rusée, qui le fit boire & parler : cette fille le fouilla dans son yvresse ; les papiers dont il étoit chargé, parurent à la Fillon d'une si grande conséquence, qu'elle les porta dans l'instant au régent. Ce prince fit arrêter sur le champ le secrétaire : tous les complices de la conjuration furent découverts. Il en coûta la vie à cinq gentilshommes Bretons : le duc du Maine, le cardinal de Polignac, & quelques autres seigneurs, furent exilés. La cour envoya des troupes en Bretagne, & lorsque le duc d'Ormond s'y présenta avec la flotte Espagnole, personne ne remua. La constance du régent ne fut jamais aussi ébranlée que par cet événement. Quelques personnes ont prétendu qu'il méditoit son ab-



dication, mais qu'il fut retenu par la fermeté du cardinal Dubois, qui admiroit les voies dont la Providence s'étoit servie dans cette affaire, pour conserver la régence entre les mains du duc d'Orléans. L'Europe étoit comme une mer agitée, qui gronde encore après l'orage, & ne se calme que successivement. Les malheurs de Charles XII ne l'avoient point corrigé de ses passions : son ressentiment qui le suivoit en Suède, éclata contre le Dannemarck.

IL attaqua la Norwége, ayant avec lui le prince héréditaire de Hesse, qui venoit d'épouser sa sœur la princesse Ulrique. Il prit Christiania ; mais ne pouvant forcer la citadelle de Friderichs-halle, & manquant de subsistance, il abandonna ses conquêtes. L'appréhension des Russes l'avoit retenu en Scanie. Il fit cependant cette année une nouvelle irruption en Norwége : il assiégea Friderichs-halle & fut tué dans la tranchée. Cette valeur, dont il étoit si prodigieux, lui devint funeste : un coup de fauconneau tiré d'une bicoque, termina la vie d'un prince qui faisoit trembler le Nord, dont la valeur tenoit de l'héroïsme, & qui auroit été le plus grand homme de son siècle, s'il avoit été modéré & juste. La mort de ce prince fut le signal de l'armistice. Les Suédois leverent le siège de Friderichs-halle ; ils repassèrent leurs frontieres, & les Danois ne les suivirent pas. Avec Charles XII expirèrent ses projets de vengeance. Il étoit encore occupé des plus vastes

1717.

1718.

desseins : animé contre le roi George d'Angleterre , qui lui avoit enlevé les duchés de Bremen & de Frerden , il alloit former une alliance avec le czar , afin de chasser la maison de Hanovre, d'Angleterre , & d'y rétablir le Prétendant. Gortz qui succéda au comte de Piper dans le ministère de Suède , étoit dans le Nord ce qu'Alberoni étoit dans le Sud. Ses intrigues agitoient tous les cabinets des princes. Ses desseins ne se bornoient point à l'Europe : il étoit né pour devenir le ministre d'Alexandre ou de Charles XII. Mais en formant les plus grands desseins , il surchargeoit la Suède d'impôts , afin de pouvoir les exécuter. La misere des peuples & la faveur dont il jouissoit , lui attirerent la haine du public. Dès que la nouvelle de la mort du roi se répandit , la nation fit le procès à son ministre : l'envie inventa un nouveau crime pour le charger : il fut accusé d'avoir calomnié la nation auprès du roi ; & il eut la tête tranchée.

EN punissant Gortz , les Suédois flétrissoient indirectement la réputation d'un héros , dont ils adorent encore à présent la mémoire. Mais le peuple est un monstre composé de contradictions , qui passe impétueusement d'un excès à l'autre , & qui dans ses caprices protège ou opprime le vice & la vertu indifféremment. Le trône vacant de Suède fut rempli par Ulrique , sœur de Charles XII , & épouse du prince héréditaire de Hesse-Cassel. Frédéric-Guillaume ne put s'empêcher de répandre quelques

larmes, lorsqu'il apprit la mort prématurée de Charles XII : il estimoit les grandes qualités de ce prince, dont il étoit devenu l'ennemi à regret , & par une espèce de violence.

L'EXEMPLE de Charles XII avoit fait tourner la tête à bien des petits princes de l'Allemagne, trop foibles pour l'imiter.

LE duc Charles - Léopold de Mecklenbourg forma le projet ambitieux de lever une armée ; & pour fournir aux frais de son entretien , il foula ses sujets par des vexations énormes. Le poids des impôts s'appesantit à un point , que la noblesse excédée en porta ses plaintes à Vienne , où elle fut appuyée par Berendorff, ministre de Hanovre , mais Mecklenbourgeois de naissance.

IL obtint de l'empereur un décret fulminant contre le duc. Quoique ce prince eût épousé la nièce du czar , pour s'assurer d'une puissante protection , cela n'empêcha pas l'empereur , poussé par Berendorff, de donner un décret de commission à l'électeur de Hanovre & au duc de Brunswick, pour prendre ce pays en séquestre. Le roi de Prusse se plaignit à Vienne , de ce qu'étant directeur du cercle de la basse Saxe , ce décret ne lui avoit point été adressé. L'empereur répondit qu'il étoit contre les loix de l'empire de charger le roi de ce séquestre , à cause qu'il avoit l'expectative sur le Mecklenbourg : sur quoi le czar déclara qu'il ne souffriroit jamais qu'on opprimât un prince qui venoit d'entrer dans sa famille.

1719.

CE qui arrêta le plus Frédéric-Guillaume dans cette affaire , c'est que le roi d'Angleterre ayant eu l'adresse de se faire médiateur de la paix que la Prusse négocioit en Suède, devoit alors être traité avec beaucoup de ménagement; de sorte que les Hanovriens restèrent en possession du séquestre, dont ils font monter les frais à quelques millions. Cette affaire est demeurée en ces termes , & elle y est encore au tems que nous écrivons cette histoire. Quoique la paix ne fût point conclue avec la Suède, elle étoit autant que si elle eût été faite. Le roi qui voyoit la tranquillité de ses états assurée, commença dès lors véritablement à regner, c'est-à-dire, à faire le bonheur de ses peuples. Ce prince haïssoit ces génies remuans, qui communiquent leurs passions tumultueuses dans toutes les régions où l'intrigue peut pénétrer : il n'aspiroit point à la réputation de ces conquérans, qui n'ont d'autre amour que celui de la gloire; mais bien à celle des législateurs, qui n'ont d'objet que le bien & la vertu. Il pensoit que le courage d'esprit, si nécessaire pour réformer des abus, & pour introduire des nouveautés utiles dans un gouvernement, étoit préférable à cette valeur de tempérament, qui fait affronter les plus grands dangers, sans crainte, à la vérité, mais souvent aussi sans connoissance. Les traces que la sagesse de son gouvernement a laissées dans l'état, dureront autant que la Prusse subsistera en corps de nation. Frédéric-Guillaume établit alors véritable-

ment son système militaire , & le lia si étroitement avec le reste du gouvernement , qu'on ne pouvoit y toucher sans hasarder de bouleverser l'état même. Pour juger de la sagesse de ce système , peut-être qu'il ne sera pas inutile d'entrer ici dans quelque discussion sur cette matiere.

DE's le regne de Frédéric I , il s'étoit glissé quantité d'abus touchant les taxes , qui étoient devenues arbitraires : les cris de tout l'état en demandoient la réforme. Lorsque cette matiere fut examinée , il se trouva qu'il n'y avoit aucun principe , selon lequel les possesseurs des terres étoient taxés de payer les contributions ; que dans quelques endroits , on avoit réglé les impôts sur le pied où ils étoient avant la guerre de trente ans ; mais que tous les propriétaires des terres défrichées depuis ce tems , dont le nombre étoit considérable , étoient taxés très-différemment. Afin de rendre ces impôts proportionnés ; le roi fit exactement mesurer tous les champs cultivables , & rétablit l'égalité des contributions , selon les différentes classes de bonnes ou de mauvaises terres ; & comme le prix des denrées étoit de beaucoup haussé depuis la régence du grand électeur , il haussa de même les impôts , à proportion de ce prix : ce qui augmenta considérablement ses revenus.

MAIS afin de répandre d'une main ce qu'il recevoit de l'autre , il créa quelques régimens d'infanterie nouveaux , & augmenta sa cavalerie , de forte

que l'armée montoit à soixante mille hommes, & il distribua ces troupes dans toutes ses provinces, de sorte que l'argent qu'elles payoient à l'état, leur retournoit sans cesse par le moyen des troupes; & afin que le payfan ne fût point chargé par l'entretien des soldats, toute l'armée, tant cavalerie qu'infanterie, entra dans les villes: par ce moyen les accises augmentoient ses revenus. La discipline s'affermissoit dans les troupes, les denrées haussioient de prix, & nos laines que nous vendions aux étrangers, & que nous rachetions lorsqu'ils les avoient travaillées, ne sortirent plus du pays: toute l'armée fut habillée de neuf régulièrement tous les ans, & Berlin se peupla d'un nombre d'ouvriers, qui ne vivent que de leur industrie, & qui ne travaillèrent que pour les troupes. Les manufactures solidement établies, devinrent florissantes, & elles fournirent d'étoffes de laine une grande partie des peuples du Nord.

AFIN que cette armée, qui dès l'an 1718 montoit à près de soixante mille hommes, ne devînt point à charge à l'état par le nombre de recrues dont elle avoit besoin, le roi fit une ordonnance par laquelle chaque capitaine étoit obligé d'enrôler du monde dans l'empire; & quelques années après, les régimens se trouverent composés la moitié de citoyens, & l'autre d'étrangers.

LE roi repeupla la Prusse & la Lithuanie, que la peste avoit dévastées; il fit venir des colonies

de la Suisse, de la Suabe & du Palatinat, qu'il y établit, avec des frais énormes, à force de tems & de peine : il parvint enfin à rebâtir & à repeupler ce pays désolé, que la ruine avoit effacé pour un tems, du nombre des terres habitables. Il parcouroit annuellement toutes ses provinces; & dans cette évolution périodique il encourageoit en tout lieu l'industrie, & faisoit naître l'abondance. Beaucoup d'étrangers étoient appelés dans ses états; ceux qui établissoient des manufactures dans les villes, & ceux qui y faisoient connoître des arts nouveaux, étoient excités par des bénéfices, des privilèges, & des récompenses.

L'ESPRIT d'intrigue, & la malice d'un simple particulier, altéra pour un tems la tranquillité dont jouissoit la cour & l'état : ce malheureux étoit un gentilhomme Hongrois, il se nommoit Clément; il fondeoit les espérances de sa fortune sur la subtilité de sa fourberie. Il avoit été employé dans les affaires en subalterne par le prince Eugene, & depuis par le maréchal Fleming. A force d'impostures, il étoit parvenu à sèmer la mésintelligence entre la cour Impériale & celle de Saxe. Comme il ne vivoit que d'artifices, il lui falloit souvent des dupes nouvelles, & il résolut d'étendre ses contributions jusque sur la bourse du roi. Il vint à Berlin, & s'introduisit à la cour, en s'offrant de découvrir des secrets de la dernière importance. Ces secrets consistoient dans une conjuration imaginaire, tramée entre l'empereur & le roi de Pologne, dans

laquelle les principales personnes de la cour étoient impliquées, Clément assuroit que ces personnes mécontentes avoient été corrompues par l'appas des richesses, & par des vues d'ambition. Le plan de la conjuration étoit, à ce qu'il prétendoit, de saisir la personne du roi, dans un château nommé Wusterhausen, où il passoit régulièrement deux mois de l'automne, & de le livrer à l'empereur. Ce qui donnoit en quelque sorte de la vraisemblance à ce projet, c'est que ce château n'étoit qu'à quatre milles des frontieres de la Saxe, & que le roi y étoit sans gardes.

FREDERIC - Guillaume méprisa, au commencement, ces insinuations, & il ne fut ébranlé que par une lettre du prince Eugene, remplie de ce dessein, que Clément lui montra. Ce scélérat se fit fort de convaincre entierement le roi de tout ce qu'il avoit avancé, en lui produisant des lettres du prince d'Anhalt, du général Grumkow, & d'autres seigneurs de la cour. Tant d'effronterie & de hardiesse jetta le roi dans de cruels soupçons & dans des méfiances continuelles. Il se proposa enfin d'éprouver en sa présence, si Clément connoîtroit l'écriture des personnes qu'il accusoit. On jeta sur une table une liasse de lettres de différentes mains, en l'obligeant d'en reconnoître l'écriture. Clément s'y trompa, & sa fourbe fut découverte : il avoua dans sa prison qu'il avoit contrefait l'écriture & le sceau du prince Eugene. Il reçut le juste salaire que méritoient ses



impostures & ses méchancetés ; & on lui coupa la tête. Cependant ces fausses accusations ne laissoient pas que de renverser quelques fortunes , & de causer pour un tems des méfiances & des ombrages. La calomnie s'introduit plus facilement dans l'esprit des princes , que la justification ; ils connoissent assez les hommes pour sçavoir qu'il n'est gueres de vertu fanstache , & ils voient tant d'exemples de la méchanceté du cœur humain , qu'ils sont plus sujets à être trompés que des particuliers , qui vivent éloignés du monde. Les mensonges de Clément avoient pris crédit en quelque manière , à la faveur de la conjuration du prince Cellamare , dont l'exemple étoit encore tout récent. Cette conjuration bien plus réelle que celle de Clément , eut aussi des suites bien plus importantes , au moyen de la quadruple alliance qui venoit de se conclure. Le régent avoit la facilité de se venger , sans courir le moindre risque , des entreprises du cardinal Alberoni : il n'en laissa pas échapper l'occasion , & il publia , en déclarant la guerre à l'Espagne , qu'il n'en vouloit qu'au premier ministre.

Bervick , à la tête de l'armée Françoisé , prit Saint-Sébastien & Fontarabie , tandis que la flotte Angloise désola les ports de Saint-Antoine & de Vigos , & que Merci passant en Sicile avec l'armée de l'Empereur , obligea le marquis de Leda à lever le siège de Melatzo , & reprit la ville & la citadelle de Syracuse. Le roi d'Espagne marcha avec

son armée sur les frontières de son royaume : il conduisoit une colonne de ses troupes ; la reine la seconde , & le cardinal la troisième : mais ils n'étoient pas faits tous les trois pour commander des armées , & le roi découragé par la mauvaise tournure que prenoit pour lui le commencement de cette guerre , aima mieux sacrifier son ministre , que d'exposer sa monarchie à de plus grands hazards : c'étoit effectivement l'unique moyen pour rétablir dans l'Europe une paix solide. Qu'on eût donné deux mondes comme le nôtre à bouleverser au cardinal Alberoni , il en auroit encore demandé un troisième ; ses desseins étoient trop vastes , & son imagination trop fougueuse : il avoit résolu de chasser l'Empereur d'Italie , de rendre son maître régent de la France ; & afin de remettre le Prétendant sur le trône d'Angleterre , il vouloit animer Charles XII contre le roi George , & armer les Turcs & les Russes contre l'Empereur Charles VI.

LA raison qui fait échouer tous ces vastes projets des ambitieux , est , à ce qu'il paroît , qu'en politique comme en mécanique , les machines simples ont un avantage extrême sur celles qui sont trop composées : plus les ressorts qui concourent à un même mouvement sont compliqués , & moins ils sont d'usage.

L'ENTHOUSIASME d'Alberoni ne se communiqua pas aux princes qui devoient être les exécuteurs de son projet : il étoit vivement frappé de ses idées ;

les autres le furent foiblement. Lors même que le bon sens se laisse entraîner dans la carrière hasardeuse de l'imagination, il n'y fait pas un long chemin, la réflexion l'arrête, la prévoyance l'intimide, & souvent les obstacles le découragent. C'est ce qu'Alberoni éprouva des princes qu'il vouloit engager dans ses vûes ; il tomba lui-même dans le piège qu'il avoit tendu à la tranquillité de l'Europe, & il repassa en Italie à la faveur des passeports qu'il reçut des puissances qu'il avoit le plus grièvement offensées.

ON prévint un embrasement qui pouvoit devenir funeste à l'Europe, en éteignant le flambeau qui étoit prêt à le causer. La chute d'Alberoni remit l'Espagne dans son vrai point d'équilibre ; elle rechercha l'amitié de la France, & accéda même à la quadruple alliance, pour que sa réconciliation en fût plus sincère. 1710.

LE régent qui parvint à terminer aussi glorieusement les démêlés qui s'étoient élevés entre la France & l'Espagne, n'eut pas le bonheur de préserver ce premier royaume d'un bouleversement plus grand & plus général que ceux dont des guerres longues & ruineuses sont d'ordinaire suivies : le système de LAW avoit poussé l'entêtement des François pour le papier jusqu'à la folie ; quelques fortunes subites firent extravaguer la nation, & ce fut en outrant les choses, qu'elle les perdit.

DE's l'an 1716, LAW étoit devenu directeur de

la banque royale. Il commença dès lors à déployer son fameux système, en établissant la compagnie d'Occident ou de Mississipi, & la Banque, dont le roi de France étoit tout à la fois le protecteur & le propriétaire. Le dessein du régent & de Law étoit de doubler les fonds du royaume, en balançant le crédit du papier par le réel de l'argent, pour attirer peu à peu les espèces dans les coffres du souverain. L'arrêt du 2 août 1719, porte défense aux particuliers, sous les plus fortes peines, de ne garder tout au plus qu'une somme de 500 liv. chez eux. Aux premières actions succédèrent de nouvelles, qu'on nomma les filles; enfin ces filles engendrèrent des petites filles, & le papier créé par ce système, monta à trois milliards soixante-dix millions. Toutes les dettes de l'état furent acquittées par des billets timbrés à un certain coin. Les fondemens de cet édifice n'avoient été faits au commencement que pour une certaine proportion: on voulut la porter au double & au quadruple: il s'écroula bientôt, bouleversa le royaume, & renversa en même tems l'architecte qui l'avoit édifié. Law pensa plus d'une fois être lapidé par le peuple, lorsque son papier tomba en décadence. Il quitta enfin le royaume, abandonnant la charge de contrôleur général des finances, dont il avoit été revêtu au commencement de l'année, & les grands établissemens qu'il avoit dans ce royaume. Law n'étoit pas riche lorsqu'il vint en France, il en repartit de même, & se réfugia

fugia à Venise, où il finit ses jours dans l'indigence. \*

Il est peu d'histoires qui dans un aussi court espace, représentent autant d'ambitieux humiliés. Les fortunes rapides de Gotz, d'Alberoni, de Law, se précipiterent aussi subitement qu'elles s'étoient élevées; mais l'ambition n'est pas capable de conseil, elle s'égare en suivant un chemin bordé de précipices. Après les chûtes d'Alberoni & de Gotz, le Sud & le Nord de l'Europe respirerent également : la paix que le roi négocioit à Stockholm, fut enfin conclue : la modération de ce prince diminua ses avantages. D'Ilgén ne cessoit de lui représenter, selon l'usage des ministres, qu'il devoit profiter de ses avantages ; & qu'en se roidissant encore, la Suède seroit contrainte de lui céder l'isle de Rugen & la ville de Volgast, & qu'il obtiendrait de même des Danois les franchises des péages du Sund. La réponse du roi se trouve dans les archives, écrite de sa propre main. « Je suis content, dit-il, du destin » dont je jouis, par la grace du ciel, & je ne veux » jamais m'aggrandir aux dépens de mes voisins. » Il paya deux millions à la Suède pour l'enclavure de la Poméranie, de sorte que cette acquisition étoit plutôt un achat qu'une conquête.

LE roi d'Angleterre, qui avoit par sa médiation 1711 accélééré la paix de Stockholm, fit peu de tems après la sienne avec l'Espagne : & Philippe V céda Gibraltar & Port-Mahon à l'Angleterre, à condi-

tion que le roi George ne se mêleroit plus des affaires d'Italie. A Vienne on étoit mécontent & envieux des avantages dont jouissoit le roi de Prusse : la maison d'Autriche vouloit que les princes d'Allemagne, qu'elle regarde comme ses vassaux, la servissent contre ses ennemis, & non pas qu'ils fissent usage de leurs forces pour leur propre aggrandissement.

LE grand électeur avoit secondé l'empereur, à cause que leurs intérêts étoient souvent liés ensemble. Le roi Frédéric I l'avoit secouru, tant par ses préjugés, qu'afin d'être reconnu roi de Prusse. Frédéric-Guillaume, qui n'avoit ni préjugés ni intérêts, qui jusqu'alors l'attachassent à la maison d'Autriche, ne lui fournit point de secours dans les guerres de Hongrie ni de Sicile : il n'étoit lié avec l'empereur par aucun traité, & de plus il s'excusa sous prétexte qu'il avoit à craindre des entreprises nouvelles de la part des Suédois. Dans le fond, il étoit trop clairvoyant pour forger ses propres chaînes, en travaillant à l'aggrandissement de la maison d'Autriche, qui aspirait en Allemagne à une domination absolue.

1712. LA politique sage & mesurée de Frédéric-Guillaume se tournoit entierement à l'arrangement intérieur de ses états : il avoit établi sa résidence à Potsdam, maison de plaisance qui originairement n'étoit qu'un chétif hameau de pêcheurs : il en fit une belle & grande ville, où fleurirent toutes

fortes d'arts , depuis les plus communs , jusqu'à ceux qui servent au raffinement du luxe.

DES Liégeois qu'il avoit attirés par ses libéralités , y établirent une manufacture d'armes , qui fournit non seulement l'armée , mais encore les troupes de quelques puissances du Nord. On y fabriqua bientôt des velours aussi beaux que ceux de Genes. Tous les étrangers qui possédoient quelque industrie , étoient reçus , établis & récompensés à Potsdam.

LE roi établit dans cette ville , dont il étoit le fondateur , un grand hôpital , où sont entretenus annuellement deux mille cinq cents enfans de soldats , qui peuvent apprendre toutes les professions auxquelles leur génie les détermine : il établit de même un hôpital de filles , qui sont élevées aux ouvrages convenables à leur sexe. Par ces arrangemens charitables , il soulagea la misère des soldats chargés de famille , & il procura une bonne éducation à des enfans auxquels les peres n'étoient pas en état d'en donner. Il augmenta la même année le corps des Cadets , où trois cens jeunes gentilshommes font leur noviciat du métier des armes : quelques vieux officiers veillent à leur éducation , & ils ont des maîtres pour leur donner des connoissances , & pour leur apprendre les exercices qui conviennent à des personnes de condition. Il n'est aucun soin plus digne d'un législateur , que celui de l'éducation de la jeunesse. Dans un âge encore tendre ,

ces jeunes plantes sont susceptibles de toutes sortes d'impressions : si on leur inspire l'amour de la vertu & de la patrie, ils deviennent de bons citoyens, & les bons citoyens sont les derniers remparts des Empires. Si les princes méritent nos louanges en gouvernant leurs peuples avec justice, ils enlèvent notre amour en étendant leurs soins jusqu'à la postérité. Le roi envoya la même année le comte de Truches en France, pour féliciter Louis XV, qui ayant atteint l'âge de majorité, fut sacré à Rheims.

1723.

LES calomnies que l'on avoit répandues contre le duc d'Orléans, avoient fait des impressions si fortes dans le public, que la France s'attendoit chaque jour à la mort de son roi, lorsqu'elle vit arriver inopinément celle du régent. Ce prince ayant passé le tems où il avoit coutume de se faire saigner, fut attaqué d'apopléxie, entre les bras de la duchesse de Falaris, dans un moment d'extase, qui fit douter s'il avoit rendu l'ame par un sentiment de plaisir ou de douceur. Lorsque le roi Auguste de Pologne apprit les détails de cette mort, il dit ces mots de l'écriture : *Ah, que mon ame meure de la mort de ce juste* ; & le cardinal Dubois avoit précédé le régent de quelques mois. Le peuple divulgua qu'il étoit parti pour préparer un quartier au régent chez quelque Fillon de l'autre monde. La régence finit par la mort du duc d'Orléans, & le duc de Bourbon devint premier ministre. Ce changement dans le gouvernement de France, & quelques entreprises



de la maison d'Autriche, contraires aux traités de paix, firent changer tout le système de l'Europe : voici de quoi il étoit question. L'empereur avoit fait expédier des lettres de commission aux marchands d'Ostende, pour trafiquer aux Indes. Cela réveilla l'attention de toutes les nations commerçantes. La France, l'Angleterre & la Hollande, alarmées d'un projet qui leur étoit également préjudiciable, s'unirent pour demander la suppression de cette nouvelle compagnie ; mais la cour de Vienne ne s'en émut point, & voulut soutenir son projet de commerce avec hauteur.

ON eut recours aux voies de conciliation, comme 1714.  
aux moyens les plus équitables pour terminer ces différends, & pour concilier d'autres intérêts, tels que la succession éventuelle de Parme & de Plaisance : on assembla un congrès à Cambrai, où personne ne voulut céder de son terrain. Les ministres disputèrent, comme de raison, avec chaleur ; chacun soutenoit sa cause, par des argumens qu'il croyoit sans réplique. Les maîtres d'hôtels & les marchands de vin s'enrichirent : les princes en payèrent les frais, & le congrès se sépara sans avoir rien décidé. Pendant que ces politiques dispuoient vainement d'aussi grands intérêts, Philippe V s'échappa à la vigilance de son épouse, & abdiqua subitement en faveur de son fils Louis. C'étoit pour lui procurer cette couronne, dont il se démettoit volontairement, que la France avoit prodigué tant de sang

& tant de trésors ; mais la mort de son fils , qui lui remettoit les rênes du gouvernement entre les mains , ne lui laissa pas le tems de se repentir de son abdication.

1715. A peine étoit-il remonté sur le trône , qu'il fit un traité de commerce avec l'empereur , à l'insçu de l'Angleterre. Le comte de Konigseck , ambassadeur de Charles VI , à Madrid , avoit leurré la reine d'Espagne du mariage de Don Carlos avec l'archiduchesse Marie - Thérèse , héritière de la maison d'Autriche ; & l'espérance de réunir dans leur maison toutes les possessions de Charles-Quint , porta la reine & le roi d'Espagne à faire des conditions très-avantageuses à l'empereur. Le roi George soupçonnoit que ce traité contenoit des articles secrets à l'avantage du Prétendant ; la France étoit mécontente de ce que l'Espagne , par ses subsides , mettoit l'empereur en état de soutenir la compagnie d'Orléans.

Le roi de Prusse étoit fâché de quelque décret fulminant que Charles VI lui avoit envoyé au sujet de certaines redevances qu'il exigeoit des fiefs du Magdebourg. Ces trois puissances ayant toutes des griefs contre la cour de Vienne , s'unirent par des engagemens étroits , qui devoient être d'autant plus durables , qu'ils étoient soutenus par leurs intérêts particuliers. Cette conformité de sentimens donna lieu au traité de Hanovre.

La forme du traité étoit défensive , & rouloit sur

des garanties réciproques. La France & l'Angleterre s'engageoient d'une façon vague, & fufceptible de toutes fortes d'interprétations, d'employer leurs bons offices pour que les droits de la Pruffe fur la fuccellion de Bergue, ne reuffent aucune atteinte après la mort de l'électeur Palatin. La Suède, le Dannemarck & la Hollande, accéderent enfuite à ce traité. La France & l'Angleterre en vouloient effectivement à la maifon d'Autriche : dans cette intention, ils efperoient fe fervir du roi pour enlever la Siléfie à l'Empereur. Frédéric-Guillaume n'étoit pas éloigné de fe charger de l'exécution de ce projet ; il demandoit qu'on joignît une feule brigade des Hanovriens à fes troupes, afin de ne pas s'engager tout feul dans une entreprife auffi importante, ou que les alliés convinffent avec lui d'une diversion qu'ils feroient d'un autre côté, en même tems qu'il commenceroit les opérations en Siléfie. Quoique cette alternative parût raifonnable, le roi d'Angleterre ne voulut jamais s'expliquer fur cette matiere.

A peine les alliés eurent-ils figné leur traité à Hanovre, qu'une autre alliance fe fit à Vienne, entre l'Empereur & le roi d'Efpagne, le czar & quelques princes d'Allemagne. C'eft par le moyen de ces grandes alliances, qui féparent l'Europe en deux puiffans partis, que la balance des pouvoirs fe foutient en équilibre ; que la force des uns tient la puiffance des autres en refpect, & que la fageffe

360 MEMOIRES POUR L'HISTOIRE  
des habiles politiques prévient souvent des guerres ;  
& maintient la paix lors même qu'elle est sur le point  
d'être rompue.

DE's que le czar eut signé le traité de Vienne ;  
il fit de fortes remontrances au roi de Prusse sur le  
parti qu'il avoit pris , lui insinuant , avec ces es-  
pèces de menaces auxquelles les expressions polies  
servent de vehicule , qu'il ne verroit pas indiffé-  
remment que les états héréditaires de l'Empereur  
fussent attaqués.

PIERRE I mourut dans ces circonstances , laissant  
dans le monde plutôt la réputation d'un homme  
extraordinaire que d'un grand homme , & couvrant  
les cruautés d'un tyran des vertus d'un législateur.  
L'impératrice Catherine sa femme lui succéda ; elle  
étoit Livonienne de naissance , & de la plus basse  
extraction , étant veuve d'un bas officier Suédois :  
elle devint maîtresse tour à tour de quelques officiers  
Russes , depuis de Menzikof , enfin le czar en devint  
amoureux , & se l'appropriâ. En 1711 lorsque le  
czar s'approcha du Pruth avec son armée , les Turcs  
passèrent cette rivière , & vinrent se retrancher vis-  
à-vis de son camp ; il avoit en front deux cents  
mille ennemis , & à dos une rivière , qu'il ne pou-  
voit passer , manquant de pont. Le Grand Visir ;  
qui l'attaqua par différentes reprises , voyant ses  
troupes souvent repoussées , changea de dessein ; il  
apprit par la déposition d'un transfuge , que l'armée  
Moscovite souffroit une disette cruelle , & que dans

le camp du czar il n'y avoit de vivres que pour peu de jours. Sur cela, il se contenta de bloquer les Russes ; c'étoit ce que Pierre I craignoit le plus : son armée étoit presque fondue, il lui restoit à peine trente mille hommes , accablés de misère , éternés par la faim , sans espérance , & par conséquent sans courage. Dans cette situation désespérée, le czar prit une résolution digne de sa grandeur d'ame ; il ordonna au général Czerbatof, que l'armée se préparât à combattre le lendemain , afin de se frayer un chemin à travers des ennemis , au bout de la bayonette : il fit ensuite brûler tous les bagages , & se retira dans sa tente accablé de douleur. Catherine conserva seule la liberté d'esprit dans ce désespoir commun , où tout le monde attendoit la mort ou la servitude : elle témoigna un courage au-dessus de son sexe & de sa naissance : elle tint conseil avec les généraux , & résolut de demander la paix aux Turcs. Le chancelier Schaffiroff dressa la lettre du czar au Visir, que Catherine fit signer à Pierre I, à force de caresses , de prières & de larmes : elle ramassa ensuite toutes les richesses qu'elle put trouver dans le camp , & les envoya au Visir. Après quelques renvois , les présens opérèrent leur effet ; la paix fut conclue , & le czar en cédant Azoph aux Turcs , se tira d'un pas aussi dangereux que celui ou Charles XII trouva à Pultova , l'écueil de sa fortune. La reconnaissance du czar fut proportionnée au service que Catherine lui avoit rendu ; il la

trouva digne de gouverner un état , qu'elle avoit sauvé ; il la déclara son épouse , & elle fut couronnée impératrice. Cette princesse gouverna la Russie avec sagesse & avec fermeté , & elle continua d'observer les engagements que le czar avoit pris avec l'empereur Charles VI. Pendant que toute l'Europe s'armoit , Louis XV épousa la fille de Stanislas Leczinski , roi détrôné de Pologne. Le duc de Bourbon , qui avoit choisi la reine de France , se maria peu de tems après avec la princesse de Rheinfels , dont la beauté étoit touchante. On prétend que le roi de France lui dit qu'il choisissoit mieux pour lui-même que pour les autres. Cependant la reine de France marqua dans la suite qu'elle réparoit par son cœur & par son caractère les charmes passagers d'une beauté que le moindre accident fait évanouir.

1726.

TOUTE l'année 1726 se passa en préparatifs de guerre. Trois vaisseaux de ligne Moscovites vinrent hiverner en Espagne , dans le port de Saint-André. Les Anglois mirent trois flottes en mer , dont l'une fit voile aux Indes ; l'autre sur les côtes d'Espagne , & la troisième vers la Baltique. La France augmenta ses régimens , & créa une milice forte de soixante mille hommes. Le roi se trouvoit dans une situation difficile & embarrassante , à la veille d'une guerre , dont il couroit le plus grand risque , sans assurance des secours de ses alliés , exposé à l'irruption des Moscovites , & devenant l'exécuteur d'un

plan qu'on lui cachoit : on avoit désigné les provinces qu'on vouloit conquérir , mais on n'avoit pas réglé le partage qu'on en vouloit faire ; & , pour tout dire , le ministre Hanovrien du roi George , affectoit de traiter le roi de Prusse en puissance subalterne. Tant de dangers , si peu d'avantages , & cet excès d'arrogance , dégoûtèrent le roi du ton impérieux que ses alliés affectoient de prendre avec lui , & dès ce tems il pensa à trouver ses sûretés ailleurs.

CETTE année fut funeste aux premiers ministres. Le duc de Ripperda fut congédié , & arrêté à Madrid , pour avoir fait le traité de Vienne ; il se sauva de sa prison , & passa chez le roi de Maroc , où il mourut peu de tems après. Le duc de Bourbon eut un sort plus doux , mais à peu près semblable : l'adresse de l'ancien Evêque de Frejus , précepteur du roi de France , le fit exiler. Le précepteur devint premier ministre , & cardinal. Les premières fonctions de son ministère furent de soulager le peuple des impôts qui l'accabloient : il fit autant de bien aux finances du roi , où il mit de l'économie , que de mal au militaire , & sur tout à la marine , qu'il négligea. Souple , timide & rusé , il conserva les vices d'un prêtre dans les fonctions du ministère : tant il est vrai que les emplois décorent les hommes , mais ne les changent pas ! Nous pourrions ajouter à ces disgraces , l'élection & la chute de Maurice , comte de Saxe , devenu duc de Courlande par

le choix des états, & chassé de son pays par la violence des Russes. C'est ce même comte de Saxe que nous avons vû briller à la tête des armées de Louis XV, & dont les grandes qualités tiennent lieu de la plus noble origine.

L'EUROPE perdit cette année deux têtes couronnées : l'impératrice Catherine mourut, & Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre I, lui succéda : c'étoit un enfant qui croissoit sous les yeux de quelques Boiards attachés aux anciens usages de leur nation, & qui préparoit à ce jeune prince une tutelle éternelle. En Angleterre, George II, succéda à son pere, qui venoit de mourir. Frédéric-Guillaume & George II, quoiqu'élevés presque ensemble, quoique beaux-freres, ne purent se souffrir dès leur tendre jeunesse. Cette haine personnelle, cette sorte antipathie pensa devenir funeste à leurs peuples, lorsqu'ils occuperent tous deux le trône. Le roi d'Angleterre appelloit celui de Prusse, *mon frere le sergent* ; & Frédéric-Guillaume appelloit le roi George, *mon frere le comédien*. Cette animosité passa bientôt des personnes aux affaires, & ne manqua pas d'influer dans les plus grands événemens. Tel est le sort des choses humaines, que des hommes conduits par des passions, le gouvernement, & que des causes pueriles dans leur origine, deviennent les principes d'une suite de faits, qui donnent lieu aux plus grandes révolutions.

D'ABORD après l'avénement de George II au



trône, le comte de Seckendorf vint à Berlin. Il servoit comme général en même tems, l'empereur & la Saxe ; il étoit d'un intérêt fardide : ses manieres étoient grossieres & rustres ; le mensonge lui étoit si habituel, qu'il en avoit perdu l'usage de la vérité : c'étoit l'ame d'un usurier, qui passoit tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négociateur. Ce fut cependant de ce personnage que se servit la Providence pour rompre le traité de Hanovre. Seckendorf avoit servi en Flandres, au siège de Tournai & à la bataille de Malplaquet, où le roi s'étoit trouvé : ce prince avoit une prédilection singuliere pour tous les officiers qu'il avoit connus dans cette guerre. Il se plaignoit à ce général du mécontentement que lui donnoient les alliés. Sec- 1717.  
kendorf entra d'abord dans son sens, & il condamna sans peine les mauvais procédés de la France, & sur tout de l'Angleterre : il parla de l'empereur comme d'un prince plus solide dans ses engagemens, & plus ferme dans ses amitiés : il fit envisager l'union de la Prusse & de l'Autriche dans le point de vûe le plus avantageux : il représenta, comme une perspective riante, la facilité avec laquelle l'empereur accorderoit au roi toutes ses sûretés pour l'entiere possession de la succession de Berg : enfin il s'empara de l'esprit du roi, avec tant d'adresse, qu'il le disposa à signer à Wusterhausen un traité avec l'empereur : il consistoit dans des garanties réciproques, & dans quelques articles relatifs au commerce de sel que le

1718. A peine ce traité fut-il conclu , qu'il pensa s'allumer une guerre en Allemagne entre les rois de Prusse & d'Angleterre , sur un sujet de si peu d'importance , qu'il n'en pouvoit servir de prétexte qu'à des princes très-disposés à se nuire. La dispute vint sur deux petits prés situés aux confins de la vieille Marche & du duché de Zell , dont les limites n'étoient pas réglées , & sur quelques paysans Hano-vriens que des officiers Prussiens avoient enrôlés. Le roi d'Angleterre , qui étoit à Hanovre , fit arrêter par repréailles quarante soldats Prussiens , qui traversoient son pays avec des passeports. Ces princes ne cherchoient que des prétextes pour se brouiller : quelquefois même les rois s'épargnerent cette peine.

Le roi de Prusse trouvoit son honneur intéressé dans l'affaire des petits prés & dans l'arrêt des quarante soldats , & il s'abandonnoit à sa haine & à son ressentiment. L'empereur attisoit ce feu : il auroit été bien aise de voir que les princes les plus puissans de l'Allemagne s'entre - détruisissent : il promit un secours de douze mille hommes. Le roi de Pologne , mécontent de celui d'Angleterre , en offrit un de huit mille. Toute la Prusse étoit déjà en mouvement ; les troupes filoient toutes vers l'Elbe. Hanovre trembla. George Hanovre , qui ne s'attendoit point à la guerre , somma la Suède , le Danemarck , la Hesse & le Brunswick , qui recevoient

des subfides Anglois , de lui fournir des troupes , & il fonna le tocsin en France , en Ruffie & en Hollande. L'empereur dans l'intention d'encourager le roi à cette rupture , lui garantit toutes fes poffeffions du Wefer & du Rhin. Cette affaire alloit devenir des plus férieufes , lorsqu'elle prit inopinément une face différente. Le roi affembla un confeil , compofé de fes principaux miniftres & de fes plus anciens généraux : il leur propofa l'état de la queftion , & leur demanda leur fentiment. Le Maréchal de Nazmer , qui étoit un Janfénifte Protestant , fit un long difcours , par lequel il déplora le fort de la religion proteftante prête à fe voir éteinte par la diffenfion des deux feuls princes d'Allemagne qui en étoient les protecteurs. Les miniftres appuyerent fur les raifons fecrettes qu'avoit la cour Impériale d'aigrir les efprits avec tant de malice , dans une affaire d'elle-même peu importante , & qui étoit encore en termes d'accommodement. Un prince qui écoute les confeils , eft capable de les fuivre. Le roi remporta ce jour fur lui-même une victoire plus belle que toutes celles qu'il eût pû remporter fur fes ennemis. Il fit taire fes paffions pour le bien de fes peuples , & les ducs de Brunfwic & de Gotha furent choifis de part & d'autre pour accommoder ces petits différends. L'empereur fit ce qu'il put pour traverser cette négociation ; mais elle fut terminée promptement. On relâcha les foldats Pruffiens : on rendit les

payfans de Hanovre, & l'affaire des prés fut terminée.

CES sortes d'accommodemens faits à l'amiable, sont d'autant plus sages que les princes, après les guerres les plus heureuses, sont tôt ou tard obligés d'en revenir là, sans obtenir de plus grands avantages. Cet exemple de modération de la part de Frédéric-Guillaume, est peut-être l'unique dans l'histoire. Ce prince toujours plus occupé du bien de ses sujets que de son ambition particulière, fonda l'hôtel de la Charité à Berlin, sur le modèle de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il bâtit *Frederich-Stadt*, dont l'étendue, la régularité des rues, toutes tirées au cordeau, & la beauté des édifices, surpassent de beaucoup ceux de l'ancienne cité, & il eut le plaisir d'y recevoir le roi de Pologne. L'entrevue de ces deux princes se passa dans les festins & dans les magnificences.

CEPENDANT on ne cessoit de négocier pour prévenir les troubles de la guerre. Les puissances convinrent d'assembler un congrès à Soissons, où se rendirent les ministres de toutes les cours intéressées aux traités de Hanovre & de Vienne, & les avantages que la France & l'Angleterre offrirent à l'Espagne, la détachèrent de l'intérêt de l'empereur.

1729.

LE traité de Séville fut une suite du congrès de Soissons. Les articles de ce traité sont d'autant plus remarquables, qu'ils ouvrent à l'Espagne l'entrée de

de l'Italie , & que l'Angleterre s'engage à faire tomber la succession des ducs de Parme & de Plaisance à l'Infant don Carlos , en considération des avantages que l'Espagne permet aux Anglois de gagner par le traité de l'Assiento.

LE roi de Pologne, qui étoit venu à Berlin l'an 1730. voulut à son tour étaler sa magnificence aux yeux du roi, en lui donnant des fêtes toutes militaires. Il rassembla vingt-trois mille hommes de ses troupes dans un camp auprès de Radeberg , village situé sur l'Elbe. Les manœuvres qu'il fit faire à son armée, étoient une image de la guerre des Romains , & mêlées aux visions du chevalier de Folard : les connoisseurs jugerent que ce camp étoit plutôt un spectacle théâtral , qu'une emblème véritable de la guerre.

PENDANT ces démonstrations apparentes d'amitié, les intrigues d'Auguste dans toutes les cours de l'Europe, tendoient à frustrer Frederic - Guillaume de la succession de Berg, & à la faire retomber à la Saxe. Ce camp, cette magnificence, & ces fausses marques d'estime, étoient des artifices par lesquels le roi de Pologne crut endormir le roi de Prusse ; mais celui-ci en pénétra les motifs, & n'en détesta que plus sa fausseté. Ces sortes d'actions semblent permises en politique, mais elles ne le sont gueres en morale & à le bien examiner, la réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que défavorable à ses intérêts. On crut que de semblables

réflexions dégoûterent le roi Victor de sa royauté ; mais effectivement ce ne fut que l'amour qu'il avoit pour madame de Saint Sébastien , qu'il épousa à Chamberi , après son abdication. On prétend qu'il conserva toujours ce caractère d'autorité qu'il avoit eu comme roi , & qu'ayant quelques mécontentemens contre le comte d'Ormea & quelques autres ministres , il voulut contraindre son fils à les disgracier. Le comte d'Ormea informé des intentions du roi Victor , craignit de voir sa perte assurée , s'il ne prévenoit ce prince. Il alla chez le roi de Sardaigne , & lui persuada que son pere conspiroit , & vouloit remonter sur le trône ; & il le pressa si vivement , que le pere fut arrêté , & conduit au château de Chamberi , où il mourut. Un prince est bien à plaindre se trouvant vis-à-vis de son pere , dans des circonstances aussi épineuses , où il a la nature , l'intérêt , & la gloire à combattre.

EN Russie , le jeune czar Pierre II , mourut la même année : il étoit fiancé avec une princesse Dolgorouki. Cette maison eut des vûes pour placer cette princesse fiancée sur le trône : mais la nation voulut unanimement que le sceptre demeurât dans la maison de Pierre premier.

ON l'offrit à Anne , duchesse douairiere de Courlande , qui l'accepta. Du commencement , les Russes limiterent son pouvoir. Mais la famille des Dolgorouki tomba , & l'autorité de cette princesse devint despotique. Elle entretenoit , de même que ses

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 371  
prédécesseurs, les liaisons qui subsistoient depuis  
long-tems avec la maison d'Autriche.

L'EMPEREUR oublia bientôt les services que le  
roi lui avoit rendus en quittant l'alliance de Hano-  
vre : il s'accommoda avec le roi d'Angleterre, &  
lui donna l'investiture du duché de Bremen & du  
Hadelar-Land, sans songer aux intérêts de la Prusse.  
L'ingratitude est une monnoye décriée, & qui ce-  
pendant a cours par-tout. 11731.

LA mort de tant de princes, le déplacement de  
tant de ministres, le renouvellement & le change-  
ment de tant d'alliances, produisirent des combinai-  
sons d'intérêts tout nouveaux en Europe. L'Angle-  
terre réconciliée avec l'Espagne & l'Autriche, joi-  
gnit une flotte nombreuse à celle d'Espagne, pour  
transporter don Carlos en Italie. Au commence-  
ment du siècle, la Grande-Bretagne s'étoit ruinée  
pour chasser les Espagnols du royaume de Naples &  
du Milanois, parce qu'ils croyoient la puissance de  
Philippe V trop redoutable avec ces possessions ; &  
à peine vingt ans s'étoient écoulés, que les navires  
Anglois ramenerent les Espagnols en Italie, & don-  
nerent à l'infant, Parme & Plaisance, dont le der-  
nier duc venoit de mourir.

EN ce même tems les Corfes se révolterent contre  
les Génois, à cause de la dureté de leur gouverne-  
ment. L'empereur y envoya des troupes au secours  
des Génois, qui réduisirent les rebelles à l'obéissan-  
ce. Ces révoltes se renouvelèrent souvent jusqu'à

A a ij

l'année 1736, que les Corfès choisirent pour leur roi un aventurier nommé Théodore de Neuhoff. On présuma que le duc de Lorraine, qui depuis devint empereur, fomenta cette rébellion. Cependant, par le secours des François, l'isle de Corfée fut entièrement rangée sous l'obéissance de ses maîtres. On crut alors que l'Italie étoit menacée d'une nouvelle guerre. La reine d'Espagne toujours inquiète & toujours en action, faisoit de grands armemens ; cependant au lieu de tomber sur l'Italie, 1732. ses troupes allèrent en Afrique, & s'emparèrent d'Oran. La reine d'Espagne obtint un bref du pape, qui enjoignit au clergé de payer le dixième de ses revenus, tant que dureroit la guerre contre les infidèles. Dès ce moment, la reine se proposa de perpétuer cette guerre à jamais ; & en sacrifiant tous les ans une centaine d'Espagnols, qui périssoient en escarmouchant contre les Maures, elle resta en possession des dîmes de l'église, qui font un revenu très-important pour la couronne. Ainsi les maîtres du Pérou & du Potosi, manquant d'argent, se mettoient aux aumônes des prêtres de leur royaume.

APRÈS toutes ces digressions, il est tems que nous revenions à Berlin, où Seckendorf, par ses intrigues, avoit beaucoup étendu son crédit : il auroit bien voulu gouverner la cour tout-à-fait. Dans ce dessein il proposa au roi de s'aboucher avec l'empereur, qui s'étoit rendu à Prague, espérant



de se rendre si utile pendant ce séjour, que la confiance que le roi avoit en lui, ne pourroit que s'accroître infiniment. Le roi, qui mettoit dans les affaires la bonne foi de ses mœurs, consentit sans peine à ce voyage, sans prendre aucune mesure sur le but de cette entrevue, ni sur l'étiquette, qu'il méprisoit. Son exemple servit de témoignage que la bonne foi & les vertus, si opposées à la corruption du siècle, ne sçauroient y prospérer. Les politiques ont relegué la candeur dans la vie civile, & ils se voient au-dessus des loix qu'ils font observer aux autres. Les mœurs unies du roi devinrent la victime de l'étiquette impériale : la garantie de la succession de Berg, que Seckendorf avoit faiblement promise au nom de l'empereur, s'en alla en fumée : & les ministres de l'empereur étoient dans des dispositions si contraires à la Prusse, que le roi vit très-clairement que s'il y avoit en Europe une cour portée à contrecarrer ses intérêts, c'étoit sûrement celle de Vienne. Ce prince s'étoit trouvé auprès de l'empereur, comme Solon auprès de Crésus, & il revint à Berlin, toujours riche de sa propre vertu. Les censeurs les plus pointilleux ne purent reprocher à sa conduite qu'une probité poussée à l'excès.

CETTE entrevue eut le sort qu'ont la plupart  
des visites que les rois se rendent : elle refroidit,  
ou, pour le dire en un mot, elle éteignit l'amitié  
qui régnoit entre les deux cours. Frédéric-Guil-

1733.

laume partit de Prague, plein de mépris pour la mauvaife foi & l'orgueil de la cour impériale, & les ministres de l'empereur dédaignoient un souverain, qui voyoit sans préoccupation la frivolité des préséances. Sinzendorf trouvoit les prétentions du roi, sur la succession de Berg, trop ambitieuses, & le roi trouvoit le refus de ces ministres trop grossier : il les regardoit comme des fourbes, qui manquoient impunément à leur parole.

MALGRÉ tant de sujets de mécontentement, le roi maria son fils aîné, par complaisance pour la cour de Vienne, avec une princesse de Brunswick Bevern, nièce de l'Impératrice. Pendant la célébration de ces noces, on apprit que le roi de Pologne étoit mort à Varsovie. Dans le tems que la mort le surprit, il étoit occupé des plus vastes desseins : il pensoit à rendre la souveraineté héréditaire en Pologne. Afin de parvenir à ce but, il avoit imaginé le partage de cette monarchie, comme un moyen par lequel il croyoit appaiser la jalousie des puissances voisines. Il avoit besoin du roi dans l'exécution de ce projet ; il lui demanda le maréchal de Grumkou, afin de s'en ouvrir à lui. Le roi de Pologne voulut pénétrer Grumkou, & celui-ci vouloit également le pénétrer. Ils s'enyvrèrent réciproquement dans cette intention ; ce qui causa la mort du roi Auguste, & à Grumkou une maladie, dont il ne se releva jamais. Cependant le roi fit semblant d'entrer dans les vûes d'Auguste ; mais

en sentant trop bien les dangereuses conséquences, il se concerta avec l'empereur & la Czarine, pour les contrecarrer. Ils convinrent d'exclure la maison de Saxe du trône de Pologne, & d'y placer le prince Emmanuel de Portugal ; mais la mort qui détruisit l'homme & le projet, fit envisager les affaires de Pologne dans un tout autre point de vue. La cour Impériale voulut s'attacher à la Saxe, & elle promit de soutenir à main armée l'élection du fils d'Auguste au trône de Pologne, pourvu qu'il garantît cette loi domestique que Charles VI avoit établie dans sa maison, loi si connue dans l'Europe ; sous le nom de la Pragmatique Sanction. L'impératrice de Russie, qui craignoit que Stanislas Leszcinski ne redevînt roi de Pologne, soutenu par la protection de Louis XV, se déclara la protectrice de l'heureux Auguste. De tous les candidats à cette couronne, Stanislas étoit le plus convenable aux intérêts de la Prusse. La France essaya de porter le roi à faire entrer un corps de troupes dans la Prusse Polonoise, & de la garder en séquestre, de même qu'il en avoit usé avec la Poméranie. Mais Frédéric - Guillaume ne voulut rien donner au hazard : il craignoit de s'engager dans une guerre qui pourroit le mener trop loin, & qui distrairoit ses forces d'un autre côté, tandis que l'électeur Palatin, infirme, & déjà fort âgé, pouvoit venir à mourir : il croyoit ses droits, sur la succession de Juliers, légitimes, & l'entreprise sur la Prusse Po-

lonnoise injuste. La diète d'élection qui se tint à Varsovie ; élu d'une commune voix Stanislas roi de Pologne, malgré les intrigues des cours de Vienne & de Pétersbourg, & malgré les armées Russes & Autrichiennes qui menaçoient cette république. Quelques Palatins qui tenoient pour la Saxe, passèrent la Vistule, allèrent au village de Prague, s'assemblerent dans une auberge, & y élurent pour roi Auguste électeur de Saxe. Sur quoi les troupes Moscovites s'approcherent de Varsovie ; l'orage succéda au calme, & Stanislas descendit pour la seconde fois du trône de Pologne, où les vœux d'une nation libre l'avoient fait monter. Il se réfugia à Dantzic, où Munich vint l'assiéger avec les Russes & les Saxons. Une dame Polonoise, nommée Massalska, tira le premier coup de canon du rempart sur les assiégeans, pour déterminer la bourgeoisie à une défense généreuse. Louis XV envoya trois bataillons au secours de son beau-pere, trop tard pour sauver Dantzic, & trop tôt pour le malheur qui leur arriva. Le marquis de Plelo, qui les conduisoit, fut tué, & ces trois bataillons débarqués sur une isle, ne pouvant regagner le bord de leurs vaisseaux, & manquant de vivres (\*), furent faits prisonniers, & conduits

(\*) Tout ce fait n'est pas exact. Le comte de Plelo vint bien avec les trois bataillons, mais ne les conduisoit point, & ne les commandoit point. Les François ne manquoient pas de vivres. Ce ne fut point après leur capitulation que

DE LA MAISON DE BRANDEBOURG. 377  
à Saint-Petersbourg. Les Russes attaquèrent ensuite les ouvrages de Hagelsberg , où ils perdirent quatre mille hommes. La ville déchirée par des dissensions intestines , & qui d'ailleurs n'avoit plus de secours à attendre , étoit sur le point de capituler. Dans cette extrémité , Stanislas se sauva la veille de sa réduction : il souffrit pendant sa fuite la plus cruelle misère ; & après avoir couru des risques inouis pour sa personne , que les Russes poursuivoient , & avoir eu les aventures les plus singulières , il arriva à Marienverder déguisé en payfan , & de-là il se rendit à Konisberg , après que le roi l'eut assuré de sa protection.

LES troubles de la Pologne gagnèrent toute l'Europe. Dès qu'on eut appris à Versailles que l'empereur assembloit des troupes auprès de Glogau , & que les Russes étoient entrés sur les terres de la République , la France déclara la guerre à l'empereur. Son manifeste annonçoit qu'elle n'en vouloit qu'à l'empereur , & point à l'empire ; mais par une contradiction que le cardinal Fleuri auroit pû éviter facilement , les armées Françoises ayant passé le Rhin à Strasbourg , prirent Kehl , qui est une forteresse de l'empire. Les ennemis de la France profitèrent de cette faute , & tirèrent des inductions malignes d'une conduite qu'ils avoient intérêt de rendre suspecte.

les Russes attaquèrent Hagelsberg ; ce fut auparavant , à la veille même de leur arrivée. Les Russes n'y perdirent point huit mille hommes , mais seulement deux mille six cent.

En même tems la guerre s'alluma en Italie : les troupes Françoises joignirent celles du roi de Sardaigne auprès de Verceil : ils prirent Pavie, Milan, Pisighitone & Cremone. Le marquis de Montemare se joignit aux alliés, & les Espagnols se préparèrent à la conquête du royaume de Naples.

QUOIQUE l'Angleterre ne fût point impliquée dans cette guerre, elle pensa être ébranlée par des troubles domestiques. George II avoit formé le projet de se rendre entierement souverain dans la grande Bretagne : c'étoit une entreprise qu'il ne pouvoit pas conduire à force ouverte, mais sourdement & par des voies détournées. Introduire l'accise en Angleterre, c'étoit enchaîner la nation : si l'affaire eut réussi, elle auroit donné au roi un revenu fixe & assuré, dont il auroit augmenté le militaire, & affermi sa puissance. Walpole proposa l'introduction des accises à quelques membres du parlement dont il se croyoit assuré ; mais ceux-ci lui déclarèrent que s'ils les payoient, c'étoit pour souscrire au courant des sottises, mais non pas aux extraordinaires, comme l'étoit celle-là. Malgré ces représentations, Walpole porta l'affaire au parlement, où il harangua avec tant de force, que son éloquence l'emporta sur Pulteney & sur la cabale contraire à la cour : sa victoire parut si complete, que le bill des accises passa par une grande majorité de voix. Le lendemain il pensa y avoir une émeute dans la ville : les seigneurs & les principaux marchands présentèrent une

adresse au roi, pour demander la suppression du bill. Quoique le parlement fut entouré de gardes, le peuple s'attroupa en grand nombre : il jettoit des cris séditieux, & commençoit à faire des avanies aux gens du roi : il ne leur manquoit qu'un chef, & la révolte éclatoit. Walpole qui vit que cette affaire devenoit sérieuse, jugea qu'il falloit céder. Il cassa le bill sur le champ, & sortit du parlement couvert d'un mauvais manteau, qui le déguisoit, en criant ; *liberté, liberté, & point d'accises*. Il trouva le roi à Saint-James, qui s'armoit de toutes pièces : il avoit mis son chapeau qu'il porta à Malplaquet : il es-  
 fayoit son épée avec laquelle il avoit combattu à Oudenarde ; & il vouloit se mettre à la tête de ses gardes, qui s'assembloient dans la cour, pour soutenir avec fermeté l'affaire des accises. Walpole eut toutes les peines du monde à modérer son impétuosité, & il lui représenta avec cette généreuse hardiesse d'un Anglois attaché à son maître, qu'il n'étoit pas tems de combattre, mais bien d'opter entre le bill & la couronne. Enfin le projet de l'accise tomba, & le roi très-mécontent de son parlement, se défia de son autorité, dont il avoit pensé faire une triste expérience. Ces troubles intérieurs l'empêchèrent alors de se mêler de la guerre d'Allemagne.

1734

Nous avons dit que Kehl avoit été pris par les François, & que la rupture étoit ouverte. L'empereur à qui la France avoit donné si beau jeu, n'eut point de peine à faire déclarer l'empire en sa faveur ;

il demanda au roi le secours stipulé par l'alliance de 1728, & il menaçoit qu'en cas de refus, il rétracteroit la garantie qu'il avoit donnée du duché de Berg.

LE roi qui étoit demeuré neutre dans les troubles de la Pologne, quoique ses intérêts le sollicitassent en faveur de Stanislas, se déclara en cette occasion pour l'empereur, quoique ses intérêts y fussent contraires. Il n'avoit d'autre politique que la probité, & il observoit ses engagemens si scrupuleusement, que son avantage ni son ambition n'étoient jamais consultés, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. En conséquence de ces principes, il fit marcher dix mille hommes au Rhin, qui servirent pendant cette guerre sous le prince Eugene de Savoie.

AU commencement du printems, le Maréchal de Barwick força les lignes d'Edlinghen, que le duc de Bevern avoit fait construire pendant l'hiver, & il vint mettre le siège devant Philipsbourg. Eugene qui avoit à peine vingt mille hommes avec lui, se retira à Hailbron, où il attendit que les secours qu'on lui avoit promis, fussent arrivés. Il revint ensuite se camper auprès du village de Wisenthal, à une portée de canon du retranchement François. Le roi se rendit dans l'armée de l'empereur, accompagné du prince royal, tant par curiosité, que par l'attachement extrême qu'il avoit pour ses troupes, & il vit que les héros, comme les autres hommes, sont sujets à la caducité. Il n'y avoit plus dans cette armée que



l'ombre du grand Eugene ; il avoit survécu à lui-même, & il craignoit d'exposer sa réputation si solidement établie, au hazard d'une dix-huitième bataille. Un jeune homme audacieux auroit attaqué le retranchement François, qui n'étoit qu'à peine ébauché lorsque l'armée vint à Wisenthal. Les troupes Françaises étoient si proches de Philisbourg, que leur cavalerie n'avoit pas assez de terrain pour se mettre en bataille entre la ville & le camp, sans souffrir beaucoup de la canonade : elle n'avoit qu'un pont de communication sur le Rhin, & en cas qu'on eût emporté le retranchement, toute l'armée Française, qui n'avoit point de retraite, auroit péri infailliblement. Mais le destin des empires en ordonna autrement. Les François prirent Philisbourg à la vûe du prince Eugene, sans que personne s'y opposât. Le maréchal de Barwick fut tué à la tranchée, & le maréchal d'Asfeld lui succéda dans le commandement. Le roi, dont les fatigues avoient achevé de déranger la santé, prit un commencement d'hydro-pisie, qui l'obligea de quitter l'armée, & le reste de la campagne se passa en marches & en contremarches, d'autant moins décisives, que le Rhin séparoit les François & les Impériaux.

EN Italie, les François prirent Tortone, battirent le maréchal de Merci à Parme, & s'emparèrent de presque toute la Lombardie. Cependant le prince de Hilbourghausen fournit au maréchal de Konigseck le projet de surprendre l'armée Française, qui

étoit campée sur les bords de la Secchia : ce qui s'exécuta de façon , que Coigni & Broglio furent attaqués de nuit , surpris & chassés. Le roi de Sardaigne répara leur faute par sa sagesse , & les alliés remportèrent la victoire de Guastalla sur les Autrichiens.

DOM Carlos entra en même tems dans le royaume de Naples , & en reçut l'hommage. Montemare affermit son trône par le gain de la bataille de Bitonto-Visconti , & les Autrichiens furent chassés de ce royaume , & Montemare passa de la conquête de Naples à celle de la Sicile , prit Siracuse , & se rendit maître de Messine , qui capitula , après avoir fait une assez bonne défense.

EN Lombardie , les Autrichiens furent encore battus à Parme , & sur le Rhin la campagne fut plus stérile que l'année précédente. L'armée Impériale fut augmentée par un secours de dix mille Russes. L'inquiet Seckendorf obtint du prince Eugene un détachement de quarante mille hommes , avec lequel il marcha sur la Moselle : il rencontra l'armée Françoise auprès de l'abbaye de Clauzen : la nuit sema la confusion & l'alarme dans les deux camps , & les troupes chargerent des deux parts sans qu'il parût d'ennemis. Le lendemain Coigni repassa la Moselle , & se campa sous Treves : Seckendorf le suivit , & les deux généraux apprirent dans ce camp que les préliminaires de la paix entre l'empereur & le roi de France étoient signés. Cette négociation avoit

été conduite secrètement entre le comte de Witt & le sieur du Theil : ils étoient convenus qu'Auguste seroit reconnu roi de Pologne par la France ; que Stanislas renonceroit à toutes ses prétentions à cette couronne , en faveur du duché de Lorraine , dont il jouiroit , & qui seroit reversible à la France après sa mort ; qu'en échange de cette cession , on donneroit au duc de Lorraine , gendre de Charles VI, la Toscane en dédommagement. De plus, l'Empereur reconnut Dom Carlos roi des deux Siciles ; & il reçut le Parmesan & le Plaissantin pour équivalent de cette perte : il fut encore obligé de céder le Vigevanasque au roi de Sardaigne , en faveur de quoi Louis XV lui promit la garantie de la Pragmatique Sanction.

L'EMPEREUR & la France firent cette paix sans consulter leurs alliés , dont ils négligèrent les intérêts.

Le roi se plaignit de ce que la cour de Vienne n'avoit pris aucune mesure avec celle de Versailles pour assurer la succession de Berg. Ce prince s'étoit remis de son hydropisie ; mais ses forces étoient si épuisées , que son corps ne secondoit plus les intentions de son ame. Il eut cependant le plaisir de voir prospérer une nouvelle colonie qu'il avoit établie en Prusse. Dès l'année 1732 , il étoit sorti plus de vingt mille ames de l'évêché de Saltzbouurg ; par zèle pour la religion protestante. L'évêque avoit persécuté quelques-uns de ces malheureux avec plus

de fanatisme que de prudence. L'envie de quitter leur pays gagna le peuple, & devint épidémique. Cette émigration se fit à la fin plutôt par esprit de libertinage, que par attachement pour une secte. Le roi établit ces Saltbourgeois en Prusse, & sans examiner les motifs de leur désertion, il repeupla par ce moyen des contrées que la peste avoit dévastées sous le règne de son pere:

1736. LA guerre générale étoit à peine finie, qu'il en survint aussi-tôt une nouvelle: elle s'alluma aux extrémités de l'Europe & de l'Asie. Les Tartares, qui vivent sous la protection des Turcs, faisoient des incursions fréquentes en Russie: les plaintes qu'en porta l'impératrice à Constantinople, ne firent point cesser ces hostilités. Elle s'impatientsa enfin de souffrir ces affronts, & elle se fit justice elle-même. Lasci s'avança contre ces Tartares, & prit Azof. Munich entra en Crimée, força les lignes de Precop, s'empara de cette ville, prit Baciéfaray, & mit toute la Tartarie à feu & à sang. Cependant la disette d'eau & de vivres, & la chaleur ardente de ces climats, firent périr un grand nombre de Moscovites. L'ambition de Munich ne comptoit pour rien le nombre de soldats qu'il sacrifioit à sa gloire; mais son armée se fondit, & l'excès de misere auquel les Russes étoient réduits, rendit les vainqueurs semblables aux vaincus.

DANS ce tems mourut le dernier duc de Courlande de la maison de Kettler. Les états élurent pour

pour la seconde fois le comte de Saxe ; mais l'impératrice de Russie éleva Biron à cette dignité : c'étoit un gentilhomme Courlandois , qui s'étoit attaché à sa personne , & dont le mérite consistoit uniquement dans le bonheur qu'il avoit de lui plaire. Les armes de cette princesse continuèrent d'être victorieuses contre les Turcs. Munich assiégea Oczakoff , que 3000 Janissaires & 7000 Bosniacs défendoient : une bombe qu'il fit jetter , mit le feu par hazard au grand magasin à poudre de la ville , qui fut aussitôt , & bouleversa en même tems la plus grande partie des maisons. Munich saisit ce moment , & fit donner un assaut général à la place. Les Turcs qui ne pouvoient revenir de leur perplexité , ni se défendre sur des remparts étroits , où touchoient des maisons abandonnées aux flammes , ne sçavoient s'ils devoient éteindre l'incendie , ou repousser l'effort des Moscovites. Dans cette confusion la ville fut emportée l'épée à la main , & le soldat effrené y commit toutes les cruautés dont une fureur aveugle est capable.

Les premiers progrès des Russes contre les Turcs , réveillèrent l'ambition des Autrichiens. On persuada à l'Empereur , que c'étoit le moment d'attaquer les Turcs par la Hongrie ; que si les Moscovites les pressaient en même tems du côté de la mer Noire , c'en seroit fait de l'Empire Ottoman : on fit même courir des prophéties , qui annonçoient que le période fatal au Croissant étoit arrivé. La

1737

superstition agit à son tour : le confesseur de Charles VI lui représentoit que c'étoit le devoir d'un prince catholique , d'extirper l'ennemi du nom chrétien. Toutes ces insinuations différentes ne partoient effectivement que de l'impératrice , de Bartenstein , de Seckendorf , & du prince de Hildbourghausen , qui s'étant liés ensemble , faisoient jouer secrètement tous ces ressorts. Des haines & des intrigues de cour firent sans raisons valables résoudre cette guerre , dans laquelle l'empereur fut en quelque façon étonné de se voir engagé. Le grand duc de Toscane , ci-devant duc de Lorraine , fut créé généralissime des armées Impériales ; Seckendorf commanda sous lui , ou , pour mieux dire , Seckendorf commanda en chef. Au commencement de la campagne , les impériaux prirent Nissa : ce fut où se borna leur fortune. Le prince de Hildbourghausen se fit battre avec un détachement qu'il commandoit à Bagnaluca. Kevenhuller leva le siège de Widdin , & fut vivement pressé par les Turcs qui passèrent le Timot , & donnèrent sur son arrière-garde. Le Tost Bacha reprit Nissa , & l'empereur fit trancher la tête à Doxat , qui avoit rendu cette place sans faire assez de résistance. Vers la fin de cette année mourut la reine d'Angleterre , qui avoit joui d'une espèce de réputation , due à la bonté dont elle honoroit les sçavans.

1738. LA campagne suivante fut malheureuse pour les Moscovites & pour les Autrichiens. Munich entre-

prit vainement de pénétrer du côté de Bender , dans la Bessarabie. Ce pays avoit été ruiné par les Tartares , & il n'osa s'y enfoncer sans craindre pour ses troupes les mêmes malheurs que les Suédois y avoient éprouvés. La peste qui fit des ravages extraordinaires à Oczakoff , l'obligea d'abandonner cette ville ; & Laszy ne put faire aucun progrès dans la Crimée. La mauvaise tournure que prenoit la guerre de Hongrie , abattoit l'esprit de l'empereur : il regretta le grand Eugene , mort en 1737 , auquel il devoit la gloire de son regne. *La fortune de l'état , disoit-il , est-elle donc morte avec ce héros ?* Mais aigri des malheurs de la guerre , il s'en prit à ses généraux.

SECKENDORF fut mis en prison au château de Gratz , & Konigseck eut en Hongrie le commandement de l'armée. Les Imperiaux furent battus en plusieurs rencontres ; les Turcs prirent le vieux Orsova & Meadia ; ils mirent le siège devant le nouvel Orsova , qu'ils leverent , ayant été repoussés à Cornia : mais Konigseck qui se retira mal-à-propos après sa victoire , leur donna le moyen de recommencer ce siège : le nouvel Orsova ne tint pas longtemps , & les Turcs y prirent tout le gros canon de l'empereur. Il se donna encore une bataille auprès de Meadia , aussi peu décisive que la première , où les Impériaux eurent le dessous.

L'EMPEREUR irrité de ses pertes , ne sçavoit à  
 1739.

c'étoit les projets de campagne qu'il devoit ré-  
prouver. L'expérience a fait voir, dans les guerres  
de Hongrie, que toutes les armées qui se sont éloi-  
gnées du Danube, ont été malheureuses, à cause  
qu'elles s'éloignoient en même tems de leurs sub-  
sistances. Lorsque Eugene fit la guerre contre les  
Turcs, il ne sépara jamais son armée ; & dans ces  
tems modernes, l'envie qu'avoient des généraux  
en crédit à la cour, de commander des corps séparés,  
fit que toute l'armée étant en détachemens, n'étoit  
nulle part formidable. Les vieilles maximes étoient  
négligées, & les généraux étoient d'autant plus à  
plaindre, que la cour les jettoit dans des incerti-  
tudes perpétuelles, par le nombre d'ordres contra-  
dictoires qu'elle leur envoyoit. On ôta le comman-  
dement de l'armée à Konigseck, de même qu'à ses  
prédécesseurs, & pour le consoler on le fit grand  
maître de la maison de l'impératrice.

OLIVIER Wallis fut choisi pour le remplacer.  
Ce maréchal écrivit au roi, & il dit dans sa lettre :  
» l'Empereur m'a confié le commandement de son  
» armée : le premier qui l'a conduite avant moi,  
» est en prison : celui auquel je succède, a été fait  
» Eunuque du Sérail : il ne me reste que d'avoir la  
» tête tranchée à la fin de ma campagne.

L'ARMÉE Impériale, forte de soixante mille  
hommes, s'assembla auprès de Belgrade : celle des  
Turcs étoit plus nombreuse du double. Wallis mar-  
cha à l'ennemi : sans sçavoir précisément sa force ;



& sans avoir fait la moindre disposition , il attaqua avec sa cavalerie , par un chemin creux , un gros corps de Janissaires postés dans des vignes & des haies auprès du village de Krotzka , & il fut battu dans ce défilé avant que son infanterie eût le tems d'arriver : celle-ci fut menée à la boucherie avec la même imprudence ; de sorte que les Turcs pouvoient tirer sur elle à couvert. Sur la fin du jour , les Impériaux se retirèrent , après avoir laissé vingt mille hommes sur le carreau. Si l'armée des Turcs les eut poursuivis , c'en étoit fait de Wallis & de tout le corps qu'il commandoit. Ce maréchal étourdi de cette disgrâce , au lieu de reprendre ses esprits , accumula ses fautes. Quoique Neuperg l'eût joint avec un gros détachement , il ne se crut en sûreté que dans les retranchemens de Belgrade , qu'il abandonna encore , & repassa le Danube à l'approche du Grand Visir. Les Turcs qui ne trouverent dans leur chemin aucune résistance , mirent le siège devant Belgrade.

LES mauvais succès des impériaux étoient balancés par les progrès des Russes. L'armée Moscovite plus heureuse sous la conduite de Munich , battit les Turcs auprès de Cockzim , prit cette ville , & pénétra par la Moldavie en la Valachie , dans le dessein de joindre les Impériaux en Hongrie. Mais l'empereur rebuté de ses malheurs , & d'une guerre qui le couvroit de honte , eut recours à la médiation de la France pour moyenner la paix. Le sieur

de Villeneuve , ambassadeur de France à la Porte ; se rendit dans le camp des Turcs , & les Russes alarmés de cette démarche , y envoyèrent un Italien , nommé Cagnoni.

Le maréchal de Neuperg fut chargé par l'empereur de cette négociation ; l'empereur & le duc de Toscane en pressoient également la fin. Les ordres du maréchal étoient de faire la paix à quelque prix que ce fût. Il eut l'imprudence de se rendre chez les Turcs sans aucune sûreté , & sans s'être muni des passeports qu'on demande toujours dans de pareilles occasions. Il fut arrêté, la peur le saisit , & il signa la paix avec précipitation : il en coûta à l'empereur le royaume de Servie & la ville de Belgrade. La fermeté de Cagnoni en imposa au Visir : cet Italien eut l'adresse de conclure en même tems la paix pour les Moscovites , dont les conditions furent que l'impératrice rendroit Azof & toutes ses conquêtes.

OLIVIER Wallis ne se trompa pas beaucoup dans le prognostic qu'il avoit fait ; il fut mis en prison dans la forteresse de Brim ; & Neuperg moins coupable encore , fut conduit dans la citadelle de Glatz. Ce maréchal avoit eu , outre les ordres de l'empereur , des instructions positives du grand duc pour hâter l'ouvrage de la paix. Ce prince craignoit que l'empereur son beau - pere ne mourût avant la fin de cette guerre , & ne lui attirât sur les bras , par la succession litigieuse des pays héré-

ditaires , de nouveaux ennemis , auxquels il n'auroit pas été en état de résister.

BIENTÔT une nouvelle guerre s'alluma dans le Sud entre l'Angleterre & l'Espagne , à cause de la contrebande que les marchands Anglois faisoient dans les ports de la domination Espagnole. L'objet de ces différends rouloit peut-être sur cinquante mille pistoles par an , & les parties dépensèrent de chaque côté plus de dix millions pour les soutenir. Le roi n'avoit pris aucune part à toutes ces guerres ; il n'avoit fourni de troupes ni reçu de subsides de personne : d'ailleurs , depuis l'attaque d'hydropisie qu'il avoit eue en 1734 , il ne vivoit que par l'art des médecins. Vers la fin de cette année sa santé s'affoiblit considérablement : dans cet état valétudinaire , il passa une convention avec la France , dont il obtint la garantie du duché de Berg , à l'exception de la ville de Duffeldorp , & d'une banlieue large d'un mille , tout le long des bords du Rhin. Il se contenta d'autant plus facilement de ce partage , que la perte de son activité le faisoit désespérer de faire des acquisitions plus considérables.

L'HYDROPIE dont il étoit incommodé , augmenta considérablement , & il mourut enfin le 31<sup>er</sup> mai 1740 , avec la fermeté d'un philosophe , & la résignation d'un chrétien. Il conserva une présence d'esprit admirable jusqu'au dernier moment de sa vie , ordonnant de ses affaires en politique , examinant les progrès de sa maladie en physicien , &

trionphant de la mort en héros. Il avoit épousé en 1707 Sophie - Dorothée, fille de George de Hanovre, qui devint roi d'Angleterre. De ce mariage naquit Frédéric II, qui lui succéda, les trois princes Auguste-Guillaume, Louis-Henri, & Ferdinand; Wilhelmine, Margrave de Bareith; Frédéric, Margrave d'Anspach; Charlotte duchesse de Brunswick; Sophie, Margrave de Swed; Ulrique, princesse royale de Suède, & Amélie, abbesse de Quedlimbourg.

LES ministres de Frédéric-Guillaume lui firent signer quarante traités ou conventions, que nous sommes dispensés de rapporter à cause de leur friolité: ils étoient si éloignés de la modération de ce prince, qu'ils songeoient moins à la dignité de leur maître, qu'à augmenter les bénéfices de leurs emplois. Nous avons de même passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand prince: on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus d'un tel pere. La politique du roi fut toujours inséparable de sa justice: moins occupé à s'étendre, qu'à bien gouverner ce qu'il possédoit: toujours armé pour sa défense, & jamais pour le malheur de l'Europe: il préféroit les choses utiles aux choses agréables, bâtissant avec profusion pour ses sujets, & ne dépensant pas la somme la plus modique pour se loger lui-même. Circonspect dans ses engagemens, vrai dans ses promesses, austere dans ses mœurs, rigoureux sur celles

des autres, sévère observateur de la discipline militaire, gouvernant son état par les mêmes loix que son armée, il présumoit si bien de l'humanité, qu'il prétendoit que ses sujets fussent aussi stoïques qu'il l'étoit.

FRÉDÉRIC-Guillaume laissa en mourant soixante-six mille hommes, qu'il entretint par sa bonne économie, ses finances augmentées, le trésor public rempli, & un ordre merveilleux dans toutes ses affaires. S'il est vrai de dire qu'on doit l'ombre du chêne qui nous couvre, à la vertu du gland qui l'a produit, toute la terre conviendra qu'on trouve dans la vie laborieuse de ce prince, & dans les mesures qu'il prit avec sagesse, les principes de la prospérité dont la maison royale a joui après sa mort.



## ELOGE DE JORDAN.

**C**HARLES-ETIENNE Jordan naquit à Berlin le 27 août 1700, d'une bonne famille bourgeoise, originaire du Dauphiné. Son pere, qui avoit quitté sa patrie pour la religion, conservoit ce zèle ardent, qui, occupé entièrement à satisfaire le ciel, ne juge pas toujours avec impartialité & justice des affaires de ce monde. Il avoit destiné les trois aînés de ses fils au négoce, & il voua le cadet à l'église sans consulter son inclination & ses talents.

Le jeune Jordan avoit une passion pour les lettres & pour l'étude : il dévorait avec avidité tous les livres qui lui tomboient entre les mains, suivant ce penchant irrésistible avec lequel la nature marque les génies chacun à un coin particulier. Son pere y fut trompé, & crut que, qui dit un homme de lettres dit un ministre ou un théologien. Il envoya son fils étudier à Magdebourg, sous la direction de son oncle, qui étoit prêtre en cette ville. L'année 1719, il se rendit à Genève, où il fréquenta les plus habiles professeurs en philosophie, en éloquence & en théologie. Après qu'il se fut approprié les trésors de Genève, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, il vola à Lausanne pour y puiser de nouvelles connoissances dans de nouvelles sources.

DE retour à Berlin en 1721, il fut connu de M. de la Croze qui l'instruisit par amitié, tant dans les langues que dans les lettres. Il continua ensuite ses études en théologie par déférence aux volontés de son pere, & après avoir passé par les degrés qui précèdent le ministère, il fut revêtu de ce caractère en 1725. On lui confia la conduite de la petite église de Potzlow, village situé dans une des Marches.

LA jeunesse de M. Jordan, la vivacité de son esprit, & sa passion pour un genre d'étude tout différent de la théologie, lui firent sentir la grandeur du sacrifice qu'il faisoit à son pere. Pour l'en consoler on le passa du village où il étoit à Prentzlow en 1727. Prentzlow étoit une sphere bien étroite pour M. Jordan. C'étoit un genet d'Espagne devant le soc d'une charrue. Son application & l'étendue de sa mémoire l'avoient mis en peu de tems au bout de sa bibliothèque.

UN homme de son âge ne pouvoit ni ne devoit se restreindre à ne converser qu'avec les morts ; il devoit goûter la société des vivants. C'est ce qui l'engagea à épouser une personne dans laquelle il rencontroit les talents si rares, de la beauté, de l'esprit, & de la sagesse : c'étoit Sufanne Perrault, de laquelle il eut deux filles pendant les cinq années de leur mariage.

CE même esprit qui donne le goût des sciences ; porte ceux qui l'ont, à remplir exactement leurs devoirs. Plus le jugement est sûr, les idées claires, le

raisonnement conséquent , plus l'homme est porté à s'acquitter sans reproche de l'emploi , tel qu'il soit , qu'il doit remplir. M. Jordan agit ainsi : y avoit-il quelque méfintelligence dans le troupeau dont il étoit pasteur ? c'étoit lui qui portoit les paroles de paix , & qui travailloit avec une activité infatigable à réconcilier les esprits. Y avoit-il des personnes affligées ? c'étoit M. Jordan qui les consolait , qui abandonnoit son étude , sa femme & tout ce qu'il avoit de plus cher , pour rendre le repos & la tranquillité d'ame à ceux qu'une affliction immo-dérée , & le peu de force qu'ils avoient sur eux-mêmes en avoit privés. Y avoit-il quelques malades ou quelques mourants , fussent-ils même de cette espèce humaine méprisée par l'avilissement des emplois dans lesquels elle vit ? c'étoit encore M. Jordan , dont le cœur compatissant & tendre assistoit dans leurs dernières heures ces personnes qui sans lui auroient souffert sans secours , & seroient mortes sans consolation.

UN caractère si serviable , cette bonté de cœur qui ne se démentoit jamais , ce fond de charité inépuisable , en un mot toutes les bonnes qualités de M. Jordan le firent aimer & respecter de tous ces François , que la révocation de l'édit de Nantes avoit établis à Prentzlow : s'il prit part à leur affliction & à leur malheur , ils furent également sensibles à la mort de sa femme qu'il perdit au mois de mars de l'année 1732. La vivacité de son tempéra-



ment & la force avec laquelle les passions regnent dans l'ame de la jeunesse, ne permirent pas à M. Jordan de souffrir cette perte avec une constance stoïque. Vrai portrait de la fragilité humaine, qui nous permet de triompher par nos raisons de la faiblesse des autres, mais qui nous laisse tomber les armes des mains quand il s'agit de nous mêmes ; le chagrin & la douleur le rongeoient, sa santé en fut altérée si considérablement qu'il eut des attaques répétées de crachement de sang, qui manquèrent de le rendre aux cendres de son épouse. Sa maladie dégénéra en mélancolie, & il prit ce prétexte pour quitter les emplois du ministère, & pour venir goûter à Berlin les douceurs de l'étude & du repos.

DANS les chagrins qui proviennent de la tendresse, l'affliction est d'autant plus opiniâtre qu'elle se croit autorisée par un motif de vertu. Tout ce qui rappelle les pertes que l'on a faites r'ouvre de nouveau ces plaies, en y enfonçant le poignard de la mélancolie, guidé des mains de la constance & de la fidélité : les distractions & le tems ont seuls le droit de les guérir.

CES considérations jointes aux instances de ses parens, déterminèrent M. Jordan à faire le voyage de France, d'Angleterre & de Hollande. Il ne s'y attacha point à se donner le spectacle de la scène mobile du monde. Son esprit, porté à la philosophie & à l'étude, lui fit tourner ce voyage entierement du côté de la littérature. Il ne se borna point à voir

des palais, à contempler des édifices, à se rendre spectateur de diverses cérémonies, d'une pratique différente de celle de ce pays; unique fruit que la légèreté & le peu de discernement de la plupart de la jeunesse recueille de ses voyages. Car, en effet, quel usage peut-on tirer de l'inspection locale de ces ouvrages qui sont le produit de l'opulence, & souvent de la prodigalité? Il ne se fixa qu'à connoître ces grands hommes, dont l'esprit étendu, l'élévation du génie & l'érudition, sont l'honneur de leur patrie & de leur siècle. Je ne vous tracerai point le nom des s'Gravezend, des Muschenbrock, des Voltaire, des Fontenelle, des Bubos, des Clarcke, des Pope, des le Moivre, & de tant d'autres que j'omets pour l'amour de la brièveté: ce furent ces hommes célèbres que M. Jordan voulut voir & qu'il étoit digne de connoître. C'étoit ainsi que les Romains voyageoient autrefois en Grece & sur-tout à Athenes, pour se former l'esprit & le goût, dans ce pays qui étoit alors le berceau des arts, & l'azile des talents. Il satisfaisoit sa curiosité, c'étoit peu pour lui; il voulut encore contenter ses sentimens: il composa la relation de son voyage, dans laquelle il rend justice à la beauté du génie & aux talens de ces hommes rares, pour lesquels il conserva une haute estime pendant toute sa vie. Qu'il est difficile à l'amour propre de rendre au mérite un hommage pur & exempt de toute envie! Les bonnes qualités de nos semblables, & sur-tout de ceux qui courent avec

nous la même carrière semblent ravalier les nôtres : & qu'il est rare d'unir la modestie & l'impartialité avec beaucoup d'esprit & de connoissance ! C'étoit une vertu particuliere en M. Jordan, à laquelle il a été constamment attaché toute sa vie, & sans laquelle il n'eût point laissé ce grand nombre d'amis, qui donnerent à sa perte de véritables regrets.

DE retour à Berlin, il rentra dans son cabinet, où l'excitoit à l'étude cette noble émulation qui porte les esprits bien faits, à se perfectionner davantage : il lisoit tout & ne perdoit rien de ce qu'il avoit lû.

SA mémoire étoit si vaste, qu'elle étoit comme un répertoire de tous les livres, de toutes les variantes, de toutes les éditions, & des anecdotes les plus curieuses en ce genre.

L'ESPRIT, le mérite, & sur-tout le bon caractère de M. Jordan, ne lui permirent point de rester enseveli plus long-temps dans son cabinet. Monseigneur le prince Royal, à présent le roi, l'appella à son service au mois de septembre 1736. Depuis ce temps il passa sa vie à Reinsberg, partagé entre l'étude & la société, estimé & aimé universellement : & unissant cette politesse que donne l'usage du monde, à la profondeur de ses connoissances, il déridoit les sciences, & les produisoit à la cour sous les livrées des agréments & de la galanterie.

APRES la mort de Frédéric - Guillaume, le roi le plaça dans une situation où il pût tourner au pro-

fit de la patrie les talents de son esprit, & les vertus de son cœur. Il fut revêtu du caractère de conseiller privé. Il employa toute la sagacité de son esprit à l'utilité de l'état : c'est à lui que Berlin est redevable des nouveaux réglemens de police qui y ont introduit le bel ordre que nous y voyons regner. Toutes les rues furent débarrassées de cette espèce lâche & abjecte de fainéans, dont l'apparence abuse de la charité des citoyens. Une maison de travail s'éleva par ses soins, dans laquelle mille personnes qui vivoient à la charge des particuliers, se nourrissent à présent de leur industrie, & emploient leurs facultés au bien public. La ville fut partagée en quartiers, dans chacun desquels des personnes furent préposées pour veiller aux règles de la police. Les académies furent pourvûes avec discernement & connoissance, de professeurs habiles & savans : toutes ces nouvelles institutions, & le soin de faire fleurir les académies sont dûs à l'activité de M. Jordan. En 1744, au renouvellement de cette académie royale des sciences & belles lettres, il en fut élu vice-président.

QU'ON ne dise point que la culture des sciences & des arts rend les hommes inhabiles aux affaires. Le bon esprit fait les mêmes progrès dans toutes les matières qu'il embrasse. Les sciences, bien loin d'avilir, donnent dans tous les emplois un nouveau lustre à ceux qui les cultivent. Les grands hommes de l'antiquité se formerent sous la tutelle

tutelle des lettres , si je puis me servir de ce terme , avant que d'occuper les dignités de l'état ; & ce qui sert à éclairer l'esprit , à perfectionner le jugement , & à étendre la sphere des connoissances , forme certainement des sujets propres à toute espèce de destinations. Ce sont des plantes cultivées avec soin , dont les fleurs & les fruits sont d'une beauté plus raffinée , & d'un goût plus exquis que ceux de ces arbres , qui dans les bois sauvages , abandonnés à eux-mêmes , croissent au hazard , & dont les branches bizarrement entortillées , n'offrent pas même à la vûe un spectacle agréable.

LORSQU'APRES la mort de l'empereur Charles VI, le roi entra en Silésie à la tête de ses armées pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres , que la prospérité de la maison d'Autriche lui avoit retenu longues années avec peu d'attention à ses droits ; M. Jordan suivit sa majesté dans la campagne de 1741, alliant la douceur du commerce des musées au tumulte des armes & à la dissipation d'une armée , dont les opérations & les mouvemens étoient continuels. Ces campagnes & son séjour fréquent à la cour , lui laisserent cependant le temps de travailler aux différents ouvrages qui nous restent de lui , à sçavoir , une dissertation latine sur la vie & les écrits de *Jordanus Brunus* , un recueil de littérature , de philosophie & d'histoire ; l'histoire de la vie & des ouvrages de M. la Croze , sans compter quelques manuscrits qu'une modestie outrée l'em-

pêcha de faire imprimer. Il disoit qu'il falloit porter la lumière dans ces endroits ténébreux que la nature envieuse paroît vouloir cacher aux hommes ; qu'il faut instruire l'univers par des faits nouveaux & dignes de son attention , ou qu'il faut savoir rendre féconde la stérilité de matières , & revêtir des traits & des carnations de la Venus de Médicis un squelette décharné , pour publier ses ouvrages & pour faire rouler la presse. Sa critique scrupuleuse n'avoit pour objet que ses ouvrages ; il paroissoit même regretter d'avoir laissé échapper dans sa jeunesse les premières productions de sa plume. Subjuguant son amour-propre , il corrigeoit sans cesse ses nouveaux écrits ; ne croyant jamais , par son travail & son assiduité , pouvoir donner assez de preuves du respect & de la déférence qu'il portoit au public.

IL ne manquoit aux avantages dont M. Jordan jouissoit , qu'une vie moins limitée que la sienne. Les sciences , la patrie & son maître le perdirent par une maladie longue & douloureuse , qui l'emporta le 24 mai 1745 , âgé de 44 ans & quelques mois , sans que sa patience l'abandonnât dans des maux dont le poids s'appesantit par la durée , & qui deviennent souvent insupportables aux âmes les plus fermes , & à ceux même dont la confiance paroît inébranlable dans les périls les plus évidents.

M. Jordan étoit né avec un esprit vif , pénétrant , & en même tems capable d'application : sa mémoi-

re étoit vaste , & contenoit comme dans un dépôt , le choix de ce que les bons écrivains dans tous les siècles ont produit de plus exquis. Son jugement étoit sûr , & si son imagination étoit brillante , elle étoit toujours arrêtée par le frein de la raison , sans écart dans ses faillies , sans sécheresse dans sa morale , retenu dans ses opinions , ouvert dans ses discours , préférant la secte académique aux autres opinions des philosophes , ardent à s'instruire , modeste à décider , aimant le mérite & le faisant connoître , plein d'urbanité & de bienfaisance , chérissant la vérité & ne la déguisant jamais , humain , généreux , serviable , bon citoyen , fidèle à ses amis , à son maître & à sa patrie : sa mort fut un deuil pour tous les honnêtes gens : la malignité & l'envie se tut devant lui : le roi & tous ceux qui le connurent , l'honorèrent de leurs regrets sinceres.

TELLE est la récompense du vrai mérite , d'être estimé pendant la vie , & de servir d'exemple après la mort.



---

## ELOGE DE GOLTZE.

**G**EORGE-CONRAD, baron de Goltze, général-major des armées du roi, commandant des gendarmes, commissaire général de guerre, broffart de Cottbus, de Peitz & d'Ascherleben, chevalier de l'ordre de S. Jean, seigneur de Kutlau, Neucrantz, Mélintin, Henrisdorff, Pépau, Blumenwerder, Larisch & Langenhoff, naquit à Parfan en Poméranie l'an 1704, de Henning-Bernard, baron de Goltze, capitaine de cavalerie au service de Pologne, & de Marie-Catherine de Heidbrecht. Il fit ses humanités aux Jésuites de Thorn, d'où il passa à l'université de Halle, où il acheva de se perfectionner dans l'étude, & d'acquérir les connoissances qui conviennent à un jeune homme de condition, que ses parens destinent aux affaires.

IL fut attiré l'année 1725, au service du roi de Pologne par son oncle, le comte de Manteuffel, qui étoit ministre d'état. M. de Goltze fut envoyé en France l'année 1727, avec le comte de Hoïm, en qualité de conseiller d'ambassade. Deux ans après, il fut rappelé en Saxe, où il devint conseiller de légation actuel, & reçut en même tems la clef de chambellan.

LES cabales d'une cour remplie d'intrigues, ren-



versèrent son protecteur, & ébranlèrent sa fortune naissante. M. de Goltze fut bientôt dégoûté de la carrière épineuse dans laquelle il s'étoit engagé ; il ne voyoit devant lui que des chûtes célèbres, & des passages rapides du comble de la faveur à la disgrâce & à l'oubli : il renonça à la politique : & quittant le service de Saxe, il choisit une profession où il suffisoit d'être honnête homme pour faire son chemin.

LA réputation des troupes Prussiennes, & l'amour de la patrie l'engagerent à préférer ce service à tout autre. Ce fut l'année 1730, qu'il reçut une compagnie de dragons dans le régiment de Bareuth. Ce n'étoit pas alors une chose facile, de passer d'un autre service dans celui de la Prusse ; & il falloit avoir un mérite reconnu pour être reçu. M. de Goltze justifia bien la bonne opinion qu'on avoit de lui : doué d'un génie heureux & de toutes sortes de talents, il ne dépendoit que de lui d'être tout ce qu'il vouloit, & d'exceller en chaque genre. A peine fut-il officier, qu'il surpassa tous ceux de son régiment en exactitude & en vigilance, & il parvint par son application à une connoissance si parfaite de son métier, qu'on jugea d'abord par ses commencemens de ce qu'il feroit un jour. Ulysse reconnut ainsi Achille en lui présentant des armes.

LE génie de M. de Goltze n'avoit pas échappé au feu roi, qui se connoissoit bien en hommes. Il l'envoya à Warsovie l'année 1733, lorsque la mort

d'Auguste, roi de Pologne, ouvroit un vaste champ aux intrigues, au partis & aux dissensions de la République, qui étoit agitée par les mouvemens que se donnoient les puissances de l'Europe pour l'élection d'un nouveau roi.

M. de Goltze connoissoit non-seulement les intérêts de toutes les grandes familles de ce royaume ; il avoit de plus une perception vive, & cet heureux talent de démêler d'abord la vérité de la vraisemblance. Ses relations pronostiquèrent exactement les desseins de la Pologne ; il lut l'avenir dans les causes présentes, & s'acquitta de sa commission avec tant de dextérité, que l'estime que le feu roi avoit pour lui en augmenta encore.

Le roi ne pouvoit lui en donner des marques plus agréables, qu'en lui faisant naître des occasions de se distinguer. Il le choisit pour faire la campagne du Rhin en 1734, avec les dix mille Prussiens qui y servirent dans les armées de l'empereur. Cette campagne, stérile en grands événemens, trompa l'attente de ce jeune courage qui brûloit de se distinguer. Les bons esprits savent tirer parti de tout : M. de Goltze étudia l'arrangement des subsistances, & dans peu il fut supérieur à ses maîtres.

La campagne suivante, le roi le plaça comme lieutenant-colonel dans le régiment de Cosel ; mais la paix qui survint immédiatement après, ramena M. de Goltze de la pratique de la guerre à la simple théorie. Il retourna en Prusse avec son régiment, où

il reprit son ancienne étude, c'est-à-dire, celle des belles-lettres : étude si utile à ceux qui se vouent aux armes, que la plupart des grands capitaines y ont consacré leurs heures de loisir.

EN 1740, après la mort de Frédéric-Guillaume, le roi appella M. de Goltze pour l'attacher à sa personne. La guerre de Silésie qui survint alors, fournit au militaire les plus belles occasions de se distinguer. M. de Goltze dressa la capitulation de Breslaw; il fut dépêché au prince Léopold d'Anhalt, avec ordre de donner l'assaut à la ville de Plogau : il fut même des premiers qui escaladerent les remparts, & après en avoir donné la nouvelle au roi, il eut commission de hâter la marche de quatorze escadrons qui devoient joindre l'armée, & qui n'arriverent qu'à la fin de la bataille de Mollwitz : M. de Goltze s'en servit à poursuivre les ennemis dans leur fuite.

Ces services lui valurent la seigneurie de Kutlau, dont le fief étoit venu à vaquer. Mais M. de Goltze, sensible aux bontés du roi, préféroit l'avantage de lui être utile à celui d'être récompensé : laborieux comme il étoit, il ne pouvoit manquer d'occasions pour satisfaire une aussi noble passion.

C'EST sur-tout à la guerre que l'on reconnoît le prix de l'activité & de la vigilance. C'est-là que la faveur se tait devant le mérite, que les talents éclipsent la présomption, & que le bien des affaires exige un choix sûr & judicieux des personnes qui sont employées. Car combien de ressorts ne faut-il pas

faire jouer ensemble, pour faire subsister & pour mettre en action ces armées nombreuses que l'on assemble de nos jours ? Ce sont des émigrations de peuples qui voyagent en faisant des conquêtes, mais dont les besoins qui se renouvellent tous les jours, veulent être satisfaits régulièrement. Ce sont des nations entières & ambulantes, qu'il est plus difficile de défendre contre la faim que contre leurs ennemis. Le dessein du général se trouve par conséquent enchaîné à la partie des subsistances ; & ses plus grands projets se réduisent à des chimères héroïques, s'il n'a pas pourvu avant toutes choses, aux moyens d'assurer les vivres. Celui auquel il confie cet emploi, devient en même tems dépositaire de son secret, & tient par-là même à tout ce que la guerre a de plus sublime, & l'état de plus important.

MAIS quelle habileté ne faut-il pas dans ce poste pour embrasser des objets aussi vastes, pour prévoir des incidens combinés, des cas fortuits, & pour prendre d'avance des mesures si exactes qu'elles ne puissent être dérangées par aucune sorte de hazard ? Quelles ressources dans l'esprit, & quelle attention ne faut-il pas, pour fournir en tous lieux & en tout tems le nécessaire & le superflu à une multitude composée de gens inquiets, impatients & insatiables ? Tous ces talens divers & toutes ces heureuses dispositions se trouvoient réunis en la personne de M. Goltze. Le roi lui confia l'intendance de son

armée, & ce qui est plus remarquable encore c'est que tout le monde applaudit à ce choix.

M. de Goltze étoit comme le Protée de la fable. Dans cette seule campagne il fit le service d'aide de camp, de général, d'intendant & même de négociateur. Il fut chargé d'une commission importante & secrète, dont le public n'a jamais eu une entière connoissance; mais ce que le public n'ignoroit pas, c'est qu'il passoit d'un emploi à un autre; sans qu'on s'apperçût qu'il changeoit de travail; s'acquittant toujours également bien de celui qu'il faisoit.

L'ANNÉE 1742, il suivit le roi en Bohême, & donna des marques de sa capacité à la bataille de Czaflau, qui firent juger aux connoisseurs que son génie lui tenoit lieu d'expérience. Il devint colonel à la fin de la campagne, & reçut en même tems le commandement des gendarmes.

LA paix de Breslaw, qui fut une suite de cette victoire, le ramena à Berlin, où au renouvellement de l'académie royale des sciences, il en fut élu membre honoraire. Il assista souvent à nos assemblées, y apportant des connoissances si variées & si étendues, qu'aucune des matieres qui se traitoient ne lui étoit étrangere ou nouvelle.

IL devint général-major en 1743, & les devoirs de son état nous l'enleverent l'année d'après, à l'occasion de la guerre qui se ralluma de nouveau. M. de Goltze fut de toutes les expéditions de cette

campagne , & y fut utile en toutes , trouvant des ressources dans son intelligence pour la subsistance des troupes , là même où il paroïsoit que la famine devoit suspendre les hostilités.

Nous venons enfin à la plus belle époque de sa vie , je veux dire la campagne de l'année 1745 , campagne où il eut occasion de déployer toute l'étendue de sa capacité. Au commencement de cette année , le roi lui communiqua le projet de sa campagne , qui étoit de rendre la guerre offensive par le moyen d'une bataille , & de poursuivre les ennemis jusques dans leurs propres provinces. Ce qui rendoit l'opération de M. de Goltze plus difficile , c'étoit l'incertitude du lieu par lequel l'ennemi feroit des efforts ; ce qui l'obligeoit à prendre des arrangements doubles , tant vers les frontières de la Moravie que vers celle de Bohême.

Tout le monde sçait que les ennemis pénétrèrent en Silésie par la Bohême , & qu'à cette occasion se donna le 4 de Juin la bataille de Friedberg. M. de Goltze combattit à la droite à la tête de sa cavalerie , & fit des merveilles pendant la bataille & pendant la poursuite. A peine fut-il descendu de cheval , que prenant la plume à la main , il donnoit ses ordres pour arranger les convois qui devoient suivre l'armée.

Les Prussiens poufferent les troupes de la reine jusqu'au-delà de Kœnigsgratz. Le roi passa l'Elbe & se campa au village de Clum , qui est encore à un

mille au-delà : ainsi les Prussiens étoient à dix milles de leurs magasins, ayant derrière eux une chaîne de montagnes qui les séparoit ; aucune rivière navigable pour s'en servir, & l'entour de leur camp abandonné de ses habitans, ce qui en faisoit un désert. M. de Goltze surmonta tous ces obstacles, & quoique les subsistances se tirassent de la Silésie, personne ne s'aperçut de ces embarras, & l'armée vécut dans l'abondance.

EN examinant le nombre prodigieux de détails qu'entraînoit son emploi, on croiroit qu'un seul homme ne pourroit y suffire. Mais M. de Goltze avoit ce talent particulier à César, il dictoit, comme ce grand homme, à quatre secrétaires à la fois, conservant toujours la tête fraîche malgré le poids des occupations les plus compliquées & les plus difficiles.

A peine M. de Goltze devint-il commissaire général, & broffart de Cottbus & de Peitz, qu'il en témoigna sa reconnoissance à son maître, de la façon la plus noble qu'un sujet le puisse faire envers un souverain, c'est-à-dire, par des services plus importants encore que ceux qu'il avoit rendus.

DES raisons politiques & militaires engagèrent le roi de se rapprocher des frontieres de la Silésie. Son armée étoit affoiblie par trois gros détachemens, dont l'un avoit joint le vieux prince d'Anhalt au camp de Magdebourg, le second sous les ordres du général de Nassau avoit repris la forteresse de Co-

sel, & le troisième sous le général du Moulin occupoit les gorges des montagnes qui mènent en Silésie, & par où les convois arrivoient à l'armée. Les Autrichiens jugeant ces circonstances favorables, vinrent de nuit & se rangerent à la droite de l'armée du roi, sur une montagne qui ajoutoit à l'avantage du nombre qu'ils avoient, celui du terrain.

M. de Goltze qui campoit à la droite, fut le premier qui avertit le roi de l'arrivée des ennemis : aussitôt l'armée prit les armes, & se mit en devoir de les attaquer. Dix escadrons qui composoient la première brigade que commandoit M. de Goltze, & deux escadrons de la seconde avec cinq bataillons de grenadiers, étoient à peine en bataille que M. de Goltze eut ordre de donner.

IL avoit devant lui cinquante escadrons des troupes de la reine, rangés en trois lignes sur la croupe d'une montagne : les attaquer, les enfoncer & les disperfer fut pour lui l'ouvrage d'un moment. Cette cavalerie débandée & fugitive à travers les vallons ne put jamais se rallier, & l'infanterie Prussienne trouva toutes les facilités pour emporter alors la batterie principale des Autrichiens. On étoit accoutumé d'exiger de M. de Goltze le double de ce qu'on demande aux autres : & comme si c'eût été trop peu de gagner une bataille en un jour ; on le détacha avec sa brigade qui devenoit inutile à la droite, vers la gauche, où il combattit une seconde fois avec le même succès que la première. Le roi lui mê-



me rendit le témoignage à ce général, qu'il avoit eu la plus grande part au gain de cette bataille, où la valeur suppléa au nombre, & l'intelligence des officiers aux dispositions que le tems n'avoit pas permis de faire.

L'ARMÉE entra ensuite dans ses quartiers de cantonnement en Silésie ; mais un nouvel orage s'éleva bientôt. Les ennemis de la Prusse, vaincus tant de fois n'en étoient pas moins animés à notre perte. Ils méditoient de faire une irruption dans le Brandebourg en traversant la Saxe: ce projet découvert, demanda de nouvelles mesures pour s'y opposer. M. de Goltze travailla aux arrangemens des subsistances avec tout le zèle d'un bon patriote, & il surpassa dans ces occasions tout ce qu'il avoit fait d'utile en ce genre jusqu'alors.

L'EXPEDITION de la Lusace fut une marche continue & sans relâche, qui dura huit jours, pendant lesquels l'armée fut abondamment pourvue. Il régla ensuite les contributions avec humanité & désintéressement, & revint à Berlin après la paix de Dresde, où il exerça ses talens à des vertus civiles, qui le rendoient aussi utile à l'état, qu'il l'étoit par les militaires.

CE fut par ses soins que se perfectionnerent les arrangemens de ces magasins qui préservent toutes les provinces de la domination Prussienne des fléaux de la famine, & des suites encore plus funestes qu'elle attire après elle. Ce fut à ses bonnes dispositions que l'œconomie de l'hôtel-royal des Invalides eut

l'obligation de ses meilleurs réglemens. Ce fut à son industrie qu'on dut le projet nouveau pour les caissons , les fours, & les batteaux du commissariat.

M. de Goltze ne perdoit jamais de vue le bien de l'état : il dressa des mémoires pour le défrichement des terres , pour saigner des marais , pour établir de nouveaux villages , pour proportionner les taxes & pour réformer différents abus , sur les observations qu'il avoit faites en parcourant les provinces dans ses voyages , dont beaucoup devinrent d'une utilité réelle par leur exécution.

A la fin de 1746, il fut attaqué d'une espèce d'asthme , que les médecins , superficiels dans leurs conjectures , méprisèrent selon leur coutume. Au commencement de l'année 1747, son mal augmenta & fut suivi d'un crachement de sang assez violent , par lequel on ne s'aperçut que trop tard du mal qui le menaçoit. Le roi l'avoit admis dans sa plus grande familiarité. Il aimoit sa conversation qui étoit toujours pleine de choses , mêlée de connoissances agréables & de connoissances solides, passant des unes aux autres avec cette facilité qu'y apporte un esprit rempli d'aménité , & formé par un long usage du monde. Sa majesté le vit souvent & sur-tout pendant les derniers jours de sa vie, pendant lesquels il conserva une présence d'esprit & une fermeté admirables, dictant sa dernière volonté sans embarras , consolant ses parens & se préparant à la mort en philosophe , qui foule à ses pieds les préjugés du vulgaire , & dont

la vie vertueuse & pure de crimes ne lui donnoit lieu à aucune espèce de repentir.

LE samedi 4 d'août, il se trouva plus mal le matin qu'à son ordinaire, & sentant que sa fin approchoit, il eut la présence d'esprit d'ordonner à son valet-de-chambre de fermer la porte de l'appartement de son épouse, qui étoit enceinte. Il lui prit en même tems un crachement de sang plus fort que ceux qu'il avoit eus jusqu'alors, pendant lequel il expira.

IL avoit épousé Charlotte-Wilhelmine de Grebnitz, de laquelle il eut trois fils & trois filles qu'il laissa en bas âge, sans compter un fils posthume dont sa femme accoucha peu de tems après sa mort. M. de Goltze avoit toutes les qualités d'un homme aimable & d'un homme utile : son esprit étoit juste & pénétrant, sa mémoire vaste, & ses connoissances aussi étendues que celles d'un homme de condition puissent l'être. Il fuyoit l'oisiveté & aimoit le travail avec passion : son cœur étoit noble, toujours porté au bien, & son ame étoit si généreuse qu'il secourut quantité de pauvres officiers dans leurs besoins : en un mot il étoit honnête-homme : louange trop peu estimée de nos jours, & qui cependant contient en elle plus que toutes les autres. Il avoit dans ses mœurs toute la simplicité qui a si souvent été la compagne des grands hommes : sa modestie fut poussée au point qu'il ne voulut point être enterré avec cette pompe par laquelle la vanité des vivants

croit encore triompher des injures de la mort. Le roi pour honorer la mémoire d'un homme qui avoit rendu tant de services à l'état ; & à la perte duquel il étoit si sensible , ordonna , par une distinction particulière , à tous les officiers des gendarmes d'en porter le deuil.

IL est vrai de dire qu'il étoit de ces génies dont il ne faut que trois ou quatre pour illustrer tout un regne. Il vécut long-tems , parce que toute sa vie se passa en méditations & en actions. La mort l'empêcha de faire de plus grandes choses. On peut lui appliquer cette strophe si connue de Rousseau :

Et ne mesurons point au nombre des années ,  
La trame des héros :

*Fin des Mémoires de Brandebourg.*



563180

36N

